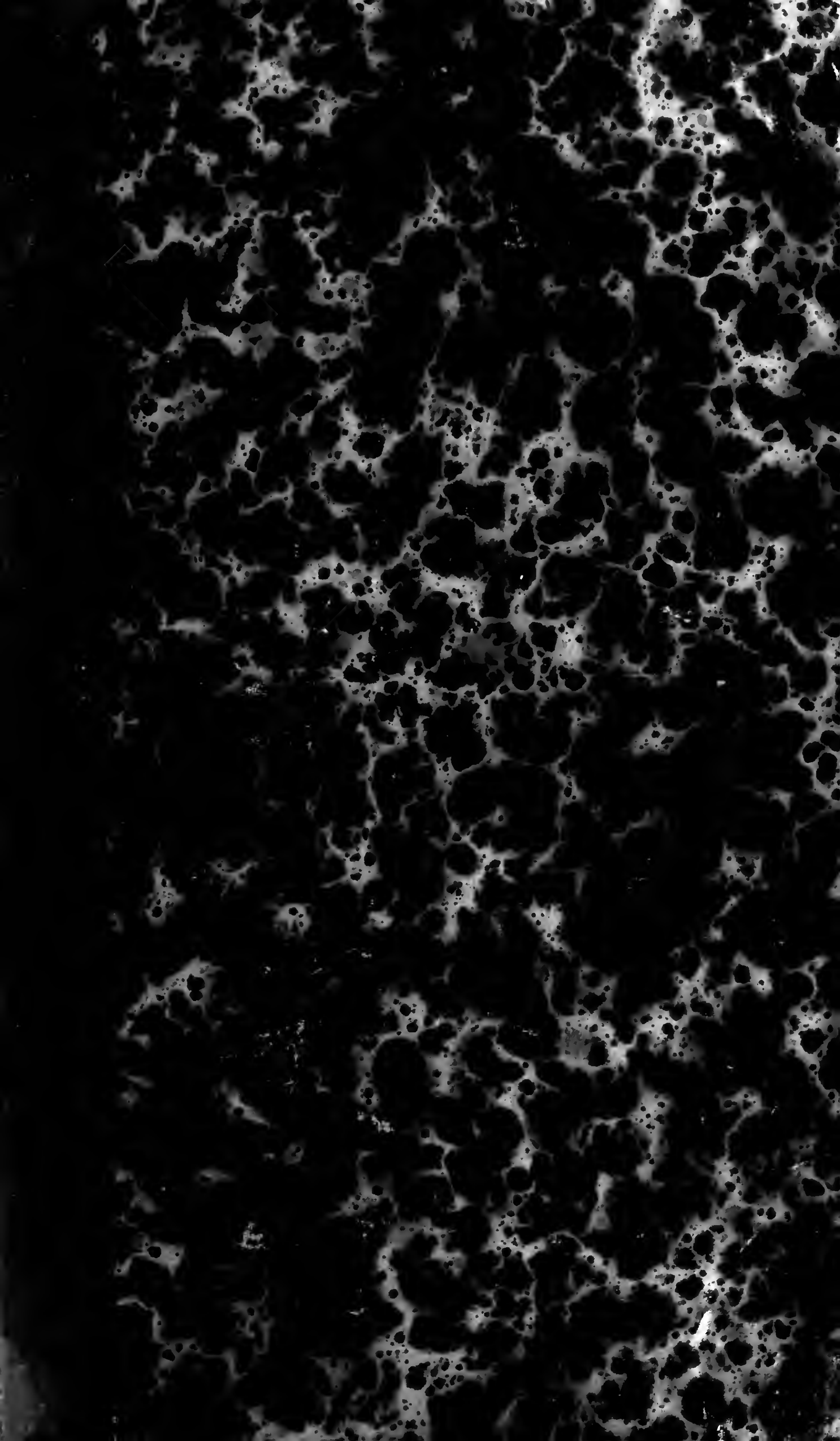
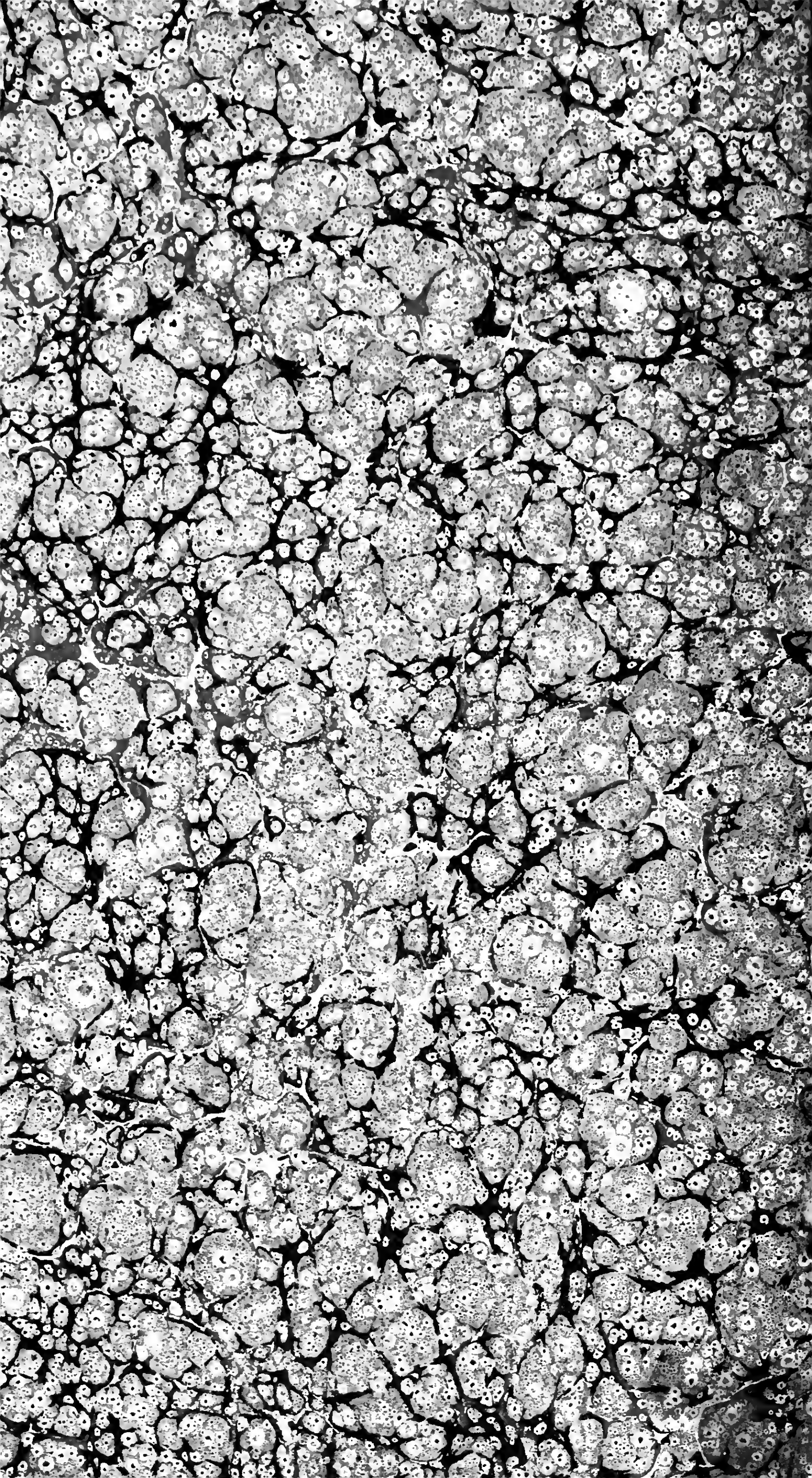
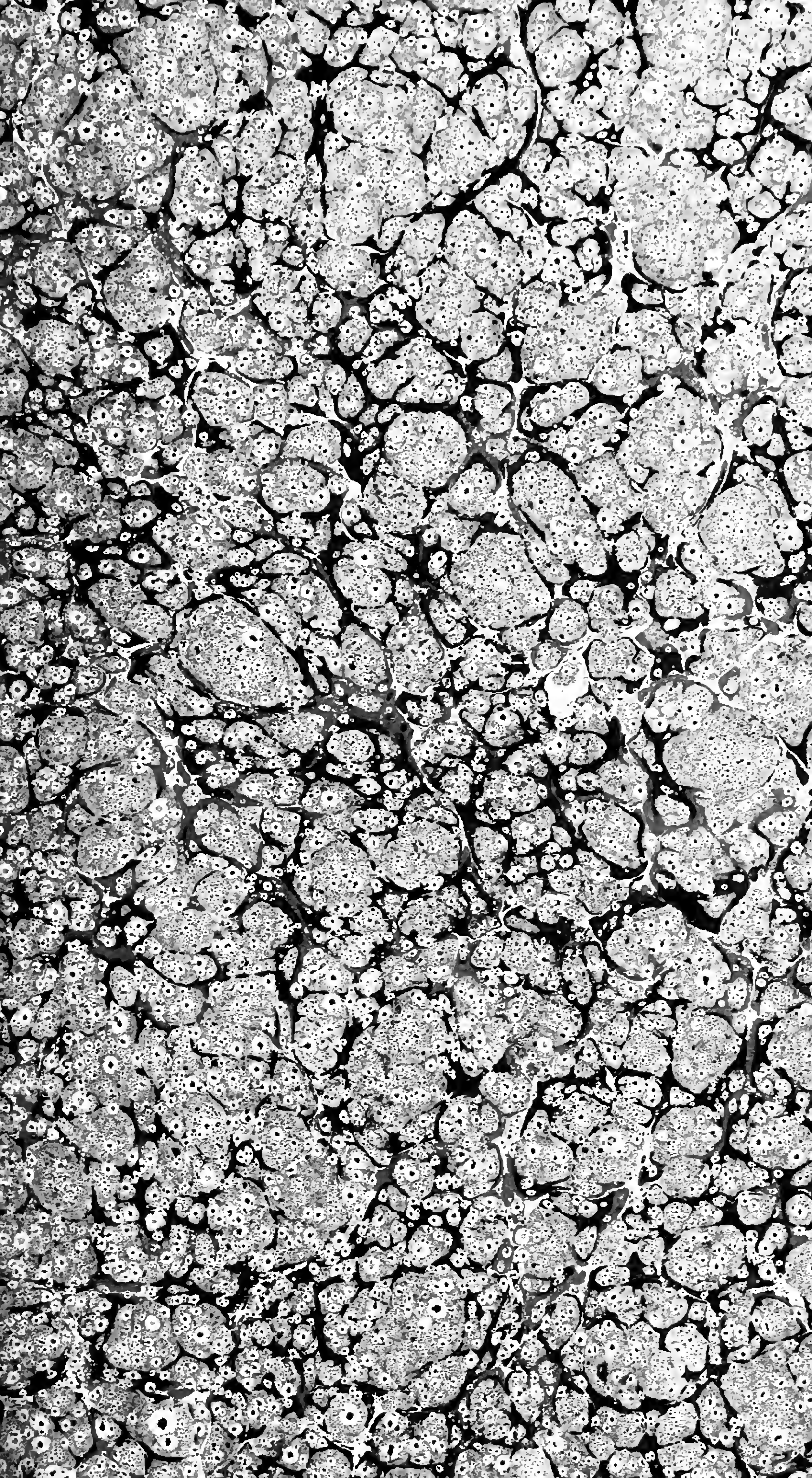






15 6 Vols.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Avec approbation des Supérieurs.

LYON, IMPRIMERIE DE PÉLAGAUD.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME QUATORZIÈME.



A LYON,

CHEZ L'EDITEUR DES ANNALES,

RUE DU PÉRAT, N° 6.

1842.

MISSIONS D'AFRIQUE.

DIOCÈSE D'ALGER.

Lettre adressée à Sa Sainteté par Mgr. Dupuch, évêque d'Alger, le 22 juin 1841 (1).

« Très-saint Père,

« Votre Sainteté daignera me pardonner. — Depuis longtemps je désire lui faire connaître avec détails l'état de la religion dans mon diocèse, et jamais je ne peux trouver un instant. Jours et nuits, tout est dévoré par un travail qui, en se multipliant de plus en plus, ne me laisse pas même le loisir de remplir un devoir aussi doux et aussi sacré. Aujourd'hui je vais l'essayer en quelques lignes dont votre très-sainte et douce Paternité excusera l'involontaire et trop incomplète brièveté.

« A Alger même, très-saint et bienheureux Père, j'ai

(1) Cette lettre avait été, il y a plusieurs mois, communiquée au Conseil de l'OEuvre ; mais, avant de l'insérer dans les Annales, nous avons dû attendre que Sa Sainteté en autorisât la publication : ainsi s'explique la date déjà si ancienne de ce document.

plus de 12,000 catholiques, 2 églises (bientôt 3), et 4 chapelles... Avant la fin de l'année, j'aurai une chapelle de plus dans la ville même, et une dans un des faubourgs. — Dans la province d'Alger, indépendamment de ce que je viens d'énumérer, je compte 4 chapelles et 5 églises dont une consacrée solennellement; elle est sous l'invocation des illustres saintes Perpétue et Félicité.

« Mes prêtres, en y comprenant le chapitre composé seulement de 3 chanoines, mon vicaire général, 3 prêtres auxiliaires de Notre-Dame de Sainte-Croix du Mans, et 3 autres missionnaires, sont dans cette province au nombre de 23, et desservent avec les églises et chapelles un grand hôpital civil et 4 hôpitaux militaires contenant jusqu'à 6,000 malades, une prison civile, et une prison militaire composée de 1,400 condamnés aux travaux publics. — Ils sont aussi chargés du commencement de mon grand séminaire, de mon petit séminaire, de ma double maison d'orphelins, de la maison des orphelines, de ma petite maison de nouvelles catholiques. — J'ai 4 établissements des sœurs de Saint-Joseph à Alger et dans la banlieue, et 2 en tout des frères dits aussi de Saint-Joseph du Mans : j'attends de jour en jour les dames du Sacré-Cœur. — Les prêtres de Sainte-Croix dirigent avec le petit séminaire un collége de jeunes Arabes distingués par leur naissance et fort intéressants. — Je travaille à établir les sœurs de Saint-Joseph à Blidah et à Bouffarick.

« Dans l'ouest, j'ai à Cherchell (la vraie Julia-Césarée) un prêtre et un grand hôpital; à Mostaganem, un prêtre et un hôpital. — Deux mosquées m'ont été données, et j'ai dédié l'une à saint Paul, apôtre (celle de Cherchell), l'autre à saint Jean-Baptiste. A Oran, j'ai une église dédiée à saint Louis, un grand hôpital militaire, un commencement d'hôpital civil, et un bel établissement de religieuses Trinitaires de la Rédemption des captifs; 3 prêtres résident

à Oran où le nombre des catholiques, sans y comprendre l'armée, est de 5,000 environ. J'y consacrerai bientôt une très-belle chapelle à la sainte Trinité.

« Dans l'est, j'ai un prêtre à la Calle, près de Tunis, et une église que nous allons relever, elle est dédiée à saint Cyprien; à Bône, un grand hôpital, une humble église dédiée à saint Augustin. J'ai acheté fort cher le terrain nécessaire à la construction d'une grande église. J'espère que le gouvernement français m'aidera. A Hippone, à demi-lieue de Bône, s'élève un monument à la mémoire de saint Augustin. Il ne sera consacré qu'au mois de mai prochain. — Le 25 août de cette année, je compte aller bénir le monument que le roi élève à saint Louis sur les ruines mêmes de Carthage. En revenant, je dédierai à saint Papidien une humble église à Catame, sur les débris de la sienne. — J'ai trouvé là d'admirables ruines et même à 4 lieues, à l'ancienne Tibilis, une église dont la façade encore debout est ornée d'une croix; une ancre est à ses pieds.

« A Constantine j'ai un hospice civil, 3 hôpitaux militaires bientôt réunis en un magnifique établissement dont la chapelle sera dédiée à saint Fortunat, évêque de Cortha; celle de l'hospice civil dont S. S. donna le mobilier, il y a 2 ans, à saint Grégoire; la belle mosquée, devenue église, est dédiée à N. D. des Douleurs. — J'ai à Constantine 3 missionnaires et 6 sœurs de la doctrine chrétienne de Nancy. 6 autres vont venir à Bône, et 6 à la nouvelle ville de Philippe-Ville auprès de Stora. Il y a déjà cinq mille catholiques, sans compter la garnison, une chapelle, une église provisoire (j'ai posé la première pierre de la nouvelle), bientôt 2 autres chapelles, et un sanctuaire à Stora. 2 prêtres y résident avec un frère qui sera rejoint par deux autres aussitôt que nous le pourrons. Il y a de plus un hôpital militaire de 1,200 malades.

« A Constantine, je dédierai dans le fond de la gorge

de Rienn, à la place même où ils furent martyrisés en 259 selon l'inscription encore parfaitement lisible sur le roc, un autel aux illustres saint Jacques et saint Marien, et à leurs compagnons. — Ce sera bientôt.

« Là, Très-Saint Père, 1,000 soldats ont communié à Pâques (sur 3,000 environ de garnison); là, le rapprochement semble se préparer entre les Arabes et nous.

« A Gigelly j'ai un hôpital et vais bénir un sanctuaire; à Bougie j'ai un prêtre, une assez jolie église, et un très-grand hôpital militaire avec un seul prêtre.

« Sans y comprendre les militaires de Constantine, j'ai donné la communion à près de 3,000 personnes dans le temps pascal, suivant ce que nous pouvons estimer. — Nous avons eu encore depuis l'année dernière un grand nombre de protestants revenus à l'unité catholique.

« Beaucoup de soldats sont morts dans le courant de l'année, et sur ce nombre, la plupart ont reçu les derniers secours de la religion... Cette année même, et au péril de leur vie, plusieurs de mes prêtres ont accompagné les colonnes expéditionnaires de l'armée, et, sous une pluie de balles, tout teints du sang des blessés, ont pu confesser et administrer ceux qui succombaient. —Leur conduite a été telle que désormais et toujours nos armées seront ainsi accompagnées. —Partout la messe militaire a été rétablie.

« J'ai formé deux associations de persévérance à Alger, commencé à établir l'œuvre de saint François Régis pour les mariages, et entretenu l'œuvre de la société de charité, composée, à Alger seulement, de 250 dames.

« Ces jours derniers, Très-Saint Père, j'ai donné le glorieux et mille fois béni nom de Grégoire à la première cloche de ma cathédrale, et cela, sans avoir encore l'agrément de Sa Sainteté.—La reine des Français y a joint son nom béni aussi. — C'était aux acclamations de tous; et, en

cette circonstance comme toujours, j'ai été profondément touché du pieux concours du chevalier Peloso, consul de Votre Sainteté, qui a contribué de toute façon à l'éclat de la fête.

« J'ai aussi béni ou envoyé huit autres cloches. — Les Arabes commencent à s'y accoutumer.

« Le jour de la fête du très-saint Sacrement, sur la magnifique place qui est aux bords de la mer, et au milieu de 30 ou 40,000 personnes, j'ai fait la procession, et donné, parmi les transports du peuple et au bruit du canon de la rade, la bénédiction la plus touchante et la plus solennelle; les Arabes eux-mêmes m'ont écrit depuis à ce sujet les choses les plus consolantes.

« Peu de jours auparavant, et le 19 mai, j'avais consommé l'acte le plus étonnant de ces derniers temps en ce pays si intéressant, je veux parler de l'échange d'environ 500 prisonniers de toutes nations; les derniers ne sont arrivés qu'hier. J'ajouterai qu'en ce moment même et depuis 15 jours j'ai un de mes prêtres au milieu des tribus les plus ennemies, vivant avec elles sous la tente, au camp même de l'émir Abd-el-Kader...

« C'est seul, absolument seul, entouré de 1,200 cavaliers arabes que, durant trois heures, j'ai pu épancher mon cœur dans celui de leur chef... J'ai dû envoyer au roi des Français le plus intime de cette merveilleuse conférence. *Soli Deo honor et gloria !*

« Très-Saint Père, à qui après Dieu devons-nous tout ce qui précède? Il faut le dire, à Votre Sainteté, à ses prières, à ses bontés paternelles... nous le devons aussi à notre vraie mère et admirable protectrice, l'illustre et sainte Association pour la Propagation de la foi, tant célébrée du reste déjà par Sa Sainteté, et tant bénie par tous les Evêques, par nous surtout qui, au milieu des inexprimables angoisses, des travaux d'un épiscopat qui ne res-

semble point à celui de nos frères d'Europe, ne vivons guères que par elle.

« Je le déclare donc de nouveau, T. S. Père, et que le cœur paternel du Pape tressaille encore, c'est à ses prières et à ses aumônes, si considérables cette année encore, que je dois de n'avoir pas quelquefois désespéré, d'avoir un peu travaillé déjà dans la vigne que V. S. m'envoya défricher le premier après tant de siècles, il y a deux ans et demi. — Par moment, je ne crains pas de l'avouer, j'ai été tenté de fuir, de me retirer dans quelque solitude, le combat m'effrayait. Mais votre souvenir, vos paroles dernières au moment suprême du départ, les prières et le trésor de la charité de mes frères, les Associés de l'Œuvre, m'ont retenu, me retiendront, je l'espère, jusqu'au moment où, si j'ai combattu un bon combat, je pourrai me jeter aux pieds du Juge sauveur des âmes, lui demandant une petite part de votre couronne et de la leur.

« Je leur adresse même, T. S. P., cette longue lettre qui pourra être utilement employée à la confection de leurs Annales, et qui, après les avoir remerciés et consolés, parviendra plus filiale encore aux pieds de V. S. apportant leurs bénédictions et leurs vœux unis aux nôtres. Durant l'octave des saints apôtres Pierre et Paul, nous ferons des prières solennelles pour vous, T. S. P., pour cette Association marquée du sceau de Dieu, et bien particulièrement pour les églises de l'Orient, du Tong-King et de la Cochinchine, recommandées à tous par V. S. encore plus à ceux qui, comme nous, voyons de plus près certains combats de la foi.

« Daignez, T. S. P., lire avec votre bienveillance de Père et de frère aîné, selon vos douces paroles qui résonnent encore à mon cœur de jeune fils et de jeune frère, cette lettre, fidèle mais trop incomplet tableau de la situation de mon église; peut-être, dans six mois, et en allant au

tombeau de saint Augustin, pourrai-je de nouveau visiter aussi le seuil des Apôtres, et, selon le serment de mon sacre, rendre compte avec plus de détails à votre Paternité du commencement de mon administration. — Oh! quel bonheur! avant le ciel ce serait le plus vrai.

« En attendant, j'accomplis ma promesse sacrée en faisant connaître de la sorte mon naissant épiscopat. Votre Sainteté l'a permis. — Avec quelle simplicité je profite de la permission, écrivant tellement à la hâte que mon écriture sera presque impossible à lire... Hélas! je ne peux ni recommencer ni donner ma lettre à de tardifs copistes.

« Daignez, T. S. P., agréer l'hommage d'une belle mosaïque trouvée par nous dans les ruines vénérables d'Hippone, et qui, par les soins du consul Peloso, sera bientôt acheminée vers Civita-Vecchia.... C'est un faible mais bien cordial tribut de piété filiale.

« Avec cet hommage, daignez aussi, très-saint et bienheureux Père, recevoir celui de la vénération la plus profonde, de la plus profonde affection, de l'obéissance sans mesure, du plus pauvre, du plus indigne de vos serviteurs et de vos frères.

« † Antoine Adolphe, *évêque d'Alger*.

MISSIONS

DE LA CHINE ET DU TONG-KING.

Lettre de M. Huc, missionnaire apostolique, à M. Sarrans.

Macao, 27 janvier 1841.

« Monsieur,

« Une lettre de Mgr. Rizolali a dû vous annoncer la glorieuse mort de M. Perboyre. Son récit, empreint de la plus scrupuleuse exactitude, laisse néanmoins regretter l'oubli de quelques circonstances notables dont la connaissance n'était pas encore parvenue à Sa Grandeur, à l'époque où elle vous écrivait. Je vais donc essayer, sur des informations plus récentes, de suppléer ses involontaires omissions, persuadé comme vous, que tout ce qui tient à l'histoire des martyrs doit être recueilli avec une religieuse fidélité.

« Après le blocus et l'incendie de Kouanintang, village où Mgr. Rameaux et MM. Baldus, Clauzetto et Perboyre se trouvaient réunis, quand les mandarins vinrent en faire la visite, la situation de ces missionnaires ne fut plus que peines et dangers. En butte aux investigations les plus actives, ils n'osaient demander l'hospitalité ni aux païens qui les auraient trahis, ni aux chrétiens qu'ils craignaient de compromettre : il leur fallait donc tour à tour chercher la

solitude au sommet des hautes montagnes, se mêler à la foule dans les villes populeuses, parcourir les hameaux écartés et quelquefois se blottir dans quelque jonque de pêcheur. M. Perboyre dut souffrir plus que tout autre de ces marches et contre-marches; car il était d'une santé bien frêle. Le troisième jour après sa fuite de Kouanintang, il était épuisé de fatigue et ses forces l'abandonnaient. Cependant les satellites étaient sur ses traces, et pour se dérober à leurs recherches il devait encore gravir un terrain montueux et coupé de gorges profondes. Tandis qu'il reprenait haleine au fond d'un ravin avec le catéchumène qui lui servait de guide, survinrent les soldats qui, sans se douter qu'ils avaient un missionnaire sous les yeux, se contentèrent de demander aux pauvres fugitifs quelques informations. « Nous cherchons un Européen, dirent-ils, pourriez-vous nous en donner des nouvelles? — Vous cherchez un Européen, reprit le catéchumène. — Oui; c'est un chef de la religion du Maître du ciel. — Et combien a-t-on promis à celui qui le livrerait? — Trente taels seront sa récompense. — Eh bien, cet homme est l'Européen que vous cherchez, dit le Judas chinois en montrant le prêtre qui lui avait confié sa vie. » Vous voyez, mon cher ami, qu'à ce honteux marché il ne manquait que le baiser du traître. M. Perboyre a eu le bonheur de voir sa passion commencer comme celle de notre divin Sauveur : pour lui il s'est encore rencontré un Iscariote qui a vendu son maître trente deniers. *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam? At illi constituerunt ei triginta argenteos* (1).

« Tandis qu'on entraînait le saint confesseur, chargé de chaînes, vers les prisons de Kou-Tchen, la chrétienté du

---

« (1) Que voulez-vous me donner? et je vous le livrerai. Et ils lui offrirent trente pièces d'argent. S. Matth. 26. 15. »

Houpé était en proie à la plus violente persécution. Ce malheureux pays fut livré à la cruelle rapacité des mandarins, des satellites et de tous ceux qui ne reculent devant aucune infamie pour se procurer de l'argent; et il faut avouer qu'en Chine il ne manque pas de gens qui se plongent volontiers dans le sang et dans la boue, pourvu qu'au fond il y ait de l'or. Les fidèles se virent donc harcelés par une foule de païens qui cherchaient à exploiter leur peur. Grand nombre d'entre eux, redoutant une épreuve peut-être au-dessus de leurs forces, abandonnaient toute leur fortune et s'en allaient bien loin, dans des régions reculées, chercher un abri contre la persécution. Ainsi on voyait des familles entières se condamner à l'indigence et entreprendre avec résolution de longs voyages, pour fuir une terre où il ne leur était plus permis d'adorer le Seigneur en esprit et en vérité.

« M. Perboyre arriva enfin de tribunaux en tribunaux à celui de Ou-Tchan-Fou, métropole de la province. Depuis longtemps il était entré dans sa carrière de tribulations; mais on peut dire que c'est là qu'il commença sa longue et douloureuse agonie. Dans cette ville il eut à subir plus de vingt interrogatoires, tous accompagnés de tortures atroces. L'interpellait-on sur sa foi, il se hâtait de répondre : « Je suis chrétien ; » le pressait-on de nommer ses confrères, il gardait un silence absolu : alors on le flagellait, on le souffletait; à chaque question laissée sans réponse, le mandarin jetait sur le pavé de la salle un certain nombre de jetons, et aussitôt un nombre égal de coups de rotin était asséné par les satellites sur le corps tout sanglant du Martyr. Vous savez comment il couvrit de ses baisers et arrosa de ses larmes l'image du Sauveur qu'on lui proposait d'outrager. Le mandarin, espérant obtenir pour ses dieux les mêmes démonstrations de respect, fit apporter une idole et commanda au saint prêtre de se

prosterner devant elle. « Volontiers je lui abattrais la tête, répondit le prisonnier avec énergie ; mais l'adorer, jamais ! » C'était aux yeux du mandarin plus qu'une désobéissance, il y vit un sacrilége, et voici quel supplice il inventa pour venger à la fois son orgueil et ses dieux. Il y avait dans la salle un certain nombre de chrétiens connus : le juge leur ordonna de se saisir de M. Perboyre et de lui arracher les cheveux et la barbe en signe de mépris et d'ignominie. Ces chrétiens hésitaient ; on les menaça de la flagellation. Mais le bon Père se hâta de prévenir leur châtiment, en les exhortant lui-même à obéir : « Venez, leur disait-il avec un visage riant; le mal qu'on vous force à me faire, je le supporterai avec plaisir. Je souffrirais bien davantage si, à cause de moi, on vous frappait sous mes yeux. » Il ne réussit que trop à les persuader, et ces malheureux néophytes lui arrachèrent les cheveux et la barbe.

« Après avoir torturé M. Perboyre pendant 4 mois entiers, le vice-roi, ennuyé de voir qu'il s'épuisait en barbaries inutiles, lui fit imprimer au visage, avec un fer rouge, les quatre caractères suivants : *Sie Kiao ho tchoun*, c'est-à-dire, *Propagateur d'une religion mauvaise*, et l'enferma, défiguré par cette flétrissure, dans une prison fétide avec une foule de scélérats. Il vivait là, ou plutôt c'est là qu'il mourait tous les jours, accablé de misères et confondu avec des criminels de toute espèce. Ces hommes pourtant, malgré leur dégradation, finirent par être saisis d'une vénération profonde pour le serviteur du Maître du ciel ; ils le regardaient comme un personnage extraordinaire qui, ne devant ses malheurs qu'à sa vertu, avait droit au respect des plus pervers. De leur côté, les chrétiens lui donnèrent les marques les plus vives d'attachement ; ils achetèrent plusieurs fois des geôliers la faveur de pénétrer jusqu'à lui. Il fut aussi visité par un de nos prêtres chinois, et c'est par son entremise que nous avons eu le bonheur de rece-

voir les lignes précieuses que le saint Martyr a tracées à grand'peine au fond de son cachot : en voici la traduction.

« Le temps et le lieu ne me permettent pas d'entrer dans « de longs détails : d'autres pourront vous en dire davan- « tage. Arrivé à Cou-tcheng, où je n'ai eu constamment qu'à « me louer des bons traitements de Tche-Hien, j'ai subi « deux interrogatoires; quatre épreuves semblables m'atten- « daient à Siang-Yang-Fou. A l'une d'elles, je suis resté « pendant une demi-journée à genoux sur des chaînes de fer. « J'étais maintenu dans cette position au moyen de fortes « cordes qui me tenaient suspendu par les pouces et par « les cheveux, de manière pourtant que tout le poids de « mon corps portât sur mes jambes nues. Dans la ville de « Ou-tchang-Fou j'ai comparu plus de vingt fois devant le « mandarin, et presque toujours j'ai été mis à diverses « tortures, parce que je ne voulais pas révéler ce que les « juges désiraient savoir (si j'avais fait ces révélations, la « persécution se fût bientôt étendue à toutes les provinces « de l'empire). Toutefois, quand j'ai souffert à Siang- « Yang-Fou, c'était directement à cause de la religion. A « Ou-tchang-Fou j'ai reçu cent dix coups de rotin pour « n'avoir pas voulu fouler aux pieds la croix. Plus tard vous « apprendrez le reste. Sur vingt chrétiens arrêtés depuis « peu, les deux tiers ont publiquement apostasié. »

« Tout exténué que fût M. Perboyre, il était encore pour les mandarins un grand sujet de peur. Convaincus qu'ils avaient à faire à un habile magicien, ils s'attendaient d'un moment à l'autre à ce qu'il leur jouât quelque mauvais tour. C'est pour neutraliser sa science et en prévenir les effets redoutés, qu'ils eurent recours aux docteurs en médecine, qui firent souvent avaler, comme antidote, à notre pauvre confrère des flots de sang de chien, tout chaud et tout fumant.

« Enfin, le 11 septembre 1840, arriva à Ou-Tchang-Fou

le décret impérial qui condamnait le saint missionnaire à être étranglé sur-le-champ. La sentence ne fut pas rendue publique, on l'exécuta à la hâte et comme à la dérobée. En allant au supplice, M. Perboyre avait pour tout vêtement un caleçon recouvert de la robe rouge des condamnés ; ses bras étaient liés derrière le dos, et dans ses mains était fixée une longue perche à l'extrémité de laquelle flottait une espèce de drapeau, où se lisait en gros caractères la sentence du glorieux Martyr : *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam* (1); et afin qu'il eût un autre trait de ressemblance avec Jésus montant au Calvaire, afin qu'il fût vrai jusqu'au bout que le serviteur n'est pas plus grand que le maître, cinq malfaiteurs condamnés à mort lui furent adjoints : *Et cum iniquis reputatus est* (2).

« Il est d'usage en Chine de mener les criminels, de la prison au lieu du supplice, avec précipitation et au pas de course. Chacun des condamnés est escorté de deux satellites qui emportent plutôt qu'ils ne conduisent leur victime. Cette marche accélérée, jointe à la musique sauvage du *tam-tam*, donne, dit-on, à une scène d'exécution un caractère qui épouvante et fait frissonner les Chinois. Ce fut après un assez long trajet exécuté de la sorte, que M. Perboyre arriva sur la place où l'attendait une foule de spectateurs. De nombreux détachements de soldats armés de piques se rangèrent en cercle autour d'un poteau fixé en terre; là furent attachés et étranglés successivement les cinq malfaiteurs : notre confrère fut réservé pour clore ce lugubre drame. Quand son heure fut venue, il se mit à genoux, et pria quelques instants. Les païens di-

---

« (1) Ils placèrent sur sa tête la cause de sa condamnation. » S. Matth. 27. 37.

« (2) Et il a été mis au rang des scélérats. » S. Marc. 15. 28.

saient tout haut : Voilà l'Européen qui est en prières : *Quidam illic stantes... dicebant : Eliam vocat iste* (1). Il fut enfin saisi par l'exécuteur qui lui lia les pieds derrière le dos, et l'attacha au gibet, un peu au-dessus du sol et dans la posture d'un homme à genoux. Son agonie fut plus douloureuse que celle des autres suppliciés : ceux-ci avaient été étranglés promptement et d'un seul coup ; mais pour M. Perboyre, la chose se fit plus lentement et à plusieurs reprises : on eût dit que le bourreau voulait tout à loisir savourer les dernières convulsions de sa victime. Après avoir d'abord serré le nœud fatal, il lâcha la corde, comme pour donner au Martyr le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort; peu après, il serra encore, et s'arrêta de nouveau; ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il se décida à en finir.. Mais comme le corps paraissait conserver quelque souffle de vie, un satellite s'approcha, et, d'un violent coup de pied dans le ventre, acheva le sacrifice du prêtre de Jésus-Christ. Ce fut vers midi que sa belle âme s'envola au ciel.

« *P. S.* Nous avons appris que l'empereur vient de condamner à l'exil le vice-roi du Houpé, bourreau de M. Perboyre, à cause des vexations et des cruautés qu'il a commises dans la province confiée à son administration. Le peuple a trouvé la peine trop légère, il veut que le tyran paye de son sang tout celui qu'il a injustement répandu : il s'est donc insurgé et tient maintenant le vice-roi bloqué dans son palais. L'empereur a aussi publié un décret contenant le signalement de Mgr Rameaux, et l'ordre aux mandarins de diriger contre lui toute l'activité de leurs recherches. A la garde de Dieu !

« Votre tout dévoué, etc.

« Huc, *missionnaire apostolique.* »

« (1) Quelques-uns des assistants disaient : Il invoque Elie. » S. Matth. 27 ; 22.

Lettre de Mgr. Retord, Evêque d'Acanthe et Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Laurens, curé de Salles près Lyon.

Maca, octobre 1840.

« Mon cher ami,

« C'est le 31 mai que j'ai été sacré évêque d'Acanthe par Mgr l'Archevêque des Philippines. Vous dire tout ce que j'ai éprouvé dans ce jour qui sera le plus mémorable de ma vie, vous peindre les sentiments qui ont comme bouleversé mon âme, au pied de l'autel où la foule pieusement attendrie me contemplait moins comme un pontife nouveau que comme une victime parée pour le martyre, serait assez difficile et d'ailleurs superflu, puisque pour vous en faire une idée vous n'avez qu'à vous mettre à ma place. Supposez que vous soyez comme moi un homme plein de faiblesses et d'infirmités spirituelles, un ancien pasteur de troupeaux et cultivateur de terre, qui mangeait son pain à la sueur de son front; et dites quelle serait votre confusion en vous voyant élevé à une si haute dignité de l'Eglise : supposez encore que vous soyez comme moi depuis huit ans dans un pays de persécution, sans amis et sans consolateurs humains, privé de tous les secours extérieurs de la religion, tantôt enseveli dans des retraites souterraines, tantôt fugitif dans les bois et disputant aux bêtes sauvages les antres des rochers, sans cesse entouré d'ennemis et de périls de tout genre; et vous comprendrez quelle serait votre joie de vous voir si bien accueilli, si universellement fêté comme un ami et comme un frère. Pour moi, j'étais vraiment confus de re-

cevoir tant d'honneurs de la part des hommes et tant de grâces de la part de Dieu, et je m'écriais avec le Prophète-Roi : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum* (1).

« Je suis resté à Manille jusqu'au 10 août, faute d'occasion pour revenir plus tôt à Macao. Depuis trois mois que je suis arrivé dans cette dernière ville, je m'occupe à apprendre le chinois, en attendant une barque qui me reporte sur la côte de mon cher et malheureux Tong-King. Si jamais la paix nous était rendue, l'étude à laquelle je me livre me mettrait à même de prêcher l'Evangile aux Chinois qui entretiennent avec nos chrétiens des relations commerciales. Mais je crains bien que la mort ne vienne me surprendre avant que le calme renaisse au sein de notre Eglise désolée ; car tout annonce que le persécuteur veut en finir, par l'apostasie ou le martyre, avec ce qui reste de néophytes dans ses états.

« Je fonde cette accablante prévision sur les nouvelles récemment apportées à Macao par les courriers des missionnaires espagnols. Toutes leurs lettres ne mentionnent que des désastres : ce ne sont plus que chrétientés livrées au pillage ou mises à rançon, qu'objets religieux saisis et profanés, que catéchistes et fidèles entassés dans les cachots, que prêtres envoyés au supplice ou prématurément épuisés par les fatigues excessives du ministère, jointes aux rigueurs de la proscription. Le clergé anamite si cruellement décimé ne se compose presque plus que de vieillards et d'infirmes ; et pour reformer ses rangs éclaircis, il n'y a pas dans tout le Tong-King un seul Evêque. » Enfin,

« (1) C'est trop d'honneur et de puissance pour vos amis, ô mon Dieu ! » Ps. 138, 7.

quelque chose de plus affligeant encore, le refroidissement de la charité et l'affaiblissement de la foi dans plusieurs, l'apostasie formelle d'un grand nombre, forment une autre série de maux qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang. En vérité, la Religion dans ce malheureux pays s'avance vers sa fin à pas de géant. Le furieux mandarin général de la province de Nam-Dinh presse avec la dernière rigueur l'exécution du décret royal qui condamne les chrétiens à bâtir des pagodes, il voulait même qu'elles fussent élevées sur l'emplacement des anciennes églises. De leur côté, les maîtres de cérémonies nommés par le roi en 1838, pour enseigner à nos néophytes leurs rits superstitieux, s'acquittent de leur détestable mission avec un zèle diabolique : aux époques des nouvelle et pleine lune, ils pénètrent dans les maisons des fidèles et les obligent d'offrir des sacrifices au démon, de brûler un encens idolâtre en l'honneur de leurs ancêtres. Meurt-il un chrétien, il faut l'enterrer en toute hâte et dans le plus grand secret, sinon ces odieux pédagogues accourent auprès du défunt et forcent les parents d'accomplir ses funérailles, suivant toutes les prescriptions du culte païen. Dans cette malheureuse province de Nam-Dinh, la plupart des chrétiens ont cédé à leurs exigeances et à leurs menaces. Il est vrai qu'ils font le mal à regret, qu'intérieurement ils maudissent les idoles et désavouent la criminelle participation qu'on leur impose aux pratiques du paganisme; mais le courage leur manque pour résister en face aux persécuteurs, et offrir une vie pleine de calamités et de misères en échange d'une gloire éternelle. Ils s'affligent, ils pleurent sur leur malheureux état, principalement quand un missionnaire peut les visiter et leur faire sonder l'horrible abîme où ils se sont jetés; mais c'est là tout : leur propose-t-on les moyens d'en sortir, ils font en soupirant cette désespérante réponse : « C'est une chose impossible. » Je me hâte d'ajouter que les rensei-

gnements obtenus sur les autres provinces sont moins affligeants.

« Maintenant, cher ami, n'ayant plus de nouvelles récentes à vous donner au sujet de nos missions anamites, je vais, pour vous édifier, reprendre l'histoire des cinq derniers martyrs qui, l'année passée, ont été mis à mort dans le Tong-King oriental, et dont je n'ai cité que les noms dans mes lettres à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions étrangères. La relation détaillée que je vous adresse, n'est qu'une traduction un peu abrégée d'une lettre espagnole du R. P. Marti. Voici les noms de ces cinq généreux athlètes de la foi : François-Xavier Mau, et Dominique Uy, catéchistes, Thomas Dê, Augustin Moï et Etienne Vinh, simples néophytes. Ils furent arrêtés dans la province septentrionale, presque en même temps et à la même occasion que le vénérable P. Pierre Tu, et le médecin Joseph Canh, son compagnon de martyre.

« Le 29 mai 1838, un mandarin vint cerner le village de Duc-Trai (vulgairement Kémot) où était alors caché le P. Tu avec Dominique Uy son catéchiste. L'un et l'autre eut le temps de s'enfuir dans un village voisin; mais la trahison ne les y laissa pas en paix : un Judas dénonça au mandarin un des fidèles qui prenaient soin des deux proscrits; il fut arrêté, et ses révélations introduisirent les satellites jusque dans la retraite où leur proie s'était réfugiée. Conduits devant le grand mandarin, le P. Tu et son catéchiste confessèrent leur foi sans détour, et refusèrent courageusement de fouler aux pieds le signe sacré de notre rédemption.

« L'autre catéchiste, François-Xavier Mau, était gardien d'un presbytère situé à peu de distance de Duc-Trai. Quand il apprit l'arrestation du P. Tu, il se rendit dans ce village, pour prendre des informations plus précises sur cette affaire; et là il tomba entre les mains des méchants

qui le livrèrent au petit mandarin de l'arrondissement : celui-ci, après avoir fait d'inutiles efforts pour le contraindre à l'apostasie, le livra à son tour au mandarin supérieur de la province.

» Thomas Dê fut arrêté le même jour. Il était âgé de 27 ans, et exerçait à Duc-Trai la profession de tailleur. Il avait entendu, comme tous les hommes de son village, l'ordre donné par le mandarin d'en sortir; mais, craignant qu'on n'en voulût à sa foi, il aima mieux attendre les ennemis de sa religion que d'aller à leur rencontre; il resta donc tranquillement chez lui, où peu après les soldats vinrent faire des perquisitions. Dès lors, il se regarda comme un homme voué à la mort, et ne pensa plus qu'à adresser à sa femme ses dernières instructions et son dernier adieu. « Prends nos enfants, lui dit-il, et va demeurer avec eux chez nos parents : travaillez tous comme des gens de bien; servez et adorez le Maître du ciel. Pour moi, je ne reviendrai plus à la maison. Dans le combat qui s'engage, je n'espère qu'en la grâce de Dieu. Si vous m'aimez, demandez pour moi la force et le courage dont j'ai besoin, et rien de plus. » Après ces paroles, il se livra lui-même aux soldats qui le conduisirent aussitôt devant le grand mandarin.

« Quant à Augustin Moï et Etienne Vinh, c'étaient deux pauvres journaliers, dont le premier pouvait avoir 51 ans, et le second 25. Ils n'étaient pas de Duc-Trai, mais se trouvant dans ce village au moment du blocus, ils furent aussitôt reconnus pour étrangers, arrêtés comme suspects, et, sur leur refus de fouler aux pieds la croix, mis à la cangue et conduits avec les autres prévenus au chef-lieu du département.

« Vers la même époque, un vieillard âgé de 70 ans, nommé Joseph Canh, religieux profès du tiers ordre de S. Dominique, tomba aussi entre les mains des persécuteurs, et fut comme eux jeté, la cangue au cou, dans la prison départementale.

« C'est le 10 juillet que le grand mandarin fit comparaître devant lui tous ces généreux confesseurs. Il les pressa vivement de se conformer aux ordres du prince en foulant aux pieds la croix; tous ses efforts furent inutiles : nos chrétiens ne se laissèrent ni séduire par ses promesses, ni intimider par ses menaces. Le juge, persuadé qu'une plus longue épreuve ne ferait qu'ajouter à la confusion de sa défaite, prononça sans délai leur sentence, condamnant le P. Tu et le septuagénaire Canh à être étranglés, les cinq autres prisonniers aux galères perpétuelles et à 100 coups de rotin. Il paraît qu'il ne les fit pas beaucoup souffrir avant de porter contre eux ce jugement. On ne parle que du catéchiste Uy comme ayant reçu deux fortes bastonnades, l'une dans le but de lui extorquer de l'argent, l'autre pour lui faire déclarer la retraite d'un prêtre du pays. Quelques paroles du catéchiste Mau ont aussi été recueillies par nos chrétiens; elles lui font trop d'honneur pour que je les passe sous silence. Quand le mandarin lui demanda qui il était : « Je suis, répondit-il, un des principaux disciples de ce prêtre (le P. Tu). » Et comme le missionnaire parut s'affecter d'une réponse si explicite, qui mettait les chrétiens dans l'impossibilité de délivrer, à quelque prix que ce fût, celui qui l'avait faite, François Mau plein de foi et d'une sainte impatience de souffrir pour Jésus-Christ, s'approcha du Père et lui dit avec humilité : « Je vous en prie, ayez pitié de moi, reconnaissez-moi pour votre fils, et qu'ainsi je puisse mourir avec vous. »

« Cependant la sentence fut soumise à la sanction de Minh-Menh qui l'annula, soit que la peine lui parût trop légère, soit qu'aimant mieux faire des apostats que des martyrs, il jugeât plus à propos de recommencer les épreuves des chrétiens que de châtier leur résistance à ses ordres impies. Il ordonna donc au grand mandarin de citer une seconde fois les condamnés à son tribunal, et de leur pro-

mettre en son nom le pardon et la liberté, s'ils consentaient enfin à fouler aux pieds la croix. En conséquence de ce décret, les trois grands mandarins de la province se réunirent le 9 août dans la salle du prétoire, avec tous leurs officiers subalternes et une foule de curieux, pour instruire de nouveau le procès des prisonniers chrétiens. Ceux-ci, soupçonnant bien qu'on ne les tirait de leur cachot que pour les reconduire au combat, s'y rendaient en demandant à Dieu avec ferveur la grâce de confesser son nom jusqu'au dernier soupir. Quel spectacle frappa leurs yeux à leur entrée dans la salle d'audience ! d'un côté un crucifix, de l'autre divers objets de religion, et au milieu, des fouets, des tenailles et tout l'appareil des supplices. Sans doute qu'à cette vue la chair dut frissonner de crainte ; mais l'âme, fortifiée par le secours divin, resta supérieure à ce terrible assaut. L'interrogatoire commença par le P. Tu. « Savez-vous, lui dit le mandarin général, que le roi a eu pitié de vous? Foulez aux pieds la croix, c'est la seule condition qu'il mette à votre grâce : vous verrez avec quelle bonté nous traitons ceux qui lui obéissent. Mais d'un autre côté, sachez bien que vous obstiner, serait vous perdre : tout récemment encore, dans la province méridionale, on a mis à mort un prêtre entêté de ses erreurs. A quoi vous décidez-vous? — Grand mandarin, je vous prie de me juger comme chrétien : jamais je ne consentirai à fouler aux pieds l'image de mon Créateur et de mon Dieu. — Assez, assez ; je connais vos dispositions : il est évident que vous méritez votre sort. » Et il le fit retirer dans un coin de la salle. Ce vénérable prêtre y continua ses ferventes prières, demandant au Père des miséricordes pour lui et pour les autres confesseurs la persévérance dans la foi.

« Le mandarin appela ensuite le catéchiste Uy, et affecta à son égard beaucoup de douceur et de bienveillance. « Le Père, lui dit-il, s'obstine dans ses erreurs ; mais toi, dans

la force de l'âge et l'éclat de la beauté (il avait 26 ans), pourquoi partagerais-tu son aveuglement? Allons, mon fils, foule aux pieds la croix, et je te mettrai en liberté. — Je m'incline avec respect devant la majesté du roi et devant la haute dignité de ses mandarins. Dès le sein de ma mère, j'ai été comblé des dons et des faveurs du Maître du ciel; chaque jour de ma vie a été marqué par un nouveau bienfait de sa providence; et j'aurais la lâcheté de l'abandonner au moment du péril! Ce serait une ingratitude qui me rendrait indigne de son amitié, à laquelle rien dans ce monde n'est comparable; ce serait aussi faire injure à mes parents qui m'ont appris à lui rester fidèle jusqu'au dernier soupir; ce serait enfin insulter au prêtre, mon père spirituel, qui m'a nourri et qui m'a communiqué, avec la connaissance du vrai Dieu, la résolution de ne jamais transgresser ses commandements. — Mon fils, tu parles bien; mais fais donc attention que ton Dieu est là-haut dans le ciel, et que cette croix que je te propose de fouler aux pieds, n'est qu'un simple morceau de bois. — Faites aussi attention, mandarin, que ce bois est un symbole religieux; qu'en le vénérant, c'est à mon Seigneur que s'adressent mes adorations, et que le profaner, serait de même faire injure à celui qui y fut attaché. Par exemple, mes parents sont morts; leurs âmes ont passé à une autre vie; il ne reste plus ici-bas que leurs corps: si un mandarin m'ordonnait de fouler aux pieds leurs ossements, devrais-je lui obéir? Non, sans doute; à combien plus forte raison dois-je respecter l'image de mon Dieu. — Ne parle pas ainsi, autrement on te coupera la tête. — C'est tout mon désir, s'écria le catéchiste en bondissant de joie.

« François-Xavier Mau comparut à son tour. « Tu as un air distingué, lui dit le juge; marche sur la croix, et si tu veux être mandarin, je solliciterai pour toi cette dignité à la cour : si tu aimes mieux rentrer dans ta maison, tu seras libre d'en prendre le chemin. » Pour toute réponse le jeune

catéchiste se contenta de dire : « Je ne marche pas sur la croix. » Alors trois ou quatre officiers du mandarin, mus par une fausse compassion, l'embrassèrent et lui dirent en le poussant vers le crucifix : « Fais au moins un pas, pour éviter la mort. — C'est l'image de mon Seigneur ; il mérite plus de respect que les hommes ne sauraient lui en rendre, ce n'est pas moi qui lui témoignerai du mépris. — Assez, dit le mandarin; passons à ce vieillard. » Et il exhorta Canh à fouler aux pieds la croix. « Je n'ai aucune raison d'outrager le Maître du ciel et de la terre, » répondit le vénérable néophyte ; et après ce peu de mots, il continua tout bas de s'entretenir avec Dieu. — « Prie à haute voix, » lui dit le mandarin. Docile à cet ordre, le chrétien se mit à genoux et récita devant les païens attentifs la belle prière *Veni, sancte Spiritus*, et une autre oraison à la gloire du nom de Jésus; il la termina en baisant avec une vive foi les pieds du crucifix. Le mandarin, étonné qu'un faible vieillard osât, en présence de ses juges, vénérer un symbole dévoué par eux à la profanation, lui dit avec une admiration qu'il cherchait vainement à déguiser : « D'où te vient cet attachement inébranlable au culte que tu professes, quand d'autres chrétiens dénoncent leurs prêtres et les livrent à la justice ? — Il en fut de même autrefois parmi les disciples du Sauveur ; l'un d'entre eux, l'infâme Judas, trahit son maître et le livra à ses ennemis. — Et qu'arriva-t-il alors ? — Quand les soldats vinrent pour arrêter mon Seigneur, il leur dit : Qui cherchez-vous ? Les Juifs répondirent : Jésus de Nazareth. C'est moi, reprit le Sauveur. A ces mots, ils furent renversés par terre. Jésus les releva et se remit entre leurs mains. Voyez les fers que le Père porte à son col, c'est comme la chaîne dont le Fils de Dieu fut autrefois chargé. — Et la croix, c'est-à-dire les deux morceaux de bois mis en travers l'un sur l'autre, où ton Dieu la porta-t-il? — Il la porta sur ses épaules jusque au sommet de la montagne du Calvaire,

où il souffrit la mort pour expier les péchés du genre humain. » Le mandarin ne poussa pas plus loin ses questions sur ce sujet ; il laissa là le courageux vieillard, et se tourna vers les trois autres chrétiens, Thomas Dê, Augustin Moï, et Etienne Vinh, à qui il adressa sans plus de succès les mêmes exhortations et les mêmes menaces. A la suite de cet interrogatoire, tous les confesseurs retournèrent en prison, rendant grâces à Dieu de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Dans le cours de sa captivité, le P. Tu fut visité par un prêtre indigène qui, au su des mandarins et au moyen d'une certaine somme d'argent, lui porta les secours de la religion. Il confessa lui-même plusieurs fois ses compagnons de souffrances, ainsi qu'une soixantaine de chrétiens assez heureux pour pouvoir lui porter quelques aumônes, qu'il distribuait en grande partie aux autres prisonniers.

« Enfin le 27 août, les mandarins prononcèrent contre les accusés une nouvelle sentence à peu près semblable à la première. Elle était conçue en ses termes : « Attendu que « la fausse doctrine de Jésus égare le peuple, et qu'elle est « la source d'une foule de maux qu'on ne saurait tolérer ; « que dès la 13me année du règne de Minh-Menh, elle a été « rigoureusement défendue, et que néanmoins les Européens, vivant au sein de la population anamite, continuent à prêcher ses dogmes et à répandre les objets de « leur culte; que beaucoup d'ignorants, fascinés par leurs « paroles, se passionnent pour cette religion étrangère, « au point de ne vouloir plus ni l'abjurer, ni fouler aux « pieds sa croix, ni dénoncer ses ministres, au point même « de les dérober le plus qu'ils peuvent à la justice du roi ; « il nous a paru convenable de châtier ces rebelles avec la « dernière sévérité, etc. En conséquence, ils condamnent

« le P. Tu et Canh le septuagénaire, comme principaux cou-
« pables, au supplice de la corde, et les cinq autres confes-
« seurs à cent coups de rotin, et au bannissement à trois cents
« lieues de leur patrie. » Cette sentence fut encore cassée par le roi; il lui substitua un arrêt sans appel, portant que Pierre Tu et Joseph Canh seraient décapités sur-le-champ, et que les autres prisonniers périraient par le gibet, après avoir subi une détention illimitée. C'est le 5 septembre 1838 que le jugement du prince fut notifié aux confesseurs. Pierre Tu et Joseph Canh étaient au comble de la joie. Le premier, Religieux dominicain, voulut porter l'habit de son ordre en allant au supplice; il s'arma de plus d'un crucifix : le second se revêtit aussi d'un habit blanc. Le mandarin, surpris de les voir se préparer à la mort comme à une fête, leur demanda ce que signifiait le vêtement dont il les voyait parés. « Sa blancheur, répondit le Père, est le symbole de la pureté qu'un chrétien préfère à tous les trésors; ceci est la croix que je vénère : puisque je donne ma vie pour n'avoir pas voulu la profaner, je demande à la tenir dans mes bras jusqu'à mon dernier soupir. »

« On les conduisit aussitôt sur le lieu du supplice : ils s'y rendirent en chantant les litanies des Saints. Deux soldats portaient devant eux leurs écriteaux. Sur celui du prêtre on lisait cette inscription : « Le condamné Tu, né
« dans la province de Nam-Dinh, au village de Ninh-
« Cuong, est un sectateur de la fausse religion de Jésus :
« par ses mensonges il la propageait parmi le peuple, et se-
« mait ainsi le germe de maux infinis. Il a lui-même re-
« connu et avoué son crime. Nous obéissons à l'ordre donné
« par le roi de lui trancher la tête. »

« Arrivés sur le lieu de l'exécution, les martyrs se recommandèrent un instant à Dieu. Le glaive du bourreau mit fin à leur prière. Aussitôt chrétiens et infidèles se précipitèrent à l'envi sur les reliques du saint Religieux; ce fut

à qui recueillerait quelque goutte de son sang; il y eut même entre ceux qui se disputaient la possession de son corps, une lutte assez vive pour que le mandarin en fût informé et envoyât des troupes avec l'ordre d'arrêter nos néophytes. Mais à leur approche les nôtres se dispersèrent, laissant le champ libre aux païens, qui dérobèrent le corps et la tête du bienheureux Martyr. Plus tard, les fidèles rachetèrent ces précieuses dépouilles et les inhumèrent honorablement dans un village chrétien, au lieu même où s'élevait naguère leur église. Joseph Canh fut d'abord enterré sur la place de l'exécution; depuis, on lui a donné une sépulture plus convenable dans le bourg où il a pris naissance.

« Comment vous peindre l'affliction des cinq autres confesseurs en se voyant, non-seulement frustrés de l'espoir de monter au ciel en la compagnie du saint prêtre qui encourageait leur constance, mais encore exposés à la fureur de nouveaux et peut-être plus terribles combats, dont l'issue encore incertaine pouvait être une honteuse défaite ! Dieu eut pitié de leur douleur : la troisième nuit après le martyre du P. Tu, tandis qu'ils se livraient à ces amères réflexions, une consolante vision mit fin à leurs angoisses; il leur sembla voir le vénérable P. Tu passer près d'eux et leur dire d'une voix intelligible et douce : « Vous ne devez pas vous « affliger; car vous obtiendrez aussi la couronne du mar- « tyre, bien que pour vous donner le temps d'acquérir les « mérites qui vous manquent, elle doive encore se faire at- « tendre. » Ranimés par ces paroles, ils furent depuis si fermes et si courageux, que rien dans la suite ne démentit en eux le caractère de confesseurs de Jésus-Christ et de témoins de la vérité. Jamais on ne les vit tristes et abattus, pendant plus d'une année qu'ils passèrent encore en prison : ni les vexations des geôliers, ni les injures des soldats ne leur firent perdre un instant la patience. La seule chose dont parfois ils se plaignaient, était la trop grande douceur

dont Dieu inondait leurs âmes ; ils en attribuaient la cause à leurs péchés qui les rendaient, disaient-ils, indignes de souffrir tout ce qu'avaient enduré les martyrs de la primitive Eglise. Pour suppléer ces rigueurs qui manquaient, selon eux, à leur captivité, ils s'imposaient des jeûnes et autres mortifications volontaires, ils consacraient au soulagement des prisonniers païens la plus grande partie des aumônes qu'ils recevaient de la charité des fidèles. C'était pour tous ceux qui en furent témoins un grand sujet d'édification : la grâce ne tarda pas à en faire pour les plus criminels un moyen de salut. Non-seulement les chrétiens qui voyaient la lumière de leurs œuvres, en rendaient gloire à Dieu et se sentaient confirmés dans leur foi, mais les idolâtres qui partageaient leur cachot, touchés de leurs exemples plus encore que de leurs discours, reconnurent la vanité de leurs idoles, et quatorze d'entre eux effacèrent par le baptême et le repentir les égarements de leur vie. Que les jugements de Dieu sont profonds! qu'il fait beau contempler la sagesse mystérieuse avec laquelle il dispose tout en faveur de ses élus ! Une prison au Tong-King, véritable vestibule de l'enfer par la perversité de ceux qui l'habitent, convertie en une chaire de vérité, en une école de vertu! Un lieu de désespoir, qui n'entendait naguère que des imprécations, des blasphèmes et des cris de rage, maintenant transformé en un temple où retentissent les louanges de Dieu et des cantiques à la gloire de Marie!

« Ces merveilles de la grâce sont attestées par le P. Tuan, curé du chef-lieu de la province septentrionale. Je cite un extrait de sa lettre du 27 septembre. « Le catéchiste « Mau, dit-il, enseigne l'Evangile à tous les prisonniers, « et tout récemment quatorze d'entre eux se sont convertis. « De ce nombre était le nommé Hung-Muy, versé dans la « connaissance des caractères chinois. Il avait appris dans « l'espace d'un mois les vérités les plus nécessaires au salut;

« Le temps qu'il ne donnait pas à l'étude de la Religion « était employé à déplorer les fautes de sa vie. Quand les « soldats vinrent le tirer de son cachot pour le conduire au « supplice, il demanda au mandarin un sursis de quelques « instants, afin de recevoir le baptême, faveur qui lui fut « accordée. A peine eut-il reçu le sacrement de la régéné- « ration, que son visage rayonna de la joie la plus vive. — « Que dois-je faire maintenant? dit-il au catéchiste Mau. « — Aller à la mort en t'excitant sans cesse au repentir, « lui fut-il répondu. Je tiens ces détails du catéchiste Mau « qui a conféré le baptême au condamné. » Ce Père ajoute que les autres catéchumènes continuaient à s'instruire de notre foi, qu'ils récitaient en chœur le rosaire et beaucoup d'autres prières avec les cinq confesseurs, et qu'ils donnaient des marques signalées d'un retour sincère à la vertu. Dans la suite, ils furent tous admis à la grâce du baptême. Sept d'entre eux souffrirent la mort avec une résignation toute chrétienne, et en invoquant les doux noms de Jésus et de Marie. Des témoins oculaires ont rapporté que pendant le trajet de la prison au lieu du supplice, ils ne cessèrent de s'entretenir avec Dieu, et qu'arrivés sur la place de l'exécution, ils avaient récité à haute voix les prières usitées pour la recommandation de l'âme. A cette ferveur le mandarin ayant reconnu des serviteurs de Jésus-Christ, leur fit trancher la tête à part, ne voulant pas que leur sang se mêlât à celui des condamnés païens. Sans doute ils ne devaient qu'à leurs crimes le coup dont la justice humaine les a frappés; mais la sévérité de leur pénitence, leur piété en prison, le calme religieux de leurs derniers instants, tout fait présumer que Dieu les aura reçus dans sa miséricorde. Pour les sept autres convertis, sont-ils toujours en prison, les a-t-on envoyés en exil ou au supplice, aucun renseignement n'a encore pu nous l'apprendre.

« Les cinq confesseurs de la foi restèrent encore dans

les fers pendant plus d'une année, sans que les mandarins les citassent de nouveau à leur tribunal. A la fin du mois de juillet, ils eurent à soutenir un nouvel assaut dont le catéchiste Mau a rendu compte en ces termes à un de nos prêtres anamites.

« Dix mille saluts à mon Père. Le jour de Ste Marthe,
« 29 juillet, le grand mandarin nous a fait comparaître
« devant lui. Il y avait dans la salle d'audience une statue
« du Sauveur portant sa croix, deux crucifix posés à terre
« et deux images de Marie. Le mandarin nous a dit : « Voilà
« longtemps que vous êtes en prison, vous avez beaucoup
« souffert ; maintenant, si vous foulez aux pieds ces objets
« étalés sous vos yeux, on vous mettra en liberté. Quel
« parti prenez-vous ? — Salut très-respectueux au man-
« darin. Nous n'adorons qu'un seul Dieu, créateur du
« ciel, de la terre et de tout ce qui existe ; nous sommes
« disposés à mourir plutôt que de l'offenser. Tranchez-nous
« la tête, ôtez-nous la vie comme il vous plaira, nous
« subirons cette peine sans murmurer contre votre sévé-
« rité. Le juge, voyant ses exhortations inutiles, eut re-
« cours à la force ; il fit porter Augustin Moï sur le cruci-
« fix, ordonnant qu'on lui frappât les pieds avec des
« verges. Aux premiers coups que reçut le fervent caté-
« chiste, il s'écria : « Soutenez-moi, Seigneur, je remets mon
« corps et mon âme entre vos mains. » « Il est impossible
« de leur faire grâce, dit le mandarin ; nous désirions les
« sauver ; mais ils ne le veulent pas. » Et on nous recon-
« duisit en prison. »

« Au mois de décembre suivant, le grand mandarin cita de nouveau les confesseurs à son tribunal. C'est encore le catéchiste Mau qui rapporte cet interrogatoire.

« La salle d'audience avait été préparée comme au
« 29 juillet ; les mêmes objets religieux s'y trouvaient.
« A peine m'eut-on introduit, que je me jetai à genoux

« pour les vénérer. Le mandarin ne m'en donna pas le « temps et me fit promptement reconduire à la porte du « tribunal. Augustin Moï et Etienne Vinh comparurent « à leur tour et se prosternèrent aussi devant la croix; on « les fit également retirer. Restaient le catéchiste Uy et « Thomas Dê; ils furent amenés ensemble et donnèrent les « mêmes marques de respect aux objets qu'on avait expo- « sés à leurs profanations. Rappelés de nouveau, Augus- « tin, Etienne et moi, nous nous agenouillâmes à leurs « côtés et nous récitâmes en commun des prières à la gloire « de Jésus crucifié pour le salut du monde. Le mandarin « nous interrompit en commandant aux soldats de m'é- « loigner des saintes images. Je n'en continuai pas moins « ma prière. Lorsqu'elle était presque achevée, le juge me « fit approcher de son tribunal et me dit : « Le décret « royal, rendu cet automne, ordonnait de vous envoyer « au supplice pour en finir avec vous; mais tout en pro- « testant au roi de notre soumission, nous avons sollicité « un délai qui vous permît de faire de plus mûres ré- « flexions et d'abjurer vos erreurs. Aujourd'hui de nou- « veaux ordres nous enjoignent de vous faire fouler aux « pieds la croix. Obéissez donc, si vous attachez quelque « prix à la vie. — Grand mandarin, j'adore et je sers un « seul Dieu, principe de tout ce qui existe, père de tous « les hommes et souverain de tous les rois; comme son « empire est au-dessus de tous les empires, sa volonté doit « passer avant tous les décrets. J'aime mieux mourir que « de lui être infidèle. — Comment pouvez-vous être si « imbus de vos fausses doctrines? n'avez-vous donc nulle « pitié de vos parents? n'est-ce pas un devoir pour vous « de respecter le jour que vous devez à leur tendresse? — « Mes parents tenaient de Dieu l'existence qu'ils m'ont « donnée; comme moi ils l'eussent sacrifiée à sa gloire, si « leur foi avait été mise à la même épreuve. »

« Des exhortations semblables furent adressées à Tho-
« mas Dê, il y répondit par une confession éclatante de la
« divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Quel est
« ton Seigneur? lui dit le juge irrité de la sainte liberté de
« ses paroles; ce morceau de bois? ajouta-t-il en mon-
« trant le crucifix. — Mon Dieu est au ciel mais que sont
« vos idoles? ne sait-on pas de quelle matière on les
« compose et quelles mains les façonnent? Pour moi,
« si l'on me coupe la tête, je contemplerai là-haut
« dans la gloire, la face de mon Sauveur, et cette
« vue sera pour mon âme un bonheur sans mélange
« et sans fin. » Le mandarin n'avait rien à répondre, il n'en
« fut que plus furieux, et il chargea les bourreaux de ven-
« ger sa confusion; mais il se lassa enfin de voir le
« Martyr déchiré sous ses yeux à coups de cordes.
« Assez, dit-il aux exécuteurs, à quoi bon le frapper?
« c'est inutilement salir vos fouets. » Un secrétaire
« fut appelé pour rédiger sur-le-champ notre arrêt de
« mort. « Qu'ils soient conduits au supplice, dit le juge,
« et que nous en soyons délivrés. »

« Voilà ce que je vous communique à la hâte: bien des
« détails m'ont échappé. Nous vous en conjurons, ayez
« pitié de vos enfants; que vos ferventes prières ne cessent
« qu'avec leurs combats.

« Le dernier qu'ils devaient soutenir leur fut livré quatre jours après. On avait reçu la veille l'ordre de mettre enfin à exécution leur sentence. Dès le matin, le mandarin de la justice civile se transporta à la prison, et notifia aux confesseurs qu'ils devaient mourir dans la journée. Néanmoins, ajouta-t-il, comme vous êtes jeunes et innocents, que votre seul crime est un excessif attachement à l'erreur, j'ai compassion de vous. Marchez sur la croix, et je prendrai sur moi la responsabilité d'un nouveau délai; j'en écrirai au roi qui, sans aucun doute, m'accordera votre grâce. » La

réponse des Martyrs fut encore un refus, ils prièrent le mandarin de ne plus s'occuper de leurs intérêts et de ne songer qu'au décret du prince. — « Mais vous ne marcherez sur la croix que du bout des pieds, et à ce prix je vous assure votre pardon. — Ce serait notre perte. — Eh bien, si c'est encore trop vous demander, passez au moins à côté du crucifix, il suffira de cette condescendance pour vous sauver la vie. — Que parlez-vous de vivre, répondit Augustin Mau, à ceux qui depuis longtemps appellent la mort de toute la vivacité de leurs désirs, et dont la joie éclate à cette heure, parce qu'ils sont sur le point de marcher au supplice? — En ce cas, n'imputez qu'à vous seuls votre malheur, et s'il vous échappe quelque plainte, ne dites pas que la justice du mandarin a été pour vous sans entrailles. » L'écriteau des condamnés était conçu en ces termes : *Hommes méchants et sectateurs obstinés de la religion de Jésus, ils ont été plusieurs fois avertis et inutilement exhortés à fouler aux pieds la croix : qu'ils soient étranglés, puisqu'ils ne peuvent être convertis.*

« Aussitôt on les tira de prison pour les mener au supplice. Comme la réputation des confesseurs était grande, le bruit de leur prochaine exécution s'était répandue parmi le peuple avec la rapidité de l'éclair. Une multitude immense, de toutes conditions, se pressait sur leur passage. Chacun remarquait avec quel courage l'illustre catéchiste Mau allait consommer son dernier sacrifice. Son front rayonnait de la plus vive allégresse; il faisait à tous les chrétiens qu'il distinguait dans la foule, des adieux pleins d'affabilité. « Je vais au ciel, leur disait-il, qu'importe si le chemin qui m'y conduit est semé de douleurs! Encore un instant, et je les aurai oubliées dans l'ivresse des joies éternelles. » Ses compagnons de martyre le suivaient dans le plus grand recueillement, tenant les mains jointes sur la poitrine et priant avec ferveur. Tous glorifiaient Dieu et rendaient témoignage

à la vérité et à la sainteté du Christianisme. Arrivés au lieu du supplice, ils récitèrent avec une ardente piété les prières de la recommandation de l'âme, et moururent en répétant les doux noms de Jésus et de Marie. C'est le 19 décembre, à midi, qu'ils reçurent la couronne du martyre. Leurs reliques, qu'on recherchait déjà avec empressement pendant le cours de leur captivité, furent recueillies à l'envi après leur dernier soupir et par les fidèles et par les idolâtres. On se disputa avec tant de zèle les vêtements à leur usage, les liens qui les avaient meurtris, les cangues dont ils furent chargés, et jusqu'aux moindres fragments des objets qui avaient pu leur appartenir, que cette tumultueuse émulation faillit attirer sur quelques villages la colère des mandarins. Il n'en fut rien pourtant, et les funérailles des martyrs s'achevèrent en paix : leurs dépouilles reposent avec honneur au milieu des fidèles.

« Voilà tout ce que je sais d'ancien et de nouveau au sujet de nos malheureuses Missions anamites. Priez beaucoup pour elles et pour votre ami.

« † PIERRE-ANDRÉ RETORD, *Evêque d'Acanthe, Vicaire apostolique du Tong-King occidental.* »

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

DIOCÈSE DE SAINT-LOUIS.

Lettre du P. Smet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au R. P. Général de la même Société.

Université de Saint-Louis, 7 février 1841.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Dans une lettre qui a dû vous être communiquée, j'ai fait connaître à Mgr l'Evêque de S.-Louis les résultats religieux de mon voyage aux *Montagnes Rocheuses*. Mais cette lettre, malgré son étendue, n'a pu vous donner qu'une idée très-imparfaite du désert que j'ai mis six mois à parcourir, et des tribus qui en font le théâtre de leurs perpétuelles et sanglantes rivalités. Il ne sera donc pas inutile, ce me semble, de reprendre le récit de ma Mission, et j'y reviens d'autant plus volontiers qu'appelé à pénétrer de nouveau dans ces solitudes profondes, peut-être pour n'en plus ressortir, je dois compte à mes confrères, dans l'intérêt de mes chers Indiens, de toutes mes observations sur leur caractère et leurs usages, sur l'aspect et les ressources des contrées qu'ils habitent, et sur leurs dispositions plus ou moins favorables à la propagation de l'Evangile.

« Nous arrivâmes, le 18 mai, sur les bords de la *Nébrastas* ou *Rivière au Cerf*, désignée par les Français sous le nom moins heureux de *Rivière Plate*. C'est un des plus magnifiques courants de l'Amérique septentrionale; depuis sa source qui se cache au sein des chaînes les plus reculées de ce vaste continent, jusqu'au Missouri dont il est tributaire, il reçoit une foule de torrents descendus des *Montagnes Rocheuses*, porte la fraîcheur et la fécondité dans plusieurs vallées immenses, et forme à son embouchure les deux grandes divisions géographiques du haut et du bas Missouri. A mesure que nous remontions son cours, des scènes plus ou moins pittoresques se déroulaient à nos yeux. C'étaient au milieu de la *Nébrastas* des milliers d'îles qui, sous des aspects variés, nous offraient presque toutes des tableaux gracieux. J'en ai vu qu'on aurait prises facilement de loin pour des flottilles mêlant à leurs voiles déployées des guirlandes de verdure ou des festons de fleurs; et parce qu'autour d'elles le fleuve était rapide, elles semblaient elles-mêmes fuir sur les eaux, complétant le charme de l'illusion par cette apparence de mouvement. L'arbre que le sol de ces îles produit en plus grande abondance est une espèce de peuplier blanc qu'on appelle cotonnier; les sauvages le coupent en hiver, et font de son écorce, à ce qu'il paraît savoureuse, la nourriture de leurs chevaux.

« Sur les rives du fleuve s'étendent de vastes plaines, au sein desquelles de temps en temps nous voyions bondir d'innombrables légions de chèvres sauvages. Peu d'oiseaux s'offraient à nos regards; toutefois il est aisé de reconnaître qu'ils furent jadis plus communs dans la contrée. Plus loin, nous rencontrâmes un amas de cranes et d'ossements de buffles, disposés régulièrement en demi cercle et peints de différentes couleurs. C'était un monument élevé par la superstition. Jamais les *Pawnées* n'entreprennent une expé-

dition contre les sauvages en hostilité avec leur tribu ou contre les animaux de leurs forêts, sans préluder à l'ouverture de la chasse ou de la guerre par quelque cérémonie religieuse exécutée au milieu de ces débris. A leur vue, nos chasseurs poussèrent un cri de joie ; ils avaient compris que la plaine des buffles n'était pas éloignée, et ils saluaient par de bruyants vivat l'espoir de porter bientôt le carnage parmi leurs paisibles troupeaux.

« Je voulus jouir du coup d'œil de cette chasse intéressante. Seul et de grand matin j'avais quitté le camp pour gravir un tertre voisin de nos tentes, d'où j'espérais dominer librement la vaste étendue des pâturages. Après avoir franchi quelques ravins, j'arrivai sur la colline et je découvris sur un rayon de douze milles une plaine toute couverte de bœufs sauvages. Vous ne sauriez trouver dans aucun de vos marchés d'Europe une image de leur mouvement et de leur multitude. J'étais à les considérer quand de soudaines clameurs retentirent jusqu'à moi : c'étaient nos chasseurs qui se précipitaient au galop sur le troupeau épouvanté ; les buffles tombaient en grand nombre sous leurs coups. Quand on se fut lassé de tuer, chacun dépéça sa proie, mit en croupe son quartier favori et se retira, abandonnant le reste à la voracité des loups dont ces contrées surabondent. En effet ils ne manquèrent pas à la curée. La nuit suivante, je fus réveillé en sursaut par un bruit confus que la peur m'interpréta soudain d'une façon sinistre ; j'imaginai dans mon premier effroi que tous les *Pawnées*, conjurés pour nous disputer le passage de leurs terres, s'étaient donné rendez-vous autour de notre camp, et que ces cris lugubres étaient le signal de l'assaut. « Où sommes-nous ? dis-je brusquement à mon guide, écoutez ! — Tranquillisez-vous, me répondit-il en se recouchant, nous n'avons rien à craindre, ce sont les loups qui hurlent de joie ; après leur long jeûne d'hiver, ils font grand festin cette

nuit, et se partagent les restes de buffles que nos chasseurs ont laissés dans la plaine. »

« Aux mêmes lieux vous trouvez encore le *Wistonwisk* des sauvages, appelé chien des prairies par les voyageurs, et auquel je donnerais volontiers le nom d'écureuil américain. Plus grand que l'écureuil gris, il lui ressemble presque en tout le reste; son allure est aussi vive, aussi gracieuse; son poil est d'un brun plus foncé; ses dents et ses ongles ont exactement la même forme; sa queue, moins longue et moins touffue, ombrage cependant sa jolie tête. Jamais on ne les rencontre isolés, un secret instinct les réunit en familles. L'emplacement de leurs cellules est admirablement choisi; c'est le penchant d'une colline, le bord d'un lac ou d'un ruisseau, et toujours un site assez élevé pour dominer les plus grandes inondations. L'ordre le plus parfait règne dans chaque colonie; on dirait une petite république-modèle jetée au milieu du désert. Les voyageurs, qui ne peuvent se lasser d'admirer leur industrie et d'envier leur tranquillité si profonde, s'en vont racontant que la seule nourriture de ce petit peuple est la racine du gazon, et la rosée du ciel son unique breuvage.

« Le 28, nous passâmes à gué le bras méridional de la *Plate*. Tout le pays compris entre cette rivière et les grandes montagnes n'est qu'une bruyère, presque constamment couverte de laves et d'autres substances volcaniques. Cette contrée stérile, dit un voyageur moderne, ressemble par la nudité et les monotones ondulations du sol aux déserts sablonneux de l'Asie. Jamais l'homme n'y a dressé sa tente; le chasseur même n'y fait que de rares apparitions aux meilleures saisons de l'année. En tout autre temps l'herbe est flétrie, les ruisseaux tarissent, le buffle, le cerf et le chevreuil désertent ces plaines désolées et se réfugient sur les bords de la verdure expirante, laissant derrière eux une vaste solitude complètement inhabitée. Des ravins pro-

fonds la sillonnent en tous sens : naguère ils servaient de lits à des torrents impétueux ; aujourd'hui leur vue ne fait qu'ajouter aux tourments de la soif qui consume le voyageur. Çà et là des monceaux de pierres confusément entassées comme des ruines, des bancs de rochers qui se dressent devant vous comme d'infranchissables barrières, interrompent seuls, sans l'embellir, la fatigante uniformité de ces plages solitaires. Telles sont les *Côtes--Noires;* au delà, s'élèvent les *Montagnes-Rocheuses*, limites imposantes du monde atlantique. Les gorges et les vallées de cette vaste chaîne donnent asile à un grand nombre de tribus sauvages, dont plusieurs ne sont que les restes mutilés de différents peuples, jadis paisibles possesseurs des prairies, et maintenant refoulés par la guerre dans des défilés presque inaccessibles, où la spoliation n'essayera plus de les poursuivre.

« Ce désert de l'ouest, tel que je viens de le décrire, semble devoir défier l'industrie de l'homme civilisé. Quelques terres, plus heureusement situées sur le bord des fleuves, seraient peut-être avec succès soumises à la culture, d'autres pourraient se changer en pâturages aussi fertiles que ceux de l'est ; mais il est à craindre que, dans sa presque totalité, cette immense région ne forme comme un océan entre la civilisation et la barbarie, et que des bandes de malfaiteurs, organisées comme les caravanes des Arabes, n'y exercent impunément leurs déprédations. Ce sera peut-être un jour le berceau d'un nouveau peuple, composé des anciennes races sauvages et de cette classe d'aventuriers, de fugitifs et de bannis que la société repousse de son sein, population hétérogène et menaçante, que l'Union américaine amoncelle comme un sinistre nuage sur ses frontières, et dont elle accroît sans cesse l'irritation et les forces en transportant des tribus entières d'Indiens, des rives du Mississipi où ils ont pris naissance, dans les solitudes de l'ouest

qu'elle leur assigne pour exil. Ces sauvages emportent avec eux une haine implacable contre les blancs qui les ont, disent-ils, injustement chassés de leur patrie, loin des tombeaux de leurs pères, pour se mettre en possession de leur héritage. Si quelques-unes de ces tribus forment un jour des hordes semblables aux peuples nomades, moitié pasteurs moitié guerriers, qui parcourent avec leurs troupeaux les plaines de la Haute-Asie, n'est-il pas à craindre qu'avec le temps d'autres ne s'organisent en bandes de pillards et d'assassins, qui auront pour coursiers les chevaux légers des prairies, le désert pour théâtre de leurs brigandages, et des rochers inaccessibles pour mettre leurs jours et leur butin en sûreté?

« Nous vîmes, le 31 mai, une des curiosités les plus remarquables du désert; on l'appelle la *Cheminée :* c'est un cône qui a cent soixante et quinze verges d'élévation, et environ une lieue de circonférence. Elle est assise sur un plateau uni; au sommet, une colonne d'argile pétrifiée, de trente à quarante pieds de largeur sur cent vingt de hauteur, lui a valu le nom qu'elle porte. On l'aperçoit à trente milles de distance. Vue de plus près, elle laisse entrevoir à sa cime une énorme crevasse qui semble faire présager sa chute. A ses pieds végètent quelques familles de la tribu des *Asbatas* ou *Grosses-Cornes*. Les serpents à sonnettes et autres reptiles dangereux qu'on rencontre à chaque pas seraient un fléau pour la contrée, si les sauvages n'avaient découvert, dans une racine très-commune en ce pays, un spécifique infaillible contre toute morsure venimeuse.

« Le 4 juillet, nous traversâmes la *Ramée*, rivière tributaire de la *Plate*. Une quarantaine de cabanes élevées sur ses bords servent de demeures à une partie de la tribu des *Sheyennes*. Ces Indiens se distinguent par leur politesse, leur propreté et la décence de leurs manières. Les hommes

sont, en général, d'une taille avantageuse et d'une vigueur infatigable; ils ont le nez aquilin et le menton fortement prononcé; ils passent, aux yeux des nations voisines, pour les guerriers les plus courageux des prairies. Leur histoire est celle de tous les sauvages refoulés dans l'ouest; ils ne sont plus que l'ombre de la puissante nation des *Shaways*, qui habitaient autrefois les bords de la *Rivière-Rouge*. Les *Scioux*, leurs irréconciliables ennemis, les forcèrent, après une guerre acharnée, à passer le Missouri et à se réfugier derrière la *Warricane* où ils se fortifièrent; mais les vainqueurs les y attaquèrent de nouveau et les poussèrent, de poste en poste, jusqu'au milieu des *Côtes-Noires*, sur les eaux de la *Grande-Sheyenne*. Dans tous ces revers, leur tribu, réduite à 2,000 âmes, a perdu même son nom; elle n'est plus connue que sous celui de la rivière qui protége ses débris. Depuis, les *Sheyennes* n'ont pas cherché à former d'établissement fixe, dans la crainte que les *Scioux* ne vinssent encore leur disputer les terres qu'ils auraient choisies pour patrie; ils vivent de la chasse et suivent le buffle dans ses différentes migrations.

« Les principaux guerriers de la nation m'invitèrent à un banquet solennel où l'on servit en mon honneur les trois meilleurs chiens du grand chef; j'en eus la moitié d'un pour ma part à moi seul. Pour juger quel dut être mon embarras, sachez que j'assistais à un de ces festins où chacun doit manger tout ce qui lui est offert. Heureusement qu'on peut appeler à son aide quelque autre convive, pourvu que la demande de ce bon office soit accompagnée d'un présent de tabac.

« De la *Ramée*, séjour des *Sheyennes*, à la *Rivière-Verte* où m'attendaient les *Têtes-Plates*, nous avons successivement franchi les *Montagnes-Noires* qui doivent cette dénomination, non à la couleur du sol et des rochers dont elles se composent, mais à la sombre verdure des cèdres et

des pins qui ombragent leurs flancs; la *Butte-Rouge*, point central qui voit sans cesse passer et repasser les sauvages, soit qu'ils émigrent à l'ouest, soit qu'ils remontent vers le nord; le fameux rocher *Indépendance*, détaché comme un avant-poste de cette chaîne immense de montagnes qui partagent l'Amérique septentrionale: on l'a surnommé l'*Epine dorsale du monde;* on pourrait aussi l'appeler le grand régistre du désert, car on y lit en gros caractères les noms de tous les voyageurs qui se rendent aux *Montagnes-Rocheuses*. Le mien y figure au milieu de tant d'autres comme celui du premier prêtre qui ait visité ces régions solitaires. En vérité, on ne pouvait mieux désigner ces masses énormes de granit, dont la cime s'élève à près de 24,000 pieds au-dessus du niveau de la mer : ce ne sont que rochers entassés sur rochers; on dirait qu'on a sous les yeux les ruines de tout un monde, recouvertes comme d'un linceul par des neiges éternelles.

« J'interromprai ici le récit de mon voyage pour donner une courte notice sur différentes tribus des montagnes et sur le territoire qu'elles habitent. A mes propres observations je joindrai les informations les plus sûres qu'il m'ait été possible de recueillir.

« Les *Soshomies* ou *déterreurs de racines* se trouvaient en grand nombre au commun rendez-vous, où les députations de toutes les tribus se réunissent chaque année pour échanger les produits de leur grossière industrie. Ils habitent la partie méridionale de l'*Orégon*, dans le voisinage de la Californie. Leur population d'environ 10,000 âmes se partage en plusieurs peuplades disséminées çà et là dans la région la plus inculte de l'ouest. On les a surnommés *Serpents*, parce que, dans leur indigence, ils sont réduits comme ces reptiles à fouiller la terre et à se nourrir de racines. Ils n'auraient pas d'autres aliments, si quelques bandes de chasseurs ne s'élançaient parfois au delà des

montagnes à la poursuite du buffle, tandis qu'une partie de la tribu descend sur les bords de la *Rivière-aux-Saumons,* pour faire les provisions d'hiver, à l'époque où le poisson remonte. Trois cents de leurs guerriers voulurent, par honneur pour les blancs, exécuter une sorte de parade militaire : ils étaient hideusement barbouillés, armés de leurs massues et tout couverts de plumes, de perles, de queues de loups, de dents et de griffes d'animaux, bizarres ornements dont chacun s'était paré selon son caprice. Ceux qui avaient reçu des blessures dans les batailles, ceux qui avaient tué des ennemis de leur tribu, montraient avec ostentation leurs cicatrices et faisaient flotter en forme d'étendard les chevelures qu'ils avaient enlevées. Après avoir fondu en bon ordre et au grand galop sur notre camp, comme pour l'emporter d'assaut, ils en firent plusieurs fois le tour en poussant par intervalles des cris de joie, descendirent enfin de cheval et vinrent donner la main à tous les blancs en signe d'union et d'amitié.

« Tandis que j'étais au rendez-vous, les *Serpents* se préparaient à une expédition contre les *Pieds-Noirs.* Voic comment un chef annonce à tous les jeunes guerriers l'intention où il est de porter la guerre sur les terres de l'ennemi. La veille du départ, il fait sa danse d'adieu devant chaque cabane; partout il reçoit du tabac ou quelque autre présent. Ses amis lui souhaitent de grands succès, des chevelures, des chevaux, et un prompt retour. S'il ramène des femmes prisonnières, il les livre comme une proie aux épouses, aux mères, aux sœurs de ses soldats, qui les assomment aussitôt à coups de hache et de couteau, après avoir vomi contre ces infortunées les propos les plus outrageants. « Que ne pouvons-nous, s'écrient ces furies, dévorer le cœur de tes enfants et nous baigner dans le sang de ta nation! »

« A la mort d'un chef ou de quelque guerrier renommé pour sa bravoure, ses femmes, ses enfants et ses proches se coupent les cheveux : c'est là le grand deuil des sauvages. La perte d'un parent paraîtrait faiblement sentie si elle n'arrachait que des larmes à sa famille, il faut qu'elle soit pleurée avec du sang; plus les incisions sont profondes, plus on témoigne que l'attachement au mort était sincère. Une immense douleur, disent-ils, ne peut s'échapper que par de larges plaies. Je ne sais comment concilier ces sentiments pour ceux qui ne sont plus, avec la conduite qu'ils tiennent envers les vivants: croiriez-vous que ces hommes, si inconsolables dans le deuil, abandonnent sans pitié aux bêtes féroces du désert les vieillards, les malades et tous ceux dont l'existence leur serait un fardeau?

« Les funérailles d'un guerrier *serpent* s'accomplissent toujours par la destruction de ce qu'il possédait; il semble que rien ne doit lui survivre que le souvenir de ses exploits. Après avoir entassé dans sa hutte tout ce qui fut à son usage, on coupe les supports de la cabane et on met le feu aux décombres. Les *Youts*, qui forment une peuplade à part, bien qu'ils appartiennent à la tribu des *Soshonies*, jettent dans le bûcher le corps du défunt avec une hécatombe de ses meilleurs chevaux. Au moment où la fumée s'élève en tourbillons épais, ils croient que c'est l'âme du sauvage qui s'envole vers la région des esprits, emportée par les mânes de ses fidèles coursiers; et, pour exciter ceux-ci à un plus rapide essor, ils poussent tous à la fois des hurlements affreux. Mais plus généralement, au lieu de brûler le cadavre, on l'attache comme en un jour de bataille sur son coursier favori; l'animal est ensuite conduit sur le bord de la rivière voisine; les guerriers, rangés en demi-cercle, lui ferment toute issue; une grêle de traits, un hourra universel, le forcent à s'élancer dans le

courant du fleuve qui doit l'engloutir. Alors, ils lui recommandent, en redoublant leurs cris, de transporter sans délai son maître au pays des âmes (1).

« Les *Samputches* sont les plus proches voisins des *Ser-*

---

(1) Quoique ce genre de funérailles soit le plus usité parmi les sauvages, il n'est cependant pas commun à toutes les tribus indiennes. Chez les peuplades qui habitent les bords du lac Abbitibbi, dans le Bas-Canada, aussitôt qu'un guerrier vient à mourir, on l'enveloppe d'une couverture, on le descend dans une fosse d'environ un pied et demi de profondeur, et on dépose à côté de lui une chaudière, un couteau, un fusil et autres objets de première nécessité chez les sauvages. Quelques jours après l'enterrement, les parents du défunt s'assemblent pour fumer sur sa tombe. Ils suspendent alors à l'arbre le plus voisin, des présents, surtout du tabac, pour l'âme du défunt qui doit venir de temps en temps fumer sur la fosse où repose le cadavre. Ils supposent que sa pauvre âme est errante, non loin de là, jusqu'à ce que le corps soit en putréfaction; après quoi elle s'envole au ciel. » Le corps du méchant, disent-ils, met beaucoup plus de temps à se corrompre que celui de l'homme de bien : ce qui prolonge son supplice.« C'est à leurs yeux le seul châtiment d'une mauvaise vie. »

« Dans la Colombie on remarque une autre différence. Le malade n'a pas plus tôt rendu le dernier soupir, qu'on lui bande les yeux avec des colliers de grains de verre; on lui remplit les narines d'aiqua (coquillage dont les Indiens se servent au lieu de monnaie), et on le revet de ses meilleurs habits qu'on recouvre d'un linceul. Quatre poteaux, fixés en terre et unis par des traverses, sont destinés à supporter la tombe aérienne du sauvage : cette tombe est un canot qu'on place à une certaine hauteur sur les traverses dont je viens de parler. Le corps y est déposé, la face contre terre et la tête en avant dans la direction que suit le cours du fleuve. Quelques nattes jetées sur le canot achèvent la sépulture. A ces cérémonies succèdent les offrandes au défunt, offrandes dont la valeur varie avec la qualité des morts. On place à ses côtés son fusil, sa corne à poudre, son sac à plomb. Des

pents. Il n'y a peut-être pas dans tout l'univers un peuple dont la misère et la dépravation soient plus grandes; les Français les appellent communément les *Dignes de pitié*, et ce nom leur convient à merveille. Leurs terres ne sont que des landes incultes, leurs demeures que le creux des rochers ou les crevasses naturelles du sol, leurs armes que des flèches et des bâtons pointus. On les voit au nombre de deux, trois, ou tout au plus quatre ensemble, errer dans leurs plaines stériles à la recherche des fourmis et des sauterelles dont ils se nourrissent ; ils croient faire un festin délicieux quand ils ont découvert quelque insipide racine ou quelques graines nauséabondes. Des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'à défaut d'autres aliments ils se repaissent des cadavres de leurs proches, qu'il leur arrive même de manger leurs propres enfants. Ils sont si timides qu'à peine peut-on les aborder; l'apparition de tout étranger est pour eux un sujet d'alarmes; des signaux convenus en répandent promptement la nouvelle. Alors chacun de courir se cacher dans son trou; en un instant ce misérable peuple a disparu et s'est évanoui comme une ombre. Quelquefois ils se hasardent à sortir de leurs cachettes, et vont offrir aux blancs leurs enfants nouveau-nés, qu'ils échan-

---

objets de moindre prix sont suspendus à des perches fixées autour du canot ; c'est une gamelle de bois, une chaudière, une hache, des flèches, etc. Vient ensuite le tribut des pleurs, que les époux se doivent ainsi qu'à leurs enfants : pendant un mois et souvent davantage, ce sont des larmes continuelles, jour et nuit, accompagnées de cris lugubres et de gémissements qui s'entendent de fort loin. Le canot tombe-t-il de vétusté, on recueille les restes du cadavre qu'on enveloppe d'un nouveau linceul pour les déposer dans un second canot. »

(Extrait d'une lettre de M. Demer, Missionnaire chez les sauvages.)

gent contre des bagatelles. Les Espagnols de la Californie en enlèvent chaque année un certain nombre qu'ils trouvent cachés dans le foin ou dans les crevasses des rochers, tandis que leurs pères sont à la recherche des racines et des fourmis. C'est un bonheur pour ceux qui tombent entre leurs mains, ils sont traités avec humanité, instruits des vérités de la foi et rendus à la liberté quand ils ont atteint un certain âge. J'ai eu la consolation de baptiser quelques-uns de ces êtres infortunés; eux aussi m'ont raconté les tristes circonstances dont je viens de vous entretenir. Il serait facile de trouver des guides parmi les nouveaux convertis et de s'introduire avec eux au milieu de leurs compatriotes, pour leur annoncer la bonne nouvelle et rendre leur sort, sinon heureux, du moins supportable par l'espérance d'un avenir meilleur. Si Dieu m'accorde la grâce de retourner aux *Montagnes-Rocheuses*, et que mes supérieurs le permettent, je me dévouerai avec bonheur à l'instruction de ces *Dignes de pitié*.

« Le pays des *Utaws* est situé à l'est et au sud-est du territoire des *Soshonies*, aux sources du *Rio-Colorado;* ils sont environ 4,000. Douceur, affabilité, simplicité de mœurs, hospitalité envers les étrangers, constante union entre eux, tels sont les heureux traits de leur caractère. La chasse, la pêche, les fruits et les racines fournissent à leur subsistance; le pays est chaud, et la terre très-favorable à la culture (1).

---

(1) Les autres tribus que le P. de Smet a visitées sur son passage sont : les *Kootenays* et les *Porteurs*, au nombre de 4,000 âmes, les *Sauvages du Lac*, qui en comptent environ 500, les *Chaudières* 600, les *Akanc-Agans* 1,100, les *Jantons* et les *Santees* 300, les *Jantonnais* 4,500, les *Pieds-Noirs* 1,500, les *Deux-Chaudières* 800, les *Ampapas* 2,090; les *Brûlés* 2,500;

« A ces détails je joindrai une courte exposition de la croyance des sauvages. Leur symbole religieux se compose d'un petit nombre de vérités primitives et de grossières erreurs : ils croient à l'existence d'un Etre suprême, source de tout bien et par conséquent seul adorable; c'est lui qui a créé tout ce qui existe et qui règle par sa providence les principaux évènements de la vie : les calamités qui assiégent le genre humain sont à leurs yeux des châtiments que sa justice inflige à notre perversité. A côté de ce Dieu, connu sous le nom de *Grand-Esprit*, ils placent un génie malfaisant qui abuse de sa puissance pour accabler de maux les innocents eux-mêmes. Ils croient aussi à une vie future où chacun sera traité selon ses œuvres : le bonheur réservé à la vertu consistera à jouir des biens qu'on a le plus vivement désirés sur la terre, et la punition des méchants à souffrir sans consolation les tourments inventés par l'esprit du mal. Selon eux, l'âme, en entrant dans l'au-

---

les *Sans-arcs* 1,000, les *Minikomjoos* 2,000, les *Ogallalles* 1,500, les *Saoyns* 2,000, les *Untrepatines* 2,000, les *Mandans*, *Gros-Ventres* et *Arikaras* qui ont fondu leurs débris en une seule tribu 3,000, les *Nez-Percés* 2,500, les *Kayuses* 2,000; les *Wualla-Wuallas* 500, les *Palooses* 300, les *Spokanés* 800, les *Courts-d'haleine* 700, et enfin les *Scioux*, les *Corbeaux*, les *Assiniboins*, les *Ottos*, les *Pawnées*, les *Sanes*, les *Chénards*, les *Aonays*, les *Kikapoux*, les *Delawares* et les *Skawanoux*, dont le nombre est inconnu. Les noms des principaux chefs qui ont reçu le Missionnaire sous leurs tentes sont le *Grand-Visage* et l'*Ours-Ambulant*, patriarches des *Têtes-Plates* et des *Pondéras*; le *Corbeau-de-fer*; le *Bon-Cœur*, la *Main-de-chien*, les *Yeux-Noirs*, l'*Homme qui ne mange pas de vache*, le *Guerrier qui marche nu-pieds*, ce dernier est le chef des *Pieds-Noirs*.

tre monde, revêt la forme que nos corps ont eue en celui-ci (1).

« Ce qui reste à dire s'applique surtout à la tribu que je viens d'évangéliser. Outre mon escorte de *Têtes-Plates*, j'avais encore avec moi un intrépide Flamand, Jean-Baptiste de Velder, ancien grenadier de Napoléon : des champs de

---

(1) Un Missionnaire au Canada qui a longtemps vécu au milieu des sauvages, expose ainsi la tradition populaire des Indiens au sujet de la création du monde.

« Autrefois, disent-ils, il y avait de l'eau partout. *Wiskain*, espèce de génie ou de dieu subalterne, commanda au castor de plonger pour avoir de la terre. Le castor obéit ; mais il était si gras qu'il lui fut impossible de se rendre jusqu'au fond de l'eau : il revint donc sans rien apporter. *Wiskain* ne se rebuta pas, il chargea le rat musqué de la commission que le castor n'avait pu remplir. Le nouveau commissionnaire plongea longtemps et revint presque noyé, sans avoir eu plus de succès que celui qui l'avait précédé. Il espérait en être quitte pour ce premier voyage qui avait mis ses jours dans un si grand danger. Mais *Wiskain*, qui ne se laissait pas décourager par les obstacles, lui ordonna de plonger de nouveau, lui promettant de le faire revivre, s'il lui arrivait de se noyer. Le rat plongea pour la seconde fois, et fit tous les efforts imaginables pour répondre au désir de son maître ; enfin, après un temps considérable passé sous l'eau, il revint à la surface, mais tellement épuisé de fatigue qu'il avait perdu connaissance. *Wiskain* l'examine soigneusement, et après bien des recherches il trouve dans les ongles du pauvre animal un peu de terre sur laquelle il souffle avec tant d'efficacité qu'elle commence à grossir rapidement. Quand il eut longtemps soufflé, voulant s'assurer si la terre était assez grosse, il donna ordre au corbeau, qui, à cette époque, était de la blancheur du cygne, d'en faire le tour pour en voir les dimensions. Le corbeau obéit et revint dire à celui qui l'avait envoyé que son œuvre était trop petite. *Wiskain* se remit à souffler sur la terre avec une nouvelle ardeur et enjoignit ensuite au corbeau d'en faire le tour pour la seconde fois, en l'avertissant bien de ne pas manger d'un cadavre qu'il rencontrerait dans sa route. Le corbeau repartit sans murmurer,

bataille d'Europe il vint dans les forêts du Nouveau-Monde, où il a passé les 30 dernières années de sa vie à la poursuite des castors et des ours. Tant qu'a duré le voyage, il s'est montré l'ami dévoué du Missionnaire, le fidèle compagnon de tous ses dangers; désormais, sa résolution en est prise, il ne parcourra plus le désert que pour servir de guide aux apôtres de l'Evangile. Il avait presque oublié la langue de sa patrie, à l'exception de ses prières et d'un cantique en l'honneur de Marie qu'il avait appris sur les genoux de sa mère et qu'il récitait tous les jours dans ses chasses aventureuses.

« Je trouvai les *Têtes-Plates* et les *Pondèras* réunis, au nombre de 1,600, dans le beau vallon de *Pierre*. Déjà vous savez la réception qu'ils me firent, et que je n'oublierai jamais : ces transports de tout un peuple saluant mon arrivée comme l'aurore de son salut, les bonds et les cris de joie des jeunes guerriers, les larmes des vieillards rendant grâces au *Grand-Esprit* de ce qu'il leur était donné

---

et trouva en effet, à l'endroit qui lui avait été indiqué, le cadavre auquel il lui était défendu de toucher. Mais, pressé par la faim, qu'il avait sans doute gagnée dans le voyage, peut-être aussi par un peu de gourmandise, il osa se rassasier de cette nourriture infecte, et revint annoncer à *Wiskain* que la terre était assez grande, pour qu'il ne lui fût plus besoin de se remettre à l'ouvrage. Mais, à son arrivée, le messager infidèle se trouva aussi noir qu'il était blanc à son départ, et fut ainsi puni de sa désobéissance, dont la tache s'est communiquée à ses descendants. Cette tradition, qui porte des traces frappantes de la tache originelle et de plusieurs circonstances du déluge, ne fait aucune mention de la création de l'homme et de la femme; et, quelque peu logique qu'elle soit, elle n'est guère plus ridicule que les systèmes de certains beaux-esprits du siècle dernier, qui, en haine de la révélation, ont voulu, pour expliquer la formation de la terre, substituer leurs extravagantes rêveries au récit de la Genèse. »

de voir et d'entendre une *Robe-Noire* avant de descendre dans la tombe : tous ces traits, je le répète, ne s'effaceront plus de mon souvenir. Je ne retracerai pas le tableau des exercices religieux de ma mission, dont les résultats consolants ont déjà été portés à votre connaissance. Peut-être lirez-vous aussi avec quelque intérêt les notes que j'ai recueillies sur le caractère et les usages de mes néophytes, pendant un séjour de trois mois au milieu d'eux, m'associant à toutes leurs excursions, vivant comme eux de chasse et de racines, n'ayant pour lit qu'une peau de buffle, passant les nuits à la belle étoile lorsque le temps était serein, ou m'abritant sous une petite tente contre la fureur des orages.

« Quant au caractère de ces Indiens, il est tout à fait pacifique. Jamais ils ne se battent, si ce n'est dans le cas de légitime défense. Malheureusement, ils ne se trouvent que trop souvent dans cette dure nécessité, grâces aux instincts belliqueux de la tribu des *Pieds-Noirs*, leurs voisins et leurs irréconciliables ennemis. Ce peuple de maraudeurs ne semble vivre que pour le meurtre et le pillage ; il est la terreur des sauvages de l'ouest qui mettent le plus grand soin à éviter sa fatale rencontre. Mais si, malgré les plus minutieuses précautions, les *Têtes-Plates* sont forcés d'en venir aux mains, leur courage ne le cède pas à leur amour de la paix; ils fondent avec impétuosité sur des adversaires qu'il ne leur est plus donné de fuir, et le plus souvent ils leur font payer cher leurs cruelles provocations.

« C'est une vérité passée en proverbe dans les montagnes, qu'un *Potowatomie* ou un *Pendant-d'oreilles* vaut quatre *Pieds-Noirs*. Une bande de ces derniers rencontre-t-elle un détachement de *Têtes-Plates* égal ou supérieur en nombre, elle se montre aussitôt disposée à la paix, déploie un étendard et présente le calumet en signe d'amitié. Les *Têtes-Plates* acceptent toujours ces gages d'union ; mais

ils ne manquent pas de faire comprendre à leurs ennemis qu'ils savent à quoi s'en tenir sur les motifs qui leur dictent cette démarche. « *Pied-Noir*, disent-ils, je reçois ton calumet ; mais sache-le bien, je n'ignore pas que ton cœur veut la guerre et que ta main est souillée par le meurtre. Fumons ensemble, puisque tu le désires, bien que je sois convaincu que le sang ne tardera pas à couler. »

« Le plus grand reproche qu'on puisse faire aux *Têtes-Plates* est de trop aimer les jeux de hasard ; ils y risquent souvent tout ce qu'ils possèdent. Les Indiens de la Colombie ont porté cette passion à un excès qu'on aurait peine à concevoir : après avoir perdu leurs biens, ils mettent leur propre personne sur le tapis ; d'abord ils jouent une main, puis l'autre ; si les chances continuent à leur être contraires, ils engagent successivement chacun de leurs membres; la tête enfin a son tour : la perdent-ils encore, ils deviennent pour la vie esclaves avec leurs femmes et leurs enfants.

« Le gouvernement de la nation est confié à des chefs qui ont mérité ce titre par leur expérience et leurs exploits. Le plus ou moins d'influence qu'ils exercent, est en proportion de la sagesse et du courage qu'ils ont montrés dans les combats et dans les conseils. Le chef ne commande pas, il cherche à persuader ; nul ne lui paye de tribut, au contraire c'est un des apanages de sa dignité de concourir plus que tout autre aux dépenses communes ; il a même tellement l'habitude de sacrifier ses biens soit au soulagement de ses frères indigents, soit aux intérêts généraux de sa tribu, qu'il est ordinairement un des plus pauvres du village. Quoique son pouvoir n'ait rien d'impérieux, son autorité n'en est pas moins absolue; on peut dire sans exagération que ses désirs sont aussitôt exaucés que connus. Si quelque mutin restait sourd à sa voix paternelle, la conscience publique aurait bientôt fait justice de

son obstination. Je ne connais pas de gouvernement où tant de liberté pour les individus s'allie à plus de subordination et de dévouement...

« Toutes les tribus des montagnes diffèrent peu entre elles pour la manière de se vêtir. Les hommes portent une longue tunique de peaux de gazelle ou de mouton, des souliers et des guêtres de peaux de chevreuil ou de biche, et un manteau de peaux de buffle, que recouvre un tissu de laine bariolé de diverses couleurs. L'Indien aime à entasser parure sur parure : sa longue chevelure est chargée de plumes de toute espèce, et d'une infinité de colifichets, de rubans, d'anneaux et d'écailles ; pour donner de la souplesse à ses membres, il frotte son corps avec de la graisse d'ours, sur laquelle il étend une forte couche de vermillon. Les enfants au-dessous de sept ans ne sont presque vêtus qu'en hiver; plus tard on les habille d'une espèce de dalmatique en peaux, ouverte sous les bras : ils passent les journées entières à se jouer dans l'eau, quelquefois même dans les plus épais bourbiers. Les femmes se couvrent d'une grande pèlerine ornée de dents d'élans et de plusieurs rangées de perles. Chez les *Arikaras,* l'habillement de fête consiste en une belle chemise, des guêtres et des souliers de peaux de gazelle, brodés en porc-épic et de couleurs brillantes. A l'épaule gauche est suspendu un carquois rempli de flèches : un bonnet de plumes d'aigle orne le front des guerriers et des chasseurs. Celui qui tue un ennemi sur sa propre terre, se distingue par des queues de loups attachées à ses jambes ; le vainqueur d'un ours porte comme un trophée les griffes de cet animal en guise de collier; le privilége du sauvage qui a rapporté du combat une ou plusieurs chevelures, est de se faire peindre une main rouge sur la bouche pour montrer qu'il a bu le sang de ses ennemis. L'Indien n'est pas moins fier de la parure de son cheval, ce compagnon de toutes ses cour-

ses et de tous ses périls, cet ami auquel il s'attache avec une sorte de culte et de passion. La tête, le poitrail et les flancs du noble animal sont couverts d'un drap écarlate, garni de perles et de franges auxquelles est attachée une multitude de grelots. La propreté ne compte pas au nombre des vertus du sauvage. Les femmes mêmes ne sont pas plus délicates sur ce point que les hommes ; jamais elles ne lavent ni leurs chaudières ni leurs marmites, et au moment du repas elles ne font nulle difficulté de prendre leurs chapeaux de paille sans bord pour s'en servir comme d'écuelles.

« Je l'ai dit, le seul vice que j'aie trouvé universellement répandu parmi les *Têtes-Plates* est la passion des jeux de hasard, abolis, depuis, à l'unanimité. En revanche ils sont d'une probité scrupuleuse dans les ventes et les achats. Jamais on ne les a accusés de vol : tout objet trouvé est aussitôt déposé entre les mains du chef qui en donne avis à la tribu et le restitue à son maître légitime. La médisance est inconnue même aux femmes ; le mensonge surtout leur est odieux. « Une *Langue fourchue* (un menteur), disent-ils, est le fléau d'un peuple. » Toute querelle, tout emportement serait puni avec sévérité. Nul ne souffre sans que ses frères ne s'intéressent à son malheur, ne viennent au secours de sa détresse. La gaieté de leur caractère ajoute au charme de leur union. L'étranger même est reçu comme un ami; toutes les tentes lui sont ouvertes, celle qu'il préfère se regarde comme la plus heureuse. Aussi ne connaît-on pas aux *Montagnes-Rocheuses* l'usage des clefs et des verroux.

« A ce portrait, que je ne flatte point, vous vous demandez sans doute avec moi si ce sont là ces peuples que des hommes civilisés osent appeler du nom de barbares. Trop longtemps on s'est accoutumé à juger de tous les sauvages par les Indiens des frontières, qui ont appris les vices des blancs : c'est une erreur. Et même pour ces derniers,

au lieu de les accabler de dédain, peut-être serait-il plus équitable de ne pas leur reprocher une dégradation dont on leur a donné l'exemple, et qu'on a fomentée, par calcul, dans l'intérêt d'une déplorable cupidité.

« Le pays qu'habitent les *Têtes-Plates* n'est pas moins pittoresque que leur vie est innocente. Dans les divers campements de la tribu, nous avons souvent rencontré des torrents majestueux, des forêts aux arbres séculaires, des pâturages couverts du *thé des voyageurs*, qui, bien que foulé par des milliers de chevaux, embaume encore l'air de son délicieux parfum. C'était une succession toujours grandiose de montagnes élevées, dont les unes flattaient les regards par la fraîcheur de leur verdure et l'aspect imposant des bois qui les couronnent, les autres, rouges comme la brique, portaient encore l'empreinte de quelques grandes convulsions de la nature. Au pied de celles-ci on voyait amoncelés comme des flots de lave, tandis qu'à leurs cimes on distinguait aisément les cratères anciens. Un jour que la tribu se dirigeait vers les bords du lac *Henri*, j'eus le désir de gravir au sommet d'une montagne située entre les eaux de la Colombie et du Missouri, espérant que de ses hauteurs je découvrirais l'emplacement précis d'où s'échappent ces deux grands fleuves, et la distance qui les sépare. Je reconnus en effet leurs sources; elles forment, dès l'origine, deux torrents qui, divisés à peine par un intervalle de cent pas à leur naissance, s'éloignent toujours plus l'un de l'autre à mesure qu'ils descendent vers la plaine. Leur fuite à travers les rochers offre un coup d'œil ravissant; ils ne coulent pas, ils se précipitent de cascade en cascade, et rien n'est comparable à la beauté de leurs eaux bondissantes, que le bruit lointain de leur chute répété par les échos de ces monts solitaires.

« Il me fut impossible d'atteindre la plus haute des cimes qui domine ces sources; je m'arrêtai à une élévation

de 5,000 pieds, manquant de forces, et retenu par mes guides qui craignaient de me voir disparaître sous les flots de neige qu'une tourmente affreuse soulevait autour de nous. Alors j'abaissai mes regards sur l'immense région qui s'étendait à mes pieds; je me représentai toutes les tribus éparses sur les rives du Missouri, depuis *Council Bluff* jusqu'au golfe du Mexique; je me rappelai mes chers confrères jetés par la Providence, comme des Anges de salut, au milieu de ces hordes sauvages : leurs travaux, leurs consolations, leurs espérances, la disproportion de leur nombre avec les besoins qui les appellent, se retraçaient à ma mémoire avec un exprimable mélange de joie et de douleur. — Bon peuple, quel sera ton avenir? — Saints Missionnaires, quelle récompense est réservée à votre dévouement?... Je me souvins qu'eux et moi nous avions, au ciel, dans l'illustre fondateur de notre Compagnie, un puissant médiateur; et, pour l'intéresser à nos chères missions, je les plaçai sous sa tutèle, du haut de cette montagne d'où je les dominais presque toutes. Un rocher, sur lequel je gravai le nom de saitn Ignace, fut choisi comme le monument de cette consécration. J'aime à me persuader que le créateur de notre Société n'oubliera pas ceux de ces enfants qui, dans les solitudes de l'Amérique, travaillent à défricher cette partie encore inculte du champ du Seigneur. De nouveaux ouvriers apostoliques viendront nous apporter le concours de leur zèle, avant que les vices de la civilisation et le prosélytisme de l'erreur aient multiplié les obstacles à la propagation de cette foi que tous les sauvages désirent si ardemment de connaître, et qu'ils pratiqueraient, comme les *Têtes-Plates* et les *Pondéras*, avec autant de reconnaissance que de fidélité.

« Le 27 août était le jour que j'avais fixé pour mon départ. Dix-sept guerriers, l'élite des braves des deux na-

tions, se trouvèrent de grand matin à l'entrée de ma cabane avec les trois chefs qui les commandaient (1). Le conseil des anciens les avait désignés pour me servir d'escorte aussi longtemps que je serais dans le pays des *Pieds-Noirs* et des *Corbeaux*. De ces deux tribus si hostiles aux blancs, la première ne leur fait jamais de quartier, et la seconde ne leur accorde quelquefois la vie que pour les laisser périr

(1) On a vu dans le précédent numéro des Annales, p. 491, quels touchants adieux le chef des *Têtes-Plates* fit à l'apôtre de sa tribu. Au lieu de les reproduire ici, nous empruntons au journal d'un Missionnaire canadien le discours qu'un des sauvages de la *Rivière-Rouge* adressa, dans une circonstance semblable, à la *Robe-Noire* qui venait de les convertir. Après avoir exprimé, au nom de tous les Indiens de sa peuplade, la douleur que leur causait son départ, il ajouta ces paroles qui prouvent leur reconnaissance pour le digne prêtre qui les avait instruits des vérités du salut, et pour les Associés de la Propagation de la Foi dont la charité leur a procuré un si grand bienfait.

« Notre Père, tu vas nous quitter, et nous avons sujet d'espérer que « nous te reverrons. Nous savons bien qu'il est juste, le désir que tu as « de revoir tes parents, tes amis, tes villes, ton pays. — Nous trouverons « bien long le temps de ton absence ; cependant un hiver est bientôt « passé. Avant que tu t'éloignes, nous avons cru qu'il était de notre « devoir de nous assembler et de t'exprimer ce que nous pensons. Nous « ne te dirons que ce peu de mots : Nous avions vécu d'une vie très- « méchante, et nous connaissons aujourd'hui vers quel malheur nous « allions. Nous avions devant les yeux un nuage épais ; tu l'as dissipé ; « nous voyons le soleil. — Nous n'oublierons jamais ce que tu as fait et « souffert pour nous. — Va donc, va dire aux *Priants*, à ces bons « *Priants* qui nous prennent en pitié, qui nous aiment sans nous con- « naître, et qui nous envoient des prêtres, va leur dire que des sau- « vages savent aussi se souvenir d'un bienfait ; va leur dire qu'on prie « aussi pour eux, dans le désir où l'on est de les connaître, un jour, « là haut, dans la demeure de notre commun Père. — Pars, mais « reviens instruire ceux que tu as baptisés ; ne nous laisse pas toujours « dans l'affliction ; pars, et en attendant, souviens-toi que nous comptons « les jours. »

de faim dans le désert, après les avoir entièrement dépouillés. A chaque pas nous pouvions tomber dans quelque embuscade. Aussi des vedettes étaient-elles envoyées dans toutes les directions pour reconnaître le terrain et sonder les défilés; les moindres indices du passage de l'homme étaient soumis à un examen minutieux. C'est ici qu'on ne saurait trop admirer la merveilleuse sagacité dont la Providence a doué le sauvage: il vous dira, à la seule empreinte des pieds, quel jour l'Indien a dressé là sa tente, quel était le nombre des hommes et celui des chevaux; si c'était un détachement de guerriers ou une bande de chasseurs; il distinguera même à quelle nation ils appartiennent. Tous les soirs, nous choisissions un lieu favorable pour y asseoir notre camp, et à l'entour nous élevions un petit fort avec des troncs d'arbres secs, afin de nous protéger contre les surprises de la nuit.

« Cette région est le repaire des ours gris: c'est l'animal le plus terrible du désert; sa force égale son audace et sa voracité. On m'a assuré que d'un seul coup de patte un de ces animaux avait arraché quatre côtes à un buffle qui tomba mort à ses pieds. Rarement il attaque l'homme, à moins que ce dernier ne le surprenne et ne le blesse. Cependant un Indien de mon escorte, passant près d'un bois de saules très-épais, fut assailli par une de ces bêtes féroces qui s'élança avec fureur sur son cheval, posa sur la croupe ses formidables griffes, et l'abattit du premier coup. Heureusement le cavalier se trouva debout, le fusil à la main. En un clin d'œil l'ours disparut dans la profondeur de la forêt.

« Le 5 septembre, nous franchîmes un défilé où, peu auparavant, une troupe nombreuse d'hommes à cheval avait passé. Etaient-ce des alliés ou des ennemis? rien ne pouvait nous éclaircir ce mystère. Je ferai observer que dans ces immenses solitudes, bien que les hurlements des

loups, le sifflement des reptiles venimeux, le rugissement du tigre et de l'ours soient capables de glacer d'épouvante, cette terreur n'a rien de comparable à celle que jettent dans l'âme du voyageur les traces fraîches d'hommes et de chevaux, ou les colonnes de fumée qu'il voit s'élever dans le voisinage. A l'instant même l'escorte se réunit et entre en délibération ; chacun examine son arme à feu, aiguise son couteau et la pointe de ses flèches, fait en un mot tous les apprêts d'une résistance à mort ; car se rendre en pareille rencontre serait s'exposer à périr dans les plus affreux tourments. Le sentier que nous suivions nous conduisit à un monceau de pierres entassées sur une petite éminence : elles étaient teintes d'un sang fraîchement répandu ; mes sauvages réunis à l'entour les examinaient avec une morne attention. Le chef principal, homme de beaucoup de sens, me dit d'un ton solennel : « Père, je crois devoir te donner l'explication de ce que nous avons sous les yeux. Les *Corbeaux* ne sont pas loin ; dans deux heures nous les verrons. Si je ne me trompe, nous sommes sur un de leurs champs de bataille : ici leur nation doit avoir essuyé quelque grande perte. Ce monument a été érigé à la mémoire des guerriers qui ont succombé sous les coups de leurs ennemis. Ici les mères, les épouses et les filles de ceux qui sont morts sont venues pleurer sur leurs tombeaux. Il est d'usage parmi elles de se déchirer le visage, de se faire aux bras et aux jambes de profondes incisions et d'arroser ces roches tumulaires de ruisseaux de sang. Si nous étions arrivés plus tôt, nous aurions pu entendre leurs cris et leurs lamentations funèbres. » Il ne se trompait pas; bientôt nous aperçûmes une troupe considérable de sauvages à la distance d'une lieue. C'étaient en effet des *Corbeaux* qui retournaient à leur camp, après avoir payé le tribut du sang à quarante de leurs guerriers, massacrés deux ans auparavant par la tribu des *Pieds-Noirs*.

Ils sont dans ce moment alliés des *Têtes-Plates*, et ils nous reçurent avec des transports de joie. Avec eux étaient des groupes de femmes, tellement défigurées, qu'elles faisaient à la fois compassion et horreur. Cette scène de deuil se renouvelle toutes les années, lorsqu'elles passent près des tombeaux de leurs parents; tant qu'il leur reste la moindre tache de sang, elles ne peuvent se laver.

« Les chefs des *Corbeaux* voulurent cimenter par un grand festin leur alliance avec la tribu de nos néophytes. Comme la langue des deux nations est très-différente, la conversation se fit par signes. J'essayerai de vous peindre ce muet langage en vous parlant d'un marché qui s'est conclu sous mes yeux. Un jeune *Corbeau*, d'une taille gigantesque et couvert de ses plus beaux vêtements, s'avança au milieu de l'assemblée, conduisant son cheval par la bride, et le plaça devant la *Tête-Plate* à qui il l'offrait en échange du sien. Mon néophyte n'en fit pas compte et conserva son attitude immobile. Le *Corbeau* mit alors son fusil aux pieds du vendeur, puis son manteau d'écarlate, puis tous ses ornements les uns après les autres, puis ses guêtres encore, et enfin ses souliers. La *Tête-Plate* prit alors le cheval par la bride, ramassa les effets, et le marché fut conclu sans dire mot. Tout dépouillé qu'était le *Corbeau*, il s'élança ivre de joie sur son nouveau coursier, et fit plusieurs fois le tour du camp, poussant des cris de triomphe, et essayant le cheval dans toutes ses allures.

« La principale richesse des sauvages de l'ouest consiste en chevaux; chaque chef et chaque guerrier en possède un grand nombre, qu'on voit paître par troupeaux autour de leur camp. Ceux que les *Corbeaux* possèdent sont tirés en grande partie des races maronnes des prairies ; ils en avaient cependant volé plusieurs aux *Scioux*, aux *Sheyennes* et à d'autres Indiens du sud-ouest, qui eux-mêmes les avaient dérobés aux Espagnols du Mexique. On

considère les *Corbeaux* comme les plus infatigables maraudeurs du désert; ils passent et repassent les montagnes en tout sens, emmenant d'un côté ce qu'ils ont pris de l'autre. C'est de leurs rapines que leur vient le nom de *AbsKaraké* ou *Corbeau*. Dès leur enfance ils s'exercent à ce genre de larcin, et ils y acquièrent une habileté étonnante; leur gloire augmente avec le nombre de leurs captures; aussi un voleur accompli est-il à leurs yeux un héros. Pendant deux jours je fis route avec ces sauvages, les plus beaux peut-être que j'aie rencontrés dans toutes mes courses. Tout ce temps se passa de leur part en réjouissances et en festins. Vous ne vous scandaliserez pas, je pense, en apprenant que dans une seule après-dînée il m'a fallu assister à vingt banquets différents; à peine m'étais-je assis dans une cabane qu'on m'appelait à partager la joie des convives voisins.

« Enfin nous arrivâmes au premier fort de la compagnie des Pelleteries. Les Américains qui veillent à sa défense nous reçurent avec une grande cordialité. C'était là que je devais me séparer de mes fidèles *Têtes-Plates*. Je leur déclarai qu'ayant devant moi un pays encore plus exposé aux excursions des *Pieds-Noirs*, des *Assiniboins*, des *Gros Ventres*, des *Arikaras* et des *Scioux*, tous ennemis déclarés de leur tribu, je n'osais compromettre plus longtemps leurs jours dans le seul intérêt de ma sûreté personnelle; que pour ma vie, j'en remettais le soin entre les mains de Dieu, et qu'elle me serait conservée, j'en avais le pressentiment, pour retourner bientôt au milieu d'eux avec de nouveaux Missionnaires. Je les exhortai une dernière fois à rester fidèles au *Grand-Esprit:* nous nous embrassâmes en nous souhaitant mutuellement un heureux retour, et peu après ils me perdirent de vue dans les défilés solitaires où je m'enfonçai avec mon fidèle Flamand. Nous devions parcourir ensemble plusieurs centaines de

milles, à travers un désert inconnu, où nul chemin n'est tracé, et sans autre guide que la boussole, comme le nautonnier sur le vaste Océan. Longtemps nous suivîmes le cours de la *Roche-Jaune*, excepté quand des roches à pic nous barraient le passage et nous obligeaient à faire de longs circuits. A chaque pas nous apercevions des forts que les sauvages élèvent pour se défendre ou se cacher, quand ils vont à la guerre ou qu'ils guettent leur proie : peut-être recelaient-ils des ennemis dans le temps où nous passions à leurs pieds. Une telle solitude, avec ses dangers et ses horreurs, a cependant un avantage bien réel ; on y voit constamment la mort en face, on sent, à ne pouvoir plus se faire illusion, qu'on est tout entier sous la main de Dieu, sans autre soutien, sans autre refuge que sa providence paternelle... Il est facile alors de lui offrir le sacrifice d'une vie qui est moins à vous qu'au premier sauvage qui voudra la prendre, et de former les résolutions les plus généreuses dont un homme soit capable. C'est bien là, en effet, la meilleure retraite que j'aie faite de ma vie.

« Le deuxième jour du voyage, j'aperçus en m'éveillant, à la distance d'un quart de mille, la fumée d'un grand feu; une pointe de rocher nous séparait seule d'un détachement d'Indiens. Sans perdre un instant, nous sellâmes nos chevaux et nous prîmes le large, galoppant à perdre haleine dans le fond des ravins et le lit desséché d'un torrent. Nous fîmes, ce jour-là, plus de quinze lieues sans nous arrêter, et nous ne campâmes que deux heures après le coucher du soleil, de peur que les sauvages, ayant remarqué nos traces, ne se fussent mis à notre poursuite. La même crainte nous empêcha d'allumer du feu, il fallut donc se passer de souper. Je me roulai dans ma couverture, m'étendis à côté de mon camarade sur le gazon, et après m'être recommandé au bon Dieu, j'essayai de tromper ma faim par le sommeil. Mon grenadier, plus

brave que moi, ronfla bientôt comme une machine à vapeur en pleine activité. Quant à moi, j'eus beau me tourner à droite, à gauche, je passai ce qu'on appelle une nuit blanche.

« Le lendemain au point du jour nous étions déjà en route; nous marchions avec précaution, car le pays offrait de grands dangers. Vers midi, nouveau sujet d'alarme : un buffle venait d'être tué, il y avait environ deux heures, dans l'endroit où nous passions. Nous tressaillîmes à cette vue, en pensant que l'ennemi n'était pas loin; et cependant nous aurions dû plutôt remercier le Seigneur qui nous avait ainsi préparé des aliments pour notre repas du soir. La nuit suivante nous campâmes parmi des rochers qui servent de repaire aux tigres et aux ours. Je l'ai déjà dit, la tanière des bêtes féroces inspire sans comparaison moins d'effroi au voyageur que la hutte du sauvage : je dormis cette fois d'un profond sommeil. Tous les jours nous nous remettions en route de grand matin, et c'était chaque fois pour affronter de nouveaux dangers, pour rencontrer çà et là des traces récentes d'hommes et de chevaux. Un jour, il nous fallut traverser un camp d'une quarantaine de tentes récemment abandonnées; les feux n'étaient pas encore éteints : heureusement nous n'y découvrîmes personne. Nous revîmes enfin le Missouri dans l'endroit même où une heure auparavant cent familles d'*Assiniboins* venaient de le franchir. Ce n'est là qu'une légère esquisse du long et périlleux trajet qui nous a conduits du fort des *Corbeaux* à celui de l'*Union*, situé à l'embouchure de la *Roche-Jaune*.

« Le pays qu'arrose cette rivière abonde en gibier de toute espèce; je ne crois pas qu'il y ait dans l'Amérique entière une contrée plus favorable à la chasse. Nous nous sommes constamment trouvés au milieu de troupeaux innombrables de buffles. A tout moment j'apercevais des

bandes d'élans majestueux bondir dans cette solitude animée, tandis que des nuées de gazelles s'enfuyaient devant nous avec la rapidité du trait. L'*Asatha* ou *Grosse-Corne* parut seule ne pas s'inquiéter de notre présence ; on les voyait groupées en repos sur le bord des abîmes, ou folâtrant ensemble sur la pointe des roches escarpées. Le chevreuil à queue noire, ce noble animal si richement paré de sa pelisse brune, et qui n'habite que les régions montagneuses, nous fit souvent admirer ses formes élégantes et ses mouvements si soudains et si vifs, qu'à peine semble-t-il toucher des pieds la terre. J'ai déjà parlé de l'ours gris; ici plus qu'ailleurs le voyageur ne le rencontre que trop sur ses pas ; il en faut dire autant des loups, des panthères, des blaireaux et des chats sauvages. Du sein des bruyères s'envole à chaque instant la poule de prairie et le coq des montagnes. Lacs et rivières sont couverts de cygnes, d'oies et de canards : l'industrieux castor, la loutre et le rat musqué sont encore, avec les poissons, paisibles possesseurs de leurs eaux solitaires.

« Les *Arikaras* et les *Gros-Ventres* qu'on nous avait peints comme très-dangereux, ont été en toute rencontre nos meilleurs amis. Avant de partir pour la guerre, ils observent un jeûne rigoureux, ou plutôt ils s'abstiennent de toute espèce d'aliments pendant quatre jours. Dans cet intervalle leur imagination s'exalte jusqu'au délire ; soit affaiblissement de leurs organes, soit effet naturel des projets belliqueux qu'ils nourrissent, ils prétendent avoir d'étranges visions. Les anciens et les sages de la tribu, appelés à donner l'interprétation de ces rêves, en tirent des augures plus ou moins favorables au succès de l'entreprise : leurs explications sont reçues comme des oracles sur lesquels l'expédition sera fidèlement réglée. Tant que dure le jeûne préparatoire, les guerriers se font des incisions sur le corps, s'enfoncent dans la chair des morceaux

de bois, au-dessous de l'omoplate, y attachent des liens de cuir et se font suspendre à un poteau fixé horizontalement sur le bord d'un abîme qui a cent cinquante pieds de profondeur; souvent même ils se coupent un ou deux doigts, qu'ils offrent en sacrifice au *Grand-Esprit*, afin de revenir chargés de chevelures.

« Dans leur plus récente expédition contre les *Scioux*, les *Arikaras* tuèrent vingt guerriers de la tribu ennemie, et entassèrent leurs cadavres au milieu du village. Alors commença la danse solennelle de la victoire : hommes, femmes, enfants et vieillards y assistaient. Après avoir longuement célébré les exploits des braves, ils se jetèrent comme des bêtes féroces sur les corps défigurés et sanglants des *Scioux*, s'en partagèrent les hideux lambeaux qu'ils attachèrent au bout de longues perches, et, fiers de cet horrible trophée, exécutèrent une ronde de bacchantes autour du village.

« On ne saurait se faire une idée de la cruauté qui préside aux barbares représailles de ces tribus constamment occupées à s'entre-détruire. Les sauvages apprennent-ils que les guerriers d'une nation rivale sont partis pour la chasse, ils fondent à l'improviste sur leur camp sans défenseurs, massacrent les femmes, les vieillards et l'enfant au berceau. Malheur aux hommes dont ils épargnent les jours! leur agonie différée n'en sera que plus épouvantable. D'autres fois ils vont se placer en embuscade, laissent défiler en paix une partie du détachement, puis quand il n'en reste plus que ce qui doit infailliblement devenir leur victime, ils poussent un cri de mort et font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de balles, de flèches et d'éclats de rochers; c'est le signal de l'extermination : le combat devient une boucherie, et ce spectacle d'horreur, qui glacerait d'épouvante tout homme civilisé, ne fait qu'enflammer la rage du sauvage. Il insulte son rival abattu, foule aux

pieds son cadavre mutilé, arrache sa chevelure, se roule dans le sang avec la volupté du tigre, souvent même dévore les membres palpitants du malheureux qui n'a pas encore cessé de vivre.

« Ceux des vaincus qui n'ont pas succombé dans la lutte, sont destinés à faire les frais du triomphe : on les conduit prisonniers au village des vainqueurs. Les femmes viennent à la rencontre des guerriers; elles cherchent avec anxiété leurs maris et leurs frères : si elles ne les retrouvent pas, leur douleur s'exprime par des hurlements affreux. Bientôt un des guerriers commande le silence; il retrace tous les détails de l'heureuse expédition, le lieu choisi pour l'embuscade, la consternation de la tribu surprise, la bravoure des assaillants, le nombre des morts et celui des captifs. A ce récit fait avec toute l'ivresse de la victoire succède l'appel nominal des guerriers; leur absence indique qu'ils ne sont plus. Alors les cris perçants des femmes se renouvellent, leur désespoir présente une scène de rage et de douleur qui passe l'imagination. La dernière cérémonie est la proclamation du triomphe : chacun oublie aussitôt ses propres malheurs, la gloire de la nation devient la félicité de tous; par une transition inexplicable ils passent en un instant d'un deuil frénétique à la joie la plus extravagante.

« Je ne saurais de quels termes me servir pour peindre les tourments qu'ils infligent aux malheureux prisonniers : les uns lui arrachent les ongles, les autres lui déchirent la chair et en mettent des lambeaux en guise de tabac dans leur calumet; on leur écrase les doigts de pieds entre des pierres, on leur applique des fers rouges sur toutes les parties du corps, on les écorche vifs et on se repaît de leurs membres palpitants. Les femmes, ailleurs plus accessibles que les hommes aux sentiments de la pitié, se montrent ici plus altérées de vengeance, plus ingénieuses dans

les raffinements de la barbarie. Pendant tout cet horrible drame, les chefs sont gravement assis autour du poteau où se débat la victime. Celle-ci ne paraît occupée que de maîtriser sa douleur : plus d'une fois on a vu le prisonnier braver ses bourreaux avec un sang-froid stoïque. « Je ne crains pas la mort, leur crie-t-il ; ceux qui ont peur de vos tourments, sont des lâches ; une femme de ma tribu les mépriserait. Honte à mes ennemis ! ils n'ont pas même la force de m'arracher une plainte. Pour me prendre ils ont appelé la ruse au secours de leur faiblesse ; maintenant pour se venger ils ont réuni tout un peuple contre un homme, et ils ne peuvent en triompher, les lâches ! Oh ! s'ils étaient à ma place, comme je les dévorerais, comme je savourerais jusqu'à la dernière goutte de leur sang dans leurs crânes maudits ! »

« Le grand village des *Arikaras* n'est qu'à dix milles de celui des *Mandans*. Je fus surpris de voir, à l'entour de ces habitations, de beaux et vastes champs de maïs très-bien cultivés. Ces Indiens fabriquent encore des vases de terre semblables à ceux qu'on trouve dans les anciens tombeaux des sauvages aux Etats-Unis, et que les antiquaires présument avoir appartenu à une race plus ancienne que celle qui peuple aujourd'hui les déserts de l'ouest. Les jongleurs des *Arikaras* jouissent d'une grande réputation et exercent une haute influence sur leurs crédules compatriotes ; ils prétendent avoir des communications avec l'esprit de ténèbres. On les voit plonger sans crainte le bras nu jusqu'au coude dans l'eau bouillante, après s'être frottés avec une certaine racine, avaler des matières enflammées, se tirer des flèches, etc., sans qu'ils paraissent en souffrir. Voici un de leurs tours les plus singuliers et que le sorcier Indien ne voulait pas exécuter en ma présence, parce que *ma médecine* (il voulait dire ma religion) *était supérieure à la sienne* : il se fit lier les mains, les bras,

les jambes et les pieds avec quantité de nœuds; on l'enferma ensuite dans un filet, et enfin dans une peau de buffle. Celui qui le garrottait lui avait promis un cheval s'il se débarrassait de ses liens. Une minute après, le sauvage sortit libre de toute entrave au grand ébahissement des spectateurs. Le commandant du fort voisin lui offrit un autre cheval s'il consentait à dévoiler son secret, il fut pris au mot. «Fais-toi lier, lui dit le sorcier; j'ai dix esprits invisibles à mes ordres, j'en détacherai trois de ma bande pour les mettre à ton service : ne les crains pas, ils t'accompagneront partout, et seront tes génies tutélaires.» Le commandant déconcerté ou ne voulant pas se mettre en scène, recula devant l'épreuve, et la chose en resta là (1).

« La dernière observation qui me reste à faire concerne la tribu redoutée des *Scioux*. Quiconque parmi ces sauvages meurt dans une querelle provoquée par l'ivresse, ou victime de la vengeance d'un compatriote, ne reçoit pas les honneurs ordinaires de la sépulture; on l'enterre sans cérémonie et sans provisions. Expirer en combattant les ennemis de la nation, est pour eux la mort la plus glorieuse. Les cadavres sont alors enveloppés de peaux de buffles, et placés sur des estrades près de leurs camps

---

(1) « Ces sortes de jongleries sont fort usitées parmi les sauvages, quoiqu'un grand nombre d'entre eux les considère comme autant d'impostures. M. Belcourt, qui en a été plusieurs fois témoin, a toujours réussi à découvrir la supercherie. Un des plus célèbres jongleurs lui a déclaré, après sa conversion au christianisme, que tout leur prestige consistait dans leur habileté à bien préparer certains tours, dans l'assurance avec laquelle ils prédisent aux autres ce qu'eux-mêmes ils ignorent, et par-dessus tout dans la sotte crédulité de leurs admirateurs. Ils sont à peu près comme nos tireurs d'horoscope. » (*Extrait du journal d'un Missionnaire au Canada.*)

ou des grands chemins. J'ai tout lieu de croire, d'après quelques entretiens avec les chefs de cette tribu, qu'une mission aurait là des résultats consolants...

« J'arrivai enfin à *Council-Bluffs*. Ce serait en vain que j'essayerais de rendre ce que j'éprouvai en me retrouvant au milieu de mes frères : j'avais parcouru 2,000 lieues flamandes à travers les nations les plus barbares et en n'échappant à un danger que pour retomber aussitôt dans un autre. De *Council-Bluffs* à *West-Port*, ville frontière du Missouri, je poursuivis mon voyage sans obstacle ni accident. A *Indépendance* je pris la voiture publique, et la veille du nouvel an, j'embrassai mes chers Pères de l'université de Saint-Louis.

« Je me recommande à vos saints sacrifices.

« *Votre très-humble et très-obéissant fils en Jésus-Christ.* P. J. de Smet.

MISSION DU SU-TCHUEN.

Lettre de M. Bertrand, Missionnaire apostolique, à son Eminence le Cardinal de Bonald, Archevêque de Lyon.

Su-Tchuen, 10 août 1840.

« MONSEIGNEUR (1),

« Déjà huit années se sont écoulées depuis mon départ du Puy, en 1832, et il me semble encore entendre les paroles enflammées de zèle que Votre Grandeur m'adressait, à cette époque, pour m'encourager dans une résolution que je la priais de bénir. « Allez, me disiez-« vous, marchez sur les traces de MM. Pouderoux, « Aulagne et Miaïon; allez ouvrir la porte du salut à ces « pauvres peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie : « vous aurez bien des peines; mais Dieu sera avec vous.» Ces courtes et énergiques paroles, toujours présentes à mon esprit, me servent comme d'aiguillon dans les déboires sans nombre qui accompagnent partout le ministère apostolique.

« Sachant, Monseigneur, tout ce que votre pieuse sollicitude porte d'intérêt aux travaux évangéliques, je vais

(1) Son Eminence était alors évêque du Puy.

indiquer en peu de mots quelles sont ici les occupations du missionnaire. Tout prêtre européen ou chinois a son district déterminé par le Vicaire apostolique, à qui il doit rendre compte, tous les ans, de son administration. Le mien, qui n'est pas des plus vastes, a trente-trois lieues de l'est à l'ouest, et trente-deux du sud au nord. La difficulté de le desservir tient moins à son étendue qu'à la configuration du sol : c'est une montagne continuelle, toute entrecoupée de ravins si profonds qu'il y aurait de quoi effrayer un voyageur moins accoutumé à mesurer ces hauteurs et ces abîmes.

«... Dès que les chaleurs sont un peu passées, ce qui arrive vers le 20 septembre, le missionnaire reprend le cours de ses visites, accompagné d'un servant et muni des objets les plus indispensables à la célébration des saints mystères. S'il commence par la ville, il se rend en secret dans la maison la plus commode du quartier; les chrétiens d'alentour, instruits de l'arrivée du prêtre, accourent sans bruit et de grand matin, récitent en commun les prières d'usage, et entendent une instruction qui dure au moins une demi-heure. Elle est suivie de la messe. Pendant que le prêtre est à l'autel, les hommes et les femmes, partagés en deux chœurs, chantent alternativement des prières analogues au temps et aux fêtes. Cet usage de chanter des prières pendant la messe a été sagement établi dès le commencement de la mission, parce que les gens de ce pays ne savent pas prier à voix basse, et qu'ils sont encore plus incapables de méditer en silence. La messe finie, ceux qui veulent se confesser, après avoir fait inscrire leurs noms, se réunissent dans un appartement où le missionnaire va les interroger les uns après les autres sur le catéchisme. Suit l'examen de conscience que chacun fait en particulier, et le prêtre entend les confessions. Le reste du jour est consacré à préparer au caté-

chuménat ou au baptême les nouveaux convertis, à étudier la théologie et les livres chinois, à préparer ses instructions, à terminer les différends survenus entre les chrétiens. Les jours suivants ramènent les mêmes occupations. Avant le départ du missionnaire, on apporte les enfants qui n'ont pas été baptisés ou qui ont été ondoyés par des laïques; les nouveaux convertis se joignent à eux, et tous à la fois reçoivent, ou le catéchuménat, ou le sacrement de la régénération, ou le supplément des cérémonies baptismales, avec la confirmation. —Ici les petits enfants mêmes sont confirmés à cause du danger toujours imminent de persécution. — A peine avons-nous rempli notre ministère dans une ville, que nous passons à une autre chrétienté, où nous attendent les mêmes travaux.

« A la campagne on est un peu plus à l'aise. Comme il n'y a pas de villages au Su-Tchuen, chaque propriétaire a son habitation isolée au milieu de ses terres, ce qui donne au missionnaire plus de facilité pour arriver à la maison des chrétiens sans que les gentils s'en aperçoivent. D'ailleurs les gens de la campagne sont moins turbulents et moins soupçonneux que ceux des villes; souvent on sait dans tout le canton qu'un maître de religion est dans telle famille, et personne ne cherche à l'inquiéter. De là vient que nos réunions loin des cités sont aussi les plus nombreuses; aux jours de grandes fêtes, elles se composent en certains endroits de trois à quatre cents néophytes. Alors les plus timides affectent de l'intrépidité; chacun s'empresse d'apporter ses images et ses plus beaux tapis; dès la veille de la solennité, l'appartement où doit se célébrer la messe est tout orné d'emblèmes religieux; une quête est faite pour acheter de la poudre et tirer le canon. Oh! si notre culte était libre de déployer les splendeurs de ses cérémonies aux yeux des Chinois, si le son harmonieux de l'orgue pouvait se faire entendre à leurs oreilles, l'eau des

fontaines ne suffirait pas pour baptiser les nouveaux convertis... A ces différences près, l'administration des campagnes ressemble à celle des villes. Lorsque tout le district a été parcouru, les mêmes exercices reviennent pour les chrétientés qu'on avait visitées les premières, et se continuent jusqu'au 20 juin, époque où les chaleurs commencent à devenir insupportables. Impossible alors à un Européen, déjà affaibli par neuf mois de mission, de se livrer à des travaux suivis. Retiré dans quelque maison de son district, il ne prêche et n'entend les confessions que les dimanches et fêtes, ne sort de sa retraite que pour aller au secours des malades, ou pour chercher un confrère auquel il puisse se confesser.

« Votre Grandeur voit, d'après ce court tableau, que les missionnaires en Chine n'annoncent pas en public l'Evangile aux païens; si quelqu'un s'avisait de le faire, il serait bientôt arrêté, conduit au prétoire et mis à la question : son imprudence exposerait les fidèles à une persécution sanglante. L'unique moyen que nous ayons de convertir les gentils est d'exciter les chrétiens instruits et zélés à communiquer le bienfait de la foi à leurs parents, amis et domestiques : grâces à leur concours, nous avons tous les ans la consolation de recevoir quelques brebis nouvelles dans le bercail du Seigneur. Beaucoup de païens désabusés soit par leurs entretiens avec nos néophytes, soit par la lecture de bons livres, où la vérité du christianisme et la vanité des idoles sont évidemment prouvées, reconnaissent volontiers qu'ils sont dans l'erreur; mais déserter le culte auquel l'habitude les enchaîne, c'est l'obstacle qu'ils ont peine à franchir. En général, les Chinois raisonnent peu; tout ce qui leur offre quelque difficulté est regardé comme impraticable. On les entend quelquefois dire : « Si le Dieu du ciel veut que nous nous fassions chrétiens, qu'il convertisse notre empereur, qu'il fasse disparaître tout danger de per-

sécution ; alors nous serons ses adorateurs! » Exposer sa fortune, sa liberté, sa vie, est, généralement parlant, un sacrifice au-dessus des forces d'un Chinois. En vérité, ils sont bien profonds et bien terribles les desseins de Dieu sur les peuples de l'Orient : on dirait qu'une espèce de réprobation pèse sur ces malheureuses contrées. Les royaumes d'Europe, à l'aurore de leur conversion, donnèrent à l'Eglise des hommes intrépides, des apôtres capables d'y étendre le règne de Jésus-Christ : pourquoi l'Orient n'en produit-il aucun? comment expliquer cette désolante stérilité? *Les voies du Seigneur sont incompréhensibles, et ses desseins impénétrables!*

« Désirez-vous savoir, Monseigneur, quels moyens nous prenons pour n'être pas reconnus et arrêtés en route? Ils sont bien simples : nous voyageons comme les gens du pays, nous nous habillons comme eux et suivons en tout leurs usages. Depuis près de six ans que je suis au Su-Tchuen, je n'ai jamais remarqué qu'on me soupçonnât d'être Européen, bien que je passe partout, que je mange et que je couche dans les auberges païennes. On me regarde comme un marchand ; et si quelqu'un m'interroge, ce n'est que pour me demander d'où je viens, où je vais, ce que je vends, etc. Ici, on croit communément que les Européens sont de très-haute taille, avec des cheveux rouges et un nez très-long : comme j'ai fort peu d'analogie avec ce signalement, je puis voyager sans danger d'être reconnu. Nous avons moins à craindre des gentils que des faux frères ; s'il arrive qu'un missionnaire soit arrêté, c'est presque toujours sur la dénonciation d'un apostat. Les mandarins n'aiment pas à savoir qu'il y a des prêtres étrangers dans leur département, par la raison que s'il en tombait un entre leurs mains, au lieu d'être récompensés de son arrestation, ils seraient plutôt punis d'avoir jusque-là toléré sa présence. Aussi préfèrent-ils affecter à ce sujet

une complète ignorance que de se livrer à la moindre recherche. Il en est d'autres assez bien portés pour les chrétiens et qui font ouvertement leur apologie. L'exemple de leurs prédécesseurs qui, après avoir persécuté les fidèles, ont fini misérablement, leur a aussi inspiré plus de modération. D'ailleurs, leur zèle contre nous n'est pas stimulé par les ordres de la cour : depuis vingt ans que l'empereur Tao-Kouang est sur le trône, il n'a jamais porté d'édit contre les disciples de l'Evangile : s'il y a eu des persécutions locales au Fo-Kien, dans le Houpé, à Pékin même, ç'a été l'affaire de mandarins malintentionnés. Pour l'Eglise du Su-Tchuen, elle a joui d'une tranquillité assez profonde : mais cette paix durera-t-elle? hélas! l'avenir ne se montre pas sous un jour bien favorable. Le martyre de M. Perboyre, l'arrestation toute récente d'un prêtre indigène de notre mission, les démêlés de la Chine avec l'Angleterre, tout nous fait craindre *qu'un sanglier féroce ne vienne aussi ravager la vigne* que nous cultivons. Jamais nous n'avions encore été si alarmés. Dieu seul sait ce qu'il nous réserve; quoi qu'il arrive, je bénirai ses desseins, trop heureux si je pouvais perdre la vie pour la sainte cause de Jésus-Christ!

« Il ne me reste plus qu'à vous dire un mot sur l'existence et les ressources d'un missionnaire en Chine. Nous n'avons d'autre revenu que les aumônes recueillies en Europe par la Propagation de la Foi; encore, chaque prêtre doit-il céder une partie des fonds qui lui sont alloués, soit pour l'entretien du collége de la mission, soit pour défrayer les courriers qui vont tous les ans à Macao chercher, avec le vin nécessaire pour le saint sacrifice, les livres et autres objets de religion qu'on nous envoie de France. Ainsi réduite, la somme que touche chacun de nous ne présente plus qu'un chiffre bien minime. Comment avec un si faible secours faire face à tant de misères qu'on a sous les yeux? Les pauvres sont ici plus nombreux qu'ailleurs : que de

veuves et d'orphelins dans la détresse! que de familles manquent de riz! que de fois en visitant mes néophytes malades, je les ai trouvés couchés sur la paille, sans avoir même de quoi se couvrir! Il faut avoir vu ces enfants de huit à neuf ans qui n'ont pas un haillon à jeter sur leur corps amaigri, ces mères rougissant sous des lambeaux qui ne répondent pas même aux premiers besoins de la pudeur; il faut avoir vu une multitude de ces infortunés périr, tous les ans, de misère et de faim, pour comprendre tout ce qu'a d'affreux un pareil dénûment; en France on ne saurait s'en faire une idée. Je vous l'avoue, le cœur me fait mal lorsque je suis témoin d'une telle indigence. Soulager tous ces malheureux est chose impossible; je donne le plus que je puis, ne me réservant que le strict nécessaire. Par économie, je fais ordinairement mes voyages à pied; mon habillement est tout juste ce qu'exige la décence; mon lit se compose d'une natte sur la paille avec une couverture: peut-être en France y dormirait-on peu à l'aise; je vous assure que je ne me suis jamais aperçu qu'il fût dur. Lorsqu'on se lève tous les jours de grand matin, et qu'on est laborieusement occupé jusqu'à neuf ou dix heures du soir, le sommeil ne se fait pas attendre. C'est de la nourriture et du logement des Chinois qu'un Européen a plus de peine à s'accommoder. Ici le pain est inconnu, bien qu'on récolte du froment; les Chinois ne savent pas le faire. Il n'est permis de tuer des bœufs que dans les villes où habitent des Tartares musulmans; les fruits, à l'exception de l'orange, ne sont presque pas mangeables; la vigne n'est pas cultivée; on n'a d'autre vin qu'une espèce de liqueur faite avec du blé de Turquie ou de la graine du kao-léang; il faut être sur le bord des fleuves pour pouvoir se procurer du poisson. Ainsi pour tout aliment on est réduit à la viande de porc, de poule, de canard et aux légumes du pays. Le logement du missionnaire vaut

encore moins que sa table. Figurez-vous dans une habitation très-basse, construite en bois ou en terre comme elles le sont en Chine, un étroit réduit, quelquefois un méchant galetas où la lumière du jour ne descend que par un trou à peine assez large pour qu'un chat puisse y passer : cette ouverture est en même temps l'unique cheminée de la maison. Là, transi de froid en hiver, suffoqué en été par la chaleur et dévoré par des nuées de moustiques, le prêtre européen est emprisonné sans amis, sans livres pour se distraire, sans espace libre pour se promener, n'ayant qu'un peu de thé chaud pour étancher sa soif. — En Chine on ne peut boire l'eau froide, tant elle est malsaine. — S'il quitte sa cellule, voyez-le gravissant des montagnes affreuses pour arriver à la cabane d'un moribond; tout à coup manquant de forces, il tombe au pied d'un arbre, à l'ombre d'un rocher, y reste quelque temps presque évanoui et comme noyé dans sa sueur, puis continue, sous un soleil brûlant, sa course souvent plus longue que la traversée de votre diocèse, ne trouvant sur sa route que du riz à manger... A ce tableau, vous allez croire que je suis malheureux, que je verse des larmes. Quelquefois en effet je pleure, mais c'est de joie...

« Je termine enfin une lettre que j'ai été plusieurs fois obligé d'interrompre pour aller au secours des malades, et je conjure Votre Grandeur de vouloir bien me recommander à Dieu, afin que je devienne un passable missionnaire.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Julien Bertrand, *Missionnaire apostolique.* »

Nous sommes forcés de renvoyer au prochain numéro la liste des derniers mandements publiés en faveur de l'Œuvre.

MISSIONS D'AFRIQUE.

DIOCÈSE D'ALGER.

Lettre de M. Suchet, Vicaire-général d'Alger, à M. Samatan.

Alger, 10 septembre 1841.

« Mon respectable ami,

« J'ai bien différé de vous écrire la relation de mon voyage auprès d'Abd-el-Kader : vous savez que la cause de ce retard est la longue et douloureuse maladie qui a suivi cette belle mais fatigante mission. Toutefois, ni le temps, ni la souffrance n'ont pu altérer les souvenirs d'un évènement unique sans doute dans ma vie, et dont je vais vous retracer jusqu'aux plus légères circonstances.

« Quinze jours s'étaient écoulés depuis le premier échange des prisonniers ; notre joie n'était pas complète : plusieurs de nos compatriotes étaient encore captifs à *Tlémcen*, capitale des états d'Abd-el-Kader; mais on ignorait le nombre de ces infortunés. Le six juin, nous pûmes le connaître : le bulletin de la colonne expéditionnaire commandée par le général-gouverneur, annonça

la prise de *Mascara* et publia les noms de cinquante-six français, qu'on avait trouvés inscrits sur les murs d'un fort de cette ville. En tête de cette liste, dressée par les prisonniers eux-mêmes, était une croix, et au dessous ces mots : *Nous ne savons pas où nous allons... à la garde de Dieu !*

« Comment notre cœur ne se serait-il pas ému à cette déchirante nouvelle? Je dis à Monseigneur : « Si vous vouliez m'envoyer à la recherche de ces pauvres captifs, je ne reviendrais qu'avec eux, dussé-je aller jusqu'à *Tlémcen* et les demander à Abd-el-Kader lui même. » Le digne prélat le désirait plus ardemment que nous, et notre espoir de réussir était d'autant mieux fondé que le *Khalifat* avait promis de nous rendre tous nos prisonniers, à condition qu'on lui remettrait quelques-uns des siens alors détenus dans la prison d'Alger. Déjà Mgr. avait sollicité auprès du gouverneur la délivrance des huit Arabes réclamés, et il attendait incessamment une réponse ; des présents commandés pour l'Emir et destinés à servir comme de rançon à nos frères, devaient aussi d'un instant à l'autre arriver de France. Le même jour, nous reçûmes et les présents et une réponse favorable. Dès lors mon voyage fut décidé.

« Le soir même, j'allai porter cette bonne nouvelle à l'un des principaux captifs arabes, malade à l'hôpital du Dey. C'était l'ex-*Khodja* (secrétaire) de *Ben-salem*. Il me serra fortement contre son cœur... La santé lui revint aussitôt. J'avais l'ordre de sa délivrance immédiate, en sorte que je l'emmenai sur-le-champ à l'évêché où il passa la nuit : il ne se possédait pas de joie en embrassant la main de Monseigneur.

« J'étais aussi entré dans le jardin où travaillaient les autres captifs, pour les prévenir que le lendemain ils seraient libres, et que j'étais chargé de les rendre à leurs

tribus et à leurs familles. Ils avaient peine à croire à leur bonheur. Au point du jour, j'étais auprès d'eux et je les conduisais dans les bras de Mgr., qui les reçut avec attendrissement et les traita comme un père, tandisque de sa part j'allai leur acheter à chacun un burnous. En un instant tout fut prêt pour le départ. Il ne me restait plus qu'à recommander à Dieu le succès de cette importante mission; je me prosternai au pied de l'autel de Marie, pour en obtenir aide et secours, et me voilà cheminant avec mes huit Arabes, mon interprète et deux petits maures qui conduisaient le mulet chargé des présents destinés à Abd-el-Kader.

« Quel délicieux moment que celui de ce départ! Je suivais, le cœur plein de joie, la bruyante rue de Chartres; Mgr., du haut de sa terrasse, nous donnait une dernière bénédiction, et la foule, qui se rangeait sur le passage des prisonniers, semblait pénétrée d'une admiration religieuse et nous accompagnait publiquement de ses vœux.

« Dans le premier moment d'exaltation, mes Arabes marchaient assez bien; la joie leur donnait des forces: mais bientôt leurs jambes affaiblies par de longues souffrances refusèrent de les porter. Je donnai tour à tour mon cheval aux plus fatigués, jusqu'à ce que nous eussions rencontré un convoi militaire qui allait à *Blidah*. L'officier qui commandait ce détachement, les fit monter sur les prolonges, et nous arrivâmes ainsi à *Douèra*, où nous fîmes une halte de deux heures. C'est à quelques pas de la modeste église de Saint-Antoine, construite en planches, que je les fis asseoir, à l'ombre d'un grand arbre, pour se reposer et prendre leur repas. Ces pauvres Arabes me dirent qu'ils se trouvaient bien auprès de la *Djéma-Roumia*, *mosquée des Chrétiens*.

« Le duc de Nemours qui vint à passer tandis que j'étais là avec mes prisonniers, daigna s'arrêter un instant et me

témoigner sa satisfaction; le général De Bar se détacha de l'escorte pour me féliciter sur ma belle et périlleuse entreprise; il loua mon dévouement, et, sans me dissimuler ses craintes, me souhaita avec émotion tout le succès que je pouvais désirer. Je rencontrai aussi à *Douéra* le Père Rigaud, qu'un ministère tout apostolique attachait à la suite de l'armée. Je me séparai de lui à *Bouffarik ;* il resta dans le camp français, et moi j'allais devenir l'aumônier du camp des Arabes, deux camps ennemis qui étaient sur le point de combattre l'un contre l'autre. Aussi disais-je en riant à nos officiers : « Je vais passer à l'ennemi ; épargnez-moi, si je tombe entre vos mains. »

« Un envoyé du Khalifat nous attendait à *Bouffarik.* Je le chargeai de porter tout de suite au *Kaïd* des *Hadjoutes* une lettre par laquelle je le prévenais de ma prochaine arrivée avec huit nouveaux prisonniers Arabes. Le lendemain, ce chef m'envoya un guide qui devait me conduire auprès de sa belliqueuse et si redoutable tribu.

« Avant de franchir les lignes françaises, je voulus me munir d'une petite provision de remèdes pour les maladies les plus communes parmi les indigènes, car je savais par expérience combien l'exercice de cette œuvre de charité donne de considération chez les Arabes. D'ailleurs ils sont persuadés que tous les *Babas-Roumi*, *Prêtres chrétiens*, sont habiles dans l'art de guérir. Un jeune docteur, M. Girard, major de l'hôpital militaire de *Bouffarik*, s'empressa de m'improviser ma petite pharmacie, en y joignant quelques instructions sur la manière d'en faire un sage emploi.

« Tous ces préparatifs achevés, j'embrassai le bon curé de *Bouffarik*, et un quart d'heure après j'étais au pouvoir des Arabes. Nos rôles étaient changés ; mes prisonniers étaient libres, et moi à leur discrétion.

« Je vis avec une agréable surprise, en passant dans

le lieu où s'était fait le premier échange, de grosses pierres entassées par les Arabes, pour consacrer la mémoire de cet évènement. Cent pas plus loin, un fort détachement de cavaliers *Hadjoutes*, embusqué derrière de hautes broussailles en sortit à l'improviste, et accourut ventre à terre à notre rencontre, le fusil en avant, la lance au dos et le yatagan suspendu au cou. Quoique j'eusse déjà vu de semblables charges, je ne pus me défendre d'un premier sentiment de frayeur en pensant que je me trouvais absolument seul au milieu de ces farouches et acharnés ennemis des Français. Je fis à Dieu l'abandon de ma vie, sacrifice qui ne s'accomplit pas sans quelque regret; mais depuis, nulle inquiétude de ce genre ne vint me troubler pendant tout mon voyage.

« Il m'était facile d'apercevoir, au ton brusque, aux regards impérieux des plus fanatiques de la troupe, que j'étais livré à leur bon plaisir : je soutins pourtant mon personnage, et ma confiance leur imposa le respect. Bientôt arrivèrent les parents et les amis des prisonniers : je fus témoin de leurs premiers embrassements après une si longue séparation. Cette scène touchante me rappela qu'il y avait dans les fers du sultan des Français qui soupiraient après le même bonheur. Les parents de mes Arabes avaient amené pour eux des chevaux et des mulets avec quelques provisions. J'acceptai des dattes que je mangeai tout en continuant notre route. Alors la joyeuse caravane entonna sur un air national le chant de la délivrance : c'étaient des couplets dialogués selon l'usage du pays.

« Les prisonniers nous eurent bientôt quittés pour reprendre le chemin de leur tribu; aucun d'eux pourtant ne s'éloigna sans me faire ses remerciements et ses adieux. Resté seul avec une imposante escorte, j'arrivai, vers le coucher du soleil, auprès du *Kaïd* des *Hadjoutes*, dont

les tentes étaient dressées sur les bords d'un lac, non loin du *tombeau de la Chrétienne*.

« Ce chef puissant, beau-frère du *Kalifat*, est, comme tous ceux qui dirigent la guerre sainte, un homme de trente et quelques années. Il m'attendait, et me fit un accueil distingué, tel que je n'en ai pas toujours reçu dans le reste de mon voyage. Par son ordre on m'avait préparé une belle tente, avec de superbes tapis ; une garde d'honneur veillait à ma porte, et les domestiques de sa maison s'empressaient de me servir. Je passai tranquillement là nuit sous ce pavillon hospitalier, malgré les causeries assez bruyantes de mon escorte, qui interrompirent plus d'une fois mon sommeil. De grand matin, je fus sur pied pour aller visiter le monument dont j'ai parlé plus haut, et que la tradition désigne sous le nom de *tombeau de la Chrétienne*. Il s'élève au bord de la mer, sur une petite colline qui est la continuation de ces terres accidentées qu'on appelle *Sahel*, et qui s'étendent de la *Maison-Carrée*, près d'Alger, jusqu'à la montagne de *Chénouan*, à quelques lieues de *Scherchell*. Sa forme est pyramidale ; la terre qui recouvre une partie de sa base ne m'a pas permis d'en mesurer la largeur ; on remarque, sur les côtés, la place des incrustations ou revêtements en marbre qui ont disparu, et sur lesquels étaient sans doute quelques bas-reliefs ou inscriptions. Le *tombeau de la Chrétienne* se voit de très-loin en mer, ainsi que de tous les points de la plaine de la *Mitidja* et du versant septentrional de l'Atlas. J'ai consulté sur l'origine de ce monnment les *Hadjoutes*, qui depuis plusieurs siècles habitent la contrée et chez qui la tradition orale se conserve si fidèlement, puisque toute leur histoire n'est écrite que dans leur souvenir ; et ils m'ont répondu d'une voix unanime que ce lieu, célèbre dans tout le pays par les prodiges qui s'y sont opérés, est en grande vénération chez les Arabes ; ils racontent de sin-

gulières et effrayantes punitions arrivées, disent-ils, à ceux qui, de tout temps, ont voulu violer ou détruire ce tombeau ; enfin ils assurent, sur le témoignage de leurs ancêtres, que celle qui y repose fut chrétienne, et que les catholiques, autrefois habitants ou pèlerins de la contrée, lui donnaient le nom de *Sainte*. Il y a lieu de croire, que le monument date de cette époque dont parle Tertullien, où les fidèles remplissaient l'empire romain tout entier.

« Le *Kaïd* des *Hadjoutes* me donna un guide et je partis pour le camp du *Kalifat*, que je ne devais atteindre qu'au delà de la première chaîne de l'Atlas, près du *Schélif*. A peine avais-je fait une lieue et demie, que des cavaliers arabes voulurent me faire rebrousser chemin, prétendant que je ne pourrais pas arriver auprès du *Kalifat* et encore moins auprès d'Abd-el-Kader, trop occupés l'un et l'autre à lutter contre nos colonnes pour me recevoir ; qu'il n'était, d'ailleurs, ni convenable pour eux ni sûr pour moi de me laisser explorer librement leur pays au moment où deux armées françaises l'envahissaient à la fois. Je craignis un instant de ne pouvoir pousser plus loin. Mais la pensée que cinquante-six malheureux prisonniers attendaient de moi leur délivrance, qu'ils enduraient peut-être des souffrances inouies auxquelles j'avais mission de mettre fin, cette pensée, dis-je, me rendit insensible à toute autre considération : je déclarai qu'ayant des lettres de mon évêque pour le *Kalifat*, je ne pouvais m'en dessaisir qu'entre ses mains, que je voulais voir ce chef, et que rien ne m'empêcherait de continuer mon voyage. Je consentis seulement à envoyer mon interprète au *Kaïd* des *Hadjoutes* pour lui faire approuver ma résolution, et en attendant son retour, je m'assis auprès de deux tentes isolées. Les Arabes qui s'y trouvaient vinrent causer avec moi. Je distribuai quelques remèdes à des femmes et à des enfants malades, et ces pauvres gens m'appor-

tèrent par reconnaissance un beau plat de *Couscous*, le meilleur que j'aie mangé dans tout le cours de mon voyage. Un petit garçon d'une tribu voisine, qui avait été témoin de mes pansements, courut en porter la nouvelle aux siens; vous verrez bientôt ce qui en résulta.

« Après trois heures d'attente et d'anxiété, je vis revenir mon interprète, il rapportait une réponse favorable. Je remontai joyeusement à cheval et nous nous enfonçâmes dans les gorges de l'Atlas. Bientôt nous arrivâmes à la tribu de ce jeune Arabe dont je viens de parler; il l'avait soulevée tout entière, et elle venait en masse à notre rencontre. Les femmes me présentaient leurs petits enfants malades, des infirmes s'étaient fait porter sur la route, d'autres s'y étaient traînés eux-mêmes comme ils avaient pu; tous me demandaient de les guérir. Cependant mon guide me pressait de ne point perdre de temps; nous avions, disait-il, beaucoup de chemin à faire ce jour là; tout retard était imprudent. Je ne pus que distribuer en passant quelques remèdes à ceux qui se trouvaient le plus près de moi; mais je promis que si je repassais au sein de leur tribu, je m'y arrêterais aussi longtemps que je pourrais leur être utile : toute la peuplade me remercia et me souhaita bon voyage et prompt retour. Cette scène se passait sur les bords de l'*Oued-Ger*, espèce de torrent encaissé dans un lit de rochers, et dont nous remontâmes longtemps le cours par des vallons aussi pittoresques que sauvages. Au sortir de ces gorges, il nous fallut gravir un col élevé, appelé la montagne de *Bou-Alouan*, qui donne son nom aux tribus qui l'habitent. Avant de toucher à son sommet, nous aperçûmes les ruines du vieux fort de *Borj-Rouanlouan*. Du reste, aucune tente, aucun *douar* ne se rencontra sur notre route; tout avait fui à l'approche de l'armée française. La contrée que nous traversions paraît très-fertile, à en juger

par les beaux champs d'orge et de blé qui couvraient le versant des montagnes. Enfin nous arrivâmes, après dix heures de marche, à l'entrée de la belle plaine du *Schélif*. Mon guide me conduisit dans un vallon très-resserré où campait le *Kalifat* avec son état-major seulement; pour ses troupes, qu'on appelle les cavaliers rouges ou réguliers, afin de les distinguer des autres Arabes qui se battent toujours sans ordre, elles étaient disséminées, au nombre de huit ou neuf cents, sur les hauteurs voisines, pour observer les mouvements de l'ennemi.

« Le *Kalifat* avec qui j'avais, quelques semaines auparavant, traité du premier échange, parut me revoir avec plaisir. Il était en costume de guerre, et assis sous un énorme caroubier, les Arabes n'ayant point de tente quand ils sont en campagne. Nous causâmes ensemble avec beaucoup d'abandon. Je lui dis que je venais redemander le reste de nos prisonniers, que je désirais parler à Abd-el-Kader et lui remettre en main propre les lettres de mon évêque. Il me répondit qu'il ne savait trop où était le sultan, ni les captifs; que si je me sentais le courage d'aller à leur recherche, il me donnerait volontiers un guide; mais qu'il me faudrait peut-être pousser jusqu'à *Tlémcen*, à quinze journées de marche du lieu où nous étions. « Je suis prêt à tout, repris-je, et Dieu aidant, je ne m'en retournerai pas sans emmener mes compatriotes, ou je resterai avec eux, si on refuse de me les rendre. » Ma détermination une fois connue, le chef ne la combattit pas, il fut convenu que je partirais dès le lendemain. Je récitai ensuite mon bréviaire, et nous nous couchâmes à la belle étoile, sous une touffe de lauriers-roses qui nous protégea un peu contre la violence du vent.

« De grand matin, nous nous mîmes en route, sans trop savoir où nous allions. *Tekedempt* nous avait été désigné comme la retraite qu'Abd-el-Kader aurait probable-

ment choisie après la prise de *Mascara :* nous nous dirigeâmes de ce côté. Je ne pourrais vous dire tout ce que la sauvagerie de mon guide me fit souffrir dans le cours de ce voyage. C'était un jeune homme d'une taille et d'une force athlétique, vrai type de bédouin, qui ne consultant ni mes besoins, ni mes fatigues, ni même celles de mon cheval qui mourut en route, me menait sans ménagement et sans pitié, comme si j'eusse été le plus robuste des Arabes du désert. Souvent il me faisait cheminer tout un jour, sans m'accorder aucun repos, sous un ciel de feu, à travers les rochers et les précipices, ou au milieu de plaines brûlantes. Je ne devais pas même m'arrêter auprès de quelque ruisseau fangeux ou de quelque mare d'eau croupie pour étancher la soif qui me dévorait. Quand, accablé de lassitude, je ne pouvais plus le suivre, il me laissait sans s'en apercevoir à une très-grande distance derrière lui, au risque d'être assassiné par les brigands qui ne sont pas rares chez les Arabes. Ce brave homme m'était pourtant tout dévoué, mais jugeant de mes forces par les siennes, il ne se doutait même pas qu'il me tuait en me conduisant de la sorte, et lorsque je lui adressais quelque plainte, il en riait comme d'une plaisanterie. Il y eut des moments où j'étais tellement anéanti par la chaleur et la fatigue, que je serais volontiers resté là en attendant la mort.

« Quelquefois pourtant nous suspendions notre marche au milieu du jour, mais le plus souvent nous ne nous arrêtions que le soir, dans le *douar* où nous devions passer la nuit. Là, nous faisions l'unique repas de la journée, et quel repas! C'était du *couscous* et toujours du *couscous*, espèce de pâte préparée avec de la farine roulée en forme de grains de millet; point de pain, il est inconnu dans le pays; notre boisson était constamment de l'eau boueuse et saumâtre; aucun fruit, aucun légume. D'ailleurs, je ne

pouvais me plaindre; ce que m'offraient mes hôtes, était ce qu'ils avaient de mieux. Ne vivant pour la plupart que de blé détrempé dans l'huile, ou d'un peu d'orge comme leurs chevaux, ces pauvres gens croyaient me traiter en grand seigneur.

« Dès que j'étais descendu dans un *douar*, les femmes de la tribu se rassemblaient pour me préparer ce repas extraordinaire; souvent on ne le servait qu'à onze heures ou minuit. En attendant, on allumait au milieu du camp un grand feu avec des herbes sèches, et à sa lueur qui tenait lieu de flambeaux, nous nous laissions aller à d'interminables causeries. Les Arabes aiment beaucoup à raconter ou à entendre des histoires, ils prennent aussi le plus vif intérêt aux affaires de l'état. Ce serait un tableau à faire que tous ces Bédouins d'un *douar*, jeunes gens, vieillards, petits enfants, accroupis autour d'un vaste foyer avec un prêtre d'une nation étrangère et ennemie, mangeant et causant avec lui jusqu'à ce que le dernier tison s'éteigne, et dans un coin du tableau des ombres de femmes s'agitant de toutes manières pour nous servir, ou tendant la tête à une certaine distance, pour nous écouter et nous voir. Puis des chevaux, des moutons, etc., couchés pêle-mêle autour de nous, et tout-à-fait dans le fond quelques *gourbis* ou cabanes de branchages, quelques tentes noires et déchirées. Il est inutile de vous dire que nous couchions toujours en plein air et sur la terre nue.

« Mon guide était assez attentif à me faire arrêter de bonne heure dans le *douar* où nous devions passer la nuit; il n'aurait pas voulu s'exposer à coucher loin d'un lieu habité, à cause des lions qui sont assez communs dans le pays et dont il avait grand'peur. Je profitais des dernières clartés du jour pour soigner les malades de la tribu. Il eût fallu me voir, docteur improvisé, au milieu de ces infirmes qu'on m'amenait de toute part, pansant leurs

plaies, préparant la quinine, frictionnant les membres endolorés, distribuant à chacun le remède que je jugeais le plus utile; et, pour ma récompense, béni par tous ces malades qui me quittaient à regret, et se retiraient, sinon guéris au moins consolés.

« Au début de ce voyage, quand nous étions plus rapprochés du théâtre de la guerre, nous rencontrions presque à chaque pas des tribus fugitives, qu'Abd-el-Kader faisait émigrer avec leur bagage et leurs troupeaux, afin de ne laisser que la solitude au pouvoir de notre armée. Tous ces exilés, hommes, femmes, enfants mêmes me saluaient avec respect, les plus curieux s'approchaient de moi et me demandaient dans quel but je me hasardais au milieu de leurs déserts, et sur ma réponse que j'allais chercher nos prisonniers auprès d'Abd-el-Kader, ils me disaient : « Que Dieu t'accorde bon voyage et plein succès!... Pour nous, ajoutaient-ils tristement, nous fuyons, nous quittons nos belles campagnes; car on dit que les Français approchent.» J'avais pitié de ces pauvres fugitifs, et eux étaient résignés, ils se contentaient de répéter en levant les yeux au ciel : *Dieu le veut !*

« Partout où je passais, j'étais, à mon double titre de Français et de prêtre, un objet de curiosité et de vénération. Ma soutane, ma ceinture, et principalement le christ qui brillait sur ma poitrine, tout, jusqu'à ma tonsure et à la coupe de mes cheveux, fixait l'attention des Arabes et provoquait mille questions de leur part. Ils voulaient toucher chaque chose, savoir le nom et la signification qu'elle avait parmi nous, etc. En vérité ce sont de grands enfants. Ma montre surtout avait le privilége de les émerveiller ; ils se perdaient en conjectures sur la cause du petit bruit qui s'échappait de ses rouages, et sur le mouvement de ses aiguilles.

« Les principales tribus que j'ai traversées en suivant

le cours du *Schélif*, sont les *Béni-Ataf*, les *Béni-Skhir* , et les *Ouled-Abbas*. Les *Béni-Skhir* étaient réunis en grand nombre au pied d'une longue colline; ils accoururent tous sur mon passage, les Marabouts à leur tête, en me demandant *la paix! la paix!* Ils avaient appris que j'allais auprès d'Abd-el-Kader, et ils me conjuraient par l'organe de leur chef, qui me baisait la main avec une sorte de frénésie, de solliciter *la paix;* la guerre les rendait trop malheureux. Les mêmes démonstrations se renouvelèrent chez les *Ouled-Abbas*. C'est au milieu de cette dernière tribu, la plus riche et la plus belliqueuse de la contrée , que réside le fameux Miloud-Ben-Aratch, beau-frère du sultan, et son *Agha* ou ministre de la guerre. Il me reçut en grand seigneur, me fit dresser une superbe tente, fournir de riches tapis et de beaux coussins. Comme tous les Arabes, il me parut bien fatigué de la guerre sainte : il venait même de refuser, m'a-t-on dit, de conduire sa cavalerie à Abd-el-Kader. Son fils, beau jeune homme de vingt-un ans, fut constamment à nos côtés, et nous accompagna le lendemain, pendant plus de deux heures.

« Çà et là sur notre route, nous rencontrions des Kabyles qui coupaient leur orge. D'aussi loin qu'ils nous avaient aperçus, ils accouraient avec leur faucille à la main et leur grand tablier de peau; et comme mon guide me précédait toujours à une certaine distance, après lui avoir demandé qui j'étais et où j'allais, ils me saluaient avec bienveillance et respect.

« A toutes les demi-lieues nous trouvions des *Douars* , car ces déserts sont plus peuplés que les Européens ne le supposent. Il est vrai que la plupart des hordes qui errent aujourd'hui dans ces vastes solitudes, se composent d'anciens habitants des villes que la conquête à soumises aux Français, telles que *Milianah, Médéah, Mascara*, et depuis plus longtemps *Colléah, Blidah, Scherchell; Alger* même

a puissamment contribué à grossir le nombre de ces bannis. Le *Moniteur Algérien* du 9 août dernier comptait, pour cette ville seulement, deux cent-sept chefs de familles qui avaient émigré avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. Il n'est donc pas étonnant de voir cette partie de l'Afrique si bien habitée, et je ne suis plus surpris des troupes nombreuses qu'Abd-el-Kader peut mettre sous les armes.

« Je me suis souvent entretenu avec ces bannis de villes, qu'il m'était facile de distinguer à la blancheur de leur teint et à l'élégance de leur costume : ils étaient en général profondément tristes, regrettant leurs maisons, les habitudes de la cité, leurs fêtes et leurs plaisirs; ils déploraient plus que les autres Arabes les malheurs de la guerre, tout en s'y soumettant comme eux avec une parfaite résignation. *Dieu l'a voulu!* me disaient-ils. J'ai remarqué aussi dans toutes les tribus qui s'offraient sur mon passage, beaucoup d'hommes jeunes et robustes, grand nombre de superbes chevaux : et pourtant la guerre sainte était déclarée, deux armées ennemies ravageaient le pays. Je ne pus m'expliquer cette tranquille inaction.

« Nous avions quitté les vastes plaines du *Schélif*, pour tourner au sud vers *Tékedempt*, où nous espérions trouver Abd-el-Kader avec nos prisonniers, occupé qu'il était, nous avait-on dit, à relever ce fort que les Français venaient de détruire. Mais arrivés tout près de la ville, nous apprîmes que le sultan n'y était plus et qu'on n'avait pas de nouvelles de nos compatriotes ; on ne sut pas mieux nous dire où Abd-el-Kader était allé : les uns pensaient que c'était à *Tlemcen*, sa capitale, à plus de cinquante lieues de là ; d'autres conjecturaient qu'il s'était retiré au *Grand-Désert*. Ces mécomptes, ces incertitudes avaient porté le découragement dans l'esprit de mon guide ; il me parlait déjà de rebrousser chemin. Mon entreprise échouait

si j'avais seulement reculé d'un pas. Je lui déclarai donc avec fermeté que j'avais ordre de me rendre auprès du sultan, que j'irais le chercher, s'il le fallait, jusqu'au fond du désert : *Il saura,* ajoutai-je, *que tu n'as pas voulu m'accompagner.* Intimidé par ces paroles, il me répondit : « Marchons à l'aventure; je ne sais plus où te mener. — Allons à *Mascara,* lui dis-je; nos troupes sont de ce côté; ton maître ne doit pas être loin de ses ennemis. » Nous suivîmes d'abord la route qu'avait tenue l'armée française en allant de *Tekedempt* à *Mascara ;* il était facile de la reconnaître aux traces de l'incendie. Nous aperçûmes aussi de grands cimetières arabes depuis longtemps abandonnés : sans doute qu'une tribu nomade avait jadis séjourné près de ces tombeaux. Des ruines qui pourraient bien être celles de l'ancienne *Mina,* autrefois ville épiscopale, frappèrent mes regards en approchant de l'*Oued-Mina.* Sur les bords de cette rivière s'élevaient les tentes d'un parti considérable de bédouins : nous leur demandâmes l'hospitalité pour une nuit, et avant de les quitter, je pansai quelques-uns des leurs qui avaient été blessés par les Français, quinze jours auparavant.

« Le lendemain, nous traversâmes le col de *Djebel-Ouled-Halonia.* Au pied de cette montagne assez élevée et d'un très-difficile accès, est une jolie petite ville appelée par les Arabes *Tsen-Oued-Atch,* et par les Français *El-Bordj :* Elle est arrosée par un ruisseau frais et limpide, le seul que nous eussions encore rencontré dans tout notre voyage; aussi m'y désaltérai-je avec bonheur. Pour la ville, elle était entièrement déserte; les habitants avaient fui dans la crainte des Français, lors de la prise de *Mascara.* C'est une tactique d'Abd-el-Kader de faire émigrer avec leur bagage et leurs troupeaux toutes les populations des lieux vers lesquels nos colonnes doivent diriger leur marche, tactique désastreuse pour notre armée, qui poursuit

avec de grandes dépenses et des fatigues inouies un ennemi insaisissable. C'est ainsi que les Français ont trouvé désertes la plupart des villes qu'ils occupent; le peu de prisonniers ou de butin qu'ils font n'est jamais dû qu'à des surprises.

« Au de-là du col de *Djebel-Ouled-Halonia*, mon guide ne sut plus où aller ; le pays qui s'étendait devant nous lui était aussi inconnu qu'à moi. Longtemps il erra ça et là sur les hauteurs, cherchant à découvrir quelque tribu. La nuit approchait, nous étions au milieu d'un grand bois, tout près de nous on entendait rugir des lions : c'en était plus qu'il ne fallait pour jeter l'effroi dans l'âme de mon bédouin. Pour moi, je priai avec confiance celle qu'on n'invoque jamais en vain dans tous les périls de la vie; et bientôt un bruit lointain, comme celui de voix tumultueuses d'hommes, de femmes, d'enfants, mêlées aux bêlements des troupeaux, ranima notre courage : nous nous dirigeâmes au devant des clameurs que nous venions d'entendre. C'étaient plusieurs tribus réunies, des environs de *Mascara*, que notre armée poussait devant elle, après avoir brûlé leurs tentes et leurs moissons, enlevé une partie de leurs troupeaux et tué ou pris un certain nombre de traînards. A ce récit qu'un Arabe nous fit d'un air courroucé, mon guide et mon interprète tremblaient qu'exaspérés par le malheur, ces fugitifs n'usassent de représailles et qu'on ne nous massacrât comme français. Leurs craintes n'étaient que trop fondées : mais comment battre en retraite? Déjà on nous avait reconnus; la horde accourait au devant de nous avec des cris menaçants : il fallait subir notre sort ou conjurer l'orage. Au milieu de la confusion et du tumulte, je demandai à parler aux chefs : d'abord on ne me comprit pas, peut-être feignit-on de ne pas me comprendre; cependant ma robe noire, mon christ suspendu sur ma poitrine, mon air confiant et calme parurent les frapper. J'enten-

dais murmurer autour de moi : c'est un *Marabout Roumi* (prêtre chrétien). Mon guide s'était hâté de jeter à la foule quelques mots sur le but de mon voyage. Peu à peu la fureur s'apaisa ; bientôt je ne remarquai plus sur tous les visages que l'expression de la curiosité et de l'étonnement : plusieurs chefs se présentèrent et me dirent : « Soyez le bienvenu. » On nous dressa une grande tente auprès de celle des veuves et des orphelins : celle-ci était la plus vaste de tout le camp. Les femmes nous préparèrent un bon repas, et la conversation la plus amicale se prolongea entre nos hôtes et nous, bien avant dans la nuit.

« Avant le lever du soleil, nous étions à cheval et nous faisions route vers la puissante tribu des *Hachems*, d'où sort Abd-el-Kader que nous pensions y trouver au sein de sa famille. Nous rencontrions à chaque pas des cavaliers armés qui se croisaient en tous sens; à tous nous demandions où était le sultan, et toujours ce mot *manarfch* (je ne sais pas) venait nous déconcerter. Enfin deux vieillards à barbe blanche nous accostèrent, et sur la demande accoutumée de notre guide, ils répondirent : *Voyez, près de ces deux grands peupliers qui s'élèvent au milieu de la plaine*, (la plaine des Ghris); *nous allons vous conduire auprès de lui.* A ces mots je sentis dans mon âme comme un bouleversement universel : je ne sais trop quel sentiment l'agitait ; mais au moins s'y mêlait-il une vive satisfaction de toucher au terme de ma course. Par un mouvement spontané nous pressâmes les flancs de nos chevaux, et nous galoppâmes en silence jusqu'au camp d'Abd-el-Kader. Çà et là des groupes nombreux d'Arabes étaient couchés à terre auprès de leurs coursiers qui broutaient l'herbe sèche. Nous traversons l'*Oued-Moussa;* nous étions arrivés. *Le Sultan est là*, nous dit à voix basse un des vieux cavaliers qui nous accompagnaient, *là, au milieu de ce jardin d'orangers, de figuiers et de lauriers-roses.* Un morne silence régnait autour

de nous; on ne se parlait qu'à l'oreille et par signes. De jeunes nègres nous entourent et s'emparent de nos chevaux ; des Arabes qui me parurent être des officiers de distinction se présentent à nous, et de la main nous montrent Abd-el-Kader accroupi sur la terre nue, à l'ombre d'un figuier. Tout surpris de me trouver en face du sultan, je demandai à me retirer derrière une haie d'oliviers qui était devant nous, pour me remettre un peu et prendre les lettres de mon évêque.

« Mais déjà Abd-el-Kader m'avait aperçu ; il m'envoya sur-le-champ son secrétaire à qui je donnai les dépêches dont j'étais porteur. Je lui dis que j'attendais pour me présenter les ordres de son maître. Deux minutes après, ce même secrétaire vint m'avertir que le sultan était prêt à me recevoir. Il était à la même place et dans l'attitude où je l'avais vu en arrivant ; il ne se leva pas, me salua très-gracieusement et me fit signe de m'asseoir sur un modeste tapis étendu à ses côtés. Ce chef redouté était vêtu comme un simple *cheik* ; un kaïk ordinaire, un burnous blanc et une corde en poil de chameau roulée autour de sa tête formaient tout son costume ; point d'armes, point de poignard, point de pistolets à sa ceinture ; nul appareil guerrier, aucune espèce de cour, comme j'en avais remarqué autour de son *kalifat*, lors du premier échange des prisonniers, ne distinguait le souverain des Arabes. Il peut avoir trente-cinq ans, sa taille est moyenne, sa physionomie, sans être héroïque, a de la majesté, son visage est ovale, ses traits réguliers, sa barbe claire et d'un châtain foncé, son teint blanc ou plutôt pâle quoique un peu bruni par le soleil ; ses yeux d'un gris-bleu sont beaux et très-expressifs. Silencieux, il a le regard pensif et presque timide, mais, s'il parle, sa prunelle s'anime par degré et bientôt étincelle ; au seul mot de religion ses yeux s'abaissent et s'élèvent gravement vers le ciel à la manière d'un inspiré. Il est d'ailleurs simple dans ses ma-

nières, et paraît même embarrassé de sa grandeur. Ce n'a pas été pour moi une légère surprise de voir cet austère personnage rire avec un entier abandon quand la conversation prenait un caractère plus familier. Si je ne me trompe, l'amitié avec ses doux épanchements doit être un besoin pour son cœur.

« Ma vue parut aussi fixer l'attention d'Abd-el-Kader : depuis longtemps il désirait connaître un prêtre catholique, et j'étais le premier qui s'offrait à ses regards. Après quelques compliments échangés, il me pria de lui faire lire par mon interprète les lettres de Mgr.; il en fut enchanté et me témoigna sa vive satisfaction. Comme nous il admirait, me dit-il, la charité de notre évêque : « *Je sais tout*, ajoutait-il avec vivacité, *je sais tout ce qu'il a fait pour l'Algérie, et j'ai une grande vénération pour sa personne.* » Je lui parlai du bonheur qu'avait eu le prélat en contribuant à l'échange des prisonniers : « Mais ce bonheur, ajoutai-je, ne sera parfait qu'après que tu nous auras rendu tous nos captifs. Il en reste encore cinquante-six en ton pouvoir, et je viens les réclamer de la part du *Baba-el-kebir* (l'évêque). » A ces mots je lui présentai la liste officielle des noms que notre armée avait trouvés inscrits sur les murs de Mascara.

« Abd-el-Kader, après un instant de réflexion, me déclara qu'il ne pouvait accéder aux vœux de mon évêque, tant que nous n'aurions pas rendu de notre côté tous les Arabes, sans exception, qui étaient encore au pouvoir de la France. Je lui répondis que telles n'étaient point les conditions de l'échange convenu entre Mgr. et le *Kalifat;* qu'en s'engageant à lui renvoyer les Arabes auxquels le gouvernement français jugerait à propos d'accorder la liberté, l'évêque n'avait nullement promis de briser les fers de ceux qui, par des délits passibles de nos lois ou pour des raisons d'état, ne pouvaient être délivrés ; j'insistai pour

lui faire bien comprendre que Mgr. *ne se mêlait pas de politique*, qu'il n'avait suivi dans cet échange que les mouvements de la charité chrétienne qui dévore son cœur; qu'il avait fait et qu'il ferait encore tout ce qui dépendrait de lui pour la mise en liberté des Arabes; et qu'à l'appui de ce que je disais, j'étais heureux de lui annoncer la délivrance de huit nouveaux prisonniers que je venais de reconduire à leurs tribus, et parmi lesquels se trouvait un chef important, nommément réclamé par Ben-Salem. Toutes les conditions du traité ayant été fidèlement remplies par l'évêque, c'était à la loyauté du sultan à tenir les engagements de son *Kalifat*. — Mais tu me promets, reprit-il, que ton maître et seigneur fera de nouvelles démarches en faveur de quatre Arabes auxquels je tiens beaucoup, et d'un chef qui est en France parmi les forçats.— Pour ce dernier, Mgr. a déjà sollicité sa grâce auprès du roi; quant aux autres, je t'assure qu'il ne tiendra pas à mon maître que tu ne les revoies bientôt. »

« Alors le sultan prit un ton grave et me dit : «Tes prisonniers te seront rendus.—Quand? lui dis-je avec anxiété. — Dès aujourd'hui. Je vais donner ordre à un de mes Cheiks de les conduire à Oran, dont ils ne sont éloignés que de douze heures de marche. »

« Je remerciai Abd-el-Kader, je ne sais trop comment, et je lui demandai si je serais assez heureux pour rejoindre mes compatriotes et m'en retourner avec eux par Oran. Il me dit en souriant que la prudence s'y opposait. Sans doute il craignait qu'après avoir traversé une grande partie de ses états, vu ses forces et apprécié l'esprit des populations, j'en instruisisse le chef de l'armée française. Il est certain pourtant, que s'il eût consenti à me laisser partir pour Oran, je lui aurais promis de ne rien révéler, et j'aurais tenu parole. Mais je n'insistai pas; j'étais si heureux : le but de mon voyage était rempli.

« Cette importante affaire terminée, le sultan me dit en montrant le Christ qu'il voyait briller sur ma poitrine : « C'est l'image de *Sidn-aïssa*?—Oui c'est l'image de Jésus-Christ, notre Dieu.— Qu'est-ce que Jésus-Christ?—C'est le Verbe de Dieu. » Et après un moment de silence, j'ajoutai : « Et ce Verbe s'est fait homme pour sauver le monde; car notre Dieu est aussi bien le père des Musulmans que des Chrétiens.

« —Quel est le ministère des prêtres catholiques?—Tu as pu le savoir, surtout depuis qu'il y a un évêque à Alger : leur ministère est de continuer ici-bas la mission de Jésus-Christ, de faire du bien à tous les hommes, que nous regardons comme nos frères, quelle que soit leur religion.— Puisque ta Religion est si belle, si bienfaisante, pourquoi tous les Français ne l'observent-il pas?— Tu vas répondre toi-même : à tes yeux l'Islamisme aussi est bon; pourquoi tous les Musulmans ne l'observent-ils pas? » Il leva les yeux et les mains au ciel, et après un instant de silence il me demanda à continuer ses questions sur le Christianisme. Je lui répondis qu'en cela il me ferait le plus grand plaisir. Mais aussitôt mon interprète s'excusa et nous dit qu'étant peu versé dans les matières que nous traitions, il lui serait impossible de se faire entendre en nous les traduisant. Ainsi se termina à mon grand dépit notre entretien sur la Religion; je suis persuadé qu'Abd-el-Kader partageait mes regrets. Je fis alors apporter les présents que Monseigneur envoyait comme une espèce de rançon pour nos prisonniers. « Je les reçois, me dit-il, parce que c'est ton évêque qui me les offre; je ne les aurais pas reçus d'un autre. »

« J'entamai alors un autre sujet non moins important. « Mon maître, lui dis-je, t'a demandé une grâce dans sa lettre; je pense qu'elle lui sera accordée : si, dans la suite, d'autres français, d'autres catholiques deviennent tes prison-

niers, pourra-t-il, évêque et pasteur, envoyer un prêtre à ses pauvres brebis, afin de les consoler et de les soutenir dans leur captivité? — Il le pourra. — En autorisant ce prêtre à séjourner parmi tes sujets, il faudra aussi que tu lui permettes de recevoir les secours qu'on lui enverra d'Alger pour subvenir aux besoins temporels de ses frères; de plus, il devra être libre de correspondre avec ses amis et ses parents, ainsi qu'avec les amis et les parents des prisonniers, à la condition très-juste et très-naturelle de montrer, ou à toi ou au chef qu'il te plaira de désigner, toutes les lettres qu'il écrira et qui lui seront adressées. Je n'ai pas besoin de te dire que ce prêtre pourra, sous ta puissante protection, exercer son ministère dans toute son étendue, comme s'il était dans un pays catholique. Il me répondit fort gracieusement qu'il souscrivait à toutes ces demandes. — Eh bien, lui dis-je, tu vas l'écrire de ta propre main à mon maître; compte qu'en le faisant tu rempliras son cœur de la joie la plus vive. — Je le ferai. » Et il l'a fait; voici sa lettre.

De la part de notre maître et seigneur, l'émir des croyants; le sultan Seïd Had, Abd-el-Kader, que Dieu le protége! au sublime et très-illustre parmi les plus pieux des chrétiens, Antoine, que le Très-Haut guide toujours dans la voie du salut et des bienfaits!

« SALUT A VOUS !

« Votre kalifat (vicaire) ainsi que votre interprète sont arrivés auprès de nous, et en votre considération nous les avons accueillis selon qu'il convenait. Ils nous ont apporté les présents que vous nous avez adressés, nous les avons acceptés parcequ'ils nous étaient offerts par vous; il n'en eût pas été ainsi s'ils eussent été envoyés de

la part de tout autre. Mais vous, vous nous avez apprécié, vous avez été à même de bien nous connaître et vous nous aimez... Nous demandons instamment à Dieu qu'il vous aide dans tout ce que vous entreprendrez, qu'il vous guide toujours dans la voie du salut.

« Vous nous avez demandé s'il nous serait agréable que vous envoyassiez un de vos prêtres auprès des prisonniers français, dans le cas où le nombre en viendrait encore à s'accroître à l'avenir. Nous acceptons volontiers cette sainte proposition, et nous accueillerons avec plaisir celui que vous enverrez, s'il plaît à Dieu.

« Si vous avez à nous adresser quelques demandes *sur n'importe quel sujet*, nous vous informons que notre kalifat Sid-Mohammed Ben-Allal a qualité pour nous représenter.

« Nous avons confiance parfaite en vous, nous comptons sur votre promesse de nous remettre bientôt Mohammed-Ben-el-Mokhlar, ainsi que ceux qui restent... Leurs familles, leurs enfants les attendent avec la plus vive anxiété ; ils ne cessent de demander à Dieu que le moment de leur réunion ne se diffère point . . . .

« . . . Il est resté à Oran quatre prisonniers; nous comptons sur leur mise en liberté et cela par deux raisons excellentes. D'abord parce que vous nous l'avez promis; et ensuite parce que ce sera pour vous une occasion d'accomplir un nouvel acte d'humanité et de piété.

« SALUT.

« *En date du vendredi matin le* 29 *rabri tané de l'année* 1257 (19 juin 1841). »

« .... Un instant après, le *Modzzin* appela les Musulmans à la prière; car ils prient aussi régulièrement dans les camps que dans les mosquées. Les chefs formèrent un

groupe à part, le Marabout ou Iman vint se placer au centre, et les saluts, prostrations et autres cérémonies prescrites par leur culte, s'exécutèrent avec le plus grand accord et le recueillement le plus profond. Cet exercice qu'ils répètent plus ou moins souvent dans le jour selon leurs fêtes, ne dure guère qu'un petit quart-d'heure. Ils avaient fini, que je récitais encore mon bréviaire. Pour ne pas me troubler, ils gardèrent autour de moi un religieux silence, jusqu'à ce que j'eusse terminé mon office; alors le secrétaire du sultan, qui est lui-même Marabout, me dit : « Tu pries plus longuement que nous. — Cela doit être; les devoirs du prêtre sont multipliés et difficiles à remplir; il doit beaucoup prier, s'il ne veut y être infidèle. » Après quelques autres réponses à des questions qui me furent adressées sur Jésus-Christ, sur la sainte Vierge, etc., et dont la solution fut écoutée avec respect, chacun retourna à son poste.

« Mon interprète fatigué venait de s'endormir, lorsque le secrétaire du sultan revint à moi et me proposa de faire avec lui un tour de promenade; c'était pour me conduire auprès de son maître. Abd-el-Kader parut content de me revoir; il m'avoua qu'il avait dans le cœur beaucoup de choses à me dire qu'il aurait désiré me communiquer sans interprète. A mon tour j'exprimai combien je serais heureux de lui faire part de tout ce que mon évêque m'avait chargé de redire en son nom; mais je ne savais pas assez d'arabe pour me passer d'intermédiaire.

« ... Enfin Abd-el-Kader me quitta en disant : « Nous nous reverrons. » Son secrétaire ajouta qu'il allait mander auprès de nous l'interprète du sultan : « Tu pourras alors parler plus librement avec mon maître; de son côté, il a besoin de te parler à cœur ouvert. A demain. »

« Dans la soirée, je revis Abd-el-Kader; il m'invita à monter à cheval et à me rendre avec des guides dans un joli vallon, situé à une lieue du camp, auprès d'une petite

rivière, sur les bords de laquelle je devais passer la nuit : lui-même avec son armée viendrait m'y rejoindre dans une heure. Avant de partir, je détachai quelques feuilles du figuier sous lequel j'avais été reçu par le sultan, je cueillis aussi une touffe de petites fleurs des champs, que j'emportai comme souvenirs de ces lieux.

« Arrivé sur les bords du *Tsernif*, petite rivière qui m'avait été désignée et qui donne son nom à la vallée qu'elle arrose, j'y trouvai des restes de thermes romains avec d'anciennes ruines. Une heure après, Abd-el-Kader nous rejoignit avec son armée. Quelle armée! quinze ou dix-huit cents cavaliers marchant en masse et dans le plus grand désordre; des *chiaous*, espèce d'officiers subalternes, les dirigeaient à coups de bâtons. Le sultan était à leur tête, caracolant fièrement sur un superbe cheval noir. Il était suivi d'un cavalier qui portait son drapeau, sorte de petit guidon de couleur bleu foncé avec une main rouge au milieu. Toute la troupe défila devant moi en exécutant une *fantasia* ou évolution, pure ostentation, je pense, de la part d'Abd-el-Kader, et franchement il n'y avait pas de quoi en tirer vanité.

« Le soir, on nous amena un gros bélier pour souper. Après qu'on l'eut tué et écorché sous nos yeux, on m'en offrit la peau par honneur; puis un gros bâton fut passé au travers de son corps, et deux vigoureux Arabes servant de tourne-broche, prirent le bâton par les deux bouts et firent rôtir sur un grand feu l'animal tout entier. A peine était-il grillé qu'on m'invita à en arracher un lambeau avec les doigs pour voir s'il était assez cuit. Je m'excusai dans la crainte de me brûler. Alors un des Bédouins, voulant sans doute faire preuve de force et d'adresse, prit le bâton par un bout et après l'avoir agité en l'air, fit rouler le mouton à nos pieds sur la terre nue, qui nous servait de table; les Arabes n'en ont pas d'au-

tre. Et nous, d'arracher chacun de notre côté, avec les doigts, un morceau de notre singulier rôti ; car vous savez que ces tribus ne se servent jamais de couteaux ni de fourchettes. Pour ne pas trop me brûler, je saisis le manche d'un gigot que je tirai fortement et détachai ainsi du corps; il pesait au moins trois ou quatre livres. J'imagine que cette fois je fis un bon souper, aussi était-ce un souper royal. Le sultan y ajouta des rayons d'un excellent miel. Le banquet fut terminé par la prière du soir, que je fis au milieu des Musulmans, et nous nous couchâmes à l'endroit même, autour du foyer qui venait d'éclairer notre repas.

« Le lendemain, le jour à peine commençait à poindre, qu'un Arabe vint nous éveiller à la hâte : *Vite, vite à cheval*, nous dit-il tout effaré, *voilà les Roumis* (les Chrétiens). C'était en effet l'armée du général Bugeaud qui s'était emparée pendant la nuit du camp qu'Abd-el-Kader, inspiré par son bon ou mauvais génie, avait quitté la veille et dont nous n'étions éloignés que d'une heure de marche. Lorsque je racontai plus tard ce fait au général, il s'écria avec surprise : « Comment! c'était le camp d'Abd-el-Kader qui était là tout près, à notre gauche, quand nous descendions, au milieu du silence et des ténèbres, dans la plaine de *Ghris*, et dont nous avons aperçu les feux! Nos Douars et nos Smélas (soldats qui servaient de guides à nos colonnes) les ont pris pour ceux d'une misérable tribu campée sur les bords du *Tsernif*, et nous ont signalé ceux qu'on distinguait dans le lointain comme le camp du sultan qui fuyait devant nous. — Si on vous eût bien informé, repris-je, vous auriez facilement fait prisonnier Abd-el-Kader et toute sa troupe, car, à coup sûr, il ne se doutait nullement que vous attaqueriez cette nuit le camp qu'il venait d'abandonner. » Aussi, la frayeur de l'Emir fut-elle si grande, qu'à peine monté à cheval, il m'appela

auprès de lui, me remit précipitamment les lettres qu'il avait écrites la veille pour Mgr. et pour son *Kalifat*, et me dit de partir en toute hâte. Lui-même prit aussitôt la fuite avec ses cavaliers dans le plus grand désordre; leur retraite ressemblait à une véritable déroute.

« Ce jour-là, nous fîmes plus de vingt lieues sans presque nous arrêter, et je ne revis plus Abd-el-Kader. Sur notre route nous trouvions des groupes de huit ou dix cavaliers, la plupart vieillards ou adolescents que leur âge rendait incapables de supporter les fatigues de la guerre. Tous montaient des chevaux efflanqués et ne paraissaient pas animés d'un grand enthousiasme. Je leur demandai plus d'une fois où ils allaient : « Fournir notre contingent pour la guerre sainte, » me répondirent-ils; et nous poursuivions rapidement notre course dans un sens opposé.

« En traversant une vaste plaine, nous trouvâmes réunie autour d'un grand nombre de puits, une multitude d'hommes et de femmes occupés à en tirer une eau boueuse; il n'y en avait pas d'autre à cinq lieues à la ronde, nous dirent ces pauvres gens. Je demandai à en boire, elle était détestable; toutefois je m'estimai heureux de cette rencontre, je mourais de soif. Vers le soir, nous franchîmes une rivière dont j'ignore le nom. Il paraît qu'aux temps de la domination romaine, elle arrosait et fertilisait tout le pays, au moyen de différents canaux dont on peut encore facilement suivre la trace. Nous remarquâmes surtout une digue gigantesque qui servait à faire refluer l'eau dans les divers conduits; maintenant les canaux sont presque comblés, et la rivière, s'élevant au-dessus de la digue, forme une très-belle cascade.

« Nous couchâmes la nuit suivante chez l'*Agha Ben-Aratch*: il était onze heures du soir quand nous mîmes le pied dans sa tente, nous étions harassés de fatigue. Le lendemain nous en partîmes à cinq heures du matin, nous

dirigeant vers une tribu assez éloignée. Comme nous passions près d'un *douar*, un jeune homme s'élança hors de son *gourbis* et courut après nous en criant en bon français : « Bonjour, Messieurs. » Je le regardai fixement, il rougit. — « Vous n'êtes pas Arabe, lui dis-je. — Non, répondit-il, je suis Français — Quoi, vous êtes mon compatriote! » Je descendis de cheval et l'embrassai. Il me raconta par quelle aventure il se trouvait au milieu de nos ennemis depuis plusieurs années. Il avait déserté dans un moment de dépit, parce que ses parents lui avaient refusé l'argent qu'il demandait. Le pauvre jeune homme pleurait en me redisant son histoire; mais ses larmes coulèrent bien plus abondantes quand mon regard interrogeant ses yeux pour lire dans son âme, il crut que j'avais deviné son apostasie. « Oh! me dit-il en sanglottant, vous comprenez ce que j'ai fait, j'ai renié mon baptême... Je suis musulman. — Non, non, mon ami, vous ne l'êtes plus, votre repentir est un désaveu de votre faute, vos larmes vous obtiendront grâce devant Dieu. Il faut aujourd'hui renoncer à l'erreur, pratiquer publiquement votre sainte religion. Je sais que vous le pouvez, les Arabes n'y mettront pas obstacle. Faites-moi parler au *cheik* de votre tribu. — C'est chez lui que j'habite, il me traite comme un père, et ne trouvera pas mauvais que je redevienne chrétien. »

« Nous eûmes ensemble un entretien secret, après lequel il fit devant tous les Musulmans assemblés profession de sa foi. Je lui donnai une médaille de Marie, qu'il s'attacha au bras en signe de catholicité; aux yeux des Arabes c'est une protestation contre son apostasie, pour lui ce sera un souvenir toujours présent de sa chûte et un avertissement d'en solliciter le pardon par l'entremise de celle que nous aimons à appeler le *Refuge des pécheurs*.

« ... Trois jours de suite nous chevauchâmes par monts et par vaux, sans nouvel incident. Enfin, nous revîmes le

Schélif et son pont unique, qui sert de limite aux deux provinces d'Alger et d'Oran : Il a été rebâti tout récemment sur des fondations romaines. Du mont *Doui*, que nous gravissions à pied, nous apercevions dans le lointain, à l'ouest, le mont *Zakar* et *Milianah* occupé par les Français. Il me semblait rentrer dans un pays civilisé, je respirais plus librement, je n'étais plus qu'à une quarantaine de lieues d'Alger. Un *douar* des Beni-zeg-zeg nous donna l'hospitalité la nuit suivante. J'y trouvai plusieurs femmes naguère prisonnières que Monseigneur avait confiées à mes soins pendant leur séjour dans la colonie, et que le premier échange avait rendues à leurs tribus. Elles me reconnurent et se firent une fête de me revoir. L'une d'elles, entre autres, ne se possédait pas de joie; elle m'apporta ses deux petites filles en bas âge, et me dit : « Le *Baba-el-Kebir* (l'évêque) en m'obtenant la liberté, a sauvé la vie à mes deux enfants. Tu le vois, elles ne pouvaient pas se passer de leur mère. » Bientôt elle eût rassemblé tout le *douar* pour lui raconter de nouveau ce que mon maître avait fait pour les captifs. « Celui-là, ajoutait-elle en me montrant, celui-là était avec le *Baba-el-Kebir*, c'est son *kalifat* (son vicaire). » Il n'en fallut pas davantage pour me signaler à la reconnaissance de toutes ces mères : ce fut à qui apporterait de la farine, de l'huile, de la viande pour me préparer un bon repas. On tua un agneau, qu'une d'elles dépeça avec le yatagan de son mari; on m'offrit du lait, des crêpes et l'inévitable *couscous*, et tout cela me fut servi à minuit, au moment où je tombais de fatigue et de sommeil. Ces femmes m'avaient d'abord cru prisonnier, et m'avaient dit : « Sois tranquille, ne te chagrine pas ; tu as eu soin de nous, nous prendrons soin de toi, tu seras ici comme dans ta famille. » Elles me virent partir avec peine, j'emportai avec leurs bénédictions des vœux pour que je revinsse bientôt dans leur désert où je ne trouverais que des amis.

« A *Mahalla*, premier camp ou dépôt de l'armée arabe, nous fûmes très-bien accueillis par les chefs, qui étaient presque tous de notables Algériens émigrés. Nous passâmes la nuit au milieu d'eux. Comme la chaleur était excessive, nous ne pûmes pas rester sous la tente et nous nous endormîmes en plein air. Pendant notre sommeil, une énorme hyène vint nous flairer les uns après les autres. Je ne savais pas d'abord ce que c'était; mais quand je reconnus sa tête hideuse penchée sur mon visage, je poussai un cri qui la mit en fuite et réveilla mes compagnons. Effrayés du danger que nous venions de courir, nous rentrâmes au plus vite sous notre tente que nous fermâmes à triple lien, au risque d'y étouffer.

« Notre guide nous avait quittés pour aller à la recherche du *Kalifat:* j'avais à lui remettre des lettres d'Abd-el-Kader. Cet officier devait aussi me donner les dernières instructions de l'*Emir* et me faire conduire jusqu'aux avant-postes français. Le lendemain, revint notre guide sans avoir de renseignements précis. On savait seulement que *Ben-Salem* suivait les mouvements de notre armée, harcelant son arrière-garde, comme font les Arabes dans toutes nos expéditions; mais on ignorait même le théâtre de la guerre. Nous partîmes néanmoins en nous dirigeant du côté de *Médéah*. Nous suivions sa route qu'avaient parcourue nos troupes, toujours à la trace des ravages qu'elles avaient faits. Il nous était facile de reconnaître leurs divers campements. Près du *Schélif* nous remarquâmes, avec les feux éteints d'un bivouac, une grande quantité d'écailles de tortues. Il ne faut pas s'étonner que nos soldats en aient fait une telle consommation; elles sont aussi communes dans les rivières de cette contrée que les grenouilles dans les marais de France.

« Nous voilà de nouveau rentrés dans les gorges de l'Atlas, demandant à tous les passants des nouvelles du

Kalifat. Nous le trouvâmes enfin, vers le soir, campé avec ses *Réguliers* dans la belle vallée de *Manzoura :* il était assis sous de gigantesques peupliers, et nous parut soucieux. Comme Abd-el-Kader, il insista pour la délivrance des prisonniers qui restaient encore en notre pouvoir : je lui fis les mêmes réponses qu'au sultan. Sur ma demande de rentrer au plus tôt dans les lignes françaises en passant par le fameux Téniah-Mouzaïa (col de Mouzaïa), il me répondit que je pourrais partir dès le lendemain, et que jusqu'à *Blidah* j'aurais pour guide l'Arabe qui m'avait accompagné auprès d'Abd-el-Kader. Et le lendemain nous poursuivions notre route à travers les rochers et les précipices de ces montagnes sauvages. Déjà nous approchions de *Médéah*, quand des cris affreux retentirent au dessus de nos têtes ; c'était un bédouin en védette sur les hauteurs, qui criait : *Roumi, Roumi Djaou!* (les chrétiens, les chrétiens arrivent!) Mon guide prit peur et s'enfuit en gravissant la colline opposée; et moi de le suivre sans dire mot ; car sans lui où pouvais-je aller? Mais voilà que, par un trait de providence, nous tombâmes dans un de nos avant-postes. Il n'y avait plus moyen d'échapper : les gendarmes maures (indigènes au service de la France) qui étaient en éclaireurs, nous avaient aperçus et signalés à l'armée.

« Mon guide était stupéfait et consterné. Nous nous arrêtâmes pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Je dis d'abord qu'il fallait nous éparpiller un peu, de crainte qu'on ne dirigeât sur nous quelque pièce de campagne chargée à mitraille ; puis, j'opinai pour qu'on se rendît, seul moyen, selon moi, de nous soustraire au danger. Mon Bédouin qui craignait d'être fusillé par nos soldats, refusait d'embrasser ce parti. Vainement je cherchai à le rassurer en lui répétant que je répondais de sa vie ; je ne pus le persuader. Le temps pressait : je distinguais quelques uns de nos officiers avec leurs lunettes braquées sur nous. Alors

j'attachai mon mouchoir blanc au bout d'un bâton et je l'agitai en l'air, en courant de toutes mes forces du côté des Français. On eût bientôt compris mes signaux; et il me fut répondu que je pouvais approcher sans crainte.... Me voilà auprès de la première sentinelle. Le général Baraguai-d'Hilliers à qui on m'avait déjà signalé, s'avança avec son état-major : j'étais pour tous un objet de curiosité. Un prêtre, au milieu de l'Atlas, sortant du camp ennemi ; c'était pour eux un mystère : ils n'avaient pas eu connaissance de mon voyage. — Mais d'où venez-vous donc? me dit le général. — De chez Abd-el-Kader. — Et tout seul ? — Tout seul, général. Il répéta encore : « Tout seul ! — Oui, seul avec un interprète. » La surprise de tous les officiers était à son comble; les soldats, avides de m'entendre, formaient un cercle épais autour de nous. Quand j'eus répondu aux mille questions qu'on m'adressait sur les personnages que j'avais visités, sur mon genre de vie au milieu des Arabes, sur les dangers que j'avais courus, je priai le générel d'envoyer chercher mon pauvre guide qui se mourait de peur dans l'endroit où je l'avais laissé. Pour mon interprète, il était aussi entouré de curieux et d'amis, et se dédommageait par un ample déjeûner des privations du voyage.

« J'étais à peine reconnaissable : ma longue barbe, mon visage et mes mains brûlés par le soleil, ma soutane déchirée depuis le haut jusqu'au bas, me donnaient l'air d'un sauvage, d'un véritable Bédouin. Après une halte assez courte, je dis au général que j'étais son prisonnier, mais que s'il voulait me rendre la liberté, j'allais passer de nouveau à l'ennemi; qu'avec mon seul guide j'arriverais plus sûrement à *Blidah*, que si j'étais escorté par nos Français. Il n'eût pas de peine à me croire et me laissa partir.

« Un quart-d'heure après, je tombai dans une embus-

cade d'Arabes qui me reçurent avec joie et me conduisirent auprès d'une fontaine où je me désalterai et pris avec eux un moment de repos. Je visitai, non loin de là, une croix gravée sur le roc au-dessus d'une grotte que l'armée avait découverte à son premier passage : sans doute, elle servit autrefois de retraite à quelque pieux ermite, au temps où le Christianisme florissait dans ces contrées devenues si désertes et si malheureuses. A peu de distance se trouvent des mines de cuivre qu'on n'exploite plus depuis longtemps.

« Nous gravîmes ensuite le *Téniah-Mouzaïa*, si fameux par les faits d'armes de nos troupes. Arrivé au sommet, je coupai une petite branche d'olivier, comme souvenir de mon passage pacifique sur une montagne dont nos soldats ne s'étaient naguère frayé l'accès, qu'en la rougissant de leur sang. Je détachai aussi un morceau d'écorce d'un chêne sous lequel, m'a-t-on dit, un jeune officier Français avait succombé dès son début dans les guerres d'Afrique. Je priai pour lui et pour tous nos braves ensevelis sur ce champ de bataille. J'aurais bien voulu planter une croix sur leur tombe solitaire; mais j'ai craint qu'elle ne fût profanée par les Arabes qui, malgré nos victoires, sont toujours maîtres de ce rocher.

« De cette hauteur, le point de vue est magnifique. A vos pieds se déroule la vaste plaine de la Mitidja, sillonnée par plusieurs rivières, telles que l'*Oued-el-Kebir*, l'*Oued-Ger*, et la *Chiffa;* plus loin c'est le *Sahel* avec ses collines peu élevées qui bordent le rivage de la mer, depuis Alger jusqu'au mont *Chénouan;* vis-à-vis, sur le versant du *Sahel*, on distingue *Colléah* à ses blancs minarets; au milieu de la plaine déserte, *Bouffarik* ressemble à une belle Oasis; sur la droite, s'élève *Blidah* avec ses bois d'orangers, ses forts, ses blokaus et le fossé de sa vaste enceinte; et tout-à-fait à l'horizon, au nord-est, on aperçoit à peine le fort de

l'Empereur et quelques maisons de campagne qui avoisinent Alger, enfin la vue se perd sur les flots de la Méditerranée.

« Nous étions redescendus dans la plaine et nous approchions de *Blidah;* un quart de lieue à peine nous en séparait : déjà l'interprète avait pris les devants pour prévenir de notre arrivée le général Bedeau qui commandait dans cette place. Seul avec mon guide je cheminais tout joyeux de toucher enfin au terme de mon voyage.... Tout-à-coup six brigands Arabes, armés jusqu'aux dents, s'élancent d'un profond ravin qui bordait notre route, se rangent en bataille devant nous et s'apprêtent à faire feu. Mon guide reste immobile de surprise et d'effroi : pour moi, me voyant condamné à périr en vue d'un camp français, au moment où j'achevais une course jusque-là si heureuse, je me recommandai encore à Marie, le *Secours des chrétiens*, et m'avançant hardiment vers le chef de la bande : « Dieu te garde d'une mauvaise action ! lui criai-je; qu'il te bénisse plutôt! » A ces mots, ils me regardent tous avec étonnement, remettent leurs armes sous le bras et s'éloignent. Quelques instants après, j'étais dans l'église de *Blidah*, rendant grâces à Dieu de l'heureuse issue de ma singulière mission.... Et la semaine suivante, j'embrassais, à Alger, le capitaine Morissot qui venait d'arriver à la tête de ses compagnons de captivité.

« Votre tout dévoué, etc.

« SUCHET, *vic. gén.*

MISSIONS DE L'INDE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONDICHÉRY.

Extrait d'une lettre du P. Louis Saint-Cyr, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Société.

Trichinopoly, 1841.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Une Providence toute paternelle avait veillé sur nous pendant le cours de notre traversée, elle sembla plus attentive encore à protéger nos premiers pas dans l'Inde ; vous en verrez une preuve dans le compagnon de voyage qu'elle nous a choisi. C'était lui qui nous servait à la fois de pourvoyeur et d'interprète ; le matin, il était le premier sur pied, disposait tout pour le départ, pressait ou retardait la marche de la caravane selon les circonstances et les localités, prenait les devants pour tout faire préparer dans les stations où nous devions passer la nuit. Eh bien, ce guide charitable était Mgr Bonnand lui-même, le vicaire apostolique de Pondichéry, qui, oubliant en quelque sorte sa dignité et son âge, ne croyait jamais en faire assez pour quatre pau-

vres religieux qui allaient, sous sa conduite, travailler au salut de ses chers Indiens. Plus tard, je l'ai vu prêcher comme un simple Missionnaire, entendre avec bonté la confession des plus humbles parias, se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Quelle leçon il nous a donnée! quelle odeur de vertu il a laissée parmi nous!

« A mesure que nous avancions dans le cœur de l'Inde, nous reconnaissions de plus en plus que nous étions au sein de l'empire des ténèbres. Mais la vue de ces monstrueuses divinités, de ces milliers de pagodes et de ces armées de brahmes, loin de nous décourager, nous remplissait d'une sainte ardeur, d'un vif désir de combattre, avec la croix seule, toutes les forces de l'enfer. Entre autres incidents de notre voyage, je me souviens qu'un soir, comme j'étais occupé à faire un peu de méditation, près du Bengala où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit, le son de je ne sais quel instrument de musique vint frapper mon oreille. Poussé par un motif de curiosité, je dirigeai mes pas vers le lieu d'où partait cette harmonie, qui me paraissait bien étrange. Bientôt je découvris, au milieu d'arbres touffus, une immense pagode. La porte, d'une architecture grandiose, mais sans exemple dans nos monuments européens, conduisait dans une cour intérieure. Là, autour d'un étang très-profond régnait une enceinte de portiques et de colonnades. A côté, sous un pavillon turc, était un autel noir, souvent arrosé de sacriléges libations. Au fond de cette cour, où j'avais eu la hardiesse de pénétrer, j'aperçus comme une espèce de souterrain noir et enfumé dans lequel, au milieu d'une obscurité effrayante, brillaient quelques lampes lugubres. Une odeur fétide s'exhalait de cet antre de mort, et la musique barbare qui avait fixé mon attention, s'exécutait là, devant une monstrueuse idole. C'était, je crois, l'heure du sacrifice. Un brahme

vint à moi, et m'invita par signe à pénétrer plus avant, mais ce que je voyais, ce que j'entendais, était loin de me rassurer; une crainte involontaire me fit revenir sur mes pas. Je me retirai silencieux et pensif, priant pour les pauvres aveugles qui venaient dans ce lieu d'horreur adorer le démon.

« Arrivés à Trichinopoly, nous avons assisté à la bénédiction solennelle de l'église que le P. Garnier à fait construire pour cette chrétienté. Elle a été élevée, comme tant d'autres, avec les fonds assignés à la mission par l'OEuvre de la Propagation de la Foi. Vous attendez sans doute quelques détails sur la cérémonie de la consécration ; les voici. Le jour de saint Pierre, le son d'une cloche assez grosse annonça dès l'aurore la fête qu'on allait célébrer : une foule immense était accourue de toutes les parties de l'Inde; dix prêtres étrangers ou indigènes étaient réunis autour du Vicaire Apostolique. Quand l'église fut ouverte au public, près de quatre mille personnes y trouvèrent place, tandis qu'un nombre bien plus considérable était obligé de rester sous des pandels dressés sur le parvis du temple. Des idolâtres, des hérétiques, montraient le plus grand empressement à jouir d'un spectacle si nouveau pour eux, si consolant pour nous. Le lendemain, une messe solennelle fut célébrée par le R. P. Supérieur pour tous les membres vivants de la Propagation de la Foi; et le premier juillet, un service funèbre eut lieu pour tous les membres décédés de la même OEuvre. N'était-il pas juste qu'il en fût ainsi dans une mission soutenue par les secours de cette admirable Association, dans un sanctuaire que ses aumônes venaient d'élever pour servir d'asile et de forteresse au catholicisme? L'impression morale produite par cette fête a été telle que nous la demandions à Dieu : jamais, non jamais, nos chrétiens n'en perdront le souvenir. Ceux qui étaient venus de loin sont allés porter

dans leur pays l'admiration dont ils sont pénétrés : du Krichna jusqu'au cap Comorin, on parle avec enthousiasme de l'église de Trichinopoly. Cette chrétienté qui menaçait naguère de se livrer au schisme, et d'entraîner dans sa défection toutes les populations entre Dindigul et Tanjaour, pleine maintenant de vie et de catholicité, sera désormais leur modèle et leur soutien. Remercions donc le Seigneur de ce qu'il a bien voulu permettre qu'on lui élevât dans ce pays idolâtre, au milieu des mille pagodes qui nous environnent, un temple assez beau pour faire l'admiration des Indiens, et où pourront se célébrer des fêtes dont l'éclat fera respecter davantage les mystères de la vraie Religion.

« Je suis, etc.

« Louis Saint-Cyr, S. J.

Extrait d'une lettre du P. Antoine Sales, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un de ses frères de France.

Viram-Patanam, 18 janvier 1841.

« Mon très-cher Frère,

« ... De toutes les conversions qui s'opèrent sous nos yeux, aucune n'est le résultat de nos discussions, et jamais Missionnaire n'a eu moins que nous sujet de se glorifier du bien qu'il fait auprès des idolâtres. S'il faut, par exemple, leur prouver l'unité de Dieu, nous n'avons pas besoin des raisonnements de S. Thomas : *Combien de maîtres y a-t-il dans une maison?* disons-nous. — *Un seul.* — *Et tu veux que dans ce monde il y ait plusieurs Dieux!* Voilà le genre d'arguments qu'il nous faut.

« Quoique parmi nos Indiens il s'en trouve qui ne sont pas dépourvus de finesse, de droiture d'esprit et de force d'âme, on peut dire néanmoins que ces qualités n'entrent pas dans le caractère général de la nation. C'est un peuple qui, tout ancien qu'il se vante d'être, ne semble pas encore sorti de l'enfance de la civilisation. Il est simple, docile à l'excès, peu susceptible d'impressions douces et délicates, mais, en revanche, tout ce qui est de nature à remuer vivement les sens, à y produire de fortes secousses, est tout-à-fait de son goût. Un de nos Pères disait dans une de ses lettres que les paysans d'Europe sont des contemplatifs en comparaison des Indiens. L'expression et le terme de comparaison me paraissent fort

justes; car, en Europe, un paysan, quelque grossier qu'il soit, ne pense pas qu'il faille beaucoup crier pour offrir à Dieu une prière agréable. S'il sait lire, il parcourt tout bas son livre, sinon il récite sans bruit son chapelet ou quelque pieuse formule; il sait que Dieu l'entend. Mais nos Indiens semblent, du moins dans la pratique, être loin de le croire. Quand ils prient, c'est tout haut et comme en chantant. Quelquefois chacun chante de son côté, le plus souvent ils chantent tous ensemble. Quand ils arrivent à certaines paroles, qui sans doute leur paraissent plus affectueuses, ils agitent à la fois toutes les cloches et clochettes. Si, par aventure, ceux qui sont chargés de les sonner s'oublient ou sont distraits, on entend crier de tous côtés : *La cloche, là cloche! sonnez la cloche!* C'en est fait de la prière si la cloche ne sonne pas. De sorte que dans un manuel d'église à l'usage des Indiens, on pourrait écrire en plusieurs endroits sous forme de rubrique : *Ici les instruments jouent et les cloches sonnent.* Outre les tambours et les cymbales, ils ont ordinairement dans le temple un grand nombre de clochettes de deux, trois ou quatre livres chacune. Les meilleures sont celles dont le son est le plus perçant. Joignez-y, du moins quand leurs moyens le leur permettent, une grosse cloche qu'ils placent, non pas en dehors comme en Europe, le son se perdrait dans les airs sans venir chatouiller l'oreille, mais dans l'église même. Or tout cela doit s'agiter à la fois durant la prière. Les jours ordinaires, la musique est moins compliquée : un Indien donne le signal de la messe avec une plaque de métal, qui a presque la forme d'une assiette. Cette plaque est percée d'un petit trou, par où passe une corde qui sert à la tenir suspendue d'une main, tandis que de l'autre on frappe dessus avec un maillet. Si l'on ne voyait pas cet instrument, on croirait entendre une cloche de quatre cents livres.

« Ailleurs on n'aime pas à voir dans l'église les mères avec des enfants entre les bras, parce que ces innocentes créatures troubleraient l'office par leurs vagissements et leurs pleurs. Voyez combien les idées sont différentes au Maduré. Ici, une femme n'oserait aller à la messe sans être environnée ou chargée de sa jeune famille; si elle en est privée, elle empruntera plutôt un enfant à sa voisine plus heureuse. Je vous laisse à penser la musique qu'ils font à eux seuls. Ajoutez à leurs cris le son des cloches et des instruments dont j'ai parlé plus haut, et vous aurez une idée de ce que nous entendons les dimanches et les fêtes. Une oreille européenne pour peu qu'elle soit délicate n'y tient pas, mais c'est tout-à-fait du goût des Indiens, c'est parfait. La prière accompagnée de ce vacarme, ne peut, disent-ils, manquer d'être agréable au Seigneur, qu'ils supposent, comme eux, grand amateur du bruit. Au fond, ne serait-il pas facile de démêler un sentiment vrai et une pensée bien touchante cachés sous cette dévotion grossière? Peut-être comprennent-ils que ces voix innocentes d'un âge encore étranger à toutes les corruptions de la terre, disposent le cœur de Dieu à écouter plus favorablement les vœux de leurs pères coupables.

« ... On s'étonne quelquefois qu'une poignée d'Européens puisse tenir ici sous le joug des millions d'individus. Il est facile de trouver la solution de ce problème dans ce que je viens de dire. L'on verra plutôt un troupeau de moutons se révolter contre le berger, que les Indiens contre leurs maîtres. Ils sont si accoutumés à porter, depuis un temps presque immémorial, le joug des autres peuples, que cela leur paraît tout naturel. Il ne leur semble nullement étrange que des hommes, nés à quatre ou cinq mille lieues de leur pays, viennent leur demander obéissance et tribut.

« Je dois ajouter un nouveau trait au caractère de ce

peuple, c'est qu'il est très-enclin à la superstition. Je n'aurais, pour justifier ce reproche, qu'à mettre sous vos yeux le tableau hideux des objets de son culte, mais je ne crois pas nécessaire d'entrer dans le détail. Il me suffira de faire remarquer que vous n'avez rien lu de si ridicule et de si absurde dans la mythologie des anciens, qui ne se retrouve dans les pratiques et les fables inventées par les brahmes pour satisfaire le penchant aveugle qui entraîne les Indiens vers la plus grossière idolâtrie. Ce n'est pas assez de cette multitude de pagodes répandues partout; grand nombre d'entre eux élèvent encore vis-à-vis de leurs maisons un monceau de boue en forme de cône, de trois à six pieds de hauteur; ils s'efforcent d'y faire entrer le démon, par je ne sais quelles cérémonies, et lui offrent ensuite leurs hommages religieux. Quelquefois ils décorent cette boue sèche de guirlandes de fleurs ou l'arrosent d'huile en forme de libation. Malheur à vous si, d'un coup de pied, vous renversez ce ridicule autel! Ils vous traduiront devant les tribunaux, et les juges ne manqueront pas de vous condamner comme ayant violé sacrilégement un objet du culte indien.

« Les pagodes et les tertres sacrés dont je viens de faire mention, quoique multipliés à l'infini, ne suffisent pas encore à la superstition du peuple. Il faut qu'il ait sans cesse sous les yeux et sur lui-même quelque objet de son culte, quelques signes de sa dévotion insensée. Mais quel est ce talisman vénéré sans lequel un payen n'oserait sortir de sa maison? Je vous le donnerais en cent, que vous n'en approcheriez pas. C'est, passez-moi l'expression, c'est la fiente de vache. Oui, tous les jours, la première chose que fait un idolâtre à son réveil, est de s'en frotter le visage, la poitrine et les bras. Ainsi parfumé, il se tourne vers l'Orient et adore le soleil. Il va ensuite se pavaner partout, marqué au front de cette empreinte révérée, et se montre aussi fier de ce singulier ornement,

que le serait un petit-maître d'étaler sa brillante parure. Voilà où en est encore l'immense majorité de la nation indienne. Ma plume se refuse à reproduire d'autres détails bien plus humiliants pour notre pauvre humanité.

« Les payens ont aussi des jours fastes et des jours néfastes. Ainsi on ne peut, sans courir un grand danger, ou du moins sans vouloir échouer dans toutes ses entreprises, aller au nord les lundis et les samedis, à l'ouest les mardis et les mercredis, au sud les jeudis, à l'est les vendredis et les dimanches. Ils sont dans l'usage, et c'est pour eux une nécessité, de se frotter d'huile au moins une fois par semaine, mais il faut se garder de le faire indistinctement quelque jour que ce soit : l'imprudent qui se le permettrait un mardi ou un vendredi, s'exposerait à avoir la fièvre ou quelque autre grave maladie; pour les jeudis ou les dimanches, on courrait grand risque de perdre l'esprit et la beauté.

« Je suis, avec le plus sincère attachement, etc.

« Antoine Sales, S. J. »

Extrait d'une lettre de M. Charbonnaux, missionnaire apostolique dans l'Inde, à un curé du diocèse de Rennes.

12 Janvier 1841

« Monsieur,

« Vous le savez, la péninsule Indienne, divisée autrefois en une infinité de royaumes, est soumise maintenant à ce qu'on appelle la *Compagnie Anglaise*. Les descendants des anciens princes indigènes, ne sont plus que d'honorables serviteurs ou pensionnaires des Anglais, sans autre privilège que celui de se repaître du vain encens des brahmes qui les déifient et les placent parmi les souverains de l'empire céleste, eux qui n'ont pas su gouverner leurs états sur la terre. J'ai vu dans une ville jadis considérable, un de ces esclaves à qui la Grande-Bretagne a laissé le titre de roi : lorsque je visitai son palais, il était gravement occupé à jeter en l'air de petites étoiles en papier, comme ferait un enfant. Deux cent cinquante francs qu'il reçoit par mois lui servent à entretenir sa cour. Il a toujours la puérile consolation de s'appeler *empereur du Mongol*, et de nommer le gouverneur général de l'Inde son *premier serviteur ;* mais dans le fait, il ne peut pas même sortir de la citadelle sans sa permission. Maintenant le simple sergent, que dis-je? le cuisinier d'un employé anglais fait trembler le plus fier indien, et enchaîne toute l'audace de ces innombrables Maures qui avaient eux-mêmes triomphé de tant de souverains de l'Inde. A l'aide de quelques régiments européens et de quelques légions

composées en grande partie de musulmans, la *Compagnie* sait tenir dans la paix et la soumission ces peuples si nombreux, si divisés de langues, d'usages et de castes. Un seul magistrat étranger gouverne des contrées égales à nos anciens duchés de France.

« ... Aussitôt après mon arrivée, on me lança dans l'intérieur du pays, pour courir après les brebis dispersées de cette mission. Alors visitant soixante-deux villages répandus sur une étendue de trente à quarante lieues, j'employai trois ans à ce ministère, célébrant nos saints mystères ou dans la chaumière ou dans l'étable de mes pauvres néophytes, car il n'y avait qu'une douzaine d'églises pour tant de chrétientés. Hélas! comment n'aurais-je pas arrosé de mes larmes les sentiers que je parcourais, puisque je ne rencontrais que des morts ou des mourants, des cadavres sans sépulture qui obstruaient les passages et infectaient les alentours des villages et des cités. La famine, le choléra et toutes les calamités qui en sont la suite, avaient ravagé, dispersé et réduit à moins de la moitié mon malheureux troupeau. Après trois ans de séjour dans ce pays désolé, où je baptisai quelques centaines d'enfants de payens expirant sur les cadavres de leurs mères, on me rappela pour remplacer un de mes jeunes confrères moissonné à la fleur de l'âge, après dix-huit mois de travaux.

« ... Bientôt on m'envoya à l'ouest, à près de cent-trente lieues de Pondichéry, dans le royaume de Mysore. Mais je ne me rendis pas directement à ma destination; on me fit prendre un détour de plus de trente lieues, par des forêts et des montagnes affreuses, pour aller consoler et instruire quelques congrégations de pauvres chrétiens perdues dans ces bois, au sein de la gentilité. Arrivé après quatre mois de circuits à Singarapatam, je me mis à l'œuvre : mais quelle tâche? nouveau peuple, par conséquent nouvelle langue à apprendre. Dieu aida ma faiblesse et

cette troisième langue est encore venue, avec l'anglais, se caser dans les retraites assez obscures de ma mémoire. Tel est le champ où je travaille depuis 1837, de concert avec un confrère dans lequel Dieu m'a donné l'ami le plus tendre. Tous deux nous portions avec joie le poids du jour, jetant ensemble la semence de la foi dans ces vastes déserts ; mais Dieu me priva, deux ans après, de cette consolation : d'autres besoins appelèrent ce confrère à d'autres travaux, et moi faible et isolé, je suis resté chargé de tout le soin de la mission. Je vais vous en donner une idée. Vous êtes curé et moi aussi, mais ma paroisse se compose de vingt-deux églises éparses sur un rayon de soixante et treize lieues de long et sur douze à-peu-près de large ; les unes sont séparées des autres par deux ou trois jours de marche. Le Mysore est un des plus vastes et des plus riches royaumes de la péninsule. Gardé à l'est par une longue chaîne de montagnes, il est encore traversé à l'intérieur par une autre chaîne couverte de forêts qui sont le repaire des tigres. A l'ouest se trouvent les *Gates*, hautes montagnes qui partagent l'Inde, du nord au sud, et servent de retraite aux éléphants. Autour de trois ou quatre de mes églises forestières, on les rencontre par troupes de vingt et quarante : ils viennent, la nuit, dévorer les moissons du laboureur qui, monté sur les arbres, et à l'aide de la fronde ou de brandons enflammés, chasse ce royal voleur, car on ne l'appelle ici que roi ou dieu. Au sud est encore une barrière de montagnes, en sorte que ce royaume n'est ouvert que par le nord aux excursions de l'ennemi. C'est donc au milieu de ces bois, dans les défilés, au travers de rivières nombreuses, parmi les repaires du tigre et sur la trace de l'éléphant, que je suis obligé de visiter mes pauvres ouailles, d'aller leur rompre le pain de la parole et rassasier leurs âmes affamées par une disette spirituelle d'un an et quelquefois dix-huit mois d'absence :

car malgré la continuité de mes courses, il arrive que je ne puis revenir au même lieu dans le cours de l'année. Aussitôt après mon arrivée dans un village, il me faut examiner et juger les procès, catéchiser les petits et les grands, baptiser enfants et adultes, bénir les mariages, confesser, communier de pauvres néophytes qui font leurs Pâques ou à Noël ou à la Toussaint, réparer et bâtir des églises, car nous sommes aussi maîtres-maçons, enfin repartir au plus tôt et courir à un autre village, abandonnant à eux-mêmes, ces chrétiens infortunés. Voilà ma vie, et toujours recommencer sans jamais prendre de repos.

« Votre ami, etc.

« CHARBONNAUX, *Missionnaire apostolique.*

MISSIONS DU LEVANT.

Lettre de Mgr. Isaia de Giaccòbe, Patriarche des Chaldéens catholiques, aux membres de l'Association.

Bagdad, 12 janvier, 1841.

Messieurs,

« Pour expliquer l'état déplorable dans lequel gémit l'Eglise de Chaldée, je dois vous rappeler en quelques mots les principales causes de ses malheurs.

« Depuis quelques années, la peste se joignant à la famine avait fait d'horribles ravages dans la contrée, éteint un grand nombre de familles catholiques, dépeuplé les monastères, décimé les rangs d'un clergé peu nombreux, et enlevé à la consolation du malheureux troupeau, son premier pasteur, Mgr. Coupperie de sainte et vénérée mémoire. Mais ce n'était là que le commencement de nos maux. La tyrannie d'un homme devait consommer notre ruine que deux terribles fléaux avaient déjà si avancée. Muhammed gouverneur de Ravandos, profita de la stupeur et de l'épuisement où tant de calamités avaient jeté les provinces voisines de ses états, pour grossir ses trésors et étendre sa domination. Toutes ses conquêtes furent signalées par des massacres; comme le fanatisme dirigeait les coups de sa cruelle épée, les victimes de son choix étaient toujours les moines et les chrétiens; rien ne man-

quait à sa joie quand il pouvait brûler avec l'église le prêtre qui la desservait : les plus belles ruines pour lui étaient celles qui servaient de tombeau aux pauvres religieux ensevelis sous les décombres de leur monastère. Partout où il y avait de l'or à prendre ou du sang chrétien à verser, on était sûr de le voir accourir avec ses farouches soldats ; il quittait rarement un village qui lui avait résisté, sans y laisser l'incendie; l'esclavage attendait tout ce que la mort n'avait pas moissonné. Je n'ajouterai plus qu'un trait à cette épouvantable histoire : à la prise d'Azah, gros bourg de la Mésopotamie, les enfants des deux sexes furent presque seuls exceptés du massacre général. Peut-être eût-il mieux valu pour ces jeunes orphelins périr avec leurs mères. Comme ils étaient trop faibles pour se rendre à pied aux lieux où ils devaient être esclaves, on les entassa liés les uns sur les autres dans de grands paniers, dont on chargea un nombre considérable de chameaux. Ces infortunés moururent presque tous dans le trajet. Ceux qu'on retira vivants du milieu des cadavres, furent, ou vendus sur les marchés de la Perse, ou enfermés dans le château de Ravandos.

« Le tyran Muhammed ne fut guère moins fatal à sa famille qu'aux vaincus; on en jugera par les faits suivants. Il a fait étrangler l'aîné de ses enfants ; le second est mort dans les cachots ; le troisième, déjà en prison, était menacé du sort de ses frères, quand sa mère alla demander grâce pour son dernier fils. « Si vous voulez son cadavre, répondit Muhammed, je vous l'accorde à l'instant ; mais si vous continuez à me demander sa vie, je vous donnerai à tous deux le même tombeau. » En effet, il finit par faire mourir dans la même prison le fils et la mère. Il lui restait une fille unique encore au berceau ; la pauvre enfant eut le malheur de troubler de ses cris le sommeil du tyran : il se lève furieux, prend sa fille et le berceau,

et les jette par la fenêtre dans le fleuve qui baigne les murs de son palais. Depuis lors, si Muhammed fut encore importuné par quelque cri dans le silence de la nuit, ce ne dut être que par le cri du remords.

« Le corps de ce monstre n'était pas moins difforme que son âme était noire : petit, maigre, bossu, manquant d'un œil, estropié d'une jambe, et privé d'un bras, il semblait fait pour réunir en sa personne tous les traits dont se compose une laideur achevée. Le seul service dont le pays soit redevable à sa barbarie, est de l'avoir purgé des bandes de pillards et d'assassins qui l'infestaient. Quiconque portait la main sur le bien d'autrui, avait le bras coupé ; on courait même risque de perdre les yeux, si on était seulement soupçonné de jeter un regard d'envie sur la propriété de son voisin. Aussi Muhammed n'eut-il bientôt plus de rival et fut-il le seul voleur public de ses états.

« L'excès de ses brigandages en hâta la fin. La Sublime Porte ordonna aux deux Pachas de Diarbékir et de Bagdad de l'attaquer avec leurs forces réunies ; le tyran fut vaincu, assiégé dans sa meilleure forteresse, pris et envoyé captif à Constantinople.

« Sa chute fut le signal de la délivrance pour un grand nombre d'esclaves chrétiens ; pour quelques autres, elle ne fit qu'échanger leurs fers. Tandis que ces derniers, un instant redevenus libres, s'en allaient par joyeuses caravanes consoler leurs familles en deuil, ils furent rencontrés par les soldats du Pacha de Bagdad, ceux mêmes qui venaient de les délivrer, et qui en firent indignement leur proie. Il fallut sous ces nouveaux maîtres reprendre le chemin de la captivité. Arrivés à Bagdad, ils furent partagés entre les chefs, donnés en payement aux soldats, ou vendus comme un vil bétail. Leur foi ne fut pas plus respectée que leur liberté. A ceux que la séduction ni les menaces n'ont pu rendre infidèles à Dieu, on a fait subir les plus indignes

traitements et jusqu'aux tortures : on devait s'attendre à des apostasies ; cependant il est encore aujourd'hui un certain nombre de ces captifs qui rendent au milieu de continuelles épreuves, un glorieux témoignage à Jésus-Christ.

« Parmi ces malheureux que la servitude venait de ressaisir, se trouvait une jeune femme, nommée Marie, qui avait été enlevée à son époux sur les ruines d'Azah. Elle fut conduite au palais du Pacha, et là, quatre ans s'écoulèrent encore pour elle dans les soupirs et dans les larmes, sans qu'elle consentît, pour adoucir son sort, à répondre aux vœux de son maître qui la pressait de se faire musulmane. Cependant, née au sein de l'hérésie, elle ne possédait pas le trésor de la foi dans toute sa pureté ; mais Dieu qui avait sur elle des vues de miséricordieuse tendresse, lui donnait ce courage qu'on ne puise pas dans l'erreur. Depuis qu'elle était retombée dans les fers, son mari avait usé inutilement à les rompre, sa fortune et sa vie : le Pacha restait sourd à toutes les prières, et refusait toutes les rançons. Enfin lassé de l'inutilité de ses démarches et comme en désespoir de cause, le malheureux époux vint dans notre église se jeter aux pieds de la *Mère des Douleurs*, lui rappela que celle pour qui il l'implorait, portait son nom béni, et promit, en accompagnant ce serment de ses larmes, qu'il embrasserait la foi catholique, le jour où son épouse serait délivrée.

« Tandis qu'il était encore prosterné devant l'image de Marie, cette douce *Consolatrice des affligés* inspirait à M. Vidal, consul français, la pensée d'intervenir auprès du Pacha en faveur de la captive. Cette fois plus d'obstacles ; les portes du sérail s'ouvrirent comme par enchantement devant l'esclave chrétienne, qui n'en franchit le seuil que pour voler à l'autel de sa libératrice, et faire devant son image, avec son heureux époux, profession solennelle de notre foi. Ce jour fut pour nos fidèles de Bagdad un

jour de fête : tous proclamaient la puissance de la Mère de Dieu, et bénissaient d'une commune voix le digne consul qui fait un si bel usage de son crédit et de son autorité.

« C'est presque à ce seul fait que se borne tout ce que j'ai de consolant à vous dire sur notre mission. Des pièces authentiques que j'ai été à même de consulter, attestent que la population catholique en Chaldée décroît dans une proportion désolante : tant de fléaux l'ont décimée qu'à peine en reste-t-il un septième. Et ce faible débris, de quoi se compose-t-il? de pauvres gens et d'opprimés, sans considération, sans appui, sans espérance... Leurs églises, je parle de celles qui ne sont pas encore tout-à-fait en ruines, n'ont ni ornements ni vases sacrés; c'est un dénûment absolu. Les prêtres, pour la plupart, n'ont pas même de bréviaire; quand ils veulent réciter l'office, ils vont à l'église chercher un vieux bréviaire en lambeaux, dont chacun se sert à son tour. Il n'y a dans tout le pays ni séminaire, ni collége, ni livres imprimés en caractères chaldaïques; la jeunesse, quoique douée des plus heureuses dispositions, grandit dans l'ignorance; des chrétientés considérables n'ont pas même une fois par an la visite d'un prêtre. Dans cette détresse que nulle expression ne saurait rendre, vers qui notre Eglise porte-t-elle un regard d'espérance? Vers vous, Messieurs les Associés de la sainte Œuvre. Elle compte sur vos prières pour obtenir les apôtres qui rallumeront le flambeau de sa foi, elle attend de vos seules aumônes la restauration de ses temples où elle bénira Dieu de votre charité.

« Daignez agréer dès aujourd'hui l'expression de sa reconnaissance pour des bienfaits qui iront toujours croissant, mais qui auront peine à égaler ses immenses besoins.

« † Isaia de Giaccobe.

Extrait d'une lettre de Mgr. Mazlum, Patriarche grec-Catholique d'Antioche, etc. aux membres du Conseil central de Lyon.

« MESSIEURS.

« Aux premiers siècles, l'Eglise grecque, soumise alors à la primauté de Rome, comprenait dans une commune unité de foi, de discipline et de liturgie tous les peuples de l'Orient. Comme en Europe, les idiomes nationaux étaient divers; mais pour tous les chrétiens la langue ecclésiastique était la même, celle qu'avait consacrée en s'en servant la plupart des écrivains inspirés de la nouvelle loi; des rits uniformes étaient seuls en usage, ceux qu'on avait reçus par tradition apostolique. Alors pour louer et bénir son Dieu l'Orient tout entier n'avait qu'une voix; c'était comme au temps où l'innombrable famille de Noé n'avait pas encore élevé la tour de confusion.

« L'erreur ne tarda pas à diviser ce que la vérité tenait si admirablement uni. Les Chaldéens devenus sectateurs de Nestorius, les Syriens, les Arméniens et les Cophtes égarés par les doctrines d'Eutichès, rejetèrent, soit haine, soit mépris, avec les croyances de l'Eglise grecque, leur mère, l'idiome qui avait servi jusques-là à les exprimer. Pour des communions qui ne s'étendaient pas au de-là d'une province ou d'un état, c'était bien assez d'une langue nationale. L'hérésie, fruit de l'orgueil individuel, a toujours tendu de sa nature à isoler l'homme et à tout amoin-

drir par le morcellement. La majesté d'un caractère universel ne sied bien qu'à ceux qui sont organes et représentants d'un Dieu infini. Bientôt il fallut aussi tronquer les rits anciens qui condamnaient ouvertement les nouveaux symboles, et ajouter au culte des cérémonies aussi inconnues à nos pères que les doctrines récentes étaient étrangères à leur foi.

« Restait encore dans l'unité cette Eglise grecque, qui depuis longtemps donnait naissance à tant de novateurs : elle ne rompit avec Rome qu'au dixième siècle, époque où elle consomma son schisme, conservant toutefois avec une scrupuleuse fidélité son antique liturgie.

« L'église catholique avait dû refuser sa communion à des peuples obstinés dans leurs funestes erreurs; mais elle ne pouvait cesser de les aimer ; les calamités publiques qui fondirent sur eux, semblaient les lui rendre encore plus chers ; elle veillait de loin pour recueillir et sauver au moins quelques débris de cet immense naufrage.

« A sa tendre sollicitude, quelques hérétiques reconnurent enfin leur mère, et se soumirent à son enseignement. Mais renoncer à leur langue nationale, à leurs rits particuliers, pour revenir à la liturgie grecque qu'ils avaient jadis rejetée avec mépris, ou se plier au culte latin qui leur était totalement étranger, eût été un sacrifice trop onéreux. Pour aplanir à ces enfants égarés le chemin du retour, Rome leur permit de conserver ceux de leurs usages qui n'étaient pas contraires à sa foi, et, dans la plénitude de son autorité, elle donna aux différentes églises des supérieurs de leur nation, qui administrent avec le titre et les pouvoirs de Patriarches.

« Delà, les six divisions dans lesquelles sont classés les catholiques de l'Orient, Grecs, Arméniens, Chaldéens, Syriens, Cophtes et Maronites. Chacune de ces nations a son rit propre, sa langue ecclésiastique, sa discipline et ses

droits; toutes se confondent dans l'unité de doctrine, dans les liens de la même charité, dans la soumission commune à la *Chaire principale*. Puissent ces simples notes être à vos yeux un gage de ma reconnaissance et de celle de mon troupeau.

« † MAZLUM, *Patriarche d'Antioche, etc.*

Extrait d'une lettre de Mgr. Vilardell, Délégat apostolique du Liban, aux Associés de la Propagation de la Foi.

Antoura, 1841.

« MESSIEURS,

« La mission que m'avait confiée le Saint-Père en me nommant son Visiteur apostolique en Chaldée, est enfin remplie. J'étais parti d'Alep le 5 janvier, avec la caravane de Bagdad, et c'est le 3 septembre, après huit mois de courses et de périls, que j'ai revu le Liban. Comme le navigateur rentré au port et qui, les yeux fixés sur l'Océan, aime à se rappeler les tempêtes et les écueils de la traversée, qu'il me soit permis de reporter mes regards sur les contrées que j'ai parcourues, sur ces déserts qui sont comme la mer du continent. Quel sentiment pénible on éprouve à la vue du déplorable état de ces régions autrefois si florissantes! Cependant les eaux du Tigre et de l'Euphrate arrosent toujours leurs solitudes, elles y porteraient encore la richesse et la fécondité, si un bras puissant enchaînait l'Arabe vagabond qui les infeste impunément par son brigandage. On ne marche dans ce pays déchu qu'en-

touré d'imposants souvenirs : là brillait le trône antique du grand empire des Assyriens, ici s'élevait au milieu d'opulentes cités, Palmire, bâtie par Salomon et reconstruite par les Romains; cette reine de l'Orient, presque ensevelie sous les décombres, frappe encore d'étonnement le voyageur qui s'arrête un instant sur ses ruines. Jadis des routes sûres et commodes aidaient aux relations commerciales de la Phénicie et de l'Arménie avec la Chaldée; une population immense couvrait ces plaines maintenant désertes qui, pour reverdir sous la rosée du ciel, n'auraient besoin que des sueurs de l'homme. Où sont tant de monuments et de générations antiques? comment ce jardin de l'Asie s'est-il changé en sables monotones? Un vent violent du midi, un vent qui s'éleva de la Mecque et de Médine a flétri ces fleurs que la civilisation et la foi avaient de concert fait éclore. Depuis lors, l'Arabe indompté règne seul au milieu des ruines qu'il a faites et désole par ses brigandages une terre autrefois si hospitalière.

« Ce peuple de *voleurs* (c'est la signification arabe du nom de *Sarrasins*) est, dit-on, rigide observateur de sa parole; mais outre qu'il la donne rarement, il y manque quelquefois, et quand il la garde c'est le plus souvent par l'espoir d'une récompense. Pour le connaître à fond il suffirait de consulter la Bible qui en a tracé un portrait dont l'histoire même contemporaine ne vérifie que trop l'exactitude; aujourd'hui, comme au temps du peuple juif, l'Arabe est toujours le fléau de ses voisins et élève entre des nations amies une barrière que les plus intrépides ne franchissent jamais sans effroi.

« Néanmoins un jour viendra où la société s'affranchira de ce joug et de ces entraves : ce sera quand la religion aura repris ses droits sur ce peuple infidèle. Jadis elle lui fut annoncée. Ne sont-ce pas des rois de l'Arabie qui vinrent les premiers adorer l'Homme-Dieu dans son berceau? Ce

désert a retenti des premiers accents des Apôtres au sortir du Cénacle; S. Jude y porta le flambeau de la foi : mais hélas! cette nation ferma bientôt les yeux à la céleste lumière. Ne les rouvrira-t-elle jamais? le soleil de la civilisation chrétienne ne se lèvera-t-il plus sur ces hordes à demi-sauvages? la loi de Mahomet les retiendra-t-elle toujours dans ses liens de mort? Pour moi, j'espère de la divine Providence que le temps du salut n'est pas éloigné pour les Arabes. Quand je considère combien d'ouvriers évangéliques ont depuis peu pris leur vol vers la Polynésie, la Nouvelle-Hollande, l'Algérie et l'Abyssinie, contrées où la foi était inconnue ou depuis longtemps oubliée, j'ai confiance que le Seigneur soufflera dans l'âme de quelque apôtre le zèle qui doit enfin convertir les Sarrasins. Eux aussi viendront à leur tour puiser une vie meilleure dans le sein de celui qui est la voie de tout ce qui s'égare, comme il est le Père de tout ce qui existe.

« ... Le 4 mai, je repartis de Bagdad pour *Mossul;* quelques jours après nous franchîmes le *Grand-Zab*, sur un point où ce fleuve est excessivement large et d'un cours très-impétueux. Il fallut, faute de pont, le traverser sur deux outres liées l'une à l'autre et remplies d'air. On imagine aisément la frayeur qu'inspire cette espèce d'embarcation, frayeur qui s'accroît encore par les cris étranges et lamentables des conducteurs de la nacelle; ils implorent par ces lugubres clameurs l'assistance de je ne sais quelles divinités.

« Nous avons successivement visité *Kerkouk*, siége d'un archevêché chaldéen catholique, qui compte cinq cents fidèles et trois églises, et *Ancava*, chrétienté de sept cents âmes avec un oratoire aussi pauvre que le troupeau qui s'y rassemble. A une demi-lieue au sud de cette dernière ville, on voit les ruines d'*Arbelles*, célèbre par la victoire d'Alexandre-le-Grand sur Darius. Plus loin, nous nous

détachâmes de la caravane pour porter quelques consolations à un village composé de cinq cents catholiques : outre deux chapelles dans le plus complet dénûment, nous y vîmes un tombeau en marbre qui serait, à en juger par son inscription antique, le sépulcre de Ste Barbe. Dans tous ces lieux la détresse de nos frères est extrême ; j'ai cru interpréter le vœu de votre charité en accordant une assez forte somme à leurs pressants besoins. Enfin, après seize jours d'un périlleux voyage, sur les rivières et les lacs, par des routes que les Turcs rougissent souvent du sang des pèlerins, après avoir parcouru la plaine où selon l'opinion la plus accréditée fut autrefois *Ninive,* dont il ne reste aucun vestige, nous traversâmes le Tigre et entrâmes à Mossul. Je ne dirai rien de la situation et de l'importance de cette ville ; les géographes modernes l'ont assez bien décrite sous ce rapport. Un seul fait vous fera connaître où elle en est sous le point de vue ecclésiastique. Les catholiques de Mossul possèdent cinq belles églises qui ne laisseraient rien à envier à leur piété, si elles ne servaient en même temps au culte des hérétiques. Cette communauté de temples est pour nos frères une source de tracasseries incessantes, que leur suscitent les sectaires plus riches que nos chrétiens et par conséquent plus puissants dans un pays où la vénalité domine. A mon arrivée, l'Archevêque venait de vendre son cheval pour payer une de ces injustes avanies.

« J'ai eu, à Mossul, plusieurs conférences avec les Archevêques de *Diarbékir* et de *Kerkouk*, et les Evêques d'*Amadia*, de *Mardin* et de *Sared;* les affaires ecclésiastiques ont été traitées entre nous avec le plus religieux accord. Chacun de ces prélats m'a présenté l'état de son diocèse et je me fais un devoir de le transcrire ici :

Diocèses,	prêtres,	églises,	âmes,
Bagdad et Mossul réunis,	19	10	6,800
Diarbékir,	5	3	600
Amadia,	24	22	2,500
Djezireh,	10	9	1,634
Sared,	15	12	1,548
Kerkouk,	15	9	1,705
Mardin,	2	1	391
Total, 8. diocèses,	90 pr.,	66 égl.,	15,178

« D'après ce tableau, on voit que les Chaldéens, répandus sur une si grande étendue de pays, sont cependant fort peu nombreux; c'est une petite famille, mais ses excellentes dispositions et son attachement inébranlable au Saint-Siége nous font espérer que le Seigneur la multipliera. Vous aurez sans doute remarqué avec une douloureuse surprise combien le chiffre de la population catholique est peu en rapport avec celui des diocèses et des églises; cette affligeante disproportion est la même, à peu de chose près, dans les autres chrétientés de l'Orient. Les Maronites sont les plus nombreux : il faut dire aussi que n'ayant jamais rompu les liens qui les attachent au centre de la catholicité, ils ont dû puiser dans cette union féconde le principe de vie qui les distingue de leurs frères moins fidèles et moins heureux. Les autres églises sont revenues à l'unité successivement et à divers intervalles; le retour de la plus grande partie ne date que de deux ou trois siècles; l'abjuration de plusieurs ne s'est même accomplie que de nos jours. Quand nous sera-t-il donné de voir les autres brebis égarées rentrer aussi dans le bercail du bon Pasteur?

« De Mossul, je me dirigeai vers le monastère de saint Hormisdas, dont les religieux m'édifièrent beaucoup par la sainte austérité de leur vie : comme autant de *Colombes cachées dans le trou de la pierre*, ils passent une grande

partie du jour et de la nuit à chanter les louanges du Seigneur ; le reste du temps, ils s'occupent dans leurs grottes à l'étude et à la prière (1). J'en repartis trois jours après,

---

(1) Ce couvent, aujourd'hui le seul en ces contrées qui soit habité par des Religieux catholiques, fut fondé l'an 630 par un moine Nestorien, appelé Jean Hermès, et resta au pouvoir de sa secte, jusqu'en 1730. A cette époque, toute la Communauté, composée d'une cinquantaine de membres, mourut de la peste qui ravageait le pays. Ce n'était plus qu'une solitude pleine de lugubres souvenirs, lorsque en 1809, un nommé Gabriel Dambo, natif de Mardin et qui, en 1832, a été tué au saccagement d'Alcoche, appela de nouveaux cénobites dans ces cellules abandonnées. Bientôt il se vit à la tête d'une soixantaine de disciples, catholiques comme lui et vivant en commun sous la règle de S. Antoine. C'est à une lieue d'Alcoche, sur le penchant d'un coteau stérile qu'est situé le monastère. Les cellules, misérables grottes grossièrement creusées dans le sein de la montagne, sont distribuées çà et là, sans ordre et sans goût. L'église seule est bâtie sur une petite plate-forme. Pour s'y rendre aux heures de la prière, les moines sont exposés à toute l'intempérie des saisons; et que d'accidents n'ont-ils pas à craindre, surtout en hiver, pendant les ténèbres de la nuit, lorsqu'ils suivent en tâtonnant et déjà affaiblis par l'âge ces sentiers étroits, tortueux, glissants et couverts de neige? L'été a aussi pour eux ses privations et ses souffrances : comme ils n'ont pour boire que l'eau des pluies recueillie avec soin dans de vastes citernes, il arrive quelquefois que toute leur provision se corrompt sous un ciel brûlant et sur une montagne exposée au midi. En vérité, on ne pouvait choisir pour un couvent un site plus ingrat. Mais c'est sans contredit à tous ces inconvénients que nous devons sa conservation : s'il eût été d'un accès plus facile et d'un séjour plus commode et plus gracieux, nul doute que depuis longtemps nos chrétiens n'en seraient plus possesseurs; les Turcs n'auraient pas manqué de prétextes pour en chasser de pauvres moines et convertir leur chapelle en mosquée. Tel a été du moins le sort des principales églises du pays : il n'en est resté au pouvoir des Chrétiens, que ce que les Musulmans n'ont pas jugé digne d'être pris.

et poursuivant ma route vers le Tigre, je visitai Djezireh qui s'élève au sein d'une île formée par ce fleuve, Azah naguère livrée au fer et aux flammes par le féroce pacha de Ravandos, Mardin qui forme une chrétienté considérable malgré les vexations de tout genre qu'on lui suscite, Orfa, l'antique Edesse si célèbre dans l'histoire des Croisades et qu'on donne pour la patrie d'Abraham, et Antioche qui fut le premier siége de saint Pierre et la métropole de tout l'Orient. Que les jugements de Dieu sont profonds! Antioche où les disciples du Sauveur reçurent pour la première fois le nom de chrétiens, ne compte pas aujourd'hui dans ses murs un seul catholique! Il n'en est pas ainsi de Latakia (Laodicée) autrefois sa rivale; j'y trouvai trois cents fidèles avec deux églises, l'une pour les Latins, l'autre pour les Maronites. Enfin j'arrivai au centre de ma Délégation, situé entre Zuc et Antoura, deux villages du Liban : il y avait huit mois que j'en étais parti.

« Avant de terminer cette lettre, permettez-moi d'ajouter une réflexion qui dans ce long voyage, se gravait à chaque pas plus profondément dans mon esprit. Chargé par vous de distribuer une partie de vos aumônes, je puis rendre témoignage du bien qu'elles font, il est incalculable. Avec vos secours le clergé catholique pourvoit à la dignité du culte, bâtit de nouveaux sanctuaires, fonde des séminaires et des colléges, répand avec de bons livres l'instruction et la piété, ferme des plaies qui semblaient ne devoir jamais guérir. Si des jours meilleurs promettent de se lever bientôt sur nos frères d'Orient, c'est votre Œuvre après Dieu qu'il en faudra bénir.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« † JEAN, *Archevêque de Philippes, délégat apostolique du Liban.*

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

Aucune des bénédictions qui consacrent une œuvre sainte et sont pour elle un gage de prospérité, ne manquera désormais à l'Association. Après le Saint-Père qui la proclamait naguère l'ornement de l'Eglise et la consolation de son pontificat, Nosseigneurs les évêques la signalent à l'envi au zèle de leur clergé et à l'émulation de leurs troupeaux, les vicaires apostoliques s'en font les prédicateurs au sein même de l'infidélité, les missionnaires dont elle est l'unique trésor, lui renvoient tout l'honneur de leurs conquêtes évangéliques ; de toutes parts les chrétientés naissantes l'appellent leur mère et l'invoquent comme leur espérance; les martyrs enfin s'agenouillant sur le lieu du supplice, prient avec reconnaissance pour ces frères d'Europe dont la charité leur a transmis le flambeau de la foi, et leur font hommage en mourant des couronnes qu'ils vont recevoir. A ce concert de vœux et de suffrages, de nouvelles voix se sont encore récemment unies, et nous devons joindre aux noms vénérés de tant de Prélats qui ont recommandé l'Œuvre, ceux de Nosseigneurs les Archevêques de Bordeaux, de Messine et de Verceil, les Evêques de Digne, de saint Brieuc, de Lanciano, de Policastro, d'Oria et de Ventimile.

Nous transcrivons avec une joie qui sera partagée par nos lecteurs l'extrait suivant d'une lettre de Mgr. Borghi, vicaire apostolique du Thibet.

« Permettez-moi de vous signaler les progrès sensibles que votre Œuvre a faits parmi nous : partout où nous avons pu la faire connaître, elle a été accueillie avec trans-

port. Très-peu de catholiques indigènes, quoique l'immense majorité d'entre eux ne soit composée que de pauvres gens, ont refusé d'inscrire leur nom et de donner leur denier. Quelle consolation pour nous, du fond de l'Asie, d'être ainsi unis de prières et d'aumônes avec nos frères d'Europe! Dans mon dernier voyage, en arrivant aux monts Himalaya, à plus de cent soixante lieues d'Agra, je trouvai dans un village environ soixante ou soixante et dix catholiques, tous pauvres soldats Irlandais : aux premiers mots que je leur dis sur la Propagation de la Foi, je reçus d'eux quatre-vingt-cinq francs pour cette Œuvre. Aux deux fêtes par vous désignées, les messes pour les Associés se célèbrent avec autant de pompe que nous en pouvons mettre. »

Le 9 juin 1841, Mgr. le Vicaire apostolique de Siam écrivait à MM. les membres du conseil central de Lyon :

« Vous avez désiré, Messieurs, qu'on célébrât tous les ans dans chaque mission un service solennel pour les Associés défunts : nous avons répondu avec joie et empressement à une aussi juste demande. Avant de connaître vos vœux à ce sujet, la reconnaissance de nos missionnaires les avait autant que possible prévenus; *ils n'offraient pas moins de mille messes, tous les ans*, pour cette admirable et si méritante Association. Et pour qui offririons-nous le divin sacrifice, si ce n'est pour ces bons chrétiens d'Europe dont les aumônes sont notre unique ressource et dont les prières attirent sur nos travaux ces grâces qui font fructifier le zèle? »

Extrait d'une lettre de Mgr. Retord, évêque d'Acanthe et vicaire Apostolique du Tong-King occidental, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères — 27 mai 1841 :

« Vous avez appris mon retour et mon heureuse arrivée dans ma mission, accompagné de trois nouveaux confrères dont l'un était destiné pour le Tong-King oriental, un autre pour la Cochinchine et le troisième pour mon vicariat (1). Nous débarquâmes dans la nuit du 16 janvier.

« Après avoir voyagé trois jours pieds nus dans l'eau et dans la boue, j'arrivai en paix à mon palais épiscopal, je veux dire ma hutte couverte de paille. Peu de jours après nous apprîmes la nouvelle de *la mort du tyran Minh-Menh* qui durant l'espace de dix ans avait si cruellement opprimé le royaume anamite. Ce fut le 20 janvier dernier qu'il cessa de vivre. Nous espérions que sa mort serait pour nous et notre sainte Religion, le commencement d'une ère plus heureuse et plus tranquille ; mais nos espérances ont

(1) Le premier de ces trois missionnaires était un religieux dominicain, espagnol, venu de Manille ; le second, M. Jean-Paul Galy, du diocèse de Toulouse, parti de France en mai 1838, arriva à Macao sur la fin de la même année. Il était destiné pour la Cochinchine ; mais ne pouvant, à cause de la violence de la persécution, entrer alors dans cette mission, il fut envoyé dans celle de Siam, où il resta environ un an. En 1840, Mgr. le Vicaire apostolique de Cochinchine ayant écrit au Procureur des missions, pour demander deux prêtres, M. Galy s'offrit aussitôt et revint à Macao attendre l'occasion de s'embarquer. Il y était encore lorsque Mgr. Retord arriva dans cette ville, et ce prélat consentit à l'emmener avec lui. Le troisième, M. Siméon-François Berneux, du diocèse du Mans, était arrivé à Macao depuis peu : il était destiné pour la Mission du Tong-King occidental.

été frustrées. Son fils aîné, qui lui a succédé le 10 février, sous le nom de *Thiron-Tri*, faisant toujours condamner à mort les confesseurs arrêtés sur la fin du règne précédent, nous avons compris que son intention était de continuer, sans changement aucun, le système de persécution si atrocement suivi par le Néron asiatique.

« Ces actes joints à la réputation de dépravation et de cruauté que s'est faite le nouveau souverain, ne laissèrent bientôt plus de doute dans nos esprits. De leur côté, les mandarins recommencèrent leurs recherches contre les Missionnaires et leurs vexations contre nos chrétiens. Le trop fameux Trinh-Quang-Khanh, ce gouverneur de la province de Nam-Dinh à qui *Minh-Menh* avait imposé l'obligation de prendre le Révérend Père Hermozilla, mit plus que jamais tous ses espions en campagne, et finit par découvrir la retraite de MM. Galy et Berneux. Ces deux chers confrères étaient alors dans le village de Phuc-Nhac : je les avais laissés ainsi près de la mer, afin qu'ils pussent plus aisément s'embarquer pour Xu-Nghê (1) à la première occasion. Déjà la barque qui devait les y conduire était prête, et dans la nuit du lundi au mardi de Pâques ils devaient se rendre sur le rivage et partir, lorsque le jour même de cette grande solennité, au moment où ils venaient de célébrer la sainte messe, ils virent leur habitation cernée par cinq cents soldats ayant à leur tête le grand mandarin de Nam-Dinh. Toute fuite leur était impossible : ils n'eurent pas même le temps de se jeter dans les retraites souterraines qu'on leur avait préparées d'avance. Avec eux furent arrêtées dix-neuf personnes, et de ce nombre étaient

(1) C'est le nom d'une province du Tong-King voisine de la Cochinchine.

deux religieuses et une femme chrétienne déjà avancée en âge. Nous avions à Phuc-Nhac quelques étudiants en latinité ; ils sont en fuite.

« Dans la nuit du dimanche au lundi les Missionnaires furent portés en cage à la ville de Vi-Hoang, les autres prisonniers y furent conduits la cangue au cou. Un jeune servant de la maison de Dieu, arrêté aussi dans la province de Nam-Dinh, a été mis au cachot pour la foi qu'il a confessée et confesse encore avec courage. Chaque jour ce sont de nouveaux blocus et de nouvelles arrestations. Mais je dois dire que ces désastres ne sont pas sans consolations pour l'Eglise, car sur une foule de néophytes tombés au pouvoir des persécuteurs, il n'y a eu que deux apostats ; tous les autres, même ceux qui ont obtenu à prix d'argent leur mise en liberté, ont protesté devant les mandarins qu'ils tenaient plus à la foi qu'à leur vie. Les prisonniers qui ont été conduits à Vi-Hoang avec MM. Galy et Berneux, ont beaucoup souffert, principalement les deux religieuses : leur sentence n'est pas encore prononcée, nul ne peut prévoir quelle en sera la rigueur. Pour nos deux confrères, le roi a donné ordre de les transférer dans sa capitale, où ils doivent maintenant être arrivés. Quelle est l'intention du prince en les appelant à Phu-Xuan? Nous n'en savons rien encore. M. Galy apprenant que les mandarins, dans leur rapport au roi, le faisaient passer pour le Révérend Père Hermozilla, s'est contenté de répondre : Si je meurs à sa place, je prendrai aussi possession du ciel sous son nom.

« Ce nouvel orage coïncidait justement avec l'époque que j'avais assignée au Révérend Père Hermozilla, pour venir auprès de nous recevoir la consécration épiscopale. Je lui écrivis aussitôt de différer son voyage; mais quand ma lettre parvint au lieu de sa résidence, il était déjà en mer ; en sorte qu'il se trouva sur le théâtre même de la persécution lorsqu'il apprit qu'elle avait éclaté. Jugez de

ses craintes et de celles des personnes qui l'accompagnaient, surtout si vous considérez que dans ce moment les mandarins de Nam-Dinh bloquaient tous les jours deux ou trois villages, pour s'assurer s'il n'y avait pas encore quelque européen dans la province. Après avoir surmonté mille obstacles et échappé à mille dangers, il arriva, le 23 avril, chez M. Jeantet qui venait déjà de donner asile à M. Charrier et à moi. Le lendemain, M. Marette vint aussi nous rejoindre. C'est assisté de ces fervents confrères, que j'ai sacré Mgr Hermozilla. Cette cérémonie eut lieu le 25 avril dans une hutte couverte de paille, dans un village situé sur le bord d'une épaisse forêt, afin qu'en cas de danger imminent nous pussions nous y réfugier. Vous pouvez bien vous imaginer que la solennité de cette cérémonie ne fut pas pompeuse. Presque aussitôt après, sa Grandeur est repartie pour aller conférer le caractère épiscopal à son coadjuteur, car ici il faut se hâter d'imprimer l'onction sainte sur d'autres fronts, quand notre tête est peut-être à la veille de tomber sous le fer des bourreaux.

« † Pierre-André, *évêque d'Acanthe.*

M. de Maistre, missionnaire apostolique, écrivait de Macao, à l'un de ses amis, le 24 mai 1841 :

« Il est bien vrai que des lettres de Cochinchine, venues par la voie de Singapor, nous ont annoncé la mort du roi et fameux tyran *Minh-Menh;* mais ces mêmes lettres nous apprennent que celui de ses fils qui doit lui succéder possède peut-être encore plus de méchanceté, de barbarie et de férocité que son père. Que la volonté de Dieu soit faite ! Espérons toutefois qu'après la violente tempête qui a désolé et désole encore la terre anamite, le calme renaîtra enfin, et que le sang de tant de martyrs dont elle a

été arrosée, obtiendra le pardon de ses crimes et fléchira la colère divine.

« Au mois d'avril, M. de Chamaison s'est embarqué pour Syngapore, d'où il tâchera d'entrer en Cochinchine avec MM. Miche et Duclos. Ainsi, de quatre que nous étions je reste seul, isolé ici, au moins pour quelque temps. J'attendrai donc avec patience et résignation qu'une voie s'ouvre pour pouvoir pénétrer dans ma mission, et pour aller joindre ces chers confrères pleins de vigueur, de jeunesse et de zèle qui me précèdent. *Jean courut plus vite que Pierre*, et tous deux arrivèrent au tombeau du Sauveur. Peut-être mes confrères auront-ils obtenu la palme du martyre, avant que j'aie pu faire les premiers pas pour l'atteindre. J'entretiendrai du moins dans mon esprit le désir ardent, et croissant de jour en jour, de me consacrer sans réserve au service des missions, qui me deviennent d'autant plus chères qu'elles sont plus persécutées.

M. Miche, missionnaire Apostolique dont le nom se trouve cité dans la lettre précédente, nous a fait connaître en 1840 les graves évènements dont le Camboge était alors le théâtre : comme il le prévoyait avec douleur, nos chrétiens sont menacés d'en être les innocentes victimes. Les nouveaux détails qu'on va lire émanent de la même source et font suite à ce que les *Annales* ont déjà publié sur la destruction de Battambag. (Tom. XIII, p. 320.)

« D'après les lettres que je viens de recevoir de Bang-Kok, le Tong-King est en pleine révolte ; la guerre civile ravage la Cochinchine, et le Camboge anamite est tout en feu. Voici ce qui a donné lieu aux troubles qui inondent de sang le Camboge. Le roi de Cochinchine, poussé par je ne sais quel esprit de vertige, s'est mis en tête de

faire porter dans tous ses états le même costume. En conséquence, il a publié un édit pour forcer les Cambogiens à se vêtir comme le reste de ses sujets. A cette nouvelle, les esprits se sont exaspérés, au point qu'un soulèvement général a eu lieu en même temps sur tous les points du Camboge anamite. Les Cambogiens, qui formaient la majorité de la population dans la plupart des localités, ont fait main basse sur les Cochinchinois, massacré les mandarins et ceux qui ont tenté de leur opposer de la résistance. Dans la crainte d'être victimes d'une réaction, ils ont appelé à leur secours l'armée siamoise qui se tient sur les frontières depuis une année, épiant sans cesse l'occasion de se venger de l'émigration qui eut lieu l'année dernière à Battambang. Les soldats anamites se sont réfugiés dans les villes fortes, et, quoique en bien petit nombre, se défendent contre les forces réunies de Siam et du Camboge. Les Siamois se tiennent néamoins tellement assurés de la victoire, que le général a déjà écrit de Bang-Kock, pour consulter le roi sur les mesures à prendre pour transférer dans la capitale les nombreux ennemis qu'il cerne, et qui vont tomber entre ses mains.

« Au milieu de ces bouleversements, que deviendront nos pauvres chrétiens, que le prince rebelle entraîna à sa suite l'année dernière? S'ils sont repris par les Siamois, je crains fort qu'ils n'aient tous la tête tranchée, quoiqu'ils soient aussi innocents que moi de la révolution de Battambang. Ils ont émigré par force et sous peine de se voir massacrés par le vainqueur. Mais n'importe, la justice de ces pays n'est pas scrupuleuse. Quelques jours avant mon départ de Battambang, j'ai vu juger quelques-uns de ces émigrants, qu'on avait ressaisis. Sans examiner s'ils avaient pris une part active à la révolte, un mandarin, nonchalamment assis sur une natte, n'adressait que cette question aux prisonniers qu'on amenait devant lui : *As-tu suivi*

le prince? — Oui, mais je n'ai pas pris les armes, je n'ai cédé qu'à la violence. Et, là-dessus, sans autre forme de procès, le mandarin disait à ses gens : *Qu'on lui tranche la tête*, et on le décapitait à l'instant même. Cette opération se renouvelait si souvent, qu'en me rendant à la forteresse, je marchais toujours dans le sang, obligé de tenir mon mouchoir sous mon nez à cause de l'odeur fétide qu'exhalaient les nombreux cadavres abandonnés sur le lieu du supplice, jusqu'à ce que les vautours et les chiens n'eussent plus laissé que les os. Quand je me rappelle ces scènes d'horreur et de barbarie, je frémis en pensant que mes infortunés néophytes subissent peut-être maintenant le même sort.

« Vous avez dû apprendre l'arrestation de M. Taillandier à Canton. Il est maintenant rendu à la liberté. C'est l'amiral anglais, Elliot, qui, dans ses négociations avec les Chinois, a exigé la mise en liberté de notre compatriote.

L'esprit du lecteur se reposera avec satisfaction sur l'entrevue que des prêtres français, près de s'embarquer pour des missions lointaines, ont eue avec un jeune Cochinchinois.

« A Pouillac, nous rencontrâmes les Cochinchinois venus dernièrement en France et envoyés par le roi Minh-Menh, pour visiter ce royaume. Ils retournaient dans leur patrie, charmés du bon accueil qu'ils avaient reçu dans la nôtre. Nous conduisîmes dans notre chambre le plus jeune des quatre envoyés ; nous lui adressâmes différentes questions sur sa famille, sur son pays, sur la persécution qui afflige le Christianisme dans ces contrées. Il répondit à tout avec une rare présence d'esprit et une ingénuité admirable. Il nous dit que son père et sa mère étaient chrétiens ; qu'il avait été dès son enfance attaché aux grands

mandarins; qu'il attendait que l'âge de 25 ans (il en avait alors 19), lui permît de changer de position, et d'embrasser la religion de ses parents. Nous lui montrâmes un crucifix, qu'il baisa respectueusement, et qu'il voulut garder entre ses mains tout le temps de notre conversation. Il accepta, avec une joie inexprimable, quelques images que nous lui offrîmes pour son père et pour sa mère.

On lit dans les *Mélanges religieux*, recueil périodique qui se publie à Montréal, *Canada :*

« La mission de la Colombie va s'enrichir d'auxiliaires pleins de foi et de zèle ; MM. Langlois et Bolduc, jeunes prêtres du diocèse de Québec, viennent de passer ici, en route pour cette plage lointaine. Ils doivent s'embarquer à Boston, pour se rendre de là à Valparaiso, puis à leur destination, où probablement ils consumeront leur vie à l'œuvre si apostolique des missions. Ce sera un puissant renfort pour MM. Blanchet et Demers, dont les premières prédications ont eu tant de succès, qu'ils ne peuvent déjà plus suffire à cueillir l'abondante moisson que le Seigneur accorde à leurs travaux.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Six membres de la Société de Marie se sont embarqués à Londres dans le mois de novembre dernier pour la Nouvel-Zélande ; ce sont : Le P. Forest, du diocèse de Lyon, le P. Reigner, du diocèse de Nantes, le P. Grange, du diocèse de Grenoble, M. Lampila, du diocèse d'Alby, le F. Luc, du diocèse d'Angers, le F. Déodat, du diocèse de Lyon.

Dans le mois de janvier, un prêtre et six religieuses sont partis de France, pour la mission d'Agra, *Indoustan*.

Dix-neuf Missionnaires Lazaristes se sont embarqués sur un navire américain destiné pour la Nouvelle-Orléans. Cinq d'entre eux sont prêtres, trois autres aspirent à le devenir, onze sont simples frères. Ils vont se réunir aux membres de leur société, qui déjà sont au nombre de soixante-trois dans les Etats-Unis et la république du Texas. Après leur arrivée en Amérique, ils se sépareront pour aller renforcer les différentes missions qui sont en grand nombre depuis Ottawa et Ausalle, sur le cours supérieur de l'Illinois, près du lac Michigan, jusqu'au golfe du Mexique.

« Ces dix-neuf Missionnaires réunis appartiennent à plusieurs nations. La France, l'Amérique, l'Irlande, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie ont toutes fourni leur contingent à cette généreuse troupe, qui va, au péril de sa vie, travailler à la régénération d'un vaste continent. »

Pendant que ce Numéro des Annales était sous presse, nous avons reçu de nouveaux Mandements publiés en faveur de l'OEuvre : nous les devons à leurs Eminences les Cardinaux archevêque de Milan, évêque de Novare et évêque d'Arras, à Nosseigneurs les évêques de Rodez et de Verdun; et à MM. les grands-vicaires capitulaires de Tours. Heureuse l'Association qui obtient de si solennels encouragements! Bénis soient les Pasteurs à qui reviennent et la gloire de son extension parmi nous et le mérite du bien qu'elle opère au sein des plus lointaines Missions.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

COMPTE-RENDU

DE L'OEUVRE

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

1841.

A mesure qu'elle ajoute au nombre de ses années, notre OEuvre, bénie du ciel, multiplie ses progrès; c'est un fleuve qui devient toujours plus large, en s'éloignant plus de sa source; et de même que son dernier recensement effaçait les résultats qui l'avaient précédé, ainsi voit-elle aujourd'hui ce tableau s'abaisser à son tour devant un chiffre plus heureux. Comme par le passé, c'est à de solennelles recommandations qu'elle doit, après Dieu, la reconnaissance de ces accroissements. Aux accents que fit naguère entendre pour elle l'auguste voix de Pierre, cette voix dont les cris s'en vont frapper si loin, la bienveillance de l'Episcopat n'a cessé de répondre; et la parole des Pasteurs elle-même

n'a pas retenti vainement à l'oreille des troupeaux. Non-seulement elle a provoqué des souscriptions nouvelles, au sein des diocèses, enveloppés déjà dans le cercle de l'OEuvre ; mais elle a ménagé l'adhésion de provinces, restées jusqu'à ce jour étrangères à nos rangs ; et c'est ainsi qu'au moment où l'Espagne, appauvrie par ses malheurs, nous retirait, en gémissant, sa part de sacrifices, la Lombardie, ébranlée par un autre Ambroise, est venue nous offrir le concours de ses bienfaits. Où le zèle des Pontifes n'a pu faire des conquêtes, il a du moins soutenu la générosité. Aujourd'hui, comme hier, les offrandes nous arrivent de tous les vents du monde ; nos Chrétientés naissantes continuent à mêler leur tribut à celui de nos vieilles Eglises ; et telle est encore la gloire de notre humble trésor, qu'il s'alimente au milieu même des peuples qu'il soulage, et qu'en distribuant des secours à nos différentes Missions, il échange plus d'une fois entre elles de fraternelles aumônes.

Il faut le dire cependant ; si consolant qu'il soit, le terme, atteint par nos recettes, ne peut en être la limite. Tout ce que nous avons recueilli ne forme encore en nos mains qu'une goutte de rosée, et l'avenir nous appelle à combler des abîmes. Jamais peut-être la propagation de la foi, dont nous sommes les trop heureux auxiliaires, ne réclama de plus vastes libéralités, par un plus vaste essor. C'est peu que les Missions, objet déjà de notre appui, deviennent de jour en jour plus indigentes, en devenant plus fécondes ; que dans les cités du Levant, l'Eglise ait besoin de temples pour contenir ses néophytes, et d'institutions pour abriter les enfants confiés à ses soins ; que sur l'un et l'autre revers de ses grandes montagnes, sur les rives de la Colombie comme aux bords du Mississipi, l'Amérique multiplie sans mesure et les siéges épiscopaux et les stations apostoliques ; qu'aux lointains archipels

de la Polynésie, les moissons se hâtent toujours de blanchir plus abondantes, sous les sueurs des missionnaires; qu'enfin sur toutes les plages, où la croix est plantée, la vague de toutes les mers dépose, à chaque instant pour les labeurs ou le martyre, des prêtres généreux ou des vierges héroïques; voici qu'à ces contrées, où les semences de la foi germent avec tant de vigueur, viennent se réunir de nouveaux champs à défricher. Cinq vicariats apostoliques seront bientôt inaugurés, ou sur les terres Australiennes, ou dans le reste de l'Océanie. Au même instant, l'Afrique, déjà pressée en vingt endroits par les efforts de l'Eglise, s'étonnera d'être envahie sur de nouveaux rivages; et pendant que l'occupation de la Cafrerie complètera ses Missions du Cap, d'autres anges de paix porteront la parole divine aux noirs enfants de la Guinée. Telles sont les vues de la Providence; et, chose remarquable, presque tout est disposé pour leur accomplissement. La grâce tient ses rosées suspendues sur ces voies qu'elle nous ouvre; les peuples palpitent dans l'attente; les apôtres sont debout; Rome les a déjà délégués pour lancer le filet; qui sait même si les vents et les flots, initiés aux volontés de leur maître, ne frémissent pas impatients de pousser ces messagers de salut aux rives qui les appellent? Il ne manque plus qu'une chose : c'est le concours de la charité. On l'attend pour donner au missionnaire le navire qui l'emporte à sa destination; le pain, qui le nourrisse au désert; la croix qui doit être son levier pour soulever les peuples; et voilà notre modeste tâche. Voilà un surcroît de nécessité, qui, indépendamment de tout autre besoin, suffit pour nous prescrire une augmentation de largesses. Qu'arrivera-t-il si nous refusons, pour y subvenir, d'ajouter à nos aumônes? ou nous forcerons de prendre, pour accomplir ce dessein, sur nos anciennes ressources; et alors les autres Missions, déjà si faiblement soutenues, s'appauvriront à l'excès : ou

nous pourrons, avec ce projet, en arrêter d'autres, qui peut-être se préparent encore ; et alors notre indifférence ne serait plus qu'une économie sans honneur. Nous aurions chacun dans nos trésors quelques deniers de plus ; mais un vaste plan de Dieu serait déconcerté ; mais nous priverions l'Eglise d'un immense bonheur, et peut-être d'un sublime triomphe ; mais le Pontife suprême, sur les débris d'un grand espoir trompé, se repentirait de nous avoir crus généreux ; mais enfin des milliers d'âmes s'endormiraient dans l'erreur, jusqu'à ce qu'un jour se réveillant dans le courroux, elles vinssent accuser notre égoïsme, à la face même du monde. Ne serait-ce pas là payer trop cher le malheur d'être insensible et l'humble épargne d'une obole ?

Au reste nous ne devons jamais l'oublier : la charité ne s'épanche point ici comme un flot sans retour ; elle prend son reflux de ceux qui la reçoivent à ceux qui la dispensent ; et s'imposer des sacrifices pour assister nos Missions, c'est moins faire une générosité que prêter avec usure. Outre le ciel acquis par nos dons, plus largement encore que par ce *verre d'eau froide*, qui cependant peut en être le prix ; outre la part que nous prenons aux mérites de nos apôtres et de leurs néophytes ; outre les salutaires encouragements que nous apportent le récit de leurs combats et le tableau de leurs vertus : nous trouvons une compensation sublime de nos efforts, dans la religieuse gratitude et les fraternelles prières de ces chrétientés nouvelles. Il s'en faut en effet que les conquêtes de la croix ressemblent à celles du fer : la force dompte et soumet les peuples, elle ne sait les unir ; elle peut créer des concitoyens ; mais elle ne fait pas des amis : et nous ne voyons que trop souvent les nations qu'elle a rapprochées par ses lois, rester désunies par la haine, et déchirer de leurs divisions l'empire qui les rassemble. L'Eglise au contraire, non moins puissante et plus douce que le glaive, subjugue par la parole et lie par l'a-

mour ; multiplier sa famille, c'est pour elle augmenter une société de frères ; elle ne manque jamais de confondre dans une seule âme les peuples qu'elle confond dans une même croyance ; et du moment qu'elle les a mêlés ainsi dans l'unité du même cœur, il s'établit entre les uns et les autres, malgré les distances de lieux et les nuances de civilisation qui les séparent, un pieux échange de prières ou de bienfaits, fruit d'une sainte communauté de tendresse. Tous les âges du Christianisme nous offrent ce touchant spectacle ; et comme les fidèles des premiers siècles s'envoyaient d'Asie en Europe et d'Europe en Asie, avec le *baiser des saints*, l'assurance d'un religieux souvenir, ainsi voyons-nous encore une mutuelle correspondance de charité s'affermir, entre nos vieilles églises et celles que chaque jour elles enfantent sur de lointains rivages. Un même esprit, animant les unes et les autres, fait éclore en elles les mêmes pensées d'amour ; et notre cœur ne s'intéresse pas plus à nos frères des nouveaux mondes, que le leur ne s'intéresse à nous-mêmes. A mesure qu'ils les font entrer dans le divin bercail, nos missionnaires leur apprennent que, par delà les mers, d'autres brebis du même troupeau leur portent une affection vive et tendre ; que nous leur préparons des Evangélistes et des pasteurs ; que nous leur recueillons des aumônes ; que nous adressons des vœux au commun Seigneur, pour qu'il épure leurs vertus, soutienne leur courage ou calme leurs tempêtes : et touchés à ces récits d'un attendrissement unanime, les néophytes répondent à notre intérêt par des larmes ; nous renvoient en reconnaissance ce que nous leur envoyons en sacrifices ; implorent enfin le ciel pour nos nécessités, comme nous l'implorons pour leurs besoins. Tantôt ils l'invoquent par des vœux solitaires ; et chaque page de nos annales nous atteste que nous faisons, auprès de Dieu, leur préoccupation la plus assidue ; tantôt c'est par des supplications générales :

et deux fois, comme nous, dans l'année, de fraternelles solennités les rassemblent. Aux mêmes jours où nous prions pour eux, réunis librement dans de paisibles sanctuaires, eux aussi, mais souvent victimes de la persécution, se réunissent pour nous répondre, au fond de quelque antre ténébreux; et là, comme dans d'autres catacombes, vouant à l'oubli, pour un instant, leurs maux et leurs dangers, ils conjurent le Très-Haut de bénir leurs protecteurs du *vieux monde*.

C'est ainsi qu'ils prétendent s'acquitter envers nous; et pourquoi ce retour n'effacerait-il pas, à nos yeux, le prix de nos bienfaits? Serait-ce que nous méconnussions la puissance de la prière? mais comment ignorer qu'elle est, dans le Christianisme, le canal universel des grâces; qu'elle ouvre et ferme à son gré les cieux et les abîmes; qu'elle apaise les orages de l'âme et ceux de l'Océan; qu'elle peut enfin rallumer la vie presque éteinte dans le cœur des nations, comme on la vit parfois ranimer au sépulcre des ossements déjà réduits en poudre? Serait-ce que les vœux de nos frères nous parussent inutiles? mais quand notre vieille Europe, par une foi plus obscurcie, par des mœurs plus altérées, par de plus alarmants symptômes de crise et de décomposition, appela-t-elle plus énergiquement un de ces coups d'en haut qui peuvent seuls, à certains moments, régénérer ou sauver les empires? Serait-ce enfin que nous prissions les pieux accents de ces nouveaux chrétiens pour des supplications vulgaires? mais quels cris plus puissants s'échappent des lèvres mortelles? où trouver un gage de succès, un titre à la confiance dont ces touchantes prières ne soient pas revêtues? Voulons-nous qu'elles soient vives? Eh! qui pourrait dire tout ce qu'elles puisent d'ardeurs dans ces âmes, où le don du Christianisme allume d'autant plus de reconnaissance qu'il est plus nouveau pour elles, et qu'il est venu les retirer d'un plus affreux état? Voulons-

nous qu'elles soient pures ? Rien n'égale l'angélique blancheur de ces néophytes, qui, lavés dans le sang de l'Agneau, par un récent baptême, portent encore sans tache la sainte robe de leur innocence ; et quand une prière s'élance de leur âme régénérée, on dirait le parfum qui s'exhale d'un lys, à peine entr'ouvert par le jour qui se lève, et dont nul souffle ne s'est permis de faner l'éblouissant éclat. Voulons-nous enfin qu'elles soient attendrissantes pour le Dieu qu'elles implorent ? ah ! non-seulement elles sont empreintes de cette simplicité d'enfant qui le touche, de cette humilité qui pénètre les nuages, de cette foi le plus sûr garant du succès, de cette persévérance qui triomphe de toutes les résistances, à force d'être importune ; non-seulement, parties du milieu des forêts, des solitudes et des abîmes, où la persécution disperse parfois et refoule les pauvres néophytes, elles arrivent au Seigneur, comme ces cris de l'épouse désolée auxquels le céleste Epoux ne ferme jamais l'oreille : elles mêlent aussi la voix du sang à l'expression de leurs vœux, et leur mystique encens au sacrifice du martyre. Oui, de nos jours, comme aux siècles primitifs, l'amour fraternel est plus puissant que le trépas dans les héros de la foi. Nous l'avons lu naguère sur de touchantes pages, et tous les Associés se rappellent sans doute, qu'entre nos derniers confesseurs de l'Asie, plusieurs, avant de s'étendre sur l'autel, ont prié quelques instants, les mains tournées vers l'Europe ; comme pour nous associer au fruit de leur sacrifice, et conjurer le Seigneur de faire rejaillir sur nos rivages quelques gouttes de ce sang dont ils allaient abreuver la terre Anamite. Certes ! si la prière peut jamais être efficace, n'est-ce pas quand elle est ainsi formée, sous la hache des bourreaux et dans le déchirement des tortures? ne doit-elle pas alors crier plus fortement que le sang d'Abel ? l'homme lui-même n'en serait-il pas attendri ? ne respecterait-il pas, comme dou-

blement sacrées, les volontés suprêmes de ces saintes victimes? et comment croirions-nous que Dieu s'en irait les dédaigner, lui dont le cœur est plus tendre que les entrailles mêmes d'ume mère? Ah! loin de nous cette défiance; elle serait presque un blasphème. Avec l'idée de la bonté divine, le souvenir de la croix la condamne. Depuis que par un cri, poussé du milieu des supplices, Jésus-Christ a sauvé le monde, la toute-puissance est assurée aux derniers vœux du martyr, et Dieu ne méprise jamais le testament de ses Saints, quand il est gravé, comme celui de son Fils, en caractères de sang.

Le même esprit qui nous a suggeré ces pensés les fera goûter, nous l'espérons, aux lecteurs de nos annales; et chacun d'eux se dira, dans un nouvel élan de générosité: « C'en est fait, sainte Eglise de mon Dieu, je veux contribuer plus que jamais, par mes aumônes, à la dilatation de votre empire. Je le veux, parce que le ciel m'y convie; je le veux, parce que je suis jaloux de votre gloire; je le veux, parce que j'aimerais à voir couler sur le front de tous les humains ce sang de Jésus-Christ, qui doit les sauver tous; je le veux, parce que je souffre trop à la pensée que l'enfer dévore tant de victimes, en dehors de votre sein; je le veux enfin, parce que c'est notre intérêt à nous-mêmes que votre famille s'augmente. Oui, je me rappellerai toujours qu'autant les Apôtres, soutenus par nos dons, vous amènent de nouveaux fils, autant ils nous ménagent de nouveaux intercesseurs; et puisque ces médiateurs jouissent, auprès de Dieu, d'un crédit sans mesure; puisque agenouillés au pied d'un humble autel, dans le creux de leurs rochers ou l'épaisseur de leurs forêts, ils peuvent décider le salut d'une âme, d'une famille, d'une cité, d'un peuple même, dans le monde que j'habite, nul sacrifice ne me coûtera plus pour les Missions qui les enfantent. »

Etat des sommes recueillies par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pendant l'année 1841.

France.	Conseil de Lyon. 811,107 f. 52 c. Id. de Paris. 668,427 01	1,479,534 f.	53 c.
Allemagne		12,753	43
Amérique du Nord.		4,146	»
Amérique du Sud		2,175	24
Bavière.		210,636	»
Belgique		159,082	89
Britanniques (îles).	Angleterre. 33,894 f. 85 c. Ecosse. . . 686 15 Irlande. . . 195.993 » Colonies. . 5,720 10	236,294	10
Espagne . . . . (1)		5,563	84
Etats de l'Eglise.		77,234	50
Levant et Malte.		14,952	51
Lombardie.		17,148	71
Lucques (duché de)		9,226	75
Modène (*duché*)		14,715	87
Parme (*id.*)		14,768	35
Pays-Bas		18,540	27
Portugal		46,678	66
Prusse		85,353	45
Russie		1,315	10
	à reporter	2,410,120 f.	29 c.

(1) Somme recueillie avant la proscription de l'OEuvre en Espagne.

		Report	2,410,120 f.	20 c.
Sardes (États).	Gênes (duché de)	51,715 f. 93 c.		
	Piémont. . . .	115,021 29	205,745	80
	Sardaigne. . . .	1,589 13		
	Savoie.	37,419 45		
Siciles (Deux)			61,621	78
Suisse			33,720	52
Toscane			41,006	57
		Total des recettes (1).	2,752,214 f.	87 c.
		Il restait en caisse (2)	633,254	71
		Total général	3,385,469 f.	58 c.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : — Diocèse de Quimper, 2,000 f.—Tournay, 1,000 f.—Malines, 2,134 f.—Lisbonne, 4,200 f.—Braga, 1,140 f.—Porto, 2,150 f.—Vizeu, 2,987 f. — Coimbre, 1,400 f. — Gap, 1,020 f. — Autun, 2,000 f. — Viviers, 500 f. — Vicariat apostolique du Limbourg, 500 f. Dans le nombre des dons, quelques-uns ont des destinations spéciales; elles seront, comme par le passé, scrupuleusement respectées.— Nous devons ajouter ici que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires. — Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni au chiffre de chacun des Diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir le n. LXXVI, page 192.

La répartition des aumônes entre les diverses Missions a été arrêtée dans l'ordre suivant :

MISSIONS D'EUROPE.

Pour les Missions d'Europe, une somme de 278,174 fr., savoir :

A Mgr. Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse).	19,680	»
A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district Occidental, *id.*	31,980	»
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord, *id.* . .	9,840	»
A Mgr Yenni, évêque de Lausanne (Suisse).	5,000	»
A Mgr Hugues, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar.	9,840	»
A diverses Missions du Nord de l'Europe.	42,694	»
A Mgr Arduini, évêque, vicaire apostolique de la Moldavie, Mission des RR. PP. Mineurs conventuels .	12,300	»
A Mgr Mulajoni, évêque, vicaire apostolique de la Valachie et Bulgarie, Mission des RR. PP. Passionistes.	12,300	»
A Mgr Barrissich, évêque, vicaire apostolique de la Bosnie, Mission des RR. PP. Mineurs observantins	2,460	»
	146,094 f.	» c.

Report	146,094 f.	» c.
Pour les divers diocèses de Servie, d'Albanie, de Macédoine, et pour les Missions des RR. PP. Franciscains	24,600	»
Missions de la compagnie de Jésus dans l'Albanie	6,000	»
Pour la Mission de Philippopolis, Romélie (mission des RR. PP. Capucins).	8,760	»
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople	24,600	»
A Mgr Marusci, archevêque Arménien catholique de Constantinople.	4,920	»
Mission des Lazaristes à Constantinople, collége, établissement des sœurs de la Charité.	21,000	»
Mission des Lazaristes à Salonique, reconstruction de l'église et de la maison incendiées	2,000	»
A Mgr Blancis, évêque de Syra, et délégat apostolique de la Grèce continentale	19,680	»
Au même, comme administrateur de l'Archevêché de Naxie	2,460	»
Pour les Missions des Lazaristes, à Naxie et à Santorin	13,000	»
A Mgr Gabinelli, évêque de Tyne.	2,460	»
Missions de la Compagnie de Jésus, à Tyne, à Syra et Scio. . . .	2,600	»
	278,174 f.	» c.

Report 278,174 f. » c.

MISSIONS D'ASIE.

Pour les Missions d'Asie, une somme de 954,155 fr. 37 c., savoir:		
A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie mineure	24,600	»
Mission des Lazaristes à Smyrne, collége, établissement de sœurs de la charité	20,000	»
A Mgr Justiani, évêque de Scio.	2,460	»
Pour les Missions de l'île de Chypre	2,460	»
Pour les Missions des RR. PP. Capucins dans la Georgie	11,470	»
Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour les Missions de Terre-Sainte.	39,235	81
A Mgr Vilardell, délégat apostolique du Liban et pour les divers diocèses des Rits-Unis.	61,500	»
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie, et collége d'Alep.	8,720	»
Mission des RR. PP. Capucins à Bagdad	3,470	»
Mission des RR. PP. Carmes, à Tripoly de Syrie	615	»

452,704 f. 81 c.

Report	452,704 f.	81 c.
Mission des RR. PP. Carmes, à Alep	615	»
Mission des RR. PP. Carmes, à Caïffa (Syrie)	2,000	»
Mission des Lazaristes en Syrie, et collége d'Antoura.	15,000	»
Mission de la compagnie de Jésus en Syrie, et collége de Beyrouth. .	30,000	»
Délégation apostolique de Babylone, y compris les secours aux divers Rits-Unis.	24,814	28
Missions Arméniennes, en Perse.	4,920	»
Mission des Lazaristes, à Tauris, Ispahan et Ourmi, en Perse. . . .	22,000	»
Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie.	2,460	»
Mission des RR. PP. Carmes à Bagdad.	1,230	»
A Mgr Borghi, évêque, vicaire apostolique d'Agra (mission des RR. PP. Capucins).	23,220	»
A Mgr Carrew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta	19,680	»
Mission de la compagnie de Jésus à Calcutta, et collége.	8,000	»
A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (mission des RR. PP. Carmes)	19,680	»
A Mgr François-Xavier, archevêque, vicaire apostolique de Vérapaly,		
	626,324 f.	09 c.

Report	626,324 f. 09 c.
Malabar (mission des RR. PP. Carmes)	44,280 »
A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry Coromandel (Congrégation des Missions étrangères)	33,005 »
Mission de la compagnie de Jésus au Maduré.	45,000 »
A Mgr Carrew, évêque, administrateur du vicariat apostolique de Madras	29,520 »
A Mgr Vincent du Rosaire, évêque, vicaire apostolique de Ceylan (Mission des RR. PP. de l'Oratoire).	19,680 »
A Mgr Cao, évêque, vicaire apostolique d'Ava et Pégu (mission des Oblats de la Sainte Vierge.	12,300 »
A Mgr Salvetti, évêque, vicaire apostolique du Chan-si et Chensi (Mission des RR. PP. mineurs Observantins). . . . . A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. mineurs réformés). . A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Quang-Tong. . . . Pour la procure des Missions Italiennes, à Macao.	49,200 »
A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Sut-Chuen (congrégation des Missions étrangères) . .	24,959 28
	884,268 f. 37 c.

Report	884,268 f.	37 c.
Pour le vicariat apostolique de Yûn-Nâm en Chine (*id.*).	9,738	»
Dépenses extraordinaires de la procure des Missions étrangères, à Macao	30,000	»
A Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-Kien, Mission des RR. PP. Dominicains . . . . } Pour la procure des Missions espagnoles, à Macao (*id.*).	24,600	»
A Mgr Rameau, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Mission des Lazaristes).	13,113	»
Séminaire et procure des Lazaristes à Macao.	15,000	»
Pour le vicariat apostolique de Pékin.	9,840	»
Pour le vicariat apostolique de Nankin	9,840	»
Mission des Lazaristes dans la Tartarie-Mongole.	11,000	»
Séminaire de la congrégation de Saint-Lazare à Sivan, Tartarie. . .	10,000	»
A Mgr Verolle, évêque, vicaire apostolique de Léao-Tong (congrégation des Missions étrangères). . .	13,610	»
A Mgr Imbert, évêque, vicaire apostolique de Corée (congrégation des Missions étrangères)	18,110	»
Au vicariat apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP.		
	1,049,119 f.	37 c.

Report	1,049,116 f.	37 c.
Dominicains) et procure à Macao. .	36,900	»
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (congrégation des Missions étrangères)	42,330	»
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de Cochinchine (*id.*). .	56,735	»
A Mgr Courvezy, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (*id*). .	18,580	»
A Mgr Pallegoix , évêque, vicaire apostolique de Siam (*id.*).	18,765	»
Pour le Collége général de Pulo-Pinang (*id.*).	9,900	»

MISSIONS D'AFRIQUE.

Pour les Missions d'Afrique, une somme de 155,813 fr., savoir :

A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains).	24,600	»
A Mgr Dupuch , évêque d'Alger.	49,833	»
Pour les Missions des RR. PP. Capucins , à Tunis.	6,940	»
Pour la Mission des RR. PP. mineurs réformés , à Tripoly de Barbarie	2,460	»
A Mgr Solero , évêque , vicaire apostolique de l'Egypte, pour les Missions des RR. PP. mineurs , basse Egypte.	12,300	»
	1,328,462 f.	37 c.

Report	1,328,462 f.	37 c.
Pour les Missions des RR. PP. mineurs réformés de la haute Egypte.	8,760	»
A Mgr Abbukarim, vicaire apostolique des Cophtes catholiques, haute Egypte.	6,000	»
Pour les Missions de la congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie.	40,000	»
Pour les Missions des RR. PP. Servites dans l'Arabie.	4,920	»

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Pour les Missions d'Amérique, une somme de 886,171 fr. 59 c., savoir :

A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve. . . .	34,440	»
A Mgr Provencher, évêque, pour les Missions de la Baie d'Hudson. .	19,680	»
A Mgr Fraser, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse.	34,440	»
A Mgr Donnald Mac-Donnald, évêque de Charlotte-Town.	14,760	»
A Mgr Gaulein, évêque de Kings-Ton, haut Canada	19,680	»
Pour l'établissement des RR. PP. Rédemptoristes, à Baltimore. . . .	54,120	»
A Mgr Loras, évêque de Dubucque	34,440	»
A Mgr Lefevère, évêque, coadjuteur et administrateur du Détroit. .	10,600	75
	2,610,303 f.	12 c.

Report	1,610,303 f.	12 c.
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati.	41,820	»
A Mgr Fenwick, évêque de Boston.	19,894	28
A Mgr Kenrick, évêque, coadjuteur et administrateur de Philadelphie	19,680	»
A Mgr Hughes, évêque, coadjuteur et administrateur de New-Yorck.	44,280	»
A Mgr Miles, évêque de Nashville.	24,600	»
A Mgr Flaget, évêque de Bardstown	46,538	»
A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes.	44,580	»
Pour la Congrégation des RR. PP. Eudistes dans le Diocèse de Vincennes.	20,000	»
A Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis	56,580	»
A Mgr Chanels, évêque de Natchez	24,600	»
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans.	14,760	»
A Mgr Portier, évêque de Mobile	9,870	»
A Mgr England, évêque de Charleston	40,000	»
A Mgr Whéland, évêque de Richemont.	24,600	»
Pour les Missions des Prêtres de la Miséricorde aux Etats-Unis . . .	24,600	»
	2,066,705 f.	40 c.

Report	2,066,705 f.	40 c.
Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis	35,000	»
Pour les Missions de la compagnie de Jésus, au Missouri, Etats-Unis .	40,428	56
Pour les Missions de la même compagnie, au Kentucky, Etats-Unis.	15,000	»
Pour les Missions des Lazaristes au Texas	25,000	»
A Mgr Mac-Donnel, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises.	31,980	»
A Mgr Rosati, pour la Mission d'Haïti.	10,000	»
Pour les Missions de la compagnie de Jésus, à la Jamaïque	1,000	»
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque.	4,920	»
A Mgr Clancy, évêque, vicaire apostolique de la Guyanne Britannique	29,520	»
Pour les Missions Hollandaises . .	14,760	»

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

Pour les Missions de l'Océanie, une somme de 309,404 fr., 74 c. savoir:

A Mgr Rouchouse, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la congrégation de Picpus).	124,824	74
A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie occi-		
	2,399,138 f.	70 c.

	Report	2,399,138 f. 70 c.
dentale (Missions des RR. PP. Maristes)	135,380	»
A Mgr Polding, évêque, vicaire apostolique de l'Australie	49,200	»

Frais.

Publications des Annales, Prospectus, etc. (1).	210,162 f. 92 c.	242,347	31
Dépenses d'administration. . .	32,184 f. 39 c.		
Total.		2,826,066 f.	01 c.
Il reste en caisse		559,403	57
Total général.		3,385,469 f.	58 c.

(1) Les Annales sont tirées actuellement à 141,100 exemplaires, savoir : français, 70,000 ; — allemands, 20,000 ; — anglais, 15,500 ; — espagnols pour l'Amérique du Sud, 3,000 ; — flamands, 4,000 ; — italiens, 26,000 ; — portugais, 2,000 ; — hollandais, 600. — Ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée ; mais il convient d'y ajouter les impressions accessoires, telles que celles des Coups-d'œil, Prospectus, Tableaux, Billets d'indulgences, en toutes les langues, ainsi que la réimpression de plusieurs Numéros anciens. Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, composition, tirage, brochure des cahiers, rédaction, et traduction dans les diverses langues, etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'OEuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes, ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve deux en allemand, deux en anglais, deux en italien. Enfin, l'accroissement que l'OEuvre a pris ou est en voie de prendre en certaines contrées, a nécessité des frais extraordinaires en 1841, et la dispersion d'un nombre de Numéros des Annales, hors de proportion avec les

Détail des sommes versées par les divers Diocèses qui ont contribué à l'Œuvre.

FRANCE.

Diocèse d'AIX.	12,123 f.	» c.
— d'Ajaccio (1).	906	»
— de Digne.	3,588	90
— de Gap (2).	6,190	25
— de Fréjus.	19,826	62
— de Marseille	30,118	45
— d'ALBY	17,629	05
— de Cahors.	16,904	20
— de Mende.	17,930	75
— de Perpignan.	4,000	»
— de Rodez.	20,915	»
	150,132 f.	22 c.

recettes présentes, mais dans l'espérance de plus grands succès à l'avenir. Les dépenses d'administration se composent des appointements d'employés, ports de lettres pour la correspondance, tant avec les divers diocèses d'Europe, qu'avec les Missions de tout le globe; loyers, frais de bureaux, etc. Dans ce chapitre sont comprises les dépenses d'administration faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées éloignées de la France. Il est inutile d'ajouter que les fonctions des administrateurs de l'Œuvre sont gratuites. Quant à ce qui concerne le solde en caisse, les Associés se souviennent qu'au moment où est publié le présent cahier, une nouvelle répartition est votée par avance pour 1842. La somme stipulée ci-dessus lui servant de premier à-compte, séjourne donc en réalité le moins possible dans les mains des trésoriers de l'Œuvre.

(1) 150 fr. arrivés trop tard sont reportés à 1842.

(2) Y compris 1,020 fr. don particulier de Briançon.

Report	150,132 f. 22 c.
Diocèse d'AUCH	18,000 »
— d'Aire	16,699 65
— de Bayonne	20,004 05
— de Tarbes	9,863 »
— d'AVIGNON	26,766 05
— de Montpellier	31,000 »
— de Nîmes	15,000 »
— de Valence	14,284 40
— de Viviers	24,775 30
— de BESANÇON	27,640 »
— de Belley	19,242 17
— de Metz	12,000 »
— de Nancy	9,600 »
— de St-Dié	14,769 85
— de Strasbourg	23,193 23
— de Verdun	9,177 35
— de BORDEAUX	25,630 43
— d'Agen	7,094 »
— d'Angoulême	1,998 »
— de la Rochelle	9,000 »
— de Luçon	19,578 10
— de Périgueux	5,260 »
— de Poitiers	17,213 50
— de BOURGES	7,846 35
— de Clermont	21,051 »
— de Limoges	6,365 »
— du Puy	14,520 55
— de Saint-Flour (1)	19,060 »
— de Tulle (2)	5,000 »
	601,764 f. 20 c.

(1) 500 fr. arrivés trop tard sont reportés à 1842.

(2) 505 fr. arrivés trop tard sont reportés à 1842.

	Report	601,764 f.	20 c.
Diocèse de CAMBRAY.		39,241	06
— d'Arras.		17,249	30
— de LYON.		143,135	60
— d'Autun.		15,744	90
— de Dijon.		6,593	35
— de Grenoble		37,830	95
— de Langres		15,454	50
— de Saint-Claude.		17,483	30
— de PARIS		97,329	94
— de Blois		4,306	»
— de Chartres.		5,750	»
— de Meaux		4,563	90
— d'Orléans.		7,984	»
— de Versailles		9,952	»
— de REIMS.		11,746	75
— d'Amiens.		14,984	01
— de Beauvais.		6,156	35
— de Châlons		7,500	»
— de Soissons.		9,075	45
— de ROUEN.		22,084	37
— de Bayeux.		26,604	70
— de Coutances		12,966	80
— d'Evreux.		7,500	»
— de Séez		6,502	20
— de SENS.		5,883	15
— de Moulins.		7,803	85
— de Nevers		4,700	»
— de Troyes		5,535	»
— de TOULOUSE.		25,924	20
— de Carcassonne		16,032	95
		1,213,382 f.	78 c.

Report			1,213,382 f.	78 c.
Diocèse de Montauban.			8,950	60
— de Pamiers.			5.331	»
— de TOURS			8,027	25
— d'Angers.			35,265	90
— du Mans			33,319	10
— de Nantes			52,500	»
— de Quimper			17,000	»
— de Rennes.			55,020	15
— de Saint-Brieux.			16,100	»
— de Vannes.			21,351	75
COLONIES FRANÇAISES.				
Diocèse d'Alger.			1,411	»
Ile Bourbon.			6,500	»
Cayenne.			650	»
Martinique.			3,500	»
Pondichéry.			1,225	»
ALLEMAGNE.	flor.	de c. Kr		
De l'AUTRICHE.	204	45	438	81
Du duché de BADE. . .	2,009	20	4,300	24
Du HANOVRE	1,208	50	2,587	76
Du WURTEMBERG. . .	2,250	58	4,817	62
De divers diocèses . . .	284	32	609	»
(ÉTATS-UNIS) AMÉRIQUE DU NORD.	dollars.			
Diocèse de Montréal . .	5	20	26	»
— de St.-Louis (Missouri.)	124	»	620	»
— de la Nouvelle-Orléans.	700	»	3,500	»
			1,496,433 f.	96 c.

				f.	c.
Report				1,496,433 f.	96 c.
AMÉRIQUE DU SUD.	reis.				
Diocèse de Pernambouc (Brésil).	161	160		967	74
— de St-Yago (Chili).	201	160		1,207	50
BAVIÈRE.	florins.	kr			
Diocèse de BAMBERG. .	1,600	34		3,429	84
— d'Eischtaëd. . . .	358	53		769	03
— de Spire.	1,435	54		3,076	92
— de Wurtsbourg. .	9,980	22		21,386	50
— de MUNICH.. . .	25,447	29		75,960	08
— d'Augsbourg . . .	22,156	13		47,478	31
— de Passau	12,530	»		26,850	»
— de Ratisbonne. . .	14,786	29		31,685	32
BELGIQUE.					
Diocèse de MALINES.				33,244	45
— de Bruges.				26,114	»
— de Gand				35,077	»
— de Liége				36,318	06
— de Namur.				5,682	43
— de Tournay.				22,646	95
ILES BRITANNIQUES.					
ANGLETERRE.	liv. ster.	sh.	d.		
District de Lancastre. .	342	7	9	8,559	75
— de Londres. . .	368	18	7	9,222	90
— d'York.	192	7	»	4,808	80
— du Nord.	61	19	9	1,549	75
— du Centre. . . .	137	15	5	3,444	25
— de l'Ouest. . . .	164	6	9	4,108	50
— de l'Est.	51	14	»	1,292	55
Pays de Galles.	36	6	8	908	35
				1,902,222 f.	94 c.

Report 1,902,222 f. 94 c.

	Ls.	s.	d.	f.	c.
ÉCOSSE.					
Vicariat apostolique d'Edimbourg.	5	10	»	137	50
— d'Aberdeen . . .	21	18	»	548	65
IRLANDE.					
Diocèse d'ARMAGH . . .	55	18	»	1,403	»
— d'Ardagh.	1	01	8	27	»
— de Clogher	3	12	8	91	»
— de Derry	16	13	11	419	»
— de Dower.	2	7	10	60	»
— de Dromore. . . .	10	10	»	264	»
— de Kilmore	36	11	10	919	»
— de Meath.	298	5	3	7,485	»
— de Raphoë.	14	15	6	371	»
— de CASHEL	469	17	2	11,791	»
— de Cloyne et Ross.	567	17	5	14,249	»
— de Corck.	954	5	»	23,946	»
— de Galway. . . .	69	11	9	1,747	»
— de Kerry	21	»	»	527	»
— de Killaloë	123	16	9	3,106	»
— de Limerick. . . .	363	4	9	9,115	»
— de Waterford. . .	607	16	10	15,252	»
— de DUBLIN . .	2,569	1	5	64,467	»
— de Ferns.	358	12	»	8,999	»
— de Kildare	538	11	1	13,514	»
— d'Ossory	497	6	6	12,479	»
— de TUAM	80	»	»	2,008	»
— d'Achonry	32	15	2	821	»
— de Clonfert	40	12	2	1,019	»

2,096,988 f. 09 c.

			Report	2,096,988 f.	09 c.
	Liv. st.	sh.	d.		
— d'Elphin.	56	50	»	1,412	»
— de Kilmacduagh. .	20	»	»	502	»
COLONIES BRITANNIQUES.					
Agra.				387	»
Gibraltar.				890	63
Ile Maurice.				1,017	47
Madras.				550	»
Sydney (Australie) . . .				2,875	»
ESPAGNE.					
	réaux.				
De divers diocèses . . .	22,255		»	5,563	84
ÉTATS DE L'ÉGLISE.					
	écus romains.				
ROME	4,719	83		25,654	04
Diocèse d'Acqua-Pendente.	44	67		242	78
— d'Alatri	70	»		380	45
— d'Albano.	11	23		61	04
— d'Amelia.	20	80		113	04
— d'Anagni.	40	»		217	40
— d'Ancône.	80	»		434	80
— d'Ascoli	149	29		811	39
— d'Assise	60	»		326	10
— de BOLOGNE. . .	1,400	»		7,609	»
— de Bagnorea. . .	114	60		622	85
— de Bénévent. . .	168	80		917	44
— de Bertinoro. . .	90	20		489	26
— de Camerino. . .	5	20		28	26
— de Cervia	45	»		244	57
— de Cingoli. . . .	23	»		125	»
— de Città di Castello.	140	»		760	90
— de Cività Castellana.	15	52		83	26
				2,149,307 f.	61 c.

	écus romains.			
	Report		2,149,307 f.	61 c.
— de Cività Vecchia.	22	»	119	57
— de Corneto. . . .	28	46	154	68
— de FERRARE . .	764	06	4,152	63
— de Fabriano. . .	60	»	326	10
— de Faenza. . . .	369	20	2,006	60
— de Fano.	225	45	1,225	32
— de Ferentino. . .	48	91	265	82
— de Fermo. . . .	123	34	670	35
— de Foligno. . . .	124	48	676	55
— de Forli.	333	36	1,811	79
— de Fossombrone. .	65	»	353	27
— de Frascati. . . .	4	20	22	83
— d'Iesi	179	10	973	40
— d'Imola.	500	»	2,717	50
— de Lorette. . . .	52	»	282	62
— de Macerata. . . .	130	»	706	55
— de Matelica. . . .	43	76	237	83
— de Montalto . . .	46	32	252	26
— de Monte-Fiascone	115	22	625	22
— de Narni	20	»	108	70
— de Nepi et Sutri. .	8	70	47	28
— de Nocera	114	40	621	76
— de Norcia	50	»	271	75
— d'Orviete.	200	»	1,087	»
— de Palestrina . . .	59	15	321	47
— de Pena-Billi . .	116	51	632	63
— de Pérouse. . . .	364	11	1,979	»
— de Pesaro	408	»	2,217	48
— de RAVENNE. . .	406	03	2,206	70
— de Recanati . . .	53	56	291	69
			2,176,673 f.	36 c.

	écus romains.			
Report			2,176,673 f.	36 c.
— de Rieti	85	»	461	97
— de Rimini.	100	»	543	50
— de Ripatransone. .	34	58	187	94
— de Sarsina	59	20	321	75
— de Senigaglia . . .	158	96	862	95
— de Spolette	151	56	823	73
— de Subiaco	76	70	416	86
— de S. Severino . .	71	57	388	98
— de Terni	140	»	597	85
— de Terracine . . .	31	20	169	57
— de Tivoli	183	70	998	41
— de Todi	40	»	217	40
— de Tolfa	46	88	254	79
— de Toscanella. . .	48	16	261	75
— de Treja	41	40	225	»
— d'Urbania.	60	»	326	10
— d'Urbino.	118	88	646	11
— de Velletri	95	70	520	13
— de Veroli	155	»	842	42
— de Viterbe. . . .	309	10	1,679	96

LEVANT.

	écus maltais.			
Diocèse de Malte	5,200		10,400	»
	piastres turq.			
Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE (1).	208		52	»
			2,197,872 f.	53 c.

(1) Ces 52 fr. proviennent de Salonique. — 400 fr. recueillis à Constantinople n'ont pu être joints au présent compte, et seront reportés à 1842.

	Report		2,197,872 f.	57 c.
	piastres turques.			
Diocèse de SMYRNE . .	4,596	»	1,149	»
— de Scio	448	»	112	»
— de Santorin. . . .	1,600	»	400	»
— de Syra.	1,332	»	383	»
— de Tyne.	4,348	»	1,087	»
Vicariat apostolique d'Alep.	1,450	»	362	56
— de l'Egypte	2,168	»	541	95
— de l'île de Chypre.	1,860	»	465	»
LOMBARDIE.				
	liv. milanaises.			
Diocèse de MILAN . . .	19,637	»	14,546	»
— de Bergame . . .	1,082	10	950	»
— de Crême	218	10	162	»
— de Crémone . . .	638	10	473	»
— de Lodi	1,066	10	790	»
— de Mantoue . . .	138	»	103	71
— de Vérone	167	08	124	»
LUCQUES.				
	liv. lucq.	s. d.		
Diocèse de LUCQUES.	12,273	11 4	9,226	75
MODÈNE.				
	livres neuves.			
Diocèse de Carpi	1,213	72	1,213	72
— de Massa.	1,948	32	1,948	32
— de Modène et Nonantola.	5,026	90	5,026	90
— de Reggio	6,526	93	6,526	93
PARME.				
	liv. neuves.			
Diocèse de Borgo-San-Donino. . .	410	70	410	70
— de Guastalla. . . .	460	74	460	74
			2,244,335 f.	81 c.

	Report	2,244,335 f. 81 c.
	liv. neuves.	
— de Parme.	5,709 66	5,709 66
— de Plaisance. . . .	8,187 25	8,187 25
PAYS-BAS.		
	florins hol.	
Vicariat apostolique de Grave et Ravanstein.	921 »	1,962 47
— du Limbourg. . .	7,694 »	16,491 80
— du Luxembourg .	40 »	86 »
PORTUGAL.		
	reis.	
Diocèse de BRAGA . . .	1,468,520	9,178 25
— d'Aveiro.	100,800	630 »
— de Coimbre . . .	640,960	4,006 »
— de Porto.	1,276,970	7,981 06
— de Viseu.	640,400	4,133 75
— d'EVORA	441,850	2,761 56
— de Crato.	8,400	52 50
— de LISBONNE . . .	2,357,660	14,735 37
— de Castello-Branco.	18,720	117 »
— de Beja	24,000	150 »
— d'Elvas.	5,600	35 »
— de Guarda. . . .	121,510	759 42
— de Lamego. . . .	39,920	249 50
— de Leïria.	28,800	180 »
— de Thomar. . . .	14,400	90 »
ILES AÇORES.		
	reis.	
Diocèse d'Angra	259,060	1,619 25
		2,323,451 f. 65 c.

		Report	2,323,451 f.	65 c.

PRUSSE.

DUCHÉ DU BAS-RHIN.

	thalers.	sil.		
Diocèse de COLOGNE. .	11,508	13	42,696	50
— de Munster. . . .	4,525	15	16,790	75
— de Paderborn. . .	579	17	2,149	»
— de Trèves	1,825	»	6,771	60

SILÉSIE.

	thalers.	sil.		
De divers diocèses . . .	288	»	1,015	»
Diocèse de Breslaw. . .	3,792	»	14,070	»

DUCHÉ DE POSEN.

— de Posen.	476	»	1,768	60
— de Culm.	25	»	92	»

RUSSIE.

	roubles.			
Saint-Pétersbourg. . . .	90	»	1,315	10

ÉTATS SARDES.

DUCHÉ DE GÊNES.

Diocèse de GÊNES.	35,158	48
— d'Albinga	3,393	39
de Bobbio.	1,682	86
— de Nice.	4,455	50
— de Sarzane	1,626	35
— de Savone	2,896	85
— de Vintimilie	2,502	50

PIÉMONT.

Diocèse de TURIN.	38,304	44
— d'Acqui.	3,000	»
	2,505,140 f.	57 c.

	Report		2,503,140 f.	57 c.
— d'Albe			4,121	12
— d'Asti.			3,156	55
— de Bielle.			4,460	60
— de Coni.			2,873	45
— de Fossano.			2,099	07
— d'Ivrée			6,671	12
— de Mondovi.			8,442	60
— de Pignerol			5,262	95
— de Saluces			4,481	25
— de Suze.			1,824	90
— de VERCEIL			6,452	10
— d'Alexandrie.			3,005	»
— de Casal.			4,833	85
— de Novare.			7,756	75
— de Tortone			5,258	43
— de Vigevano.			3,017	11
SARDAIGNE.				
Diocèse d'ORISTANO.			840	»
— de SASSARI.			600	»
— d'Alghero.			149	13
SAVOIE.				
Diocèse de CHAMBERY.			6,780	35
— d'Annecy.			18,300	»
— d'Aost (Piémont).			6,739	10
— de Moutiers.			3,200	»
— de St.-Jean-de-Mne			2,400	»
DEUX SICILES.				
	ducats	gr.		
Diocèse d'ACERENZA et MATERA. . . .	125	»	539	13
			2,616,405 f.	13 c.

	ducats.	gr.	Report 2,616,405 f.	13 c.
— d'Ariano.	60	»	258	79
— d'Avellino	70	»	301	91
— de Conza et Campagna.	50	»	215	65
— de Melfi et Rappolla. . . . . , .	140	»	603	83
— de Montevergine .	20	»	86	26
— de Muro.	30	»	129	39
— de Nocera de Pagani.	180	»	776	35
— de Nusco.	243	69	1,051	06
— de Tricarico . . .	72	94	314	59
— de Venosa. . . .	30	»	129	39
— de BARI.	150	»	646	97
— de CHIETI. . . .	179	19	772	86
— de LANCIANO. .	31	»	133	70
— de Marsi.	10	40	44	86
— de Penne et Atri.	220	»	948	88
— de Sulmone et Valva.	13	»	56	07
— de Teramo. . . .	105	»	452	87
— de MANFREDONIA	60	»	258	79
— de Bovino	20	»	86	26
— de Lucera. . . .	106	»	457	19
— de San-Severo . .	156	»	672	85
— de NAPLES . . .	7,901	43	34,079	65
— d'Aversa.	76	42	329	60
— de Capoue. . . .	243	»	1,049	17
— d'Isernia.	12	45	53	69
— de Nole	157	30	678	45
			2,660,994 f.	21 c.

13.

	ducats.	gr.	Report 2,660,994 f.	21 c.
— de Pouzzoles. . .	90	»	388	17
— de REGGIO. . .	100	»	431	31
— de Bejano	60	»	258	79
— de Geraci	194	»	836	74
— de Milet.	100	»	431	31
— de Nicotera . . .	53	27	229	76
— d'Oppido.	150	»	646	96
— de Trivento . . .	70	»	301	91
— de SALERNE. . .	187	28	807	75
— d'Acerno.	20	»	86	26
— d'Amalfi.	12	»	51	75
— de Cava	50	»	215	65
— de SORRENTE. .	582	11	2,510	69
— de Castellamare .	119	»	513	25
— de Gaëte.	270	63	1,167	25
— de Sora	160	»	690	09
— de S. SEVERINA.	53	»	228	60
— de Catanzaro. . .	100	»	431	31
— de TARENTE . .	58	97	254	34
— de Castella Neta. .	75	»	323	48
— de Gallipoli. . . .	58	36	251	71
— de Lecce.	170	»	733	23
— de Nardo	141	55	610	52
— d'Otrante	56	»	241	53
— d'Oria.	102	05	440	15
— d'Ugento.	50	»	215	65
— de TRANI et NAZARETH	161	»	694	41
— de Conversano. .	100	»	862	62
— de Giovinazzo . .	27	50	118	61
— de Molfetta. . . .	151	44	653	18
			2,676,621 f.	19 c.

	Report		2,676,621 f.	19 c.
	ducats.	gr.		
— de Monopoli . . .	91	43	394	35
— de Terlizzi. . . .	109	46	472	24
SUISSE.				
	fr. suisses.	rap.		
Diocèse de Bâle.	9,644	28	13,502	35
— de Coire.	2,592	39	3,629	34
— de Côme (Tessin)	1,451	40	2,032	20
— de Lausanne. . .	3,686	90	5,161	40
— de Saint-Gall. . .	3,389	45	4,745	23
— de Sion	2,321	40	4,650	»
TOSCANE.				
	livres toscanes.			
Diocèse de FLORENCE	17,107	07 «	14,353	89
— de Colle. . . .	640	» »	537	60
— de Fiesole. . .	2,566	15	2,156	07
— de Pistoie . . .	1,316	10	1,105	86
— de Prato . . .	1,656	10	1,559	46
— de San-Miniato.	960	»	806	40
— de San-Sepolcro.	1,696	02	1,424	75
— de PISE (1) . .	10,559	06	8,869	82
— de Livourne . .	2,300	»	1,932	»
— de Pontremoli.	250	»	200	04
— de SIENNE. . .	2,197	19	1,846	30
— d'Arezzo. . . .	888	12	746	42
— de Chiusi . . .	248	»	208	32
			2,746,955 f.	23 c.

(1) Y compris 6,930 livres toscanes, ou 5821 fr. 20 c. don volontaire d'une personne étrangère à la Toscane.

	livres toscanes.		Report 2,746,955 f.	23 c.
— de Cortone . .	359	13	453	32
— de Grosseto . .	300	»	252	»
— de Massa et Populonia	900	»	756	»
— de Modigliana.	544	»	456	96
— de Montalcino .	544	»	456	96
— de Monte-Pulciano	540	»	453	60
— de Pescia . . .	1,121	»	940	64
— de Pienza . . .	174	»	146	16
— de Sovana. . .	800	»	672	»
— de Volterra . .	800	»	672	»
			2,752,214 f.	87 c.

MISSIONS
DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

Lettre du P. Joseph Chevron, Missionnaire apostolique de la société de Marie, à ses parents.

Ile Viti-Levou, 4 janvier 1840.

« Mes bien chers parents,

« Le 4 janvier, nous touchâmes à la partie sud-est de *Viti-Levou*, île principale de l'archipel de *Viti*. Les naturels sont pour la plupart très-grands et bien faits, d'un teint cuivré, d'une physionomie expressive et régulière, d'une stature qui serait aussi heureusement proportionnée qu'elle est gigantesque, si ce n'était une certaine tendance à l'obésité. Qui voudrait peindre un Hercule trouverait ici les plus beaux modèles; peu d'hommes en France s'élèvent à la taille moyenne des *Vitiens*. Ces insulaires passent pour les plus redoutés cannibales de l'Océanie. Je tiens de personnes bien informées qu'à leurs yeux c'est

plus qu'un droit, c'est un devoir de religion de manger les malheureux naufragés que la tempête jette sur la côte, fût-ce leur père ou leur mère; lorsqu'ils le peuvent, ils n'attendent même pas que le navire ait échoué pour accomplir ce monstrueux devoir envers les Européens. Notez bien cette circonstance, elle vous fera mieux comprendre les dangers que nous devions bientôt courir.

« Bien que les habitants du port où nous avions relâché, aient déjà puisé quelques idées de civilisation dans leurs rapports avec les étrangers qui séjournent au milieu d'eux, ils n'en conservent pas moins certains usages de la plus révoltante barbarie. Ainsi, à la mort d'un chef, on étrangle encore ses femmes, pour qu'elles lui tiennent compagnie dans la tombe; les enfants continuent de tuer leurs parents avancés en âge, afin de les débarrasser du fardeau de la vieillesse: et cependant la tendresse filiale leur inspire souvent les plus douloureux sacrifices. Voient-ils leur père ou leur mère en danger de mort, ils n'hésitent pas à se couper la première phalange du doigt annulaire, pour apaiser le courroux de leurs divinités : si la santé ne revient pas au malade après cette première offrande, ils se mutilent de nouveau, coupent à chaque crise une phalange de plus, amputent successivement tous leurs doigts et le poignet lui-même, persuadés qu'à ce dernier coup la vengeance des dieux sera satisfaite et la guérison infaillible. C'est ordinairement avec une pierre aiguë ou un simple coquillage qu'ils se font cette cruelle opération. Presque tous les sauvages que j'ai vus à *Viti-Levou* étaient privés d'un ou deux doigts.

« Nous levâmes l'ancre, le 14 janvier, à quatre heures du soir. Pour sortir de la rade où nous avions mouillé, il fallait passer entre deux récifs de corails que la mer, dans son flux et reflux, tantôt couvre entièrement et tantôt laisse à sec : à l'extrémité de cet étroit canal, et comme pour en

fermer l'issue, s'élève un îlot de trois à quatre cents pieds de diamètre. Nous n'en étions plus qu'à une faible distance. Soit curiosité, soit pressentiment de quelque malheur, passagers et matelots avaient les yeux fixés sur cet écueil, lorsqu'un sourd frottement, suivi d'une forte secousse et puis de l'immobilité du navire, nous apprit que nous étions sur un banc de gravier. Il serait impossible de vous peindre la consternation qui s'empara subitement de l'équipage : échouer en vue d'une côte où les malheureux naufragés servent de pâture à un peuple de cannibales! La perspective d'un sort aussi affreux ranima bientôt les courages abattus; on tenta avec énergie de dégager le vaisseau : vains efforts! La marée baissait rapidement; la goëlette se penchait à vue d'œil. Quelques naturels qui se trouvaient sur le rivage, s'aperçoivent de notre situation et poussent un cri de joie; nous les voyons danser dans l'espoir de prendre bientôt part à nos dépouilles ; voilà qu'ils courent en toute hâte avertir leurs amis et les convier à ce qu'ils regardent comme une proie assurée. Nos marins se comptent; l'équipage n'est composé que de quatorze hommes.

« 6 *heures*. — Le vaisseau est tout-à-fait sur le flanc; on attend, pour qu'il se redresse, le retour de la marée. — 8 *heures*. L'équipage prépare les fusils et les canons en cas d'attaque nocturne. — 10 *heures*. Un cri d'alarme se fait entendre : les sauvages sont informés de notre détresse; la mer se couvre d'embarcations; des feux brillent dans l'îlot voisin; on en compte déjà une dizaine.— 11 *heures*. A la pâle clarté de la lune, on voit approcher un grand nombre de canots; l'un d'eux est déjà près du navire; les insulaires qui le montent nous offrent du poisson : l'heure était vraiment bien choisie. On les somme de se retirer : ils se disent envoyés par le roi pour savoir de nos nouvelles. Sur notre menace de faire feu, ils s'éloignent ;

mais plusieurs autres barques leur succèdent : tout l'équipage est sous les armes; de nouveaux feux s'allument dans l'îlot ; on entend sur le rivage une multitude de voix confuses. — *Minuit.* La lune disparaît ; le ciel se couvre ; les ténèbres plus épaisses peuvent favoriser une surprise. Avec la marée, le navire s'est relevé sur sa quille ; on essaie plusieurs fois de le dégager, mais inutilement. Une barque approche, elle n'est montée que par deux indigènes ; l'un d'eux, qui a le titre de chef, est reçu à bord dans l'espoir que son autorité nous aidera à repousser ses compatriotes. — 1 *heure.* On signale plusieurs grands canots : les sauvages nous annoncent un de leurs rois ; son escorte est nombreuse, et d'autres embarcations le suivent de près. Malgré nos sommations et nos menaces, le canot du roi approche, mais seul; nos marins veulent faire feu ; le capitaine commande l'attention et le silence ; le roi déclare qu'il n'a d'autre intention que de nous donner secours en cas de naufrage. Bien que sa bonne volonté nous soit suspecte, on le laisse monter à bord : il renvoie sa suite. — 2 *heures.* Le navire est à flot, l'équipage pousse un cri de joie; nous rendons grâces à Marie, dont nous avions invoqué l'assistance, au moment où tout semblait perdu.

« Nous pensions être enfin hors de danger ; mais Dieu réservait bien d'autres épreuves à notre patience. Emportés par le courant, poussés par le vent jusque-là favorable qui avait servi à dégager le navire, nous courions à un nouvel écueil : l'obscurité ne permit de le reconnaître que lorsqu'il n'était plus temps de l'éviter. « Baissez les voiles ! jetez l'ancre! s'écrie-t-on. » La chaîne, engagée sous mille objets, ne peut se déployer qu'en partie, elle est trop courte pour atteindre le fond de la mer, et nous voilà de l'autre côté du canal, non plus sur le sable, mais sur le rocher. La terreur se peint de nouveau sur tous les visages, les officiers se croisent les bras en silence, le capitaine va s'asseoir dans un

coin du tillac ; nos yeux, à nous, sont tournés vers le ciel, d'où seul peut nous venir aide et salut.

« Cependant la marée pousse avec violence la goëlette contre les récifs ; à chaque choc on craint qu'elle ne se brise, déjà le gouvernail est rompu ; on parle de couper les mâts; j'ai à peine l'espoir de revoir le jour : mais grâces à Dieu, je suis dans le calme le plus parfait ; le frère Attale a même quelque scrupule d'être trop content de mourir ; ensemble nous renouvelons au Seigneur le sacrifice de notre vie.—Voici des Européens de l'île qui montent à bord, que vont-ils nous annoncer ? « Il n'y a plus d'espoir de sauver le vaisseau; quant à vous, un des rois a bien promis de respecter vos jours, mais tiendra-t-il parole ? Plus de mille naturels sont rassemblés dans l'îlot à une portée de fusil ; tous sont armés, et vous êtes près de l'écueil où vint échouer, il y a peu d'années, le navire de l'infortuné capitaine Français, Bureau, qui fut mangé avec son équipage par les indigènes. »

« Le vent devient favorable, il est bon pour sortir de ce dédale de rochers ; on jette les ancres sur le récif opposé, et au moyen d'un long câble on fait avancer le vaisseau : peine perdue ! Le courant nous rejette sur l'écueil. Quatre fois on recommence la même manœuvre avant qu'elle soit couronnée par le succès. Pendant ce travail, auquel nous avons pris part comme les autres, plusieurs canots ont voulu s'approcher, je ne sais dans quelle intention : les rois que nous avions à bord, leur ont fait signe de s'éloigner; et comme ils n'obéissaient pas assez promptement, l'un d'eux a tiré sur ces insulaires trois coups de fusils ; la balle a fait chaque fois jaillir l'eau bien près des rameurs : heureusement elle n'a atteint personne. Maintenant notre ancre est bien assurée, les rois viennent de partir, chacun s'étend de son côté sur le pont pour prendre un peu de repos.

« Jeudi 16, 8 *heures du matin*. — Le vent souffle avec

violence, le ciel se couvre, tout fait présager une furieuse tempête. On voudrait rentrer dans le port pour s'abriter et réparer le gouvernail; impossible. Encore les canots; ils arrivent en foule, on en compte plus de deux cents : vous diriez une nuée de vautours fondant à tire-d'aile sur leur proie. L'équipage travaille à confectionner une nouvelle provision de cartouches. Un indigène, qui porte le titre de gouverneur et qui en remplit les fonctions avec une grande autorité, vient à bord accompagné d'un chef, sous prétexte de nous défendre contre ses compatriotes en cas de naufrage. On le reçoit, pour conjurer une attaque qui paraît imminente. —11 *heures*. L'orage est affreux : aux vents déchaînés se mêlent des torrents de pluie et les éclats du tonnerre; le vaisseau, tourmenté par les vagues en fureur, fait des bonds épouvantables qui enlèvent les ancres; à chaque secousse nous avançons sur les rochers, nos marins mesurent avec effroi l'étroit espace qui nous sépare encore des brisants. Pour les deux indigènes, ils ont l'air d'inspecter tout ce que contient le navire, comme autant d'objets dont le naufrage va les mettre en possession; ils ne se donnent même pas la peine de déguiser cette pensée : «Vous êtes perdus, nous disent-ils, et comme vos héritiers, nous faisons l'inventaire de vos biens.» Une vive discussion s'engage à ce sujet entre notre interprète et le gouverneur qui veut prouver les droits des insulaires sur les vaisseaux naufragés: ce débat n'est pas très-rassurant. En tout cas, l'interprète déclare qu'on nous promet la vie sauve; mais le second capitaine qui connaît parfaitement la langue des Vitiens, fait un sourire négatif.

« Pour comble de malheur la division règne parmi l'équipage. La tourmente devient à chaque instant plus horrible, on baisse toutes les voiles et on abat la partie supérieure des deux mâts; ce sacrifice n'a pas diminué le danger, nous ne sommes plus qu'à deux pas de l'écueil, probablement il fau-

dra bientôt paraître devant Dieu. Le frère Attale se confesse; après lui, je prépare à la mort deux marins catholiques, je voudrais pouvoir porter la même consolation à trois autres matelots qui professent aussi notre foi, mais ils sont trop occupés à la manœuvre. — 2 *heures*. Le vent se calme subitement, et l'espérance renaît dans tous les cœurs. Les Européens qui étaient venus à notre secours se retirent; quelques naturels nous avouent, en nous quittant, que leur attente est trompée; nous n'avons plus à bord que le roi de l'archipel. Enfin l'ancre est levée, et nous sommes en pleine mer. Marie, que nous avons invoquée au plus fort du péril, c'est vous qu'il faut bénir de notre délivrance! Tout l'équipage s'étonne d'être sauvé et ne sait à quoi attribuer son salut. Pauvres gens! ils ne songent pas qu'on prie pour nous à la Baie-des-Iles et en Europe; oui, c'est aux prières des Associés de la Propagation de la Foi et des personnes qui s'intéressent à nos courses apostoliques, que nous devons une protection si visible du ciel. Que ces pieux fidèles veuillent bien continuer de lever les mains vers Dieu, tandis que nous cherchons, à travers les abîmes, une terre sauvage où nous puissions planter la croix : mais je désirerais qu'ils songeassent plus aux besoins de nos âmes qu'aux dangers de nos corps.

« Après avoir tant bien que mal réparé notre goëlette, nous avons parcouru en tous sens l'archipel de Viti. Que ne puis-je vous décrire ces îles, si belles que nos poëtes sembleraient les avoir eues sous les yeux, quand ils peignaient des plus riantes couleurs les lieux enchantés qu'ils donnent pour séjour à leurs fabuleux héros. Mais hélas! que leurs habitants sont loin de l'âge d'or! Pour se garantir de leurs insultes, il faut chaque soir placer des sentinelles sur le vaisseau, tenir les fusils chargés, quelquefois même tirer le canon pour avertir les insulaires qu'une agression de leur part ne serait pas impunie. Malgré les dangers que nous avions courus à

Viti-Levou, nous y avons mouillé de nouveau, et là nous avons pêché un requin qui avait, dit-on, douze pieds de long. Comme les naturels sont très-friands de ces monstres, nos gens leur ont offert celui que nous venions de prendre. Il arrivait fort à propos. C'était l'époque des jeux et des réjouissances de la peuplade : un mets quelconque est toujours décerné pour prix d'adresse au vainqueur ; cette fois c'était le corps rôti d'un malheureux Vitien qui lui était réservé. Mais il manquait un plat pour faire symétrie à ce festin de cannibales; ils y mirent le requin. J'avais été invité à prendre part à la fête, vous devinez assez quel dut être le motif de mon refus. Au reste, dans cette île et dans celles qui en sont le plus rapprochées, les repas de chair humaine sont encore très-fréquents : pour célébrer un événement tant soit peu remarquable, le roi a coutume de servir à ses amis les membres de quelqu'un de ses infortunés sujets. Un témoin oculaire m'a assuré qu'il avait vu mettre en pièces près de sa cabane, un mois avant notre première arrivée, dix-sept prisonniers de guerre, nombre réservé pour la ville de Rewa sur cent malheureux captifs épargnés par le vainqueur dans un récent massacre : les autres seront distribués aux rois alliés. On est tellement habitué dans ces parages à de semblables récits, que la pensée d'être un jour servi à ces anthropophages, ou rôti ou en sauce, ne me trouble pas du tout. Et puis, dans chaque île, à chaque écueil, on vous raconte que tel vaisseau y a fait naufrage, que tant de matelots ont été mangés par les naturels. Dieu soit à jamais béni ! notre vie est entre ses mains, il peut faire de nous ce que bon lui semblera. Un seul cheveu de notre tête ne saurait tomber sans la permission de celui à qui nous avons fait le sacrifice de ce que nous avons de plus cher sur la terre. Mais ces pauvres sauvages, quand pourrons-nous leur apprendre à aimer comme des frères ces victimes qu'ils immolent à leur férocité ?

« ..... Pendant notre séjour à Tonga-Tabou, il y eut un

combat livré entre les insulaires qui ont embrassé le protestantisme et ceux qui sont restés païens. Je n'ai pu assez bien apprécier le motif de cette guerre, qui coûta la vie à quelques naturels, pour donner tort ou raison à l'un des deux partis. A notre départ, la prédication avec le sabre et le fusil était résolue; déja dix idolâtres venaient d'être victimes de leur obstination à ne vouloir pas professer la religion des ministres méthodistes. Comme nous levions l'ancre, l'armée du roi protestant défilait sur le rivage pour aller exterminer le *Devlo* (le diable), c'est-à-dire les païens. Ce n'est certes pas ainsi que prêchaient les Apôtres et que prêchent encore aujourd'hui les Missionnaires catholiques de la Chine et du Tong-King : ils souffrent le martyre, et ne le donnent pas.

« Nous sommes à Wallis depuis le 9 mai. Quelle agréable surprise pour nous d'y retrouver en bonne santé le P. Bataillon et son catéchiste le frère Joseph ! Sur le rapport de prétendus témoins oculaires, nous pensions que ces chers confrères avaient été massacrés, et nous ne descendions dans l'île que pour prier sur leur tombe et y planter une modeste croix. Ils ont eu beaucoup à souffrir; leur Mission a même eu ses confesseurs de la foi parmi les simples catéchumènes : mais depuis quelque temps la persécution a cessé; déjà huit cents néophytes pratiquent avec ferveur les maximes de l'Evangile; chaque jour de nouveaux convertis viennent se réunir à eux dans une petite île, berceau de cette église naissante, espèce de terre sacrée sur laquelle il suffit de mettre le pied pour déclarer qu'on embrasse notre foi. Le jour de notre arrivée a été pour les fidèles de Wallis un jour de fête; j'étais à leurs yeux un témoignage irrécusable de l'intérêt que leur portent les chrétiens d'Europe. Ce même jour, deux cents naturels se sont encore fait inscrire au nombre des catéchumènes. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le Missionnaire est heureux d'entendre sortir les louanges du Seigneur de la bouche de ces pauvres sauvages. Soir et matin, tout le

troupeau se réunit pour la prière, le chant des hymnes et le catéchisme : nous ne pensons pas qu'il y ait dans vos temples d'Europe une assemblée plus recueillie qu'à Wallis, pendant les exercices religieux.

« Notre goëlette va lever l'ancre ; je termine ma lettre en me recommandant à vos prières. Je me rends à Futuna ; j'espère m'y remettre un peu des fatigues de l'année, en attendant le repos de la bienheureuse patrie, où nous nous reverrons.

« J. Chevron, *Miss. apost.* »

Extrait d'une Lettre du R. P. Viard, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à M. l'abbé Condamin.

Nouvelle-Zélande, Tauranga, 8 décembre 1840.

« Mon bien cher Confrère,

« Il y a aujourd'hui un an que je saluai pour la première fois la Nouvelle-Zélande. Après trois mois de séjour à la Baie, j'accompagnai notre saint Evêque dans son long et heureux voyage aux îles du Sud. Un grand nombre de tribus ont été visitées ; partout Sa Grandeur a été accueillie avec empressement par les naturels. Vous n'auriez pu retenir vos larmes en voyant ces bons insulaires se jeter à l'eau jusqu'à la ceinture pour atteindre plus tôt notre canot, et le traîner à l'envi sur le rivage, aux acclamations de la foule ivre de joie. Au moment où nous mettions le pied sur la côte, les transports redoublaient, on tirait des coups de fusil pour fêter l'arrivée du Prélat attendu depuis si longtemps et avec tant d'impatience. Dans chaque île on demandait à grands cris des prêtres : les sollicitations furent si vives et si pressantes à Tauranga, que Monseigneur promit de me laisser au milieu de ce bon peuple.

« Six mois déjà se sont écoulés depuis que j'occupe ce poste, sans confrère et à cent cinquante lieues de la Baie-des-Iles. J'ai cinq tribus à desservir, voici leurs noms :

Matamata, Motuhoa, Matakana, Maunga-tapu, qui signifie Montagne sainte, et Tumoétai. Cette dernière est comme le centre de la Mission, j'y fais ma résidence habituelle, et c'est là aussi que mon ministère a recueilli des bénédictions plus abondantes.

« Que de fois je gémis devant le Seigneur de voir que je suis seul pour rompre le pain de vie à tant de peuples avides de s'en nourrir ! Combien d'âmes seraient sauvées, combien d'enfants ne mourraient pas sans baptême, si un essaim de prêtres volaient à la Nouvelle-Zélande ! Les difficultés et les peines de notre apostolat sont, d'ailleurs, moins grandes que plusieurs ne se l'imaginent. Le climat que j'habite est vraiment chéri des cieux ; les bêtes féroces, les insectes venimeux y sont tout à fait inconnus ; pas de froids rigoureux ni de chaleurs excessives ; s'il pleut de temps en temps, la sérénité ne tarde pas à renaître ; la terre est fertile, et bien que ses productions ne soient pas variées, non-seulement elle fournit aux besoins des naturels, mais elle leur donne encore de quoi faire des échanges avec les Européens qui fréquentent ces mers. Sans doute le zèle de l'homme de Dieu n'a pas besoin, pour être encouragé, de la reconnaissance de ses néophytes ; cependant cette récompense qu'il ne cherche pas, il est sûr de la trouver à la Nouvelle-Zélande. Nos chrétiens s'affectionnent facilement à tous ceux qui leur font du bien. Quand nous leur parlons de tant de saintes âmes qui s'intéressent à leur bonheur, ils sont tous stupéfaits et s'écrient dans leur admiration : Oh ! qu'elles sont bonnes! *Kapai! Kapai!* Nous leur montrons souvent sur la carte les diverses contrées d'Europe d'où partent les prières et les aumônes qui soutiennent nos Missions, et alors ils unissent leurs vœux aux nôtres pour que le ciel répande sur leurs charitables bienfaiteurs toutes sortes de grâces et de bénédictions.

« A ces qualités du cœur le Nouveau-Zélandais joint une

heureuse ouverture d'esprit et une grande envie de s'instruire. Il est, de plus, assez industrieux et fait preuve de beaucoup de goût pour la sculpture. La principale occupation des hommes consiste à cultiver la terre et à construire des *wakamaori*, espèce d'embarcations longues et étroites, avec lesquelles ils ne craignent pas de braver les flots et l'orage. Pour les femmes, après les soins du ménage, elles emploient leur temps à se tresser des manteaux fort jolis. Plus communément, les grandes personnes ont pour vêtement une simple couverture de laine. A les voir de loin accourir en foule à la prière, affublées de cette longue couverture dont elles se voilent quelquefois la tête, on les prendrait pour des religieux de la Grande-Chartreuse allant à Matines.

« Depuis mon arrivée à Tauranga, j'ai baptisé près de deux cents enfants, dont une grande partie s'est déjà envolée au ciel ; j'ai aussi conféré le même sacrement à beaucoup d'adultes ; entre autres au principal chef de l'île. J'aime à croire que c'est aux prières de sa petite fille qu'il doit sa conversion. Cette enfant est la première que j'aie régénérée dans les eaux du baptême, je lui donnai le doux nom de Marie, deux mois avant qu'elle ne mourût. La douleur de ses parents fut extrême, car ils l'aimaient beaucoup. Selon la coutume des Zélandais, ils se retirèrent loin de leur habitation, près du lieu où ils avaient déposé le corps de leur chère enfant, et là ils ne cessaient de verser des pleurs. Plusieurs fois je suis allé leur porter des paroles de consolation ; mais rien ne pouvait tarir leurs larmes. Sans doute que pendant que le père et la mère se désolaient sur la perte de leur fille unique, ce petit ange, cette innocente Marie priait pour eux dans le ciel : elle fut exaucée. Le père, miné par le chagrin, étant tombé dangereusement malade, on désespérait de ses jours, lorsque je fus appelé auprès de lui pour l'instruire des saintes lois de l'Evangile. Par une faveur

14.

inespérée, les forces lui revinrent avec ce calme ineffable qui se fait dans un cœur où pénètrent enfin les douces clartés de la foi. Il s'est parfaitement rétabli et m'a demandé le baptême, bien résolu de servir jusqu'à sa mort le Dieu que possède déjà sa petite Marie. Toujours le premier aux prières, il est pour sa peuplade un modèle d'édification, comme il est pour moi l'ami le plus dévoué. Il se plaît beaucoup dans ma demeure; si j'absente, il s'en fait le gardien. Quinze jours après son baptême, j'ai conféré le même sacrement à sa femme. Beaucoup de grandes personnes me pressent de leur accorder aussi cette grâce; mais je diffère, afin de leur en faire mieux sentir le prix.

« Recommandez notre Mission à la piété de toutes les âmes qui ont à cœur la gloire de Dieu. J'ai surtout une grande confiance aux prières des petits enfants : faites-les prier pour les petits enfants de la Nouvelle-Zélande; dites-leur que les Océaniens de leur âge ne sont pas aussi favorisés qu'eux, qu'ils n'ont, pour la plupart, point de prêtres qui leur apprennent à aimer Jésus et Marie.

« Adieu, mon cher ami, etc.

« P. J. Viard, *Miss. apost.* »

Lettre du R. P. Petitjean, Missionnaire apostolique de la même Société, à M. Paillasson, son beau-frère.

Nouvelle-Zélande, Wangaroa, 7 mars 1841.

« Mon cher Frère,

« J'ai reçu tes lettres, les premières qui m'aient été adressées à la Nouvelle-Zélande ; elles renouvelèrent en moi tous les sentiments que j'avais éprouvés en quittant la France. J'en pris lecture dans une chapelle solitaire, au pied d'un modeste autel dédié à S. François-Xavier ; j'étais là comme Joseph retiré dans le secret de son habitation pour y pleurer ses frères.

« Que cette première année de mon apostolat s'est rapidement enfuie ! Heureux si, pendant ces quelques mois, j'ai pu jeter sur la terre qui nous est confiée, la semence féconde qui doit produire plus tard des fruits de bénédiction ! Mais avant que la moisson jaunisse, combien de jours d'orage se lèveront encore sur nous et sur nos travaux ! Ici, comme ailleurs, le royaume de Dieu souffre violence ; nous avons aussi nos peines. D'incessantes calomnies sont débitées contre notre Evêque et ses Missionnaires ; on dit, par exemple, que nous ne sommes venus en Océanie que pour nous emparer des terres des naturels ; que nous sommes des idolâtres, adorant les images faites par la main des hommes ; que notre Religion aime à répandre le sang, et qu'autre-

fois nous fîmes jeter au feu trois jeunes hommes, parce qu'ils refusaient de rendre les honneurs divins à une statue; c'est une allusion à l'histoire des trois enfants hébreux dans la fournaise de Babylone : admirable bonne foi de nos adversaires qui font peser sur nous la responsabilité des crimes de Nabuchodonosor! On annonce encore aux Nouveaux-Zélandais que plus tard nous leur remettrons leurs péchés à prix d'argent; comme s'il n'était pas souverainement ridicule de supposer qu'on voulût jamais exiger la plus légère aumône d'un pauvre insulaire qui est mendiant par excellence. Quelque dénuées de vraisemblance que soient toutes ces imputations, elles s'accréditent néanmoins parmi un peuple enfant, qui tient pour des oracles toutes paroles qui sortent de la bouche de ses maîtres. Les progrès de l'Evangile en souffrent, bien que nos œuvres et nos discours donnent à nos ennemis un démenti formel; mais on se lasse à force de réfuter des absurdités que la calomnie est ingénieuse à reproduire sous un nouveau jour.

« Le district que j'administre est situé au nord-est de la Baie-des-Iles; je réside le plus habituellement à Wangaroa, d'où je puis visiter quelques tribus, peu nombreuses, il est vrai, mais bien dispersées. Nous n'avons, pour nous rendre d'une peuplade à l'autre, que des sentiers tantôt marécageux, tantôt escarpés, toujours très-étroits et le plus souvent recouverts par la fougère. Aussi n'est-il pas rare que le Missionnaire perde la trace à peine reconnaissable du chemin qu'il doit suivre. Un jour que cela m'était arrivé, je gravissais des rochers à pic pour retrouver ma route; j'avais au-dessous de moi les abîmes de la mer, un faux pas aurait pu me précipiter dans les flots; je montais néanmoins avec courage, luttant contre les broussailles, dévoré par une soif brûlante, et n'espérant presque rien de tant de fatigues et de dangers. Dans ma détresse, j'entonnai le cantique : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours...,* et à peine

avais-je achevé ces mots, que je vis le sentier, objet de mes recherches, s'ouvrir sous mes pas. Parfois, après une journée de marche, j'ai frappé le soir à la porte de cabanes sans habitants : dans ce cas, le lit du Missionnaire n'est pas difficile à trouver; mais il faut se résoudre à endurer la faim.

« Les voyages par eau ont aussi leurs désagréments, nous les faisons dans des barques légères ou dans les pirogues des naturels. Au moindre coup de vent, nous courrions risque d'être submergés, si l'*étoile de la mer* n'était là pour protéger ses enfants. Je traversais, un jour, sur un mauvais canot, une rivière d'environ demi-lieue de large : pendant que mes gens ramaient avec force, j'étais tout occupé de rejeter avec un soulier l'eau dont l'orage menaçait d'emplir la nacelle. Un danger encore plus sérieux a failli nous enlever le P. Servant : il a été emporté presque en pleine mer et poussé au milieu des récifs, sur une frêle barque où il est resté plus d'un jour sans nourriture, obligé de combattre le découragement des rameurs qui avaient perdu tout espoir de jamais revoir leur île. Il est visible qu'il y a une providence particulière pour ceux que Dieu envoie au loin annoncer sa loi sainte. De même que nous participons au ministère des premiers Apôtres, nous pouvons dire aussi que nous avons hérité, nous et nos néophytes, de la protection signalée dont le Seigneur les entourait. Les naturels eux-mêmes ont remarqué qu'il meurt beaucoup moins de personnes dans les tribus catholiques que dans les peuplades protestantes.

« Ma sœur me demande ce que j'ai à souffrir dans ces Missions lointaines. M'appartient-il de parler de souffrances, à moi qui ne fais que d'entrer dans la carrière apostolique? ah! mon frère, tournons nos yeux mouillés de larmes vers le Tong-King et l'infortunée Cochinchine, vers leurs Missionnaires si cruellement persécutés; voilà des Apôtres, de vrais Confesseurs qui feront la gloire de l'Eglise! voilà de

généreux athlètes, dont nous pouvons dire avec S. Paul : *Ils ont enduré les outrages et les fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, ils ont été sciés ou mis aux plus rudes épreuves; ils sont morts par le tranchant du glaive.* J'ai bien aussi sous les yeux, dans mes confrères, des modèles d'un dévouement sans borne; mais pour moi, je fais peu de chose, et mes privations sont bien légères. Est-il donc si pénible pour un soldat de Jésus-Christ de coucher à la belle étoile? c'est ce qui m'arrive quand je suis en campagne : enveloppé de mon manteau, je repose sur un lit de fougère ou plus mollement encore sur le sable du rivage, sans craindre que le bruit des flots ne trouble mon paisible sommeil.

« Voici maintenant quelques détails sur ma nourriture ordinaire, je suis loin de les mentionner comme des privations. Mes aliments sont tantôt du porc et tantôt des pommes de terre; je varie ces mets l'un par l'autre : pour dessert j'ai quelques grains de maïs cuits à l'eau, et c'est tout. Naguère je m'entretenais avec un bon et honnête protestant qui prenait plaisir à m'énumérer dans le plus grand détail toutes ses provisions; puis il ajoutait : « Vous avez bien aussi cela, vous? » Et moi, je lui répondais tout simplement : « Non, j'ai fort peu de riz, je ne mange pas de pain, j'ai tout juste ce qu'il me faut de vin pour la sainte Messe, je renonce volontiers au thé pour ne boire que de l'eau; si j'avais quelque chose de mieux, je le conserverais bien précieusement pour le cas où je recevrais la visite d'un grand chef ou de quelque étranger. Vous le voyez, je suis pauvre; mais je m'honore de cette pauvreté, qui fut celle des Apôtres. La plus grosse portion des aumônes qui nous viennent d'Europe, est consacrée à l'avancement de l'œuvre de Dieu. Je sais que vos ministres agissent autrement : ils pensent d'abord à eux et à leurs familles; puis ils donnent leur superflu à la Mission; encore font-ils un vrai trafic de leurs livres et de leurs Bibles. »

« Je dois dire néanmoins que plus tard nous serons beaucoup mieux. Notre frère Elie, avec les faibles moyens dont il dispose, a cultivé un petit coin de terre; il s'applaudit de sa première récolte. Nous commençons à avoir des melons et quelques plantes potagères. Mes excursions au milieu des tribus ne changent rien à mon régime : je me nourris, comme les naturels, de pommes de terre; s'ils ont du poisson, ils le partagent avec moi. Ce peuple vit très-pauvrement; car il vend le fruit de ses sueurs aux Européens pour avoir des habits. Ici la terre me sert de siége et de table; de petits paniers ou quelques larges feuilles nous tiennent lieu de plats et d'assiettes. Presque toujours on mange hors de la cabane, et parfois on est assez occupé pendant le repas à écarter avec un petit bâton, dont chaque convive est armé, certains parasites aussi nombreux qu'importuns.

« Après Wangaroa, le lieu que je fréquente le plus est Mongonui. Là, notre prédication fait plus de prosélytes, au moins parmi les Européens. Déjà une église y est devenue nécessaire; mais, comme la Mission ne peut en faire les frais, je me suis adressé aux étrangers de la Baie, la plupart protestants, et j'ai ouvert une souscription qui m'a valu dès le premier jour une somme de quatre-vingt-treize livres sterling. Il faut ajouter, à la gloire du catholicisme, que les ministres ont tenté la même entreprise, mais tout à fait sans succès.

« Le chef de l'intéressante tribu de Mongonui nous est très-attaché. Il habite sur les terres d'un fervent catholique irlandais, en attendant que l'arrivée des blancs le force à se reléguer, comme la plupart de ses compatriotes, dans l'intérieur de l'île. Longtemps avant que nos confrères eussent débarqué dans le pays, ce chef, voyant que beaucoup de tribus embrassaient la doctrine des méthodistes, alla trouver l'Européen dont je viens de parler, et lui dit : « Thomas, pourquoi ne vas-tu pas comme les autres aux Missionnaires?

— Ma *mission* n'est pas ici. — Où est-elle donc? — En Europe. » Or, Mgr Pompallier aborda enfin à Mongonui, après avoir fondé un premier établissement à la Baie-des-Iles. « Voilà ma *mission*, dit alors au chef le fidèle Irlandais. — C'est bon, » reprit l'insulaire, et sur-le-champ il présenta ses enfants à l'Evêque pour qu'il les baptizât.

« Ma grande occupation est de visiter tour à tour les diverses tribus qui dépendent de ma juridiction, afin d'attacher plus fortement à l'unité celles qui ont embrassé la foi catholique, et d'attirer à nous les peuplades que l'hérésie compte en grand nombre dans ses rangs. Un autre avantage de ces courses apostoliques, c'est que je puis préparer à la mort quelques malades délaissés et administrer le baptême aux enfants en danger de périr. Je donne volontiers à mes néophytes les noms des personnes qui me sont chères, et je me forme ainsi autour de moi comme une nouvelle famille.

« Ce peuple, dont les mœurs sont déjà bien adoucies, n'a cependant pas encore secoué tous ses préjugés d'autrefois. Ainsi, paraît-il certain qu'un malade ne peut échapper au mal dont il est atteint? ses parents lui refusent parfois toute espèce d'aliments : après avoir passablement arrangé sa couche, ils se retirent et l'abandonnent, sous prétexte que *leur dieu le mange*. Cette manière de parler est si familière aux Océaniens qu'on leur entend dire à tout propos : Un tel est mort à la guerre, tel autre a été *mangé par le dieu*, c'est-à-dire, est mort de maladie. Malgré cette apparente dureté de cœur envers les infirmes, ne croyez pas que nos insulaires soient insensibles à la perte de leurs proches et de leurs amis; l'ancien usage de les pleurer, en se déchirant les membres et le visage, est loin d'être abandonné. Un jour je disais à une femme : « Il ne faut pas ainsi te défigurer, tu es toute en sang. — Que faut-il donc que je fasse? — Pleure et gémis comme les étrangers. — Ah! me dit-elle,

les larmes ne suffisent pas à l'amour véritable ; ce n'est pas trop du sang. » Ces paroles me touchèrent, et je m'éloignai en répétant avec émotion : Dieu a tant aimé les hommes qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour leur salut.

« Voici un bien triste spectacle qui me fut donné, il y a quelque temps, en visitant une tribu presque uniquement protestante. Là, je retrouvai dans toutes les mains la Bible traduite en langue *maori* par les ministres méthodistes ; les jeunes gens, fiers de leur prétendue science, citaient, commentaient à tort et à travers le texte sacré, prétendant y trouver tout ce qu'ils rêvaient, et même l'invention des armes à feu, dont ils attribuaient la découverte à Jésus-Christ. Or, ces pauvres gens, le croirait-on ! ne savaient pas même qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, que le Verbe s'est fait homme et qu'il est mort pour nous... Et leurs maîtres sont depuis vingt ans à la Nouvelle-Zélande ! Au reste, l'instruction n'est pas le seul avantage qu'aient nos disciples sur ceux des missionnaires protestants : les étrangers distinguent aisément nos catéchumènes à un air de candeur et de bonté qui contraste, disent-ils, avec la physionomie dure et farouche des insulaires hérétiques. Je puis bien dire aussi que les nôtres nous font l'accueil le plus filial quand nous allons visiter leurs tribus. Le 28 novembre dernier, je voguais vers Mongonui : un beau ciel nous promettait une mer calme et une traversée facile ; mais sur le soir le temps se mit à l'orage, et il fallut lutter contre le vent et la marée. Déjà les deux jeunes insulaires dont j'étais accompagné perdaient courage ; je ramai avec vigueur, et nous pûmes aborder malgré les ténèbres de la nuit, guidés que nous étions par les feux des naturels qui nous servaient de boussole. En mettant le pied sur le rivage, j'appelai ; on reconnut ma voix. A l'instant même le cri *Epicopo !* c'est *Epicopo !* fut répété avec transport par tous mes bons catéchumènes qui

se précipitaient à ma rencontre. Ce mot *Epicopo* désigne ordinairement notre vénérable Evêque; mais quelquefois les Zélandais le donnent aussi aux simples Missionnaires, dont le nom véritable dans leur langue est *Ariki.*

« Que de fois j'ai eu lieu d'admirer les merveilleux desseins de la Providence dans les moyens qu'elle emploie pour sauver ses élus! Presque jamais dans mes courses je n'arrive droit au lieu que je m'étais proposé d'atteindre, des obstacles inattendus me forcent à changer de direction : et pourquoi? pour donner le baptême à un enfant, ou pour préparer à la mort quelque vieillard près d'expirer.

« Je suis, etc.

« J. B. Petitjean, *Miss. apost.* »

MISSIONS
DE L'OCÉANIE ORIENTALE.

Lettre du R. P. Laval, de la Société de Picpus, au R. P. Hilarion, Prêtre de la même Société.

Mission de N. D. de Paix, aux îles Gambier,
31 mars 1840.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je suppose que vous aurez reçu mon journal de l'année dernière, et que vous êtes parfaitement instruit de ce qui s'est passé dans notre Mission, jusqu'à l'époque de la bénédiction de l'église d'Aukéna, la première de l'Océanie.

« Les sacrements continuent à être fréquentés avec une pieuse émulation, et, grâces au ciel, nous ne voyons point la ferveur de nos néophytes se démentir ; ils communient ordinairement à toutes les grandes fêtes. Cette année, nous avons eu la consolation de les voir tous remplir le devoir pascal.

« Les enfants qui n'ont pas encore fait la première communion, se confessent trois ou quatre fois par an : aucun d'eux ne voudrait pour tout au monde y manquer, pas même les plus petits. Aussitôt qu'ils peuvent parler, leurs parents s'empressent de les envoyer au Missionnaire, et, chose remarquable, ils s'expliquent aussi bien que les grandes personnes.

« Lorsque le temps de la première communion approche, nos soins redoublent pour ces chers enfants; un examen public décide enfin de leur admission. Les parents y sont appelés, afin de donner sur chacun d'eux les renseignements qu'on juge à propos de leur demander : ceux dont les familles ont à se plaindre, sont refusés jusques à amendement. Entre autres motifs qui nous ont fait adopter cette mesure, nous avons eu en vue de rendre aux pères et mères l'autorité qui leur appartient sur leurs enfants; car ici, avant l'introduction du Christianisme, ils n'en avaient aucune.

« Aux approches des communions générales, nous soumettons aussi à un examen les personnes plus âgées; de plus, nous leur avons fait prendre l'habitude de se réunir à certains jours, pour s'interroger mutuellement en notre présence sur les points les plus importants de la Religion. Dans ces conférences, le Missionnaire ne dit rien, si ce n'est pour redresser ceux qui se trompent ou s'expliquent mal. Nos chrétiens ont pris un goût extraordinaire à cet exercice, et nous en remercions Dieu de tout notre cœur, parce que l'émulation, stimulée par la honte de paraître ignorant, leur fait faire les plus grands efforts pour bien graver dans leur mémoire les saintes vérités que nous prêchons.

« Le premier dimanche de l'Avent, a eu lieu dans l'île d'*Akamaru* un de ces entretiens familiers, sur le saint sacrifice de la Messe, en présence de Mgr de Nilopolis; il a duré près de trois heures. C'est trop long, beaucoup trop

long, j'en conviens; mais comment résister au zèle de ces bons néophytes? Ils sont venus me supplier de ne pas les faire sortir de l'église avant le coucher du soleil, « parce qu'ils « voulaient en dire beaucoup cette fois. » En effet, il n'y eut personne dans l'assemblée qui ne parlât à son tour. Et, lorsque je demandais s'il n'était pas bientôt temps de finir : « Encore un moment, me criait-on de toutes parts! ne « crains point, nous ne dormons pas. Tiens, vois comme « nous sommes attentifs! Tu pourras juger qu'on s'ennuie, « lorsque tu verras quelqu'un de nous dormir. » Il fallut qu'ils passassent en revue tout le sujet, les diverses parties de la Messe, les prières et les cérémonies, jusqu'aux ornements sacerdotaux et leur signification, les sacrifices anciens figuratifs du sacrifice de la loi nouvelle; tous ces points furent par eux expliqués, et Mgr le Vicaire apostolique déclara qu'ils étaient parfaitement instruits sur ce dogme important.

« Nos écoles vont toujours assez bien, elles iront mieux encore dès que nous aurons des livres; car le petit imprimé que le R. P. Caret nous a apporté de France, est tout à fait insuffisant. A force de le lire et de le relire, nos enfants le savent par cœur, et dès lors il ne leur présente plus aucun intérêt.

« Nous remarquons avec plaisir que nos chrétiens comprennent mieux de jour en jour les avantages du travail. Les hommes cultivent leurs terres et se construisent des maisons commodes et solides, sur le modèle de celle que nous avons élevée pour notre usage, auprès de la nouvelle église. J'en compte déjà vingt-une dans la seule île d'*Akamaru*. Les femmes, après les soins du ménage, s'occupent à tricoter; quelques-unes filent habituellement le coton. Ces dernières composent à présent huit ateliers, chacun de trente personnes; ils ont produit récemment, dans l'espace de dix semaines, huit cent cinquante-une livres de fil.

« Mais le travail principal, celui qui met en mouvement toute la population, est la construction d'une église à *Mangaréva*, l'île principale. Vous jugerez, mon Révérend Père, du zèle et de l'ardeur de ce bon peuple, par le tableau des fatigues que cet édifice lui coûte.

« Comme l'île ne fournit pas de pierres, la plupart des pères de famille sont occupés depuis longtemps à exploiter des îlots de rochers, situés à près de cinq lieues en mer. Ils amènent ensuite ces matériaux sur des radeaux énormes. Remarquez que, pour aller comme pour revenir, ils sont obligés d'attendre patiemment le vent-arrière. Les pierres, une fois déposées sur le rivage, sont roulées à force de bras jusques sous la main des ouvriers. Une dizaine de naturels, dirigés par le frère Fabien, taillent ces blocs de granit, tandis que d'autres sont chargés d'élever les murs. Les jeunes gens se sont partagé les diverses corvées, de manière à ce qu'une peuplade relève l'autre tous les huit jours. Ceux-ci vont pêcher le corail pour faire de la chaux, ceux-là apportent d'une demi-lieue le sable nécessaire, etc. les femmes elles-mêmes suspendent de temps en temps leurs occupations habituelles, pour aller chercher à la montagne les roseaux destinés à alimenter le feu du four à chaux. Elles sont chargées en outre, ainsi que les petits enfants, de faire, avec les filaments du cocotier, les cordes qui doivent être employées à la voûte et à la toiture de l'église. C'est encore notre frère Fabien qui préside à tous ces travaux.

« L'année dernière, le roi fit un appel à la générosité de tout son peuple. Il fallait beaucoup de bois pour la charpente, la menuiserie, etc. et ces îles ne produisent guère que l'arbre à pain, végétal précieux d'où la population tire en grande partie sa subsistance. Néanmoins, il n'y eut personne qui ne se montrât disposé à donner plus qu'on ne voulait recevoir. Si nous disions à celui-ci : « Ta terre est « trop petite; » à celui-là : « Ton arbre est trop beau,

« nous ne le prendrons pas. — Qu'importe! répondaient-
« ils, coupez toujours, c'est pour le bon Dieu. N'est-ce
« pas lui qui nous les a donnés? n'est-ce pas lui qui nous
« en donnera d'autres ? »

« Vous jugez bien, mon Révérend Père, que nous avons veillé à ce que la générosité de ces bons et chers chrétiens ne leur portât pas préjudice. L'arbre à pain (dans leur langue *tumeï*) est très-délicat : si on le plante trop serré, il demeure chétif; mais si on a soin de l'espacer, il devient un arbre majestueux et donne des fruits en abondance. Les naturels n'avaient pas su faire cette observation, leurs *tumeïs* se touchaient pour ainsi dire. Nous avons donc profité de la circonstance pour les éclaircir, ce qui a rendu service à leurs plantations, et nous a donné en même temps le bois dont nous avions besoin.

« Vous ne sauriez vous faire une idée de l'ardeur avec laquelle nos insulaires poursuivent cette entreprise, rien ne leur coûte pour la conduire à sa fin; non, je ne crois pas qu'aucun sacrifice fût capable de les arrêter. « Je tiens à cette
« église, me disait récemment un des premiers chefs, j'y
« tiens du fond de mes entrailles! » Et ce ne sont pas là de vaines paroles : le roi et les chefs nourrissent chaque jour à leurs dépens tous nos travailleurs; les pêcheurs se sont chargés de fournir également tous les jours du poisson aux ouvriers, aussi longtemps qu'ils seront occupés à ce qu'ils appellent *le travail du Seigneur*. Au reste, la construction avance rapidement, déjà les murs sont arrivés à la hauteur du cintre des croisées; de plus, tous les matériaux sont maintenant réunis, les pierres sont taillées, et les bois destinés à la charpente se débitent avec toute la célérité que nos moyens nous permettent. Malgré le zèle que nos chrétiens déploient pour la maison de Dieu, ils ont néanmoins cultivé leurs terres et défriché des landes où les sueurs de l'homme n'avaient jamais coulé.

Je passe, sans autre transition, à quelques petits détails qui vous intéresseront peut-être fort peu; mais il faut que je cède à vos désirs en écrivant tout ce que je sais.

« Il nous est mort, il y a peu de temps, une jeune fille de quinze ans, nommée Marietta. C'est la première jeune personne que ma chrétienté ait encore perdue. Elle a laissé parmi ses compagnes la bonne odeur de Jésus-Christ, et sa belle mort a produit une impression qui ne s'effacera pas de longtemps.

« Marietta avait fait la sainte communion le jour de Toussaint, et le lendemain elle avait accompagné la procession au cimetière. Le soir elle tomba malade. Deux jours après, on vint de sa part me chercher en toute hâte pour lui administrer les derniers sacrements : je ne jugeai cependant pas qu'il fût encore à propos de lui donner le saint viatique. Le jour suivant, quoique la maladie ne parût pas avoir fait des progrès, je trouvai Marietta dans un état indéfinissable qui me surprit, et je m'arrêtai auprès d'elle plus longtemps que de coutume. Après l'avoir exhortée à la résignation et à la patience, je lui demandai si elle n'avait point peur de la mort : « Non, me répondit-elle, je n'en « ai pas peur. » Et tout de suite elle se mit à prier d'une manière si touchante que ses paroles n'ont pu depuis s'effacer de ma mémoire, mais je ne pourrais vous les traduire que faiblement : « Jésus-Christ, ayez pitié de moi, disait-« elle, et donnez-moi votre grâce ! Jésus-Christ, qui êtes « ma douceur au saint sacrifice de la Messe, je vous ai « reçu dans la communion au jour de la fête ; ah ! soyez « bon à mon égard, ma communion a été bien faite, je ne « suis pas méchante, ne soyez pas non plus sévère envers « moi ! Sainte Marie, gardez-moi ! Mon bon Ange, priez « pour mon âme qui vous est confiée ! O mon Dieu ! don-« nez votre grâce à mon père, à ma mère, à mes frères et à « mes sœurs ; accordez-la aussi à Maigret et à Laval, nos

« pères dans la pénitence! » Je m'aperçus alors qu'elle souffrait beaucoup; je la laissai entre les mains de ses compagnes, ne croyant pas qu'il fût temps encore de lui donner le saint viatique.

« Je retournai la voir sur le soir. Elle était si joyeuse, que je ne m'attendais à rien moins qu'à être témoin de ses derniers moments. Elle venait de prendre un peu de tisane fort gaîment, au point même qu'elle nous avait tous fait sourire, lorsque tout à coup, sans agonie, elle expira doucement, comme une personne qui s'endort. Cela fut si prompt, qu'il me fut impossible de l'administrer. Je m'en consolai sans peine, par la connaissance que j'avais de ses excellentes dispositions. D'ailleurs, il n'y avait que peu de jours qu'elle avait eu le bonheur de communier, et je l'avais confessée deux ou trois fois durant sa maladie. Sa pieuse mère disait en pleurant : « Je ne veux pas regretter ma « fille, elle est montée au ciel. » Ses compagnes admiraient une mort si édifiante, et ne pouvaient se lasser de faire l'éloge de leur amie : elles se sont, de leur côté, montrées admirables par leur charité à son égard. Cinq ou six d'entre elles demeuraient continuellement auprès de son lit, et un pareil nombre les remplaçait successivement. Comme je faisais, un jour, remarquer à la malade la touchante assiduité de ces enfants, j'ajoutai : « Mais, qui récompensera leur charité? — Ce « sera Dieu lui-même, me répondit-elle. » Nous l'enterrâmes avec toute la pompe possible. La population entière l'accompagna processionnellement, avec des torches de bois résineux à la main; et depuis, on ne parle de Marietta qu'en supposant qu'elle est au ciel.

« Cet événement a fourni à nos chrétiens l'occasion de témoigner, d'une manière touchante, l'affection qu'ils ont pour nous. Le P. Armand venait de leur parler de la nécessité de bien vivre, s'ils voulaient obtenir la grâce de mourir comme Marietta. Après l'avoir écouté avec grande atten-

tion : « Et toi, s'écrièrent-ils, si tu venais à mourir, oh ! combien ta perte nous causerait de chagrin ! comme *Tépano* « (*Etienne*, prénom de Mgr le Vicaire apostolique), comme « *Tépano* pleurerait, lui qui a été si sensible au départ de « Caret pour Taïti ! Nous irions tous baiser tes restes vénérés, et peut-être que quelqu'un de nous expirerait de « douleur. Où t'enterrerait-on ? probablement *Tépano* « voudrait te faire transporter dans l'église d'*Aukéna* ou « dans celle de *Mangaréva* qui sera bientôt achevée. Pour « nous, nous voulons que tu sois inhumé dans notre église « de *Taravaï*. Si tu meurs ici, nous ne te laisserons pas « emporter ailleurs; si tu meurs ailleurs, nous irons te « chercher, et nous ferons si bien, que *Tépano* nous donnera ton corps. Mais toi, dis d'avance que tu veux être « enterré chez nous. N'est-il pas vrai? lorsque tu seras « malade, tu écriras que tu veux reposer au milieu de tes « enfants de *Taravaï*, et alors *Tépano* respectera ta volonté. » J'ai presque honte, mon R. Père, de vous écrire des choses d'une si grande simplicité; mais vous comprendrez qu'un Missionnaire a besoin de parler quelquefois des consolations que Dieu lui ménage.

« C'en est encore une bien sensible, de voir que l'habitude se soit établie parmi nos chrétiens d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie, et de recourir à leur Ange gardien et à leurs saints patrons, toutes les fois qu'ils se trouvent dans quelque danger pour l'âme ou pour le corps. Si vous demandez à l'un d'eux où il va, il vous répond ordinairement, avec une pieuse naïveté : « Nous allons en tel endroit, mon « bon Ange et moi. » Un jour que le chef de Taravaï, nommé Pierre, était absent, je disais à sa famille : « Pierre « n'est pas de retour, qui vous gardera cette nuit? — Il « est vrai, me répondit-on, que Pierre n'est pas de retour; « mais nos bons Anges sont avec nous. »

« J'ajouterai ici le récit de la mort édifiante d'un Euro-

péen, M. le capitaine Michel Groanbec, né à l'île Bornolm en Danemark. Cet officier était luthérien, ou plutôt il n'était d'aucune religion : « Je ne suis, disait-il lui-même, ni pro« testant, ni catholique ; je suis le capitaine Groanbec, « voilà tout. » Il commandait la *Clémentine*, et venait de Valparaiso à Mangaréva, lorsqu'une maladie grave le força de penser à la mort. Un homme, à qui le salut du capitaine était cher, profita de la circonstance pour lui parler de la religion catholique, et du danger que courait son âme s'il venait à mourir hors du bercail de Jésus-Christ. La grâce agissait puissamment sur le malade ; il goûta sans beaucoup de peine les vérités qui lui étaient annoncées, et avoua qu'il avait toujours cru dans le fond de son âme que notre Religion était la meilleure. « Que tardez-vous donc, lui dit alors « l'ami qui l'exhortait ? hâtez-vous, tandis que vous en « avez le temps, de revenir à Dieu qui vous tend les bras. » Il promit sincèrement de le faire, et dès ce moment il fut plus tranquille. Il avait été violemment tenté de désespoir ; mais la pensée qu'il allait devenir catholique le fortifia. Dieu daigna bénir ses bonnes dispositions, et l'on vit le cœur du capitaine, jusque-là insensible, pénétré d'une contrition si grande, que je ne craindrais pas de l'appeler parfaite. Il voulut faire son abjuration publiquement, en présence de ses officiers et de son équipage. Lorsque tout le monde fut réuni autour de lui, il déclara qu'il détestait la religion de Luther et ses dogmes, qu'il croyait tout ce qu'enseigne l'Eglise romaine, dans le sein de laquelle il demandait à rentrer et à mourir. Après sa réconciliation, il reçut avec une foi admirable les derniers sacrements, et expira à bord dans les plus beaux sentiments de pénitence, le 15 mars, à l'âge de trente-huit ans. On ne jeta point son corps à la mer ; mais on le garda dix jours dans sa bière, ornée du signe de notre rédemption ; le 27, on l'inhuma solennellement au cimetière de Mangaréva. Il avait demandé qu'on

lui accordât cette faveur, afin que les chrétiens de la Mission priassent souvent pour son âme. C'est sur le bâtiment de M. Groanbec qu'expira le vénérable P. Alexis Bachelot, et on se souvient qu'il consentit à ce que le corps du Préfet apostolique demeurât à bord, quoiqu'il fallût encore dix jours de marche pour atteindre l'île de l'Ascension, où il fut enterré. C'est encore lui qui commandait le navire où, précédemment, les PP. Alexis et Patrice furent retenus prisonniers en vue de Sandwich, malgré tout ce qu'il put faire pour les préserver de cette vexation. N'est-il pas permis de penser que les services qu'il rendit aux Missionnaires dans ces deux occasions, lui ont procuré la grâce de mourir dans la Religion catholique?

« Je veux maintenant vous parler, mon Révérend Père, d'un personnage fort différent, mais dont le nom est on ne peut plus célèbre dans nos îles. Il y a des choses si singulières dans sa vie, que je crois devoir vous les communiquer, ne fût-ce que pour vous prier de nous en donner votre avis.

« Il s'agit de la prophétesse *Toapéré*. J'ai déjà parlé de cette femme; mais, au cas que mes précédentes lettres se soient égarées, je vais répéter ici les mêmes détails, en y joignant les nouveaux documents que j'ai pu recueillir sur ses prédictions. Ce n'est pas un témoin seulement, c'est *la population entière de l'île Akamaru,* ou plutôt ce sont *quatre îles* qui attestent que tout ce que je vais vous raconter de *Toapéré* est réellement ce qu'elle a dit cent fois en public et devant quiconque a voulu l'entendre. J'ai interrogé une foule de personnes en particulier; et en comparant leurs dépositions, je les ai toujours trouvées conformes. J'ai exigé particulièrement et j'ai reçu par écrit celle du chef d'*Akamaru*, parce qu'il a vécu dans la confiance particulière de *Toapéré,* en sa double qualité de *Taüra* (prêtre des idoles) et de parent de la prophétesse. Je crois donc avoir des renseignements très-certains, eu égard au grand nombre et à la

sincérité des témoins oculaires, et aux précautions que j'ai prises pour ne pas être trompé. Après ces préliminaires, je viens à mon récit.

« *Toapéré* était de la classe du simple peuple, et ce ne fut que vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, tandis qu'elle vivait dans son ménage occupée à élever sa famille, qu'elle commença à se dire inspirée des dieux. C'était sous le règne de *Mapururé*, grand-père du roi actuel. Durant quelque temps, elle ne différa pas des autres prêtres ou prêtresses qui abusaient le peuple avant sa conversion. Elle poussait comme eux des cris inarticulés et finissait, selon l'usage, par demander des fêtes ou des présents, au nom du dieu dont elle prétendait être possédée. Mais, bientôt après, la scène changea. *Toapéré* se mit à parler distinctement, et les premières paroles qu'elle prononça surprirent étrangement les naturels. Je traduis ses expressions telles que je les ai recueillies : « Nos dieux sont vaincus, s'écria-t-elle. « Voici le Dieu de l'étranger; cette terre va bientôt passer « sous sa puissance. Encore un peu de temps, et des hom- « mes bons vont arriver ici. Je l'ai vu, ce Dieu, mais qu'il « est grand ! il remplit les ténèbres et la lumière : je l'ai « vu, sa lèvre supérieure touche au ciel, et sa lèvre infé- « rieure descend jusqu'aux abîmes. Nos dieux ne sont rien « auprès de ce grand Dieu ! »

« Elle ajouta que cet événement devait être précédé de l'arrivée de quelques navires dans le port de Gambier ; car les insulaires n'en avaient encore vu que de loin. « Ces « étrangers, disait *Toapéré*, ne sont pas tous bons ; ils au- « ront des démêlés avec les habitants de l'île. Mais après « eux, il viendra un vaisseau de la partie de la terre qui « est en bas, au-dessous de nos pieds. C'est ce navire qui « vous apportera des hommes bons ; ils vous enseigneront « une nouvelle parole, celle que l'on enseigne *au bas de la* « *terre*. Le peuple les écoutera, et se soumettra à leur grand

« Dieu; mais vous devez essuyer auparavant une grande
« mortalité, et il n'y aura que les forts qui verront ces
« étrangers. »

« *Toapéré* alla jusqu'à désigner précisément le lieu où ils devaient aborder : « Ils descendront là où je suis, ils vien-
« dront commencer leurs prédications à *Akamaru;* ce ne
« sera que plus tard qu'ils passeront à la grande île. »
Enfin elle annonça, contre toute apparence, la royauté future de *Maputéoa*, le roi actuel : « Tu verras ces chan-
« gements, lui disait-elle à lui-même; et alors ce ne sera
« point *Matua*, ce ne sera point *Makopunui*, ce ne sera
« point... (ici elle citait un troisième nom que je ne re-
« trouve pas), ce sera toi, *Maputéoa*, qui régneras!» Elle avait aussi prévu sa propre mort, et elle l'a mille fois prédite en public. «Que vous serez heureux avec ces nouveaux
« venus, mes petits enfants! car vous qui êtes jeunes, vous
« verrez toutes ces choses; mais moi, je ne les verrai pas.
« Je dois mourir auparavant, ainsi que le roi *Mapururé*.»
Elle ajoutait : «Voici une marque de la vérité de ce que
« j'annonce : lorsque je serai morte, ce sera alors que ces
« étrangers arriveront, pour se fixer parmi vous, et bien-
« tôt vous rendrez témoignage à ma parole.»

« D'après mes renseignements, toutes ces choses ont été dites avant que les événements pussent être prévus, et les naturels prennent plaisir encore aujourd'hui à me faire observer qu'elles se sont vérifiées à la lettre.

« J'oubliais une circonstance de la prophétie de *Toapéré*. Elle avait annoncé que ces hommes venus des antipodes, introduiraient dans les îles de nouvelles plantes alimentaires et des animaux inconnus, qui remuent les feuilles sèches et la poussière : c'est ainsi qu'elle les désignait.

« J'ai déjà dit qu'à l'époque où notre sibylle rendait ses oracles, aucun navire n'était encore entré dans le port de Gambier. Depuis, il en vint plusieurs à différentes époques,

et souvent les équipages maltraitèrent les naturels ou en furent maltraités. A la vue de ces vaisseaux, on courait vers *Toapéré*, pour lui demander si c'étaient là les hommes bons dont elle avait promis l'arrivée. « Quoi, ces gens-ci? ré-« pondait-elle, non, non, ne vous mêlez point avec eux, « ce sont des hommes mauvais. Et puis, suis-je morte pour « que les hommes bons puissent arriver? » Une fois, dans un accès d'enthousiasme, elle s'écria au milieu du peuple : « Frappez vos *toga*, frappez vos *réréki*, prenez vos plus « beaux ornements! Le voilà, ce navire, il vient, il arrive! « les voilà, ces hommes bons, qui doivent enseigner ici une « nouvelle parole, et vous rendre tous heureux! » On prit ces paroles à la lettre, on se prépara comme pour une fête; puis on vint demander à *Toapéré* où était donc le navire qu'elle annonçait. « Attendez que je sois morte, répondit-« elle encore, attendez; il est sur le point de venir, le voilà, « il arrive sans aucun obstacle. »

« Enfin, *Toapéré* mourut à l'époque de la mortalité qu'elle avait elle-même prédite. Elle pouvait être âgée alors de soixante à soixante-cinq ans. Le vieux roi *Mapururé* décéda aussi dans la même année, ou, du moins, peu de temps après, c'est-à-dire, vers 1803. *Téikatoara*, son fils, était mort avant lui, dévoré par un requin, et *Maputéoa*, son petit-fils, devint ainsi héritier de la couronne. Mais il ne se trouvait rien moins qu'assuré de régner, parce que *Matua*, qui avait été chargé du gouvernement pendant la minorité du nouveau roi, et qui jouissait en outre de beaucoup d'autorité, par sa qualité de grand-prêtre et par l'étendue de ses domaines, comptait bien profiter de tous ces avantages pour se substituer à la place de son neveu, dont le parti n'était pas en état de s'opposer à l'usurpateur. Le jeune *Maputéoa* allait donc infailliblement succomber, à la première occasion, lorsque la *Péruviana* entra dans le port, et nous déposa, le R. P. Caret et moi, sur le rivage

de l'île *Akamaru*, le 7 août 1834. Ce fut à *Akamaru* que nous commençâmes nos instructions religieuses, et nous ne portâmes la parole du salut à la grande île, que quelques mois après. Le premier effet de notre arrivée fut de suspendre l'exécution des projets ambitieux que tramait *Matua*, et enfin de les lui faire abandonner, lors de sa conversion au Christianisme. Nous avons procuré aux habitants, sans compter beaucoup de fruits et de plantes étrangères, des pigeons, des poules, des canards, des dindons, des chèvres, des moutons, des porcs et même des chats. D'autres leur ont apporté des chiens.

De tout cela faut-il conclure que Dieu, afin de préparer ce peuple à la réception de l'Evangile, a réellement inspiré la prêtresse *Toapéré*? Je n'en sais rien, et nos Pères ne savent non plus ce qu'il faut en penser; mais le fait est que les événements présentent une conformité bien singulière avec la prophétie, si l'on peut toutefois appeler de ce nom les oracles dont je viens de donner la traduction fidèle.

» Je me recommande à vos prières.

« F. HONORÉ LAVAL, *Miss. apost.* »

Lettre du R. P. Cyprien Liausu, Prêtre de la Société de Picpus, à Mgr l'Archevêque de Chalcédoine, supérieur général de la même Société.

Mangaréva, Iles Gambier, 18 janvier 1841.

« MONSEIGNEUR,

« Les murs de notre église sont maintenant terminés, nous allons monter la charpente dans quinze jours, et bientôt nous célébrerons la dédicace de la cathédrale de l'Océanie.

Elle a cent soixante pieds de long sur une largeur proportionnée, et elle ne nous a coûté aucune dépense, si ce n'est pour l'achat du fer et des outils. MM. Gilbert et Fabien ont fait seuls toute la maçonnerie, aidés d'une quinzaine d'indigènes, qui ont même façonné la pierre de taille sous leur direction.

« Il y a deux ans, lorsque Mgr le Vicaire apostolique était encore ici, nous avions entrepris de réunir dix-sept jeunes Mangaréviens, choisis parmi les plus intelligents, avec le projet de leur donner une instruction plus étendue. et d'en faire, s'il était possible, des élèves du sanctuaire. Mais depuis que Sa Grandeur est partie pour Sandwich avec les PP. Maigret et Armand, il nous a été impossible de donner à ces enfants des soins particuliers, vu les occupations plus pressantes qui absorbent notre temps et nos forces. Ils reçoivent cependant quelques leçons du P. Laval, bien que ce zélé confrère ait à instruire et à diriger les deux petites îles, Aukena et Akamaru. Pour moi, je dessers les deux grandes, c'est-à-dire, Mangaréva et Taravaï, dont la population se monte à dix-neuf cents personnes. Si nos frères d'Europe nous voyaient, tous les dimanches, dans notre légère embarcation, ballotés sur la mer, qui est parfois bien mauvaise, pour aller dire notre seconde messe et faire à nos chrétiens, toujours plus avides de la parole de Dieu, quatre instructions dans la journée, je suis sûr qu'ils s'empresseraient de demander à Votre Grandeur la permission de venir s'associer à nos travaux. Il s'est rencontré des jours où j'ai eu beaucoup de peine à me rendre de Taravaï à Mangaréva, et encore plus à achever le saint Sacrifice; et remarquez bien qu'après ces fatigues, nous n'avons pas même le repos, pour réparer nos forces épuisées. Au reste, ce n'est pas ce que nous demandons; mais au moins envoyez-nous un prêtre, qui puisse nous aider à porter le poids du ministère apostolique.

« Nos chrétiens ne vivent pas dans l'oisiveté, et nous mettrons toujours le plus grand soin à leur faire éviter cette funeste habitude, qui cause la ruine spirituelle et temporelle de tant de personnes. Depuis le mois de novembre 1839, ils ont extrait d'un récif, situé à cinq lieues en mer, la charge de trois cent quatre grands radeaux de pierre; et, pour exécuter cet ouvrage difficile, ils n'avaient, outre deux ou trois morceaux de fer et sept ou huit haches, que des leviers en bois.

« Cette année, il n'a point régné d'épidémie. Nous avons eu dans la grande île vingt morts seulement, et le chiffre des naissances s'est élevé à quarante-huit. Ceux que nous avons perdus sont des vieillards, des enfants au-dessous de trois mois, quelques femmes et trois jeunes filles de quinze à seize ans qui se sont noyées. Ces dernières, avec une quatrième compagne de leur âge, s'étaient rendues un samedi au récif dont j'ai parlé plus haut. Vers le soir, elles voulurent revenir à terre, afin d'assister à la sainte Messe le lendemain. Longtemps elles se fatiguèrent à diriger leur esquif contre le vent qui leur était contraire. Voyant enfin qu'elles ne pouvaient en venir à bout, elles se jetèrent à la mer, dans l'espérance d'atteindre à la nage la pointe de l'île la plus voisine; mais la nuit et l'épuisement de leurs forces les empêchèrent d'aborder. Trois périrent. Le lendemain matin, on trouva la quatrième flottant au gré des vagues et sur le point d'expirer; on fut assez heureux pour la secourir à temps. Ces pauvres enfants ont été victimes de leur piété; elles ne voulaient pas, quelque fût le danger, manquer la Messe le dimanche.

« Nous nous réunissons tous pour vous renouveler l'assurance de notre parfait dévouement et de notre profond respect.

« Cyprien Liausu,

« *Supérieur de la Mission de N. D. de Paix.* »

MISSIONS DU LEVANT.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE CONSTANTINOPLE.

Lettre de Mgr Hillereau, archevêque de Petra, vicaire apostolique-patriarcal de Constantinople, à M. le secrétaire du Conseil central de Lyon.

Constantinople, 8 décembre 1841.

« MONSIEUR,

« Quand, le cahier des Annales à la main, les nombreux Associés de l'Œuvre pour la Propagation de la Foi parcourent, par la pensée, le monde entier à la suite des Missionnaires, tantôt partageant avec joie les espérances de l'Eglise partout où la foi est accueillie avec docilité, tantôt prenant part à ses afflictions aux lieux où la constance des fidèles est éprouvée par les persécutions, un très-grand nombre d'entre eux arrête très-souvent, me dites-vous, la plus sérieuse attention sur ces vastes et belles provinces d'Asie et

d'Europe, dont Constantinople est le centre politique et religieux. L'intérêt qu'ils portent à ces pays qui ont été comme le berceau du Christianisme, et sont restés compris, mille ans environ, dans l'unité catholique, mais que l'infidélité, assise sur les débris des hérésies humiliées et asservies, a depuis longtemps démembrés de l'empire de Jésus-Christ, cet intérêt, dis-je, ne m'étonne pas : le zèle de la Religion a bien des motifs de s'occuper d'une contrée où il y a tant à faire ; il ne doit pas être moins empressé à procurer le bien-être des peuples que la politique qui fait de la Turquie l'objet de ses plus vives sollicitudes et de toutes ses préoccupations. Et puis, qui ne sait que la Religion doit être chez toutes les nations la base et le faîte de l'édifice social, pour qu'il ait solidité, durée et proportion dans son ensemble ?

« Cette vérité trouve dans ce pays même sa plus évidente démonstration. Quel peuple a jamais eu en mains plus d'éléments propres à constituer une puissance inébranlable, que les Turcs à l'époque où ils devinrent maîtres de la contrée qui a pris leur nom ? Territoire immense, provinces riches et fertiles, limites naturelles faciles à défendre, populations nombreuses, etc. se trouvaient en leur pouvoir ; d'un autre côté, l'empire qu'ils étaient appelés à remplacer, était broyé et enseveli sous les ruines de sa capitale, de telle sorte que le vainqueur pouvait tout fonder et organiser à neuf. Avec tout cela, qu'a-t-il fait ? On peut aujourd'hui apprécier, par les résultats, l'organisation de cet état infidèle : la nation turque est restée campée sur des ruines, qu'elle a gardées avec courage, mais aussi avec une telle insouciance qu'elle n'a même pas jeté une pierre pour fermer la brèche par laquelle son armée était entrée dans Constantinople. Les Musulmans sont restés dominateurs des vaincus, sans jamais songer à s'en faire des concitoyens ; ils ont constamment été les spoliateurs des pays conquis, et non des possesseurs habiles qui cherchent à mettre, par l'industrie et le travail, leurs do-

maines en bon rapport. Pourquoi ont-ils tenu cette conduite opposée à leurs intérêts? C'est qu'ils ont suivi une impulsion religieuse sans harmonie avec les besoins de l'humanité. Qu'a-t-il manqué à ce peuple judicieux et réfléchi, pour fonder un état environné des plus fermes garanties d'ordre et de stabilité que les royaumes puissent avoir? A mon avis, il ne lui a manqué qu'une religion et une morale propres à coordonner les riches éléments de prospérité mis en sa possession, et capables d'en développer et régler le sage emploi : c'est parce qu'il n'avait pas la véritable clef de la civilisation, je veux dire le Christianisme, qu'à l'époque où nous sommes arrivés, l'empire est chancelant sur sa base. Le nombre des sujets qu'il a sous sa domination, l'effraye et fait réellement son principal danger; le vaste pays qu'il possède, épuisé à force de donner, sans qu'on ait jamais songé à alimenter ses ressources, lui coûte plus à garder qu'il ne lui rend : faut-il s'étonner que, dans cette situation critique, la Turquie cherche au dehors l'appui de tous les peuples, même de ceux qui lui tendent la main plutôt pour la faire tomber que pour l'aider à se soutenir? Elle accepte avec reconnaissance la protection de la diplomatie, qui lui prodigue ses conseils et ses avis intéressés; car on ne veut prolonger son agonie que pour se tenir prêt à recueillir son héritage.

« Mais laissons à l'histoire le soin d'enregistrer tout ce qui est de son domaine, dans les graves événements qui préparent l'extinction plus ou moins prochaine d'une puissance colossale. Pour vous, Monsieur, qui n'êtes préoccupé que de la prospérité et de l'agrandissement du royaume de Dieu sur la terre, votre louable curiosité voudrait connaître ce qui se fait, ce qui peut se réaliser présentement, et ce qu'il est permis d'espérer pour le triomphe du catholicisme dans ces contrées. Voici quelques questions dont la solution répondra peut-être à vos pieux désirs. Quelle influence exerce le Christianisme sur les populations musulmanes? N'aura-

t-il jamais, comme dans l'Occident, la vertu d'unir, malgré les oppositions de foi et de mœurs, les dominateurs avec les chrétiens, anciens habitants vaincus et soumis, et d'en former un seul peuple n'ayant qu'une loi et qu'un même culte? L'Evangile fera-t-il briller assez de lumières, pour dévoiler enfin aux Musulmans l'extravagance des doctrines de leur prophète? Est-il donc plus difficile de désabuser un sectateur de Mahomet qu'un adorateur des idoles? L'Eglise, au moins, a-t-elle l'espoir fondé de faire bientôt fléchir l'orgueil des chrétiens, depuis si longtemps séparés de sa communion par le schisme et l'hérésie? Les amènera-t-elle à adopter les décisions formulées dans les conciles tenus en Occident, avec autant de docilité que les Latins reçurent les articles dogmatiques promulgués par les synodes d'Orient, dans les premiers siècles du Christianisme? Peut-on se flatter de voir ces millions de chrétiens du Levant former avec les catholiques une union sincère et durable, et travailler, de concert avec nous, à soumettre le monde entier aux admirables lois de l'Evangile? Les espérances qu'il nous est permis de concevoir, répondent-elles à nos ardents désirs (1)? Sur ces points, dont l'importance ne peut manquer d'être universellement sentie, voici en peu de mots, selon

(1) Ces graves questions rappelleront sans doute au souvenir des Associés un Mémoire, adressé à l'OEuvre, sur l'état actuel et les espérances du catholicisme en Orient. Moins confiant dans l'avenir, Mgr Hillereau mêle plus de craintes à ses prévisions. Entre ces deux autorités, dont l'une semble plus préoccupée des résultats qu'ambitionne le zèle, et l'autre des obstacles qu'il rencontre, nous n'avons pas de choix à faire; nous devons nous borner à exposer les opinions qui peuvent éclairer le jugement du lecteur sur des points d'un si haut intérêt. L'auteur de la Lettre et celui du Mémoire s'accordent, d'ailleurs, à montrer le catholicisme comme la seule puissance capable d'assurer à la Turquie le bienfait de la civilisation.

moi, le véritable état des choses, envisagées sous le rapport religieux.

« Comme le soleil porte là lumière et la chaleur partout où ses rayons pénètrent, de même le Christianisme, qui est la seule vérité en religion, éclaire nécessairement les esprits et meut vers le bien la volonté des hommes, partout où il est prêché. Nul doute, pour cette raison, que la nation turque, habitant au milieu des peuples chrétiens, n'ait ressenti quelques effets de l'influence divine qu'exerce l'Evangile. Les usages, le caractère national, ont été évidemment préservés de l'excès de barbarie qu'ils n'auraient pas manqué d'atteindre, loin de tout contact avec la Religion catholique; mais cette action de la foi sur les Musulmans n'ayant eu prise que sur les choses où ceux-ci ne pouvaient absolument s'en défendre, l'éloignement et l'antipathie que le fanatisme leur inspire pour nos personnes, subsistent et se maintiennent au même degré; et après quatre siècles de relations, de séjour dans les mêmes lieux, ils n'ont encore aucuns sentiments, je ne dis pas de fraternité pour les peuples soumis, mais même de cette compassion que les ennemis les plus cruels, parmi les chrétiens, accordent à leurs victimes. Les rajas, ou sujets chrétiens, sont complétement inhabiles aux moindres charges; aussi vivent-ils tellement isolés de l'état, qu'ils sont pour le moins insensibles aux calamités qui l'affligent, s'ils ne s'en réjouissent pas. Quant au musulman, la voie de la vérité lui est toujours à peu près impossible à trouver; la loi lui fait un crime de se permettre le moindre examen sur ce qui est écrit dans le livre de son faux prophète, et le glaive, encore aujourd'hui, ne ferait aucune grâce à quiconque aurait le courage d'abjurer les erreurs qu'enseigne le Coran. L'Islamisme est l'ennemi-né du Christianisme; et si l'on voulait remonter à la cause première qui l'a produit, on pourrait dire que l'enfer, après avoir inutilement cherché dans l'Eglise même les éléments de destruc-

tion qu'elle ne peut renfermer, parce qu'elle est une œuvre divine, a conçu le projet de l'écraser, et, qu'à cet effet, il a suscité une puissance inaccessible à la persuasion, une force matérielle, aveugle, inflexible, qu'il a lancée contre nous avec le plus ardent fanatisme. De larges brèches ont éte faites à l'empire de Jésus-Christ par ce redoutable fléau : il l'a entamé en Afrique et en Espagne par les Sarrasins, et plus tard, en Asie et en Europe, par les Turcs; mais dans ses succès, il n'a été qu'un instrument de la Providence, d'un côté, pour anéantir l'arianisme, et de l'autre, pour punir le schisme et l'hérésie. C'est ainsi que Dieu déjoue les projets de ses ennemis et les fait servir à l'exécution de ses mystérieux desseins.

« Les Musulmans, il ne faut pas l'oublier, nous sont hostiles par conviction religieuse; il est donc humainement impossible qu'il s'opère aucun rapprochement, aucune fusion entre eux et les chrétiens qu'ils tiennent asservis, à moins d'un revirement tel que les rapports soient totalement changés entre les maîtres et les sujets. Le peuple turc n'a d'autre lien social que celui de son culte; le mot de patriotisme n'a aucune signification pour lui; il n'agit que par le Coran, soit qu'il fasse la paix ou la guerre; ici, l'état est tout entier dans la religion, c'est elle qui en est la loi fondamentale, qui donne au souverain tous ses droits, comme elle est la seule autorité qui mette des bornes à son pouvoir absolu. De plus, ce peuple est loin d'être indifférent pour la propagation de ses erreurs : le prosélytisme est ardent encore; on accepte avec joie ceux qui demandent à être initiés, et, pour tous, l'adoption de la foi est une sentence d'absolution de tous les crimes, elle rend même à la liberté le coupable sur le point d'être attaché à la potence. Il est clair, n'en déplaise aux habiles politiques, que la civilisation sans le Christianisme sera impuissante à former ce peuple et à l'élever au rang des nations européennes; de son côté, l'Evangile ne

pourra subjuguer les Musulmans que lorsque la Providence aura cessé d'en faire un instrument de ses jugements secrets. S'il est vrai de dire que nulle union sociale n'a été possible entre les chrétiens d'Orient et les Turcs, à cause du caractère même de la religion que ceux-ci professent, n'est-il pas juste d'observer que Dieu n'a pas dû permettre une réunion qui aurait uniquement tourné à l'avantage de l'hérésie? Sans doute, il a voulu, en Orient aussi bien qu'en Afrique et en Espagne, faire comprendre, par des événements frappants, qu'il garde les limites du catholicisme, et que la foi chez les chrétiens qui ont rompu les liens de l'unité, n'a plus la force ni de dessiller les yeux aux nations plongées dans les plus grossières erreurs, ni de leur faire goûter les vertus chrétiennes. Peut-être dirai-je pour conclusion, que l'infidélité ne disparaîtra de la Turquie qu'à l'époque où l'hérésie s'inclinera devant l'autorité auguste de l'Eglise universelle.

« Quoi qu'il en soit, l'avenir de la Turquie est encore trop profondément caché dans les secrets de la Providence, pour qu'on puisse aujourd'hui le prédire avec quelque certitude. L'Orient était certainement plus près d'être conquis à la foi catholique, et il ne l'a pas été, dans le temps où l'Occident l'inondait de ses armées victorieuses, au temps des Croisades, il était, dis-je, plus près d'un retour à l'unité, qu'aujourd'hui qu'il est livré aux combinaisons d'une politique tâtonneuse, soumise malgré elle à mille incidents imprévus, dont le moindre peut déjouer tous ses calculs et tromper ses plus belles espérances. Mais puisque la conduite des hérétiques doit, selon toute apparence, avoir une influence si directe sur les événements futurs de ces contrées, j'exposerai en peu de mots l'état des deux principales Eglises dissidentes, la Grecque et l'Arménienne.

« Les dispositions de la nation arménienne sont favorables, et le deviennent même chaque jour de plus en plus,

à une réunion avec l'Eglise catholique ; malgré les obstacles qui existent toujours de la part des principaux chefs, les conversions s'opèrent en assez grand nombre : des prêtres, des évêques et des familles entières demandent à se soumettre à l'Eglise romaine ; plusieurs ont été reçus dans son sein, d'autres attendent qu'on lève certains obstacles, pour faire profession publique de la foi, qu'ils paraissent avoir déjà embrassée intérieurement. Il y a lieu de croire que dans l'espace de peu d'années cette nation deviendrait en majorité catholique, si le gouvernement ottoman accordait à ses sujets, ou rajas chrétiens, la liberté de conscience, si nul ne pouvait être puni pour cause de religion, autrement que par les peines qu'inflige la discipline ecclésiastique.

« Voici, selon moi, les circonstances qui inclinent ce peuple à chercher la vérité. Les Arméniens sont heureusement exempts de ces préventions et de ces antipathies que les traditions populaires transmettent aux générations les plus reculées ; ils n'ont aucun éloignement pour l'Église romaine, parce qu'ils n'ont eu aucuns démêlés avec elle ; leur Eglise nationale est, pour ainsi dire, sans chef; car l'unique patriarche qu'elle reconnaît, réside actuellement sur les terres de Russie, aux confins de la Géorgie, d'où il n'exerce, vu la difficulté des communications, qu'une ombre de juridiction sur les diocèses éloignés. Afin de ressaisir une autorité qui lui échappe, il sacre pour évêques des sujets que l'ambition porte à rechercher cette dignité, et les envoie régir les églises en son nom, sans avoir préalablement, comme l'usage le requiert, consulté le vœu du clergé et du peuple. De là, un mécontentement presque général contre ce patriarche, qu'on abandonne volontiers parce qu'on n'a rien à craindre ni à espérer de lui : d'ailleurs, il est aisé de prévoir que la Russie, par l'influence qu'elle exercera sur le choix de son successeur, acquerra une grande part dans le gouvernement

spirituel de la nation, ce qu'elle repousse de toute l'énergie de ses répugnances.

« Plutôt que d'obéir aux Russes, les Arméniens aimeraient mieux se réunir à nous. Dépourvus des ressources qui servent à conserver la nationalité d'un peuple dans les plus critiques circonstances, vivant comme sur une terre étrangère, à côté des anciens habitants avec lesquels ils ne fraternisent nullement, ils n'ont ni la vue du pays où dominèrent leurs aïeux pour vivifier le patriotisme, ni monuments populaires, ni souvenirs historiques pour se rappeler ce qu'ils furent, ce qu'ils pourraient être encore; tout corps de noblesse, toute aristocratie chargée de conserver l'honneur et la dignité de la nation, ou a disparu ou n'a jamais existé, car on n'en voit aucunes traces; les succès dans le commerce donnent seuls la prépondérance, qui ne passe, comme la fortune mobile du négociant, qu'à la seconde ou tout au plus à la troisième génération. Dans cet état de choses, et au milieu des bruits chaque jour répétés de la prochaine dissolution de l'empire ottoman, les Arméniens, soit qu'on les considère comme peuple ou comme église, sont sans appuis réels contre les tentatives que fait le souverain moscovite, pour réduire à l'unité de culte les chrétiens de ses états, dans lesquels cette nation se trouve peu à peu absorbée. Il n'est donc pas étonnant que, suivant l'impulsion des sentiments religieux qui les animent, ces frères égarés cherchent à se rapprocher du catholicisme, et qu'ils tâchent de se placer ainsi sous la protection des puissances appelées à prononcer sur les destinées de la Turquie. C'est donc un objet digne de l'attention et des prières des fervents Associés, que la conversion de ce peuple nombreux; puissent tous les obstacles qui la retardent encore être bientôt levés!

« Quant à la nation grecque, dont l'avenir, sous le rapport religieux et politique, préoccupe justement les esprits, parce que, d'un côté, avec quelques secours étrangers, elle se-

rait à même, par sa population et par sa position géographique, de porter une coup mortel à l'empire sous le joug duquel elle vit encore en partie, et que de l'autre, par son union avec un état voisin, elle pourrait rompre l'équilibre sur lequel repose la politique européenne, les dispositions qu'elle montre ne peuvent encore faire présager un retour sincère et prochain au catholicisme. Des dissensions théologiques réduisirent les Grecs du moyen âge à une complète impuissance; leurs antipathies religieuses et nationales les empêchèrent de consolider le trône de Bysance, lorsqu'ils pouvaient aisément le faire avec le concours des Croisades; les mêmes haines leur firent repousser, au quinzième siècle, les secours qui les auraient sauvés de l'invasion des Turcs, et ce peuple disparut sous ses remparts écroulés.

« Depuis sa chute, il ne s'est conservé et il ne vit plus que par sa religion; celle-ci s'est identifiée avec lui, au point qu'il ne reconnaît pour ses membres que ceux qui professent son culte; tout ce qui intéresse l'Eglise devient affaire nationale; tout ce qui est d'intérêt commun ne se décide que par des considérations religieuses. Ainsi, l'avenir même politique des Grecs dépend du parti qu'ils prendront en matière de foi. Ce peuple, d'une promptitude de jugement remarquable, mais presque incapable de réflexion, plus propre à la chicane qu'aux discussions approfondies, s'il ne saisit subitement la vérité, n'y revient que bien difficilement. Fera-t-il encore fausse voie, par antipathie contre le catholicisme? Il y a tout lieu de l'appréhender. Qui sait si, guidé par sa sympathie pour un culte analogue, et plutôt que de reconnaître la primauté du successeur de saint Pierre, il ne sera pas amené à subir la suprématie ecclésiastique d'un prince qui, au lieu de censures, punit par l'exil la résistance à ses volontés absolues, même en matière de religion? Qui sait si un jour le souverain politique, devenu pape de l'Eglise grecque, n'invoquera pas en temps op-

portun le principe, jadis professé par les évêques de Constantinople; que le siége de l'autorité ecclésiastique suit le siége de l'empire, et s'il ne fera pas de cette antique capitale un simple évêché suffragant de Moscou ou de Saint-Pétersbourg? Les pamphlets qui paraissent de temps à autres, poussent la nation vers ce terme; dans plusieurs écrits périodiques et dans les journaux, les vieilles haines contre les Latins sont habilement ravivées; l'Occident est représenté comme une terre infidèle qui a tout perdu, tout altéré, jusqu'au baptême, etc. Ce langage est peu propre à faire avancer des schismatiques dans la voie de la réconciliation et du retour; aussi, le peuple et presque tout le clergé tendent-ils les bras vers la Russie; c'est au nord que leurs yeux cherchent à découvrir l'étoile du salut. Dans la classe supérieure, il y a des personnes qui fondent ailleurs leurs espérances; mais elles ne sauraient dominer l'élan aveugle de la masse, qui croit servir les intérêts de sa religion en allant au-devant du joug moscovite.

« Voilà, Monsieur, ce que je puis vous dire pour le moment. Je ne parlerai pas de notre Mission; au milieu des circonstances que je viens d'exposer, il faut qu'elle soit, par les lumières et par le zèle des ouvriers évangéliques, en état de seconder les vœux de tous les bons catholiques sur ces contrées : c'est aussi à obtenir ce précieux résultat que je consacre tous mes soins, et toutes les ressources que me fournit l'Association pour la Propagation de la Foi.

« Agréez, etc.

« † Jean-Marie, *Archevêque de Petra,*
Vicaire apostolique-patriarcal de Constantinople.

MISSIONS DE L'INDE.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'AGRA.

Extrait d'une Lettre du P. François, capucin, Missionnaire apostolique, à M. l'abbé Rossat, vicaire général de Gap.

Agra, le 20 janvier 1842.

« Mon cher ami,

« L'Association pour la Propagation de la Foi fait ici de nouveaux progrès, elle est même appelée à en faire de plus grands encore; le zèle qu'on met à s'y enrôler s'accroît de jour en jour. Un sergent Irlandais, aussi bon chrétien que brave soldat, m'écrivait, il y a peu de temps, en m'envoyant son tribut ordinaire (il donne trois francs par mois) : « Je voudrais que tout le monde en fût, c'est une si belle œuvre! » Je citerai encore, pour obéir au vœu de Monseigneur, le 31e régiment d'infanterie qui, dans

l'espace de onze mois, a versé entre mes mains plus de treize cents francs en faveur des Missions. Ce régiment ne compte dans ses rangs que cinq cents catholiques. Ils sont tous simples soldats et viennent de partir, probablement hélas! pour la boucherie; ils vont combattre les Afghans dont j'aurai occasion de vous entretenir, en vous communiquant quelques aperçus sur deux provinces de ce vicariat, les plus intéressantes peut-être, et malheureusement les plus négligées, l'Afghanistan et le royaume de Lahore.

« L'Afghanistan, connu aussi sous le nom de royaume de Caboul, est dans presque toute sa superficie hérissé de montagnes qu'il serait peut-être mieux d'appeler rochers, et qui se terminent le plus souvent à des vallées étroites ou à des gorges profondes. Il est situé entre les grandes plaines de l'Indoustan qu'il borne au sud-est, la Perse à l'ouest, et le royaume de Lahore au levant. La population de cet état se compose d'un très-grand nombre de petites tribus, soumises à divers chefs, qui tous relèvent du même souverain et fournissent à ses armées leur contingent de soldats. Il serait trop long d'énumérer la multitude de ces peuplades, aussi guerrières que passionnées pour l'indépendance.

« Dans ces derniers temps, le roi de Caboul, Dost-Mohammed, ayant trop ouvertement favorisé l'influence russe contre les intérêts anglais, fut chassé de ses états par les armes britanniques, et remplacé par un prince, son beau-frère, tout dévoué à ses protecteurs. Dost-Mohammed était aimé de ses peuples qu'il rendait heureux; son compétiteur, qui n'avait ni ses talents ni ses vertus, en s'asseyant sur un trône conquis à l'aide des étrangers, n'a recueilli que la haine de ses nouveaux sujets.

« Je l'ai déjà dit, cette nation aussi sauvage que les rochers qu'elle habite, a des instincts belliqueux et un amour de la liberté qui contrastent vivement avec la docilité timide de ses voisins. Moins domptée qu'affaiblie par ses revers,

elle a pendant trois ans plié sous la puissance anglaise; mais depuis quelques mois, dans une révolte générale, conduite avec tant d'ensemble et de secret qu'on n'aurait rien attendu de pareil de la nation la plus civilisée, les Afghans ont surpris la vigilance de leurs vainqueurs. Une partie de l'armée anglaise a été massacrée plutôt que défaite, et l'autre est encore assiégée par toute la nation en armes; peut-être sera-t-elle obligée de se rendre, faute de munitions (1).

« Dans ce pays, se rencontre un assez grand nombre de chrétiens schismatiques, Grecs ou Arméniens; ils ont une belle église à Caboul, mais leur ignorance est telle, qu'à peine connaissent-ils les premiers principes de la Religion. Je n'ai pas appris qu'il y eût parmi eux des Catholiques.

« Il est certain toutefois que ces peuples des montagnes, neufs encore et étrangers soit à la civilisation corruptrice de l'Europe, soit aux vices des Indiens, paraissent mieux disposés que ceux-ci à recevoir les lumières de l'Evangile. Ils sont plus spirituels et plus actifs, moins enclins aux vols domestiques, mais plus adonnés au brigandage. A un caractère plus énergique ils joignent aussi une physionomie plus heureuse; leur teint le dispute à la blancheur du nôtre, quoique l'ensemble de leurs traits ait une ressemblance frappante avec ceux des Mongols, dont ils ont toujours formé une des principales branches. J'avais demandé à mon Evêque la permission de pénétrer dans leur pays, à la suite d'un régiment anglais, afin de m'assurer par moi-même des dispositions de ce peuple; mais Sa Grandeur jugea

(1) Les 5,000 hommes qui composaient cette armée, après avoir résisté pendant deux mois à 40,000 révoltés, sans vivres, sans feu, sans munitions, abandonnés au milieu des montagnes et des neiges, et ne pouvant attendre des secours qu'au printemps, ont été exterminés presque jusqu'au dernier en faisant une trouée désespérée au milieu de l'ennemi.

que le temps n'était pas encore venu de hasarder cette démarche, et les derniers événements ont justifié sa prudence : si j'étais parti, j'aurai sûrement été massacré ; car les Afghans m'auraient pris pour un émissaire de leurs ennemis.

« Lahore a plus de titres encore à l'intérêt d'un Missionnaire, parce que l'Evangile semble sur le point de s'y frayer un facile accès. Je vais vous donner, sur cette contrée, des détails que j'emprunte aux souvenirs d'un homme instruit, qui l'a habitée longtemps sous le règne de Randjit-Singh.

« Le royaume de Lahore est encore connu sous le nom de royaume de Pondjab et sous celui d'empire des Seikhs ; son roi le plus fameux dans ces derniers temps a été Randjit-Singh, dont je parlerai dans la suite. La capitale, qui a donné son nom au pays, est aujourd'hui très-déchue de son ancienne splendeur. Les historiens indous ne se lassent point, selon leur coutume, de faire les plus extravagants éloges de cette antique cité ; c'est même, dans le pays, un dit-on populaire qu'Ispahan et Chiraz réunies (c'étaient autrefois les villes les plus peuplées de l'Asie après Pékin) n'auraient pas égalé la moitié de Lahore (1). Quoi qu'il en soit de cette grandeur un peu fabuleuse, au milieu des

---

(1) « *Ispahan*, jadis capitale de la Perse, n'a plus que l'ombre de sa splendeur passée. Les 700,000 habitants qu'elle pouvait compter lorsque Abbas-le-Grand y résidait, sont réduits à environ 200,000 ; encore n'est-ce que dans ces dernières années qu'elle a atteint ce nombre. Il paraît qu'elle commence à se relever de ses ruines. »

« *Chiraz*, sur le Roknabad, est située dans une vallée aussi fertile que délicieuse. Cette ville est encore très-industrieuse et assez commerçante ; elle possède onze colléges et paraît avoir environ 30,000 âmes. Les Persans, faisant allusion au goût que ses habitants ont toujours montré pour les lettres, appellent Chiraz le *séjour de la Science*. » (*Géographie de Balbi.*)

ruines qui indiquent encore l'étendue de l'ancienne cité, s'élève la ville moderne, qui est considérable sans toutefois être immense. Elle renferme dans son sein plusieurs édifices remarquables, parmi lesquels on distingue les deux mosquées de *Masdjid-Padchah* et de *Masdjid-Vizir-Khan*. La première est construite avec une espèce de pierre rouge très-facile à réduire en poudre, qu'on trouve en grande quantité près de Delhi et d'Agra. La grandeur du vaisseau, l'élévation des minarets, bâtis avec autant de goût que de hardiesse, la dimension des coupoles et la majesté de tout l'édifice le rendent digne de son fondateur, le fameux Avrang-Zeb. Cet empereur, dit-on, ordonna à son vizir d'élever, pour ses dévotions particulières, un temple qui surpassât en beauté tous les monuments religieux. En conséquence, le ministre bâtit à grands frais la mosquée *Masdjid-Vizir-Khan*, et vint annoncer à son maître la consommation de ses travaux. Le souverain quitte aussitôt son palais pour aller inaugurer le nouveau temple; mais sur son passage, il entend dire au peuple : « Voyez l'empereur qui va visiter la mosquée de son Vizir-Khan. » A ces mots le prince revient sur ses pas. Ses vues n'étaient pas remplies, puisque le sanctuaire avait reçu, non pas son nom, mais celui de son ministre. Il en fit aussitôt construire un second, présida lui-même à la direction des travaux et fut assez heureux pour donner son nom au nouvel édifice.

« La mosquée *Masdjid-Vizir-Khan* est aussi un magnifique ornement de Lahore; ses minarets sont de la plus grande élévation; elle est recouverte de tuiles dorées; les dômes sont surchargés d'inscriptions arabes; on dit que tout le Coran est écrit sur les murailles intérieures et extérieures du temple. Près de là s'élève un petit bazar, dont e revenu était autrefois destiné à l'entretien de la mosquée et des pèlerins qui la visitent : mais les Seikhs en font maintenant un autre usage; ils ont même converti les deux

temples dont je viens de parler et les cours attenantes, en étables pour leur cavalerie.

« Les rues de Lahore sont très-étroites, comme dans presque toutes les villes de l'Inde; on peut faire le même reproche à ses nombreux bazars. Les maisons, construites en simples briques, sont néanmoins d'une solidité peu commune. Dans toute la Péninsule, il n'y a de bâtiments en pierres que les grands édifices publics, pour l'érection desquels on ne considère pas la dépense, et souvent même on va jusqu'à prodiguer le marbre. Une des plus belles habitations particulières de la ville est la demeure de *Jemadar Khachial-Singh* : c'était un ancien brame des environs de Sirdanach, capitale des états de la princesse Begoum, que mes lettres vous ont fait connaître. Il abjura la croyance de ses pères et se jeta, pour faire fortune, dans toutes les superstitions mahométanes, qui valent bien les pratiques de l'idolâtrie indienne. De simple marmiton, il fut élevé par Randjit-Singh au grade de général.

« Dans les fréquentes visites que le prince fait à Lahore, depuis qu'elle n'est plus la résidence royale, il habite la citadelle qui occupe l'angle nord-ouest de la cité. Là se trouve un immense magasin à poudre et des manufactures pour toutes sortes de munitions de guerre. Pour cette fois, en voilà bien assez sur Lahore. Je passe à une nouvelle qui intéressera votre piété.

« Monseigneur a l'intention de vous envoyer toute la Bible en caractères indiens; mais ce travail demande du temps. Peut-être verrez-vous avec plaisir le *Pater* écrit en cette langue : je vous l'envoie, avec la traduction littérale, en sorte que le premier mot français correspond au premier mot indien, et ainsi de suite.

E bap hamârê djo âsmâne min haê, térâ nâme pâh
O Père notre qui Ciel dans es, ton nom saint

rahé teri bâdchâhate âve, djaésâ âsmâne par taesâ
reste, ton royaume vienne, comme Ciel en ainsi
zamine pur bhi teré razâ hové; jab dine ki
terre en aussi ta volonté soit; tous les jours de
hamâri roti âdje hamin dé bakhche hamaré
notre pain aujourd'hui à nous donne, pardonne nos
gonâh djaesâ ham bakchté hain apné gonâh
péchés comme nous pardonnant sommes nos offen-
gâron; ko azmâiche min hamin dâl na de, lekine
seurs; à l'épreuve dans nous livrés ne donne pas, mais
badi sé hamin bâtcha. ésâ ho.
mal du nous préserve. Ainsi soit-il.

« Traduction un peu plus claire du *Pater* indien. *O notre Père qui dans le Ciel es, que ton Nom reste saint; que ton royaume vienne; comme en le Ciel ainsi en la terre aussi que ta volonté soit. Notre pain de tous les jours aujourd'hui donne nous, et pardonne nos péchés comme nous pardonnons à nos offenseurs. Dans la tentation ne nous livre pas, mais du mal préserve nous. Ainsi soit-il.*

« Je suis, etc.

« P. François, *Missionnaire apostolique.* »

N. B. Mgr l'Evêque de Gap nous prie d'annoncer qu'il recevra dans son grand Séminaire les jeunes gens qui désireraient se consacrer au ministère apostolique dans la Mission d'Agra.

NOTA.

Aux différents dons détaillés à la page 162, il convient d'en ajouter un de 9,000 fr. provenant du diocèse de Liége (Belgique).

L'impression de ce Numéro était presque achevée quand la lettre suivante nous est parvenue : aux nouvelles qu'elle contient, on comprendra notre empressement à la publier.

Le P. Chevron au R. P. Colin. — Wallis, 28 juin 1841.

« La nouvelle que je vous annonce, si elle attriste votre cœur, consolera néanmoins votre foi. Le P. Chanel a mérité le bonheur de verser son sang pour la cause de J. C. (1).

« J'étais avec lui à l'île de Futuna lorsqu'au mois de décembre dernier je dus m'embarquer pour Wallis, afin d'aller en aide au P. Bataillon, qui voyait tous les jours s'accroître son troupeau en même temps que ses dangers. C'est avec un bien vif regret que je quittai Futuna, où je laissais le P. Chanel en pleine persécution. Une seule pensée me consolait, c'est que je sacrifiais la couronne du martyre à l'obéissance, sacrifice qui est bien grand pour un Missionnaire. Quatre mois après mon départ, notre pieux confrère recevait dans le ciel la palme qui m'était refusée.

« Voici en peu de mots l'histoire de ses derniers instants. Il avait tout récemment gagné à la foi catholique le fils même du roi de Futuna. Ce jeune homme, pour se mettre à l'abri du courroux de son père, que cette conversion avait exaspéré, s'était retiré dans un village qu'habitait la plus grande partie de sa famille. Le 27 mai dernier, le roi vint lui-même trouver son fils, et essaya par tous les moyens possibles de le ramener au culte des idoles ; mais ce fut inutilement : le jeune néophyte resta inébranlable dans sa foi. Alors le roi, après une courte entrevue avec les autres membres de sa famille, se retira, sans doute pour concerter l'exécution du crime qui devait se commettre le lendemain. Dès le matin du 28, vers les sept heures, un insulaire arrive dans la

(1) Le P. Pierre Chanel naquit à Cuet, dans le diocèse de Belley ; il quitta la France en 1836, avec Mgr Pompallier qui en fit, depuis, son provicaire et lui confia la mission de Futuna ; il est mort le 28 mai 1841, à l'âge de 40 ans.

maison du P. Chanel, et le prie de panser une blessure qu'il vient, dit-il, de recevoir. Tandis que le Missionnaire se met en devoir de le soulager, le naturel lui assène un coup de casse-tête sur le front. Le Père ne s'aperçoit qu'alors que sa demeure est entourée d'insulaires armés. L'un d'eux s'avance et le frappe à coups redoublés avec un bâton; la victime tombe à genoux, et, en priant, essuie le sang qui coule de son front. Un troisième assassin lui porte un coup de baïonnette, qui entre vers l'épaule et va sortir sous le bras. Le Père, sans dire le moindre mot, arrache lui-même le fer de la plaie. Cependant malgré toutes ses horribles blessures, il respirait encore; celui des meurtriers qui l'avait frappé le premier, ordonne qu'on l'achève; personne ne l'écoute; chacun ne pense qu'à se saisir des petits meubles et du peu de linge qui était à l'usage du Missionnaire. Alors prenant un instrument de menuiserie qu'il rencontre sous sa main, il en décharge sur le Père un coup qui lui enlève la partie supérieure de la tête. On dit que le roi lui-même, qui se trouvait avec ces furieux, l'a fait enterrer tout près de la maison.

« Telle a été la fin glorieuse de notre vénéré confrère : sa mort laisse la Mission de Futuna sans secours. A l'arrivée de Mgr Pompallier que nous attendons prochainement, j'espère obtenir la faveur d'aller moi-même recueillir la moisson fécondée par le sang de notre nouveau martyr. Ses prières m'obtiendront peut-être la même couronne. Je me hâte d'ajouter, pour prévenir ou dissiper vos craintes, qu'au moment où les insulaires se présentèrent à l'habitation du P. Chanel, le frère Marie-Nizier et un Anglais qui demeurait avec le Missionnaire, étaient heureusement sortis pour aller visiter un malade chez les *Vaincus*. Ceux-ci les ont généreusement protégés jusqu'à l'arrivée du navire qui les a ramenés à Wallis, où ils sont avec nous depuis dix jours.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

MISSIONS

DU TONG-KING.

Lettre de M. Jeantet, missionnaire apostolique, sur les derniers martyrs du Tong-King occidental.

Province de Nam-Dinh, 20 février 1841.

« Le 30 mai 1840, pendant le silence et l'obscurité de la nuit, Trinh-Quang-Khanh, gouverneur de la province de Nam-Dinh, est allé cerner un petit village situé à trois lieues de Vi-Hoang. Pourquoi cette marche nocturne et cette armée qu'il traîne à sa suite? Va-t-il surprendre des voleurs ou combattre des rebelles? Loin de là : les rebelles et les brigands ont des armes, et il faut à notre mandarin des ennemis qui n'aient que de la patience; si le tigre se met en campagne, soyez sûrs qu'il y a du sang innocent, du sang de vieillard ou de femme à répandre.

« En effet, on lui a dit que cet obscur hameau cachait des prêtres européens, et il accourt furtivement pour enlacer sa proie; il n'est pas jour encore, mais déjà toutes

les issues sont fermées, on épie le moindre bruit, on n'attend qu'un rayon de soleil pour distinguer la victime trop confiante, qui dans ce moment dort ou prie. Enfin l'heure est venue; le son de la trompette a retenti aux quatre coins du village : tout homme doit en sortir et comparaître devant les mandarins. Dans cette première revue, plusieurs personnes paraissent suspectes et sont mises sous la surveillance particulière des gens du gouverneur; toutefois, les perquisitions qui se poursuivent pendant tout le jour, n'amènent pas d'autre résultat.

« Sur le soir, Trinh-Quang-Khanh furieux d'avoir manqué son coup, se disposait à lever le siége, lorsqu'un des dénonciateurs se jetant à ses pieds, le conjura de continuer les recherches encore deux jours, sans rien épargner, fallût-il démolir les maisons pour arriver jusqu'à la retraite des missionnaires; si au bout de ce temps et avec ces rigueurs, on n'avait saisi ni prêtres ni effets de religion, il demandait à être puni de mort, lui et toute sa famille. Le persécuteur n'était que trop porté à exaucer de telles prières : le lendemain au matin, on reprit les fouilles avec une nouvelle ardeur; tous les murs furent percés ou démolis, toutes les cavités furent sondées, tout endroit suspect devint l'objet de minutieuses visites. Dès lors il n'était plus d'asile impénétrable : le P. Nghi fut découvert chez une fervente néophyte. Voici comment il raconte lui-même son arrestation, dans une lettre écrite de son cachot.

« Le 29 de la quatrième lune (30 mai), tandis que je
« célébrais la sainte messe, une voix se fait entendre et
« me crie : Père, le village est bloqué. Je quittai prompte-
« ment mes habits sacerdotaux et je m'enfuis dans la maison
« d'une pieuse femme, appelée Duyen, où l'on m'avait
« depuis longtemps préparé une cachette. Pendant le pre-
« mier jour, on visita plusieurs fois la maison, on passa
« souvent près de moi, sans soupçonner le lieu où je me

« tenais blotti. Le soir, voyant que les mandarins ne se « retiraient pas, et persuadé que le lendemain je serais in- « failliblement pris, j'eus la pensée de m'évader à la faveur « des ténèbres. Cette tentative eût-elle réussi ? j'avais lieu « d'en douter ; d'ailleurs, c'était peut-être aller contre la « volonté de Dieu ; je craignais aussi de laisser échapper « une si belle occasion de mourir pour la foi. Après y avoir « réfléchi un instant, je me confiai à la divine Providence « et j'attendis le jour.

« Il était environ sept heures du matin, quand une troupe « de soldats arriva près de ma retraite. « Cet endroit me « paraît bien suspect, » dit l'un d'eux. Aussitôt celui qui « est à leur tête ordonne de percer le mur : je suis décou- « vert. « Êtes-vous prêtre, me dit l'officier ? — Oui, je « suis prêtre, et prêt à subir la peine qu'il plaira aux man- « darins de m'infliger. Je ne vous demande grâce que pour « cette famille au sein de laquelle vous m'avez surpris. » « Une barre d'argent le disposa à bien accueillir ma prière, « et la généreuse Duyen put aller se réunir aux autres femmes « du village. Pour moi, tandis qu'on me tirait de mon gîte, « chacun se disputait l'honneur de m'avoir pris ; on aurait « dit à les voir qu'il s'agissait de la conquête du monde ; « pour mieux établir leurs droits, les uns me tiraient par les « cheveux, les autres me frappaient à coups de bâton. L'of- « ficier avait beau défendre qu'on me maltraitât, je n'en « reçus pas une insulte de moins : ceux-ci par ambition, « ceux-là par mépris, tous enfin s'en donnèrent de leur « mieux, après quoi ils me conduisirent à Trinh-Quang- « Khanh, qui me décora sur-le-champ d'une cangue de « bambous, longue au moins de sept pieds. »

« Vers les onze heures du matin, le P. Ngan, vicaire du P. Nghi, fut aussi découvert dans la maison d'un chrétien nommé Martin Tho, qui avait déjà plus d'une fois donné asile aux prêtres persécutés. Je tiens de lui-même les détails

de son arrestation ; il m'écrivait de sa prison de Vi-Hoang :
« Mon Révérend Père, je m'étais rendu de Kéman à Kétan,
« dans l'intention de me confesser au P. Nghi ; je ne me
« proposais de passer auprès de lui que deux ou trois jours :
« comment prévoir que je l'accompagnerais en si grand
« cortége à Nam-Dinh? Depuis le samedi, 30 mai, jus-
« qu'au dimanche j'échappai à toutes les recherches des
« soldats. Un peu avant midi on perça le mur qui me ca-
« chait. « Est-ce un européen? est-ce un européen? » s'é-
« crièrent les satellites en m'apercevant. « Regardez ma
« figure, leur dis-je ; ne répond-elle pas à toutes vos ques-
« tions? d'ailleurs, je m'expliquerai quand le mandarin
« m'interrogera. » Pendant ce peu de mots, on me tirait de
« mon réduit comme on eût arraché un brigand de son re-
« paire. Néanmoins j'avais le cœur plein de joie, et mon
« sacrifice était fait. « Cet homme ne craint personne, di-
« saient entre eux les soldats; la mort l'attend et il sourit
« encore. » Conduit devant Trinh-Quang-Khanh, je vis le
« P. Nghi à la cangue et plusieurs habitants du village
« enchaînés. Sans plus de retard on me donna un collier
« semblable à celui du Père : pendant qu'on me le passait
« au cou, mes lèvres répétaient : *Deo gratias!* mon cœur
« tressaillait d'allégresse, car j'étais sur le chemin du
« ciel. »

« Le soir du même jour, on prit encore le P. Thinh qui desservait la chrétienté de Ke-Trinh, résidence habituelle du préfet de la province. Ce bon vieillard, âgé de quatre-vingts ans, ne trouvant plus d'asile dans sa paroisse, avait cherché un refuge à Kétan, village presque tout composé de chrétiens et très-dévoué aux missionnaires. Ses infirmités ne permirent pas de le cacher au moment du blocus, on se contenta de le laisser étendu sur son grabat, comme on a coutume de traiter les malades en pareille occasion. Les soldats rôdèrent à plusieurs reprises autour de

lui, sans se douter qu'il fût prêtre ; de plus, l'infection causée par une plaie que le Père avait à la lèvre, ôtait aux inquisiteurs l'envie de l'examiner de près : mais les gens du mandarin avaient un coup d'œil plus exercé, ils conçurent des soupçons qu'ils vinrent aussitôt confier à leur maître. « Ce vieux malade, lui dirent-ils d'un ton propre à le persuader, ce vieux malade a bien l'air d'un prêtre. » Trinh-Quang-Khanh que ce seul nom met en fureur, se précipita aussitôt vers l'asile du vieillard et le fit apporter devant lui, au milieu de la cour. « Foule aux pieds ce cru-« cifix. — Dieu m'en préserve ! — Es-tu prêtre. — Oui, « j'ai cet honneur. — Marche sur la croix, et je te laisse « en repos. — Apostasier à mon âge ! il y a assez de folies « sans celle-là. » Ces réponses n'étaient pas de nature à fléchir le tyran ; il donna ordre de conduire le P. Thinh vers les deux autres prisonniers et de le traiter comme eux. Qu'on juge de la joie du persécuteur à la vue de ces trois prêtres tombés entre ses mains !

« On arrêta encore deux catéchistes ; divers effets de religion furent aussi découverts, et les maisons qui les recélaient livrées au pillage. La dévastation une fois commencée, s'étendit sans discernement à tout le hameau : les chefs l'abandonnèrent à la merci du soldat, punissant ainsi comme un acte de rébellion, l'hospitalité donnée à des proscrits. Trinh-Quang-Khanh dut s'applaudir du zèle des satellites à seconder ses vues, car après leur départ, grand nombre de familles, réduites à un dénûment absolu, manquaient des objets de première nécessité. Sur le soir du second jour de la cinquième lune (1er juin), le gouverneur reprit le chemin de Vi-Hoang, capitale de Nam-Dinh, emmenant avec lui nos trois prêtres et onze personnes à la cangue, parmi lesquelles se trouvaient deux payens.

« Le 1er juillet, Trinh-Quang-Khanh les fit tirer de prison et livrer au grand mandarin de la justice, pour être

mis à la question et condamnés, s'ils n'abjuraient leur foi : lui-même il dirigea le premier interrogatoire. « Voulez-vous « apostasier, dit-il aux prêtres? de qui avez-vous reçu « l'ordination? combien y a-t-il d'Européens dans le pays? « connaissez-vous celui qu'on appelle Vaong? — Manda- « rin, apostasier serait un crime, nous ne le commettrons « pas ; nous avons été ordonnés par Mgr l'évêque de Gor- « tyne, mort depuis longtemps; les années dernières, il « y avait encore dans la contrée un Européen, nommé *Cao* « (Mgr Borie), mais nous avons entendu dire que le roi « l'a envoyé au supplice : pour l'Européen Vaong, nous « ne le connaissons pas, jamais nous n'avons eu avec lui « aucune relation. — Si vous n'indiquez pas sa retraite, on « va vous livrer aux tourments; nous verrons si les tenail- « les rougies au feu ne vous arracheront pas la vérité. » Notez bien qu'à l'appui de ces menaces, il y avait là un maréchal avec sa forge, tenailles et charbons ardents, pour torturer les accusés. « Nous vous avons dit tout ce que nous « savons, reprend le P. Nghi; vous nous brûleriez les « membres les uns après les autres, que nous ne serions « pas mieux instruits de ce que vous nous demandez. — « Qu'on les expose dans la cour à toute l'ardeur du soleil, « dit le juge : cet astre, plus puissant que nous, leur inspi- « rera peut-être de meilleurs sentiments. » Quelle que fût la soif qui les dévorait en cet état, on ne permit à personne de les soulager; s'ils demandaient un peu de mauvaise eau, on les abreuvait d'injures; à leurs cris de détresse on répondait par des blasphèmes.

« Pendant que les trois prêtres subissaient cette horrible épreuve, on passa à l'interrogatoire des autres prisonniers chrétiens : il s'en trouva deux qui cédèrent aux tourments et trahirent leur foi. Des crucifix furent attachés sous les pieds de ceux qui refusaient d'apostasier; mais sur leur refus constant de souscrire à cette profanation, les juges,

après les avoir fait torturer, les renvoyèrent dans leurs cachots.

« Ils en furent tirés de nouveau, le 6 de la même lune, pour comparaître devant le mandarin de la justice. Trinh-Quang-Khanh qui était l'âme du procès, avait eu soin de faire placer des crucifix devant les confesseurs; il s'adressa d'abord aux prêtres : « Consentez-vous à l'apostasie? leur dit-il; « si vous êtes sincèrement convertis, si vous abjurez le « culte de Jésus, foulez aux pieds ces croix, et le roi vous « pardonne; si non, nous vous mettrons à mort, confor- « mément aux lois de l'état. — Nous sommes prêtres, ré- « pondirent d'un commun accord les trois confesseurs; « notre vie est entre vos mains; la racheter en outrageant « le Seigneur du ciel et de la terre, serait un crime auquel « nous ne saurions nous résoudre. — Obéissez, ou vous « allez mourir. — S'il faut marcher au supplice, nous « sommes prêts, répondit le P. Nghi au nom de ses con- « frères; mieux vaut mille fois verser son sang, que d'aban- « donner le Dieu en qui nous mettons toute notre con- « fiance. » A peine achevait-il ces mots que le mandarin furieux se mit à blasphémer; quarante à cinquante coups de bâton qu'il fit asséner aux trois Pères, lui parurent un châtiment bien léger pour un langage si hardi; le P. Thinh en reçut même un plus grand nombre, sans doute parce qu'étant plus âgé, il aurait dû donner aux autres l'exemple de la soumission. On les exposa de nouveau aux ardeurs du soleil comme le jour précédent, et en leur présence on recommença à frapper leurs disciples.

« Cette fois encore ils furent témoins de deux apostasies. Si quelque chose avait pu les consoler de ce malheur, c'est la scène attendrissante qui mit fin à l'interrogatoire. Les confesseurs, au milieu des tourments, n'avaient répondu aux menaces et aux sollicitations des juges que par d'invariables refus. Tant de constance donnait aux mandarins des

transports de colère. Trinh-Quang-Khanh, hors de lui, conçoit tout-à-coup l'idée d'un supplice que son génie de tigre pouvait seul inventer. Les trois Pères étaient là, sous les rayons d'un soleil brûlant, le corps tout déchiré par une récente flagellation ; ce sang qui ruisselle de leurs blessures, Trinh-Quang-Khanh commande à nos chrétiens d'aller le boire. L'ordre à peine donné, Jean-Baptiste Con se prosterne aux pieds du P. Nghi, les autres confesseurs se pressent à son exemple autour des ministres de Jésus-Christ, et collent leurs lèvres avides sur les plaies saignantes des martyrs. «Voyez-vous, s'écria le gouverneur dont l'exaspération « était à son comble, voyez-vous comme ils vénèrent en- « core ces prêtres ! Et on dira que ces gens ne sont pas « ensorcelés ! ajouta-t-il en grinçant des dents. »

« Le lendemain, nouvel interrogatoire. On demanda encore aux trois Pères s'ils voulaient abjurer. « Grand « mandarin, répondirent-ils, nos résolutions sont les mê- « mes, nous n'en changerons pas. » Cette réponse leur attira sur-le-champ une grêle de coups de verges qui mit leur chair en lambeaux. Laissons les martyrs nous retracer eux-mêmes la violence du châtiment qui leur fut infligé. « Mon Père, m'écrivait le P. Nghi, la douleur que « j'éprouvai ce jour-là fut extrême ; je souffrais d'autant « plus que les verges rouvraient les plaies des jours précé- « dents. Je ne saurais vous dire le nombre de coups que « nous reçûmes. » Le Père Ngan s'exprimait à peu près dans les mêmes termes : « Quand les juges nous mandèrent « de nouveau à leur barre, j'étais encore si brisé des tor- « tures de la veille, qu'il fut impossible de m'y rendre : il « me fallut louer un homme pour me porter dans la salle « d'audience. Arrivé devant les mandarins, et refusant tou- « jours d'apostasier, je sentis une multitude de verges « s'abattre sur mon corps ; et je vous assure, mon Père, « que ces gens-là savent bien leur métier, car ils n'y allaient

« pas de main morte. Mais, comme dit Notre-Seigneur,
« *Mon joug est doux et mon fardeau léger*. Ah ! mon Père,
« c'est bien alors que j'éprouvai la vérité de cette parole;
« ma chair était toute en lambeaux, et mon cœur surabondait
« de joie. »

« Après les trois prêtres, revint encore le tour des néophytes : deux seulement sortirent vainqueurs de cette dernière épreuve; c'étaient Jean-Baptiste Con et Martin Tho. Ces vaillants soldats de Jésus-Christ, qui n'avaient plus d'entier que le courage, opposaient un front serein à la rage du tyran et à la cruauté de ses ministres. « Vous avez commis
« une grande faute, leur disait Trinh-Quang-Khanh; vous
« avez enfreint les lois du royaume en donnant asile à des
« proscrits, en recélant les objets d'un culte défendu;
« néanmoins, si vous foulez aux pieds ce crucifix, le roi vous
« fera grâce, il vous rendra à vos familles. Voyez votre corps
« tout ensanglanté, songez à vos enfants, pourquoi faire
« leur malheur et le vôtre par une folle obstination? je vous
« donne le choix entre l'apostasie ou la mort. — Grand
« mandarin, nous aimons la vie, et qui ne l'aime pas? mais
« pour la conserver, nous n'oserions commettre un crime.
« Nous avons caché des prêtres, c'est vrai; libre à vous de
« nous en punir; nous ne courrons pas à une perte éter-
« nelle pour désarmer votre sévérité. — Insensés que vous
« êtes! pouvez-vous bien tenir ce langage! Parlez sincère-
« ment, n'êtes-vous pas fâchés d'avoir retiré chez vous les
« ministres de la Religion de Jésus! — Non, grand man-
« darin, répondit Jean-Baptiste Con, nous sommes loin de
« nous en repentir; c'est une bonne œuvre que nous avons
« faite : vous n'avez à ce sujet qu'un moyen de nous cor-
« riger, c'est de nous mettre à mort. Si vous nous renvoyez
« à nos demeures, le premier prêtre que nous rencontre-
« rons, fût-il Européen, nous le cacherons encore : nos
« missionnaires nous forment à la vertu, ils sont nos pè-

« res, pourrions-nous les abandonner ! » Cette réponse fit rougir le gouverneur, il leva la séance en ordonnant de reconduire les chrétiens en prison.

« Avec le jour suivant recommencèrent les assauts livrés à leur constance. Les deux néophytes furent portés dans la salle d'audience, l'état douloureux où ils se trouvaient ne leur permettant pas de marcher. Ce furent de la part des mandarins et des accusés mêmes questions et mêmes réponses. De l'interrogatoire on passa, comme de coutume, aux tortures; les PP. Ngan et Nghi reçurent trente à quarante coups de bâton : pour le P. Thinh et les deux autres confesseurs, les juges, touchés peut-être du triste état où ils les voyaient, peut-être aussi craignant de perdre leur temps, les firent reporter au cachot sans les avoir flagellés. Hélas ! ils ressemblaient plutôt à des cadavres qu'à des corps vivants; on avait peine à croire en les voyant qu'une âme habitât encore sous ces plaies. Martin Tho était la plus défigurée de toutes ces victimes; l'infection qu'il répandait était si grande, que les satellites, d'ailleurs assez habitués à ces sortes d'exhalaisons, ne pouvant plus y tenir, chassèrent le pauvre agonisant de la prison commune, et le confinèrent dans un misérable réduit, où il inspirait la compassion aux plus inhumains.

« On imagine peut-être que le zèle des mandarins est à bout, qu'il ne leur reste plus qu'à ordonner de traîner ces moribonds au supplice; on se trompe. Que feront-ils donc? ils enverront des satellites chercher les femmes et les enfants de nos deux chrétiens, de ces héros dignes des plus beaux siècles de l'Église, espérant que la voix d'une épouse et d'un fils sera plus puissante que l'appareil des tourments. Mais heureusement il transpira quelque chose de ce projet à l'oreille des prisonniers. Aussitôt ils dépêchèrent un exprès à leurs familles pour les inviter à fuir, de peur que mises à la question, elles n'eussent pas un courage à l'épreuve

des supplices. Les soldats en furent donc pour une course inutile, et les mandarins eurent encore la honte de se voir vaincus.

« Outre les supplices dont j'ai parlé et qui furent communs à tous les confesseurs, Martin Tho a subi des interrogatoires particuliers et des tourments inouis. Le 10 de la sixième lune, il comparut seul devant les juges, et eut à répondre sur tous les objets de Religion saisis dans sa demeure : on en avait trouvé dix-sept charges. L'apostasie lui fut encore offerte comme unique moyen de sauver ses jours. Sur son refus, on le fait étendre sur un pieu, on l'y attache de manière à lui disloquer les os; deux cordes sont nouées aux deux bouts de la cangue, elles servent aux gardes à le tenir suspendu à un pied au-dessus de terre. Dans cet état, déjà si cruel pour le patient, une troupe de bourreaux le frappe à coups de verges, les uns sur les pieds, les autres sur les mains; ceux-ci lui arrachent les cheveux, ceux-là lui percent les chairs avec des lancettes qu'ils enfoncent dans les plaies encore saignantes. « Tu n'apostasieras pas? lui criait « Trinh-Quang-Khanh d'un ton railleur; nous épuisons « toute notre science à te persuader, et tu ne veux pas « vivre? Crois-nous, déclare à qui sont tous ces objets d'un « culte étranger, renonce au Christ, et nous brisons tes fers; « y consens-tu? — Grand mandarin, si vous me laissez « vivre, je serai très-reconnaissant de cette grâce; si vous « ordonnez ma mort, je suis tout disposé à la subir de bon « cœur; mais abjurer ma foi, non, non, jamais je n'y con- « sentirai. — Ne veux-tu donc pas de la vie? — Man- « darin, le Dieu du ciel et de la terre en créant les hom- « mes, leur a donné à tous l'amour de l'existence, mais « il vaut mieux en faire le sacrifice que de la conser- « ver aux dépens du devoir. — Obéis, ou je vais te « couper la tête. — Si le grand mandarin veut l'abattre à « cause de ma religion, elle est toute prête; l'instant où

« elle tombera sera pour moi le comble du bonheur. —
« Si je fais venir ici ta femme et tes enfants, pour les im-
« moler sous tes yeux les uns après les autres, n'en auras-
« tu pas pitié, n'apostasieras-tu pas pour conserver leurs
« jours? — Mandarin, je croyais que mon sang devait vous
« suffire ; mais si vous voulez encore y mêler celui de ma
« femme et de mes enfants, le sort dont vous les menacez
« ne serait pas pour moi une raison d'apostasier; quoique
« père et époux, j'aime mieux la mort que le parjure;
« ma famille m'est bien chère, cependant je dois lui pré-
« férer mon Dieu. — Tu désires donc bien aller au ciel?
« comment feras-tu pour y monter? — Le ciel! ah! c'est
« pour en jouir que je reste fidèle à ma Religion : quand ma
« tête tombera sous le fer du bourreau, mon âme volera
« vers cette patrie du chrétien. — Est-ce que tu aurais des
« ailes pour voler? — Vos cangues, mandarin, les verges
« qui ont pénétré dans mon corps, seront les ailes sur les-
« quelles je m'élèverai jusqu'à Dieu. Quand vous m'aurez
« assez mis à la torture, quand, après m'avoir laissé languir
« dans vos prisons, vous prononcerez enfin ma sentence de
« mort, alors mes ailes seront devenues assez fortes, et je
« prendrai mon essor vers les cieux. » Réponse sublime qui confondit le persécuteur. Il s'en vengea en faisant exposer le martyr aux ardeurs dévorantes du soleil; puis, il le confina dans une espèce de cloaque infect, où il demeura trois jours sans aucun aliment, en butte à toutes sortes d'avanies. Le soir venu, on l'en retirait pour le faire coucher de manière à ce qu'il ne pût goûter un instant de sommeil; les entraves qu'on lui mettait étaient si étroites, que la nuit s'écoulait pour le martyr, dans d'inexprimables douleurs; des sentinelles armées de verges veillaient à ses côtés pour prolonger son insomnie par la souffrance; et, malgré ce raffinement de barbarie, pas une plainte, pas un murmure ne s'échappait de ses lèvres : il s'estimait heureux de porter à

la suite de son divin maître une croix toute rougie de son sang.

« Le 11 de la sixième lune, Trinh-Quang-Khanh fit encore une fois contre Martin Tho l'essai de ses tortures; aussi inutile que les précédentes, cette tentative fut la dernière. Depuis cette époque jusqu'au jour de l'exécution, 8 novembre, nos martyrs vécurent la cangue au cou, les ceps aux pieds, les chaînes aux mains, en compagnie de scélérats qui se croyaient en droit de les traiter avec mépris, et de gardiens qui avaient mission d'aggraver leur misérable état. Enfin, la sentence qui les condamnait à mort fut prononcée le 22 de la huitième lune, et, six jours après, envoyée à la sanction royale.

« Ils avaient été visités plusieurs fois par nos chrétiens durant leur captivité. Le sous-diacre Con que j'avais député auprès d'eux, ayant pénétré jusqu'au cachot de Martin Tho et de Jean-Baptiste Con, les pria de lui confier, avec le récit de leurs souffrances, les divers sentiments dont ils avaient été affectés au milieu des tourments. Le premier de ces deux athlètes lui répondit : « Dès que je « me vis entre les mains des mandarins, je fus saisi d'effroi « en pensant aux supplices qu'un homme tel que Trinh-« Quang-Khanh me réservait : Pouvais-je me promettre « que ma foi n'y succomberait point? Arrivé dans la pri-« son, j'implorai ardemment le secours du Seigneur, le « conjurant de ne pas m'abandonner dans les épreuves, « d'être ma force contre les ennemis de mon salut. Vint le « jour où nous devions être mis à la question. A la vue « des instruments de douleur qu'on étalait sous nos yeux, « des fers rouges, des charbons ardents, d'une forge en-« flammée, à la vue surtout d'un bourreau qui me ren-« versa par terre pour me lier à un pieu et me battre de « verges, je ne pus me défendre d'une certaine frayeur. « J'étais à peine garrotté, qu'un premier coup de verge

« sembla m'arracher les entrailles. Quoique bien décidé à
« tout souffrir pour mon Dieu, je me disais : Si on me
« frappe trois ou quatre fois avec la même violence, je
« crains bien d'être à bout de mes forces. Mais, contre
« mon attente, depuis le second coup, je n'éprouvais pres-
« que aucune douleur ; il me semblait que ce n'était plus
« qu'un amusement ; j'eus même la pensée qu'on avait
« donné de l'argent aux bourreaux pour qu'ils me ména-
« geassent. Ce n'est qu'à mon retour dans la prison et à la
« vue de ma chair en lambeaux, de mon sang qui coulait
« de toutes parts, que je m'aperçus qu'on avait frappé
« tout de bon. Quelques jours après, lorsque le catéchiste
« du grand Père Doan (M. Charrier) vint me visiter dans
« les fers, je lui demandai si on n'avait pas acheté la pitié
« des bourreaux, et sur sa réponse négative, je fus étonné
« de n'avoir pas plus souffert. Dès mon enfance, j'avais
« entendu parler des miracles opérés par le Seigneur en
« faveur de ceux qui se dévouent aux supplices pour la
« gloire de son nom. Mais ces prodiges en quoi consistaient-
« ils ? Je le comprenais à peine. Aujourd'hui que la misé-
« ricorde de Dieu les a réalisés pour moi, que des plaies
« si profondes ont presque été sans douleur, je sais par
« expérience comment une main céleste émousse tous les
« traits des tyrans.

« Voyez, ajouta-t-il en continuant de s'adresser au sous-
« diacre, nos corps déchirés, après les interrogatoires et les
« tortures, étaient pour tous un objet de compassion, on
« nous croyait bien malheureux, et en réalité nos cœurs
« étaient inondés de joie ; une vile créature, un misérable
« pécheur comme moi être favorisé de si délicieuses conso-
« lations, oh ! c'était un bonheur au-delà de toute recon-
« naissance ! Pendant qu'on me frappait, j'élevais mon
« âme à Dieu, le priant de me donner la force de confesser
« jusqu'à la mort son saint nom. Il paraît qu'il m'a accordé

« cette grâce, car, selon toutes les apparences, nous ne serons « plus mis à la question, les juges s'occupent actuellement de « dresser notre sentence. Cependant, tant qu'il nous reste « encore un pas à faire, nous devons craindre une chute : « veuillez donc prier pour nous ; présentez au grand-père « Doan les profonds respects de ses enfants, dites-lui qu'ils « se recommandent à son souvenir dans le saint sacrifice, « afin d'obtenir cette belle couronne que le Seigneur sem- « ble nous réserver. » Telles furent les paroles de Martin Tho ; je ne sais si les catacombes en entendirent jamais de plus sublimes. Ce confesseur, avec ses fers et son corps en lambeaux, sachant qu'à l'heure où il parle on est à rédiger son arrêt de mort, et toutefois n'énumérant que ses ineffables délices au jeune lévite qui l'écoute dans une religieuse admiration, pour redire ses discours au missionnaire et par lui au monde entier. c'est un spectacle digne des anges, digne du ciel, où le généreux martyr vient d'entrevoir sa couronne.

« A dater du jour de son arrestation, il n'avait paru s'occuper que de son sacrifice. Il laissait une épouse et huit enfants : admirable famille toute animée de l'esprit de son chef ; loin de chercher à amollir son courage, elle faisait des vœux pour qu'il restât fidèle. Quatre ou cinq jours après qu'on leur eut enlevé leur père, les fils demandèrent à leur mère la permission d'aller le voir en prison. « Mes « enfants, leur dit-elle, votre père est sur le champ « de bataille, on ne sait pas encore s'il sera assez heureux « pour confesser l'Evangile ; la seule idée des tourments « qu'on lui prépare suffit bien à ses épreuves, sans que « vous y ajoutiez encore. Si vous allez le visiter, peut-être « la vue de ses enfants, le souvenir de sa maison, lui cause- « ront-ils une émotion funeste à sa foi ; peut-être l'excès « de sa tendresse pour vous lui fera-t-il oublier la gloire « qui l'attend. Cependant si quelqu'un d'entre vous veut

» pénétrer dans sa prison, je ne m'y oppose pas, pourvu
« qu'il aille auparavant consulter le catéchiste du grand-
« père Doan ; s'il acquiesce à votre demande, j'y souscris ;
« s'il la juge imprudente, vous reviendrez. »

« Mais quand on eut appris que le saint confesseur avait triomphé de toutes les tortures, cette bonne mère dit alors à ses enfants : « Votre père, avec la grâce de Dieu, a glo-
« rieusement confessé le nom du Seigneur : il paraît que
« son courage est à toute épreuve ; ainsi, allez le voir, con-
« solez-le dans ses peines, encouragez-le à souffrir pour
« l'amour de Dieu. »

« Les deux plus âgés, un fils et une fille, partent aussitôt ; le héros chrétien les serre dans ses bras. « Mes enfants,
« leur dit-il, votre père va bientôt mourir. Pour vous, c'est
« ma dernière recommandation, et vous la redirez en mon
« nom à tous vos frères, souvenez-vous que vous n'avez
« qu'une âme, priez Dieu qu'il vous fasse la grâce de res-
« ter fidèles à votre religion, surtout conservez-vous purs
« de le contagion du monde.» Puis il ajouta : «Mes enfants,
« allez chercher un médecin pour panser les plaies de votre
« père ; l'infection qu'elles exhalent aggraverait encore le
« sort des prisonniers qui sont près de moi, et je ne veux
« pas que personne souffre de mes maux. Quand le Sei-
« gneur permet qu'on éprouve des maladies, il ne défend
« pas de recourir aux remèdes qu'il a destinés à les guérir.
« Si je vous parle ainsi, ce n'est pas par amour pour ce corps
« qui va devenir la pâture des vers ; mais je veux aussi me
« fortifier contre les nouvelles tortures qu'on pourrait en-
« core me faire subir. » Les deux enfants, à ce langage, versaient des larmes sur les plaies de leur père et bénissaient Dieu des saintes dispositions dont ils le voyaient animé. Après avoir épanché leur cœur dans le sien, ils lui dirent : « Notre mère nous a chargés de vous demander
« quelques moyens de régler nos affaires de famille ; vos

« intentions seront pour nous autant de lois. — Quand « j'étais à la maison, répondit le confesseur, j'avais soin « de vous tous; maintenant que le bon Dieu m'appelle à « lui, vous avez votre mère; écoutez-la comme vous m'é« couteriez, suivez ses avis, ne faites rien pour la contris« ter; aimez-vous les uns les autres. Si, après mon exé« cution, vous pouvez enlever mon corps, vous l'enterrerez « à l'endroit où le père Ngan a été pris, voilà mon uni« que vœu; mais si le grand-père Doan en dispose autre« ment, conformez-vous en tout à sa volonté. » Depuis cette époque, tous les enfants de Martin Tho allèrent successivement le voir, à l'exception des deux plus jeunes.

« Ce fervent néophyte était âgé de cinquante ans. Sa famille, une des plus aisées et des plus honorables de Kétan, s'est distinguée dans ces jours malheureux par son zèle à cacher les prêtres et par son attachement à la foi. C'était un dévouement d'autant plus généreux, qu'elle l'exerçait presque aux portes de Vi-Hoang et sous les yeux de notre plus mortel ennemi.

« Jean-Baptiste Con n'avait que quarante-deux ans; il laisse trois enfants en bas âge : l'aîné n'a pas encore atteint sa sixième année. D'une famille peu favorisée des biens de la fortune, sans cependant être pauvre, il était toujours prêt à exposer sa liberté et sa vie pour soustraire les ministres de la religion au danger. C'est peut-être pour acquitter la dette des missionnaires que Dieu lui a donné tant de force et une si belle récompense.

« Le 13 de la dixième lune (6 novembre 1840), vers les deux heures du matin, arriva l'édit royal qui confirmait la sentence des martyrs. Le 14 au matin, nos cinq prisonniers en eurent connaissance; dès-lors, se croyant au bout de leur carrière, ils refusèrent ce jour-là toute visite, se confessèrent une dernière fois et se préparèrent de leur mieux à la mort. J'avais oublié de dire que pendant leur

captivité on était parvenu à leur procurer deux fois le bonheur de la sainte communion. Enfin le lendemain, 8 novembre, on leur annonça qu'ils seraient exécutés dans la journée.

« Dans cette prévision, le père Nghi avait fait préparer le déjeûner de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Le modeste repas à peine fini, se présentèrent les gens des mandarins; ils avaient ordre de conduire les condamnés à la salle d'audience. Nos confesseurs, sachant de quoi il s'agissait, firent leurs adieux aux autres prisonniers et se rendirent chez le mandarin de la justice, qu'ils trouvèrent assis sur son tribunal : « Le roi, leur dit-il, vous con-
« damne à être décapités, si vous n'abjurez pas le culte
« des chrétiens; l'apostasie peut encore vous mériter votre
« pardon; mais si vous persévérez dans vos refus, on va
« sur-le-champ vous mener au supplice. » Les trois prêtres se hâtèrent de répondre : « Nos résolutions sont fixes,
« elles ne sauraient changer. — Et vous, dit le juge à
« Martin Tho et à Jean-Baptiste Con, avez-vous bien réflé-
« chi? consentez-vous à abandonner votre religion? Si
« vous y renoncez, votre peine sera réduite à trois ans de
« travaux publics, ensuite vous retournerez en paix dans
« vos familles. — Si nous avions voulu apostasier, nous
« n'aurions pas attendu jusqu'à cette heure; nous vous le
« répétons, mandarin, jamais on ne pourra nous résoudre
« à insulter au Dieu que nous adorons : si notre refus doit
« nous conduire au supplice, mieux vaut la mort qu'un
« tel crime. — Ces sentiments m'étonnent; mais, dites-
« moi, si je vous faisais grâce sans vous obliger à l'aposta-
« sie, oseriez-vous encore, après toutes les tortures que
« vous avez endurées, donner asile à vos prêtres et retirer
« chez vous les objets de votre culte? — Oui, mandarin;
« le premier prêtre que nous rencontrerions, nous nous fe-
« rions un plaisir, un devoir, de l'accueillir et de le cacher :

« là-dessus n'espérez de nous aucun repentir. — Puisque « vous êtes incorrigibles, je vais présider à votre exécution « et vous envoyer au ciel. Mais encore une fois, de quelle « échelle vous servez-vous donc pour y monter? — De « nos cangues, de nos chaînes et de votre épée, grand « mandarin. — Pour la dernière fois, apostasiez-vous? « — Non, jamais! — Soldats, conduisez-les à la mort. »

« Aussitôt les satellites et les bourreaux les entraînèrent vers le lieu du supplice. Pendant le trajet, Jean-Baptiste Con, le sourire sur les lèvres, s'entretenait avec les personnes qu'il reconnaissait sur son passage; Martin Tho marchait d'un air grave et recueilli, il y avait dans sa physionomie quelque chose de majestueux et de solennel que n'avaient jamais remarqué les chrétiens de son hameau; dans leur surprise, on les voyait lever les yeux au ciel et les baisser en rendant gloire à Dieu. Arrivés au lieu du sacrifice, l'exécuteur commença par le père Nghi. « Mets-« toi à genoux, dit-il à la victime, et tourne les yeux de l'au-« tre côté. » A peine achevait-il ces mots, que d'un seul coup il lui trancha la tête : les autres martyrs furent immolés avec la même promptitude, excepté le père Thinh, dont la tête ne tomba qu'au quatrième ou cinquième coup d'épée. Des fidèles qui se tenaient prêts à recueillir, s'il était possible, leurs précieuses dépouilles, purent les enlever, et, la nuit suivante, les porter secrètement à Kétan : celles du père Thinh furent inhumées dans la paroisse de Nam-Xang, où l'illustre vieillard avait longtemps exercé le saint ministère; Jean-Baptiste Con repose dans un coin de sa maison; Martin Tho est enterré, selon ses désirs, dans le lieu même où était caché et où fut pris le père Ngan.

« Tel est le sort réservé dans cette province soit aux prêtres, soit aux néophytes fidèles; tout chrétien dénoncé à Trinh-Quang-Khanh doit opter entre l'apostasie ou les tourments et la mort. Il y a eu pendant l'année 1840 plu-

sieurs autres martyrs dans les différents districts de cette mission ; mais je me suis borné à retracer ce qui s'est passé dans celui où je me trouve, ce qui s'est accompli presque sous mes yeux relativement à ces cinq généreux athlètes, dont j'ai pris soin dans leur prison, et avec qui j'ai eu toutes les communications possibles. Cette courte notice n'est en grande partie que la traduction des lettres mêmes de nos martyrs ; j'ai emprunté le reste au récit de personnes dignes de foi qui les ont visités. Je conjure ceux qui liront ces lignes de ne pas oublier, dans leurs prières, le pauvre missionnaire qui les a écrites, et qui désire de tout son cœur qu'on vous envoie bientôt la nouvelle de son arrestation, de ses tortures, combats et victoires. Puisse le Seigneur m'accorder cette grâce dont je suis indigne, mais qui, avec le secours d'en-haut et les prières des Associés, mettra un jour le comble à mon bonheur. »

« Jeantet, *miss. Apost.*

Extrait d'une lettre de M. Berneux, missionnaire apostolique, à M. Tesson, Directeur du Séminaire des Missions-Etrangères.

Tong-King occidental, 22 Janvier 1841.

« Monsieur et cher confrère,

« Je m'empresse de vous annoncer notre heureuse arrivée dans la mission. Nous avons quitté Macao le 3 janvier, Mgr. Retord, un P. Dominicain, M. Galy et moi; nous avions avec nous six courriers : en tout dix personnes. Le 11, nous aperçûmes les montagnes du Tong-King oriental. Cette vue me causa un inexprimable bonheur; les Annamites au contraire devinrent tristes en revoyant cette terre qui est leur patrie et qui les repousse, eux et leur Religion. Monseigneur aussi parut soucieux. Notre débarquement offrait de très-grandes difficultés; il s'inquiétait non pour lui, mais pour sa mission et pour nous; il craignait de ne nous avoir amenés de Macao, que pour nous jeter entre les mains des mandarins (1).

« Pendant deux jours, le calme nous retint au même endroit. Sans ce contre-temps nous n'aurions peut-être pu débarquer, ou bien nous aurions été pris en mettant pied à terre; voici pourquoi. Une quarantaine de barques

(1) On sait qu'en effet MM. Berneux et Galy ont été arrêtés. Voir le N. 81 des Annales, p. 145.

chinoises étant venues pêcher jusques sur ces côtes, les mandarins, qui ne rêvent que navires anglais, les prirent pour des bâtiments européens : deux d'entr'eux prétendirent même avoir aperçu, du haut des montagnes, des vaisseaux longs de vingt arpents. Quel prisme que la peur! Aussitôt une multitude de soldats descend sur le rivage pour s'opposer à l'invasion. Au bout de deux jours, les barques chinoises s'éloignent, et, de leur côté, les mandarins décampent aussi avec leurs troupes, se felicitant sans doute d'avoir intimidé la flotte anglaise.

« Le 15, vers deux heures après-midi, une embarcation montée par des chrétiens, vint nous prendre à bord. Nous aurions voulu attendre la nuit; mais les Chinois nous chassèrent de leur navire, sous prétexte que la jonque du mandarin devait les visiter : ils nous exposaient à faire naufrage, car la mer était grosse et notre barque très-petite. Ainsi nous ont traités des gens à qui nous avions payé huit mille quatre cents francs, pour un trajet de cent-cinquante lieues. Après tout, on ne doit pas s'étonner d'une pareille conduite; c'étaient des payens. Quelle différence la Religion établit entre les hommes! Nous ne voyons chez les infidèles qu'égoïsme et absence complète de tout sentiment un peu élevé : au contraire, chez les chrétiens que j'ai rencontrés depuis que je suis ici, c'est un dévouement vraiment héroïque.

« Après avoir navigué toute la journée du 16, nous touchâmes au Tong-King occidental. Là, d'autres pêcheurs nous prirent dans leur barque, le 17 à une heure du matin ; et, après avoir longtemps erré au milieu des herbes, nous arrivâmes enfin chez nos Néophytes, dans le village appelé Phat-Diem, de la province de Ninh-Binh. Il y avait trois nuits que nous n'avions pas fermé l'œil : nous reposâmes pendant quelques heures sur le même lit, Monseigneur, M. Galy et moi.

« Le prêtre de cette bourgade, vieillard de soixante-dix ans, qui a environ trente ans de ministère, venait d'être pris, au moment où il sortait de sa retraite pour aller se confesser. nous ne pouvions donc pas rester longtemps dans une chrétienté exposée à de nouvelles visites, et le soir même nous nous remîmes en route. Nous goûtâmes alors un des plaisirs dont parle Monseigneur Retord dans une de ses lettres. Vêtus d'une tunique et d'un pantalon qui ne dépassait pas le genou, la tête couverte d'un chapeau de feuilles d'arbres large au moins de six pieds, un bambou à la main, nous ressemblions plutôt à des brigands qui vont incendier et piller un village, qu'à des missionnaires allant conquérir des âmes. Une douzaine de chrétiens nous accompagnaient pour nous défendre au besoin contre les voleurs. Nous marchâmes pendant quatre heures par des sentiers très-difficiles. Mes pieds qui ne sont pas encore accoutumés à se passer de chaussure, ne goûtaient pas trop cette mode du pays; toutefois malgré la douleur que j'éprouvais lorsqu'il m'arrivait de me blesser contre cette terre que le soleil avait durcie, et qui souvent était aiguë comme de petits cailloux, je ne pouvais m'empêcher de rire en pensant à la mine que nous devions avoir. La nuit était obscure, nous ne pouvions guère distinguer l'endroit où nous posions le pied; quelquefois après avoir heurté contre une motte de terre, nous levions la jambe pour éviter un second choc, et alors nous tombions dans un trou.

« Nous nous trouvâmes à une heure du matin dans la paroisse de Phuc-Nhac. M. Galy y restera jusqu'à ce qu'il se présente une barque pour le conduire chez M. Masson; Monseigneur est à quatre ou cinq lieues de là chez M. Charrier, et moi je me tiens caché dans un couvent à Yen-Moi: l'intention de Mgr le Vicaire apostolique est de m'envoyer aussi chez M. Masson, où l'on jouit d'un peu plus de sécu-

rité ; mais les évènements le permettront-ils ? Je n'en sais rien. En attendant je vais étudier la langue annamite de toutes mes forces, afin de pouvoir bientôt me rendre utile. Le temps ne me manquera pas maintenant; personne autre que les gens de la maison ne connaît ma retraite. Je ne reçois de visites que celles du bon Maître qui, chaque matin avant le jour, vient me fortifier, et me rend délicieuse ma petite cabane de boue et de bamboux. Quoique je ne puisse faire plus de six pas, que je ne parle plus qu'à voix basse, et que je ne reçoive la lumière du soleil que par une étroite ouverture pratiquée à trois pouces au-dessus du sol, quoique enfin pour lire et pour écrire il faille m'étendre sur ma natte de toute ma longueur, je m'estime pourtant le plus heureux des hommes. Puissé-je profiter de mon nouveau genre de vie pour me sanctifier et travailler avec fruit au salut des âmes! j'espère obtenir cette grâce au moyen de vos prières et saints sacrifices.

« Excusez mon griffonnage en pensant à la position dans laquelle je vous écris, et agréez, etc.

« Berneux, *miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de M. Charrier, Missionnaire apostolique dans le Tong-King occidental, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions-Etrangères.

« Messieurs,

« D'autres lettres vous ont appris tout ce que le P. Khoan, prêtre indigène, et les deux catéchistes Pierre Kien et Jean-Baptiste Thanh, avaient souffert pour la foi jusqu'à l'époque où ils furent condamnés à mort avec sursis (1). Aujourd'hui je vous annonce qu'ils ont consommé leur sacrifice.

« Au commencement de 1840, le mandarin de Ninh-Binh fut rappelé à la capitale. Son successeur, à peine arrivé, manda à son tribunal nos trois confesseurs pour les exhorter à l'apostasie. « Si vous suivez mes conseils, leur « dit-il, vous vivrez ; sinon, point d'espoir de salut ; vous « n'avez que la mort, une mort prochaine à attendre : ré« fléchissez-y encore une fois. —Toutes nos réflexions sont « faites, répondit le P. Khoan ; les sentiments d'un chré« tien sont invariables; d'ailleurs, notre sentence est portée, « et nous appelons de nos vœux le moment où il plaira au « roi de la faire exécuter. Jamais nous n'oserions fouler aux « pieds l'image du Dieu que nous adorons. Si nous avions « voulu racheter nos jours par un crime, nous n'aurions « pas tardé si longtemps à le commettre. »

« Sur cette réponse, le mandarin fit reconduire les trois

---

(1) Voir le N.° 73 des Annales, p. 525.

condamnés au cachot, où ils restèrent jusqu'au 28 avril, qu'eut lieu leur exécution. C'est en tressaillant de joie qu'ils en reçurent la nouvelle définitive. Ils voulurent sanctifier leurs derniers instants par l'exercice de la plus héroïque charité. Le P. Khoan servit lui-même à déjeûner aux gardiens de la prison, et fit préparer le bétel pour les mandarins qui devaient le mener à la mort. Quand arrivèrent ces officiers, toute la prison retentit de sanglots; chrétiens et païens confondaient leurs larmes. Le Père, après avoir donné sa bénédiction aux assistants, entonna le *Te Deum* de toutes ses forces; ses deux disciples joignirent leurs voix à la sienne, et ce fut en continuant de chanter, sur le ton le plus solennel, ce cantique d'actions de grâces, qu'ils s'acheminèrent vers le lieu du supplice.

« Le cortége enfin s'arrêta. Le P. Khoan prit alors la parole et dit à la foule des spectateurs qui paraissait émue pour lui d'une vive compassion : « Ne vous attristez pas sur notre « sort; nous sommes innocents, nous n'avons rien entrepris ni « contre le roi ni contre les lois du royaume; le seul tort qu'on « nous reproche est notre titre de chrétiens; nous mourons « parce que nous refusons d'abjurer la religion de Jésus, « qui est la seule véritable. Pour vous qui nous avez suivis « et qui allez voir couler notre sang, faites de salutaires « réflexions et retournez en paix dans vos familles. » Un instant avant l'exécution, le saint prêtre prit de nouveau la parole : « Adorations, hommages et respects soient ren- « dus, dit-il, au Seigneur du ciel et de la terre, pour l'a- « mour duquel nous allons ici mourir ! Nous faisons des « vœux pour que le roi jouisse de toutes sortes de pros- « pérités : qu'il règne longtemps et qu'il cesse enfin de « persécuter une religion divine, la seule qui puisse ren- « dre l'homme heureux ! — Votre sang ne retombera pas « sur nous, dirent les mandarins; nous ne sommes pas les « auteurs de votre mort. »

« Aussitôt on fit asseoir les martyrs sur des nattes, on scia les cangues, on brisa les chaînes; enfin les bourreaux frappèrent leurs victimes. La tête du père Khoan ne tomba qu'au quatrième coup ; le catéchiste Kien eut aussi beaucoup à souffrir ; un seul coup d'épée suffit pour décoller le catéchiste Thanh.

« A ce moment, il s'opéra dans les sentiments des mandarins une révolution inespérée : de durs et intraitables qu'ils sont par caractère, ils devinrent doux et obligeants ; on les vit se prêter de bonne grâce à préparer eux-mêmes tout ce qui était nécessaire pour recueillir précieusement les saintes reliques. L'enlèvement des corps se fit en leur présence par nos chrétiens. Pendant la nuit suivante, on les transporta secrètement à *Phuc-Nhac*, chef-lieu du district que le père Khoan avait administré. Ils y reposent en paix, sans qu'on divulgue le lieu où ils sont enterrés.

« Je suis avec le plus profond respect, etc.

CHARRIER, *miss. apost.*

Lettre de M. Gauthier, missionnaire apostolique, à M. Langlois, supérieur du Séminaire des Missions-Etrangères.

« Monsieur le Supérieur,

« Chacune de nos lettres vous porte la nouvelle d'un nouveau martyr. Un prêtre indigène, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, le P. Luc Loan vient d'être décapité pour la foi, dans la ville de Ké-Cho, chef-lieu de la province de Ha-Noi. Il avait terminé sa retraite annuelle et il attendait à Ké-Chouon le P. Phai, son vicaire, qui devait venir entendre sa confession, lorsque dans la matinée du 10 janvier 1840, un chef de canton conduit par le maire du lieu, se présenta au presbytère sous prétexte de rendre visite à un ancien clerc de sa connaissance. Il fut bien accueilli par notre confrère, et invité, selon l'usage du pays, à boire une tasse de thé, ce qu'il accepta d'un air satisfait.

« Après quelques instants de conversation, le chef payen fit appeler un des principaux habitants du village. Ce dernier se rendit au presbytère, sans trop savoir ce qu'on lui voulait : mais à peine arrivé, on se saisit de sa personne et on lui lia les bras et les mains avec tant de violence, qu'il en poussait des cris déchirants. Le P. Luc Loan, affligé de ce qui se passait sous ses yeux, demanda au chef de canton si son intention était de l'arrêter aussi lui-même. A ces mots, un nommé Do-Kang qui était aposté à la porte, se précipita dans la maison à la tête de dix autres payens en criant : « Oui, nous arrêtons tout le monde, même le prêtre « chrétien. » — « Au moins vous m'accorderez quelques ins-

« tants pour prendre un peu de nourriture, dit le vieillard,
« car aujourd'hui vendredi c'était pour nous jour de jeûne.» On n'écouta même pas sa demande; un des idolâtres le chargea sur ses épaules; d'autres prirent ses ornements sacerdotaux, et, sans plus de délai, on emporta le prêtre et sa chapelle dans la demeure du chef de canton. Quatre catéchistes qui se trouvaient présents ne furent nullement inquiétés; quant à l'homme dont l'arrestation avait servi de prélude à celle du Missionnaire, la liberté lui fut rendue. Le lendemain, quelques néophytes se présentèrent chez le chef de canton pour traiter du rachat de leur pasteur; on leur demanda deux mille ligatures pour sa rançon (plus de 3,000 fr.) Le P. Loan répondit: « Si vous disiez deux mille
« sapecs (600 sapecs valent une ligature), ces pauvres gens
« pourraient peut-être les trouver; mais au prix que vous
« y mettez, ma liberté est impossible. »

« Les payens voyant qu'ils ne pouvaient rien tirer de leur prisonnier, parce qu'il ne possédait rien, se disposèrent à le livrer à la justice : ils annoncèrent donc aux mandarins qu'ils avaient pris un chef de religion, et ils les prièrent d'envoyer une escorte de soldats, de peur que leur proie ne fut délivrée en route. Les mandarins répondirent d'assez mauvaise humeur : « Puisque vous l'avez arrêté, amenez-le,
« si cela vous plaît; nous ne chargeons pas nos soldats d'une
« pareille mission. » Cependant sur de nouvelles instances, ils accordèrent quatre satellites; et le 15 janvier, le prêtre fut porté dans un filet au chef-lieu de la province.

« Il comparut le lendemain devant les trois grands mandarins réunis. « Foulez la croix, lui dirent-ils; sinon, vous
« serez mis à mort. Considérez votre âge et faites ce qu'exige
« le roi, afin d'achever en paix votre longue carrière. —
« Grands mandarins, la profanation que vous me proposez
« est un crime horrible dont je ne puis me souiller; ainsi,
« faites de moi ce qu'il vous plaira, je n'apostasierai jamais.»

Les juges n'insistèrent pas, et le confesseur fut reconduit en prison.

« Une chaîne et une lourde cangue l'y attendaient. Dès-lors, il lui fut impossible de marcher ; car outre le poids des ans, il avait encore à supporter celui de plusieurs infirmités graves. Trois jours après, il y eut cependant quelque adoucissement à son sort ; les geôliers consentirent pour de l'argent à le décharger de sa cangue ; le grand mandarin lui-même, qui l'a visité deux fois pendant le cours de sa captivité, ordonna au chef des gardiens de le traiter avec égard et de donner un libre accès à tous ceux qui désireraient lui parler. On permit même à un chrétien de rester dans son cachot pour prendre soin de lui. Le P. Phai en me communiquant ces détails, ajoutait : « Cependant l'enflure de la « tête et des pieds donne quelque inquiétude à notre véné-« rable confesseur ; il craint de mourir en prison et d'être « ainsi privé du bonheur de verser son sang pour Jésus-« Christ. »

« Plus tard, mon catéchiste que j'avais envoyé le visiter de ma part, le trouva assez bien rétabli et tout joyeux de voir que l'état de sa santé lui permettrait de mourir de la main du bourreau, comme les autres martyrs. « Je n'ai « qu'à me louer de la conduite de tout le monde à mon « égard, disait-il à mon catéchiste ; depuis mon arrestation « jusqu'à ce jour, je n'ai pas essuyé la moindre insulte de « qui que ce soit. Lorsque mes gardiens ont quelque ar-« gent ou autre chose de précieux, c'est toujours à moi « qu'ils en confient le dépôt. »

« Le 4 juin, le P. Tran pénétra dans la prison avec la divine hostie et communia mystérieusement le saint vieillard. Hélas ! c'était le viatique donné à un mourant ; car le soir du même jour arriva un édit du prince qui ordonnait de décapiter sur-le-champ le prêtre incorrigible. Mais comme il était trop tard, l'exécution fut différée au lendemain.

« Sur les 8 heures du matin, le P. Luc Loan fut tiré de son cachot pour aller à la mort. Le mandarin qui devait présider au supplice, voulut que le condamné fût porté dans un filet, tandis que lui-même suivait à pied ; il lui offrit même son parasol. Mais sur le refus du Père, il fit placer à ses côtés deux hommes tenant chacun un éventail dont ils lui couvraient la tête. Cette conduite du mandarin étonna tout le monde; on n'avait jamais vu patient conduit avec tant d'honneur au supplice. Lorsqu'on fut arrivé au lieu de l'exécution, on fit asseoir le martyr sur des nattes, et après avoir rabattu sa tunique jusque sur la poitrine, on lui lia les bras à un piquet. Tous les assistants remarquèrent avec admiration la physionomie rayonnante de joie de l'illustre victime. Elle attendait la mort, mais personne n'osait répandre son sang innocent. Sur dix soldats successivement désignés pour faire l'office de bourreau, pas un seul ne voulut accepter. Cependant il fallait que la fatale sentence s'exécutât. Alors les satellites se cotisèrent pour engager par l'appât de l'argent un soldat de Cochinchine, reconnu pour très-mauvais sujet, à s'acquitter à leur place de ce ministère odieux. On convint de trois ligatures. Ce militaire arrivé près du martyr, lui dit : « Mon Père, je ne voudrais pas vous ôter la « vie ; mais puisque tel est l'ordre du roi, il faut bien se « résoudre à obéir. Ainsi, je vais vous envoyer en paix, et « lorsque vous serez en Paradis, je vous prie de vous sou- « venir de moi. » A ces mots, il lui porta un grand coup ; puis, pour l'achever, il se mit à lui scier le cou avec son sabre.

« Les spectateurs s'empressèrent de recueillir le sang ; les soldats aidèrent les catéchistes du P. Loan à enlever son corps, qui fut porté en grande solennité à Ké-Chouon où il repose.

« Le P. Loan s'est toujours distingué par son amour pour la pauvreté et par son zèle pour le salut des âmes. Lors-

qu'on l'arrêta, il n'avait pas une seule ligature ; mais celui qui a promis de ne laisser jamais ses serviteurs au besoin, s'est montré généreux envers son pieux ministre, car il n'a manqué de rien pendant sa glorieuse captivité. Pour donner une preuve de son dévouement au salut de ses frères, je citerai le trait suivant : Pendant qu'une grave maladie le retenait au lit, il apprit qu'un de ses paroissiens était attaqué du coléra-morbus ; aussitôt il se lève pour voler à son secours. « Mais vous ne pouvez pas marcher, » lui dit-on. « — Eh bien, qu'on me porte ! » répond-il. Arrivé dans la maison du malade, il perdit connaissance pendant plus d'une heure. Sa première pensée en revenant à lui fut pour son néophyte : « Vit-il encore ? » demanda-t-il à ceux qui l'entouraient. Sur leur réponse affirmative, il se fit placer près du moribond et lui administra les derniers sacrements. L'année dernière, malgré son grand âge, ses nombreuses infirmités et la rigueur de la persécution, il a encore confessé plus de seize cents personnes. C'est bien à juste titre qu'on peut lui appliquer ces consolantes paroles de notre Seigneur Jésus-Christ : « *Courage, bon et fidèle* « *serviteur ; entrez dans la joie de votre maître !* »

« Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de certain sur ce vénérable martyr.

« GAUTHIER, *Miss. apostolique.* »

Après tant de sang versé pour la foi, nos lecteurs se demandent sans doute où en est cette Eglise annamite, dont les malheurs et les vertus ont si vivement excité l'intérêt et l'admiration de leurs frères d'Europe. Le tableau suivant, présenté aux Conseils de l'OEuvre par MM. les Directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, fera connaître l'état actuel de cette chrétienté, telle que la persécution l'a faite.

« D'après les nouvelles qui viennent de nous parvenir du Tong-King et de la Cochinchine, ces missions sont toujours dans le feu de la persécution. Nous osions espérer que la mort de Minh-Menh, ce Néron des contrées annamites, mettrait fin à cette guerre cruelle; mais vous avez appris avec une profonde douleur que son successeur marche sur les traces du tyran. Les prisons se remplissent toujours de confesseurs. Tout récemment encore deux de nos confrères, MM. Galy et Berneux, ont été pris et transportés en cage dans la capitale. Plusieurs prêtres indigènes et des catéchistes ont souffert le martyre, d'autres gémissent dans les cachots. Ainsi, pour emprunter les paroles du Père commun des fidèles, dans son Encyclique du 18 septembre : « Ces contrées fument encore du « sang des pasteurs sacrés et des néophytes qui, renou- « velant les exemples qui illustrèrent spécialement les « premiers siècles de l'Eglise, affrontent, au milieu des « tourments, la plus cruelle mort pour Jésus-Christ, en « témoignage de leur foi. » La désolation règne donc dans ces missions jadis si florissantes, et sur lesquelles se reposaient avec tant de bonheur les yeux des catholiques. Les regards attristés ne se portent maintenant que sur des ruines, dans les lieux où naguère ils ne rencontraient que des chapelles, des églises, des colléges et de pieux asiles de la prière et de la pénitence. Il est douloureux de penser que les 1400 églises ou chapelles du Tong-King et les

400 sanctuaires de la Cochinchine ont disparu. Plus de 50 communautés de vierges ont été dispersées. Des villages entiers ont été détruits. Les *maisons de Dieu* , ainsi que les colléges, n'existent plus. Seulement quelques élèves reçoivent en secret les leçons des Missionnaires cachés dans les cavernes ou dans de tristes réduits. D'autres ont quitté leur patrie désolée, et ont été transportés dans le collége général de Pulo-Pinang. Il faut le dire, de si grandes infortunes sollicitent de notre part de nouveaux sacrifices.

« Cependant, Messieurs, nous avons la consolation de vous annoncer qu'au milieu de tant de ruines et de souffrances, seize missionnaires français, ayant à leur tête les généreux Evêques de Métellopolis et d'Acanthe (MM. Cuenot et Retord) restent plein de zèle et de courage, avec environ cent prêtres indigènes et plus de quatre-cent-vingt catéchistes, sans compter un bien plus grand nombre d'autres coopérateurs du second ordre, qui sont permanents et président à la prière dans les villages, etc. Nous sommes aussi heureux de vous dire que, malgré cette longue et violente persécution, plusieurs centaines d'adultes sont baptisés chaque année avec plusieurs milliers d'enfants d'infidèles.

« Laissez-nous ajouter encore, nos cœurs en éprouvent le besoin, que le sang de tant de martyrs, les souffrances des confesseurs, la sainte intrépidité de nos confrères, la générosité et la constance des néophytes, et les continuelles prières qui se font dans toute la catholicité pour les Annamites persécutés, nous font espérer des jours plus sereins pour ces désolées missions.

MISSION DE SIAM.

Extrait d'une lettre d'un Missionnaire apostolique de Siam.

Bangkok, le 16 avril 1841.

« J'aurais bien voulu, selon ma coutume, vous écrire au commencement de l'année; mais j'en ai été empêché par un voyage dont je vais sommairement vous faire le récit.

« Le lendemain de l'Epiphanie, je confiai le soin de mon troupeau à un zélé confrère, M. Vernet, et je m'embarquai pour Khonajok, situé à trois ou quatre journées de Bangkok, ma résidence habituelle. Au milieu de l'étroite nacelle qui me portait, on avait dressé un petit toit en feuilles pour me garantir du soleil durant le jour et de la rosée pendant la nuit. A peine avait-il deux pieds et demi de haut, en sorte qu'il fallait du matin au soir demeurer couché ou me tenir assis comme les tailleurs. J'étais accompagné de deux rameurs et d'un jeune enfant de treize ans.

« Comme le roi ne nous permet pas de sortir de Bangkok, et que deux ans auparavant on m'avait refusé un passeport pour aller à Jonquailan, je partis cette fois sans autorisation, et le lendemain à dix heures du soir, je passai en vue d'un poste de la douane, d'où l'on nous cria :

Khai nan? c'est-à-dire : Qui va là? » Grâces au privilége dont jouissent nos néophytes de ne payer aucun droit, parce qu'ils sont presque tous ou soldats, ou médecins, ou interprètes au service du prince, un des rameurs répondit : « *Rua farang :* C'est une barque de chrétiens, » et on nous laissa passer.

« Quoiqu'on fasse la bonne moitié du voyage sans rencontrer aucune habitation, et que la navigation sur un si frêle esquif offre plus d'un danger, soit de la part des crocodiles qui infestent ces rivières, soit du côté des éléphants sauvages qui couvrent les plaines voisines et descendent chaque nuit sur les bords du fleuve, nous arrivâmes néanmoins sans encombre à Bangkok.

« Ma première visite fut pour le gouverneur : je lui offris quelques tasses à thé, une bouteille d'eau de cologne et une paire de ciseaux, singuliers présents pour un tel personnage! Il en parut néanmoins satisfait, et me reçut avec distinction, m'invitant à m'asseoir sur un bois de lit, tandis que lui-même n'avait d'autre siége que le plancher. Après lui avoir déclaré franchement quel était le but de mon voyage, je me retirai pour évangeliser sans délai les habitants de la contrée. J'allais chaque jour dans quatre ou cinq maisons, et quand j'avais réuni autour de moi un certain nombre d'auditeurs, amenés la plupart par la curiosité, je leur annonçais la bonne nouvelle pendant environ une heure. C'est dès le matin que je sortais de ma barque pour vaquer à ce ministère, et je n'y rentrais que le soir, pressé par une soif ardente, car ces pauvres gens n'ayant pas de thé à m'offrir, j'aimais mieux passer toute la journée sans boire, que de m'exposer à prendre la fièvre, en me désaltérant avec de l'eau fraîche.

« Plus d'une fois je provoquai les Talapoins à des conférences publiques; j'allai même les trouver dans leurs pagodes; je leur offris de discuter avec eux les articles et les

preuves de notre foi; mais ils refusèrent toute controverse, sous prétexte qu'ils étaient sans instruction et que j'aurais trop bon marché de leur ignorance. Il s'en trouva même un, c'était l'oracle de la province, qui convint de la vérité de tout ce que je prêchais; il avoua que j'avais pleinement raison contre les Talapoins, contre leurs idoles et leurs absurdes rêveries; enfin il confessa devant tout le monde qu'il n'y avait qu'un seul Dieu et qu'une seule Religion véritable. Les conséquences rigoureuses que je tirai de ces aveux lui parurent également justes. Hélas! c'est tout ce que j'obtins de lui. Quand je le pressai d'obéir à ses convictions, de passer de l'admiration pour le Christianisme à la pratique des devoirs qu'il impose, je le trouvai encore plus obstiné que ses collègues. J'ai su depuis que des vices secrets l'enchaînaient aux autels de ses dieux.

« Dans le voisinage de Khonajok étaient campés environ trois mille Laociens, que j'avais lieu de croire mieux disposés que les Siamois à embrasser l'Evangile. Je me rendis au milieu d'eux. Bientôt je fus entouré d'une foule immense d'auditeurs qui prêtaient la plus grande attention à mes paroles. Encouragé par ce début, je manifestai le désir de conférer avec les prêtres du pays ; et sur-le-champ on me conduisit à la pagode. Quel temple et quel auditoire pour un ministre de Jésus-Christ! J'avais sous les yeux trois monstrueuses idoles, à mes côtés vingt-cinq à trente Talapoins et les plus notables d'entre le peuple, impatients d'entendre les doctrines que je venais leur annoncer. Cette vue m'anima : je prêchai pendant deux heures, sans être interrompu autrement que par les applaudissements de la foule, ou par les questions qu'on m'adressait sur certains points plus difficiles à saisir. Quand j'eus fini de parler, une multitude de voix s'écria : « Qu'est-ce donc que le « baptême qui purifie nos âmes? Donnez-nous cette grâce, « afin que nous allions au ciel! Et nous, disaient les Ta-

« Iapoins, nous faudra-t-il quitter nos pagodes pour être « baptisés? — Sans doute; votre salut est à ce prix --- Eh « bien, nous en sortirons : restez seulement quelque temps « avec nous pour nous instruire. --- J'y consens volon- « tiers, pourvu que le grand mandarin me le permette. « --- Oui, oui, il le permettra, tout le peuple le dé- « sire. »

« J'allai en conséquence trouver le mandarin, à qui j'offris en présent quelques bagatelles. Il acquiesça de grand cœur au vœu des Laociens et m'autorisa à prolonger autant que je le voudrais, mon séjour parmi eux. « Plus tard, « ajouta-t-il, je vous ferai construire une habitation ; mais « actuellement la chose est impossible, parce que les tra- « vaux de la campagne ne sont pas encore terminés. » Pendant les huit jours que je passai à Khonajok, on rivalisa de zèle à copier nos prières. « Hâtons-nous de les appren- « dre, se disaient les uns aux autres mes nouveaux disci- « ples, afin de recevoir plus tôt la grande grâce du bap- « tême. »

« Mon voyage ne dura qu'un mois. Le peuple était partout si occupé à la culture de ses champs, que je dus ajourner à une époque plus favorable le projet de l'instruire plus à fond des principes de la foi. Maintenant j'entends dire que ces bons Laociens me réclament à grands cris. Pour mieux m'assurer de leurs dispositions, je viens d'envoyer mon catéchiste sur les lieux : s'il me rend d'eux un témoignage conforme à ce que j'en ai appris d'ailleurs, je repartirai sur-le-champ pour Khonajok, malgré la saison des pluies.

« J'attache d'autant plus de prix à la conversion de cette intéressante tribu, que son caractère franc et généreux serait un gage de persévérance. J'ai sous les yeux un exemple remarquable de l'attachement des néophytes du Laos à la foi qu'ils ont reçue avec le baptême. Il y a quelque temps

on m'annonça qu'un prince Laocien converti se trouvait à Bangkok. Je l'invitai à venir me voir, et je fus très-édifié de sa conversation : il sait parfaitement les prières que les Missionnaires ont coutume d'apprendre à leurs disciples, et il les récite chaque jour sans jamais y manquer. Voici en quelques mots son histoire. Ce jeune prince, âgé de vingt ans, et frère du roi de Muang-Lô (au nord du Tong-King), voyageait avec un grand cortége d'environ cent éléphants et cinq ou six cents hommes de garde. Pendant qu'il rendait une visite au roi de Muang-Luang-Pho-Bang, son parent, survinrent les Siamois qui saccagèrent le pays et emmenèrent en captivité les princes, chargés chacun de cinq chaînes. Quand notre jeune Laocien fut présenté au roi de Siam, Sa Majesté lui fit ôter ses fers, le consola de ses malheurs, lui donna pour se vêtir des étoffes d'or et d'argent, et le confia à un vieux mandarin afin qu'il l'élevât comme son fils adoptif. D'abord on le laissait peu sortir. Pendant près de trois ans, il s'abstint constamment de manger de la viande, pour ne pas s'exposer à faire gras sans le savoir les jours défendus. Enfin il rencontra une jeune fille chrétienne qui avait un crucifix suspendu sur la poitrine; il prit des informations, découvrit qu'il avait à Bangkok des frères en Jésus-Christ et se fit conduire chez nos prêtres annamites; et depuis il fréquente nos églises avec beaucoup d'édification.

Extrait d'une lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, à M. Gérard, professeur au séminaire de Saint-Diez.

Bangkok, le 2 juillet 1840.

« MON BIEN CHER AMI,

« J'ai entendu dire que les ministres protestants se vantent de ne pas travailler sans succès dans le royaume de Siam : permettez-moi de citer quelques faits dont je garantis l'exactitude, et qui vous mettront à même d'apprécier à leur juste valeur les résultats de la propagande bibliste.

« On compte à Bangkok onze ou douze ministres ; sur ce nombre, quatre demeurent à une demi-lieue de mon habitation, et paraissent se réserver pour la conversion des Chinois; je ne les connais pas assez pour vous en donner des renseignements certains. Quant aux huit autres, mes plus près voisins, je les vois chaque jour et je puis assurer que tous, si on excepte le médecin Bradley, jouissent d'une constante oisiveté ; leurs temples seraient même toujours déserts, si la famille du ministre, les domestiques surtout, obligés par état et sous peine d'être renvoyés d'assister à la prière du soir et au prêche du dimanche, ne venaient troubler le silence de cette profonde solitude. Et cependant vous avez entendu le docteur Bradley, le chef de cette petite armée de pasteurs sans troupeau, publier dans je ne sais quelles annales protestantes, qu'il voyait habituellement réunis autour de sa chaire cent à cent soixante prosélytes siamois, pégouans, laociens et chinois. En Europe on peut croire à de pareilles exagérations ; mais nous qui sommes

sur les lieux, nous devons déclarer que cet auditoire, s'il a jamais existé, s'est complètement évanoui.

« Autrefois, le docteur Bradley, qui est aussi médecin, et qui n'accordait ses remèdes qu'à ceux qui avaient préalablement entendu ses sermons, pouvait se croire environné de disciples, parce qu'il se voyait consulté par un certain nombre de malades qui lui demandaient, non de les baptiser, mais de les guérir. Mais à présent le ministre et le médecin sont tombés dans un égal discrédit; en sorte que la pharmacie, aussi bien que le temple, est presque toujours fermée.

« Voilà donc M. Bradley réduit, comme ses confrères, à semer des bibles et des pamphlets. Les Siamois qui ne voulaient point écouter sa parole, acceptent quelquefois ses livres, mais sans en être plus disposés à devenir chrétiens: les uns ne les lisent pas; d'autres, après les avoir parcourus et s'en être amusés, disent tout simplement au ministre que si l'Evangile était la parole du Seigneur du ciel, il l'estimerait assez pour ne point le livrer sans précaution à toutes sortes de gens. Le mépris pour la religion de Jésus est donc le seul fruit qu'ait porté le protestantisme dans le royaume de Siam; et le docteur Bradley est encore aujourd'hui *sans un seul prosélyte,* tel qu'il était lorsqu'il arriva il y a six ans.

« Votre ami tout dévoué,

J.-B. Grandjean, *Miss. Apost.*

Lettre de M. Bigandet, Missionnaire apostolique, à M. Jurine, directeur du séminaire des Missions-Etrangères.

Mergui, le 5 décembre 1839.

« MONSIEUR,

« J'ai fait naguère une intéressante excursion dans les bois des Carians; les détails de cette course vous seront agréables, je l'espère, parce qu'ils ramèneront votre souvenir sur une terre que vous aimez.

« Parti sur une petite barque, le 14 novembre 1839, j'arrivai bientôt, par le canal de Mergui, aux bouches du Tennasserim. La marée était forte; nous remontâmes avec vitesse, et dans quelques instants nous fûmes dégagés de cette multitude d'îlots formés à l'embouchure du fleuve par ses nombreuses ramifications. La plupart des cartes que j'ai vues sont fort inexactes dans la description de ces lieux : quelques-unes indiquent un grand canal qui va se décharger au nord dans la mer; d'autres n'en marquent aucun, et joignent à la terre ferme le terrain sur lequel s'élève la ville de Mergui. Or, vous savez qu'il n'en est rien. Mergui est une petite île baignée d'un côté par un bras du Tennasserim, et de l'autre par un grand canal qui coule directement au sud et se jette dans l'Océan vis-à-vis l'île de Dhommel, que les géographes ne mentionnent presque jamais.

« Naturellement basses et marécageuses, ces terres sont habitées par les Birmans, qui en labourent le sol quand le reflux de la mer ne l'inonde pas. Ils se servent de buffles

pour conduire leurs charrues ; le riz fait leur principale récolte ; dans deux ou trois localités seulement, on cultive le *népa*, plante dont ces peuples tirent une boisson assez douce, mais qui fermente bientôt. Cette liqueur, du reste, a plus d'un emploi : cuite, elle forme une espèce de sucre destiné dans le pays à l'usage des pauvres.

« Au tableau que présentent les divers bras du Tennasserim, succède celui de bords heureusement accidentés ; Tantôt le pied des collines, s'avançant jusqu'au lit du fleuve, fait ondoyer sur les flots l'ombre des grandes forêts ; tantôt les hauteurs, s'éloignant de la rive, laissent l'œil s'égarer sur des plaines ordinairement peu larges, mais toujours riantes et soigneusement cultivées. Çà et là se détachent par bouquets des cocotiers et des aréquiers, dont le sommet seul frappe de loin le regard du voyageur ; le bananier croît aussi sur ces plages, et nulle part peut-être il ne déploie avec plus de luxe et de vigueur la richesse de sa végétation. Si à travers les rameaux de ces arbres vous apercevez quelques habitations, ne les regardez pas comme le séjour d'une famille indigène : ce sont des asiles préparés par l'hospitalité birmane au passager qui voudra reposer sous leur abri. La loi de Gandama fait un grand mérite à ses adeptes d'élever de semblables demeures. Plus d'une fois, quand les marées étaient mauvaises, je me suis assis avec plaisir à l'ombre de ces toits solitaires.

« Vers neuf heures du soir, le second jour, nous arrivâmes à l'ancienne ville de Tennasserim. Mes gens et moi, nous passâmes la nuit dans la barque, et dès le matin, je me hâtai de parcourir la cité. Célèbre autrefois, elle n'est plus maintenant qu'un humble débris d'elle-même. Son emplacement au confluent des deux rivières est toujours heureux ; mais, au lieu de ses antiques édifices, vous rencontrez à peine aujourd'hui quarante maisons çà et là disséminées. Un rempart d'assez forte épaisseur pour défier toute l'artillerie

birmane, la défendait jadis du côté de la rivière : toutes ces fortifications sont à présent démolies ; on a construit des cabanes avec les briques dont se composèrent leurs murailles à des époques plus glorieuses. Un coup-d'œil me suffit pour reconnaître ces ruines ; et, m'empressant de rejoindre mon embarcation, je continuai à voguer vers mes chers Carians.

« Ce fut seulement le lendemain que je pus toucher au terme de mon voyage. Le premier objet qui frappa mes regards fut un *Quiaong*, c'est-à-dire une maison de prêtre ; elle était chargée des emblêmes de la superstition birmane ; et ce fut pour moi un grand sujet de surprise, car les Birmans et les Carians s'aiment peu. J'établis ma demeure en face de cette habitation. Dès le soir, je priai qu'on m'amenât le *Tsaïa*, ou maître des Carians. Il se hâta de venir, et son empressement me donna confiance. C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans ; il avait une barbe longue et claire ; contre l'usage du pays, il était vêtu de blanc ; sa démarche était grave ; et, parce que la nuit était déjà close, il portait une petite bougie pour éclairer ses pas. Après quelques instants de vagues préliminaires, nous causâmes religion. Je le questionnai d'abord sur les vérités capitales, et entre autres sur l'existence de Dieu et l'origine de l'univers. Ses réponses, en général, m'étonnèrent par leur justesse.

« Un de ses travers, au milieu de cette gravité d'esprit, est une sorte d'illuminisme. J'avais ouï dire qu'il se donnait pour être en communication avec les êtres surnaturels, et qu'il prétendait avoir reçu d'un ange les vérités qu'il connaissait. J'essayai donc de découvrir par ses propres aveux si cette rumeur publique n'était point mensongère : « D'où « vient, lui dis-je, que ton vêtement diffère pour la cou- « leur de celui des Carians? D'où vient aussi que tu parles « de choses sur lesquelles tes concitoyens n'ont point d'i-

« dées? — Un ange, répondit-il, m'apparut, il y a deux
« ans : il avait une robe blanche, et voilà pourquoi je suis
« moi-même vêtu de blanc. Cet esprit céleste me remit
« un écrit dans les mains, et c'est à cette source que
« j'ai puisé tout ce que je sais. — Où est cet écrit, ré-
« pliquai-je, et qu'enseigne-t-il? » Alors il me montra une feuille de papier où se trouvaient répétés, sur huit lignes d'égale longueur, deux caractères birmans; et sur la demande que je lui adressai de m'expliquer le sens de cette mystérieuse écriture, il m'en donna la traduction suivante :
« Dieu étant venu au milieu des Carians, ceux-ci ne vou-
« lurent point l'écouter, et s'en jouèrent. Alors il retourna
« dans les cieux ; mais toutefois, avant d'y remonter, il
« écrivit sa loi sur une peau et la confia aux Carians.
« Ceux-ci, dans leur indifférence, ayant laissé tomber
« dans l'eau le céleste parchemin, l'exposèrent au soleil
« pour le faire sécher. Alors un chien vint le ronger, des
« poules le grattèrent, et les caractères divins disparurent.
« Celui qui habite les sept cieux et qui est le maître des
« sept mondes, a envoyé ce nouvel écrit pour remplacer
« le premier. Dieu a créé d'abord le ciel et la terre, puis
« l'homme et la femme ; comme une tendre mère, il leur
« donna tout ce qui était nécessaire à leurs besoins. Les
« hommes doivent connaître le bien et le mal, et pratiquer
« le bien sans jamais s'en écarter. Il faut aussi connaître
« le Dieu qui a donné ce livre et n'adorer que lui seul. »
Tel était le fond de l'écrit soi-disant angélique, c'est-à-dire que c'était un reste de traditions primordiales, mêlées à de grossières erreurs en ce qui concerne les moyens choisis par la Providence, pour nous transmettre l'expression de ses volontés. Pour l'origine merveilleuse du papier symbolique, elle était évidemment ou un artifice ou un rêve ; mais je m'abstins de manifester combien peu j'y croyais. Je tenais à ne pas blesser le *Tsaïa*, et je le renvoyai sans trop le con-

tredire, prendre un repos dont j'avais moi-même grand besoin.

« Nos conversations religieuses se sont renouvelées depuis, et Dieu les a bénies. Il suffit de présenter à ce bon Carian la vérité sous son jour naturel pour qu'il l'embrasse avec amour. Esprit juste, il la saisit avec une étonnante précision ; cœur droit, il lui rend un généreux hommage dès qu'il l'a reconnue. C'est ainsi qu'il a successivement adopté l'enseignement de l'Évangile sur la nature de Dieu, sur l'action de la Providence, sur la création de l'homme, sur la chute de nos premiers parents, enfin sur le touchant mystère de l'incarnation divine. Une fois instruit de ces dogmes fondamentaux : « Il faut, lui dis-je, faire assem-
« bler les Carians, afin que je leur parle et que nous priions
« Dieu tous ensemble. — Demain, répliqua-t-il, demain
« c'est la pleine lune ; ils viendront tous ici prier selon
« l'usage. » Ils vinrent en effet, et je profitai de cette réunion pour les évangéliser ; le *Tsaïa* me servit d'interprète, et, recommandées par son autorité, mes paroles furent accueillies avec une profonde vénération.

« Ce fut le lendemain que je m'éloignai d'eux ; ils m'accablèrent, quand je les quittai, de dons, de vœux et de regrets. Je leur promis que je reviendrais bientôt, et je m'en allai conjurant Dieu de soutenir les pieuses dispositions de cette intéressante peuplade, et de préparer pour le jour où j'y reparaîtrais une récolte abondante.

« Votre tout dévoué,

« BIGANDET, *miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de M. Ranfaing, Missionnaire apostolique, à M. Dubois, directeur du séminaire des Missions-Etrangères.

« Monsieur,

« C'est depuis quelques mois seulement que je réside à Chantabong ; à peine commencé-je à balbutier la langue du pays; toutefois Dieu semble bénir les débuts de mon ministère. Si mes espérances ne sont pas trompées, je vous dirai un jour les heureux changements que la grâce aura opérés dans ma nouvelle paroisse.

« Aujourd'hui je ne puis guère vous parler que de mon arrivée au milieu de mon troupeau. J'avais quitté Bangkok avec Mgr Pallegoix, qui ne craignit pas de s'exposer aux fatigues d'une course de quarante à cinquante lieues, pour mieux disposer les esprits en ma faveur, par la solennité que sa présence devait donner à mon installation. En approchant de Chantabong, nous vîmes le fleuve se couvrir de barques chrétiennes qui venaient à notre rencontre. La première entrevue se fit de part et d'autre avec une joie bien vive : avec quelle délicieuse émotion je considérais ces bons néophytes, vers lesquels la divine Providence m'envoyait! Quand chacun d'eux nous eut baisé les mains, comme c'est l'usage, on nous fit passer de notre humble canot sur une belle barque de pêcheur; puis toutes les autres nacelles, liées deux à deux, formèrent une espèce de flottille qui nous fit remonter en triomphe le cours rapide du fleuve. Bientôt arrivèrent les musiciens siamois dont les instruments grossiers nous déchiraient les oreilles. Nous

devions néanmoins paraître satisfaits, car c'est ainsi qu'on reçoit les grands personnages; jamais la réception n'est plus solennelle que lorsqu'on vous tire à bout portant des sons propres à ébranler les plus robustes cerveaux. Enfin nous débarquâmes. Un prêtre indigène nous attendait sur le bord de la rivière; il nous conduisit en grande cérémonie dans l'église, où les Fidèles célébrèrent notre arrivée par des chants religieux.

« Que n'ai-je une imagination brillante! je vous ferais une ravissante peinture des pays que j'habite; mais, à défaut de poésie, je vous donnerai simplement une description exacte. Chantabong est situé à quatre ou cinq lieues de la mer, par le douzième degré de latitude *nord*, et environ le cent cinquième de longitude *est* du méridien de Paris : nous avons le soleil levant sept heures avant vous; quand minuit sonne en France, il est pour nous sept heures du matin, et pendant que vous dormez du plus profond sommeil, nous disons la sainte messe. A deux ou trois lieues de Chantabong règnent, du côté de l'*est*, des montagnes élevées qui s'étendent fort loin, de la mer dans la direction du *nord*. Elles séparent le Camboge du royaume de Siam. Toute cette région, couronnée de superbes forêts, n'est habitée que par les tigres, les ours, les éléphants et les rhinocéros. L'espace que laissent entre elles les montagnes dont je viens de parler, et une autre chaîne qui borne l'horizon à l'*ouest*, forme une plaine de quinze lieues de long sur cinq ou six de large, vaste solitude couverte de bambous et abandonnée aux cerfs et aux lièvres, dont personne ne va troubler la paisible retraite. Si quelques terres cultivées et semées de riz se remarquent çà et là sur ce sol désert, ce n'est qu'aux environs et à peu de distance de la ville. Une petite rivière qui descend des montagnes voisines, traverse Chantabong sans lui être d'une grande utilité; car ses eaux, à cause du flux et du reflux de la mer, sont

toujours salées, excepté dans le temps des pluies. Toutes les maisons sont construites en bambous; des poutres les tiennent suspendues en l'air, sans doute pour les préserver de l'inondation dans les grandes marées.

« Notre église s'élève sur la rive droite. Que vous dirai-je de sa pauvreté? Les murs ne sont qu'à hauteur d'appui; le reste de l'édifice est en planches; des feuilles de cocotier lui servent de toiture; aucune image, aucun tableau ne la décore; elle n'est embellie que par le recueillement de mes néophytes, qui y viennent avec joie assister au saint sacrifice et réciter leurs prières. Tant que leur piété ne se démentira pas, je me consolerai aisément de n'avoir pas un sanctuaire plus orné.

« A côté de l'église est mon humble presbytère. Les poutres qui le soutiennent sont à demi-pourries; on a bouché avec des planches et des bambous les principales crevasses des murs; mes appartements se bornent à une petite chambre, où je vis avec deux jeunes Siamois qui me servent à l'autel; c'est d'ailleurs tout ce qu'il m'en faut, n'ayant pour tout meuble qu'une malle et une chaise. Autour de mon habitation est un jardin spacieux, planté en grande partie de bananiers et d'ananas. On a eu soin d'y ménager une allée de sable où je me promène le soir en disant mon bréviaire; mais dès que la nuit est close, je me hâte de rentrer, parce que je crains les tigres, qui rôdent partout, et qui pourraient d'autant plus aisément me rendre visite, qu'ils sont tout à fait mes voisins, mon enclos étant contigu à une épaisse forêt qui leur sert de repaire.

« A deux lieues *sud-ouest* de Chantabong est une colline que le roi a fait couvrir de remparts; c'est plus encore un site pittoresque qu'un poste fortifié. Du sommet, l'œil embrasse tout le pays dans un riant tableau : à vos pieds est un étang qu'ombrage par touffes gracieuses une multitude de cocotiers; la rivière de Chantabong coule au bas de la

colline; on suit toutes les sinuosités qu'elle décrit dans la plaine avant de la voir se perdre au loin dans l'Océan. L'horizon est borné au nord par deux monticules appelés *Montagnes des Diamants*: c'est qu'en effet elles recèlent une quantité de pierres précieuses, nuancées des plus riches couleurs, et aussi transparentes que le cristal. Par delà cette première ceinture de rochers, il en est d'autres qui s'élèvent à une hauteur considérable; ils renferment pour la plupart des mines de fer, qu'on dédaigne, tant ce métal est commun. De l'autre côté de Bangkok, à l'*ouest*, on trouve des mines d'or pur sur lesquelles chacun jette un œil d'envie, mais que le roi seul a le privilége d'exploiter.

« Pendant six mois, à partir de la fin d'octobre jusqu'au commencement d'avril, le vent du *nord-est*, qui règne constamment, assure des jours sereins et entretient une température modérée; le reste de l'année, souffle à son tour le vent du *sud-ouest*. Alors ce sont des orages, des éclairs et des tonnerres non interrompus; les pluies deviennent continuelles, l'eau se précipite par torrents des montagnes, la rivière déborde et finit par envahir toute la contrée; d'une montagne à l'autre on ne communique plus qu'en bateau, encore faut-il des barques solides et des rameurs éprouvés pour franchir ces plaines sillonnées par des courants dangereux. Un peu avant l'inondation, les naturels ont soin de labourer leurs terres et de semer le riz, qui germe dans l'eau. Quand ce déluge a cessé, l'espoir d'une abondante moisson console bientôt le Siamois de toutes ses pertes.

« Je suis, avec un profond respect, etc.

« B. Ranfaing, *Miss. Apost.* »

MISSIONS DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU HUQUAM.

Extrait d'une lettre de Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du Huquam, à Messieurs les membres des conseils de l'Œuvre.

U-cham-fu, 10 Janvier 1841.

« Messieurs,

« Le R. P. Joset, notre procureur à Macao, m'engage à vous transmettre les nouvelles de mon vicariat que je croirai propres à vous édifier ; je me rends volontiers à cette invitation d'un ami, pour resserrer encore les liens fraternels qui unissent déjà notre mission à votre sainte Œuvre. Puisse cette lettre, la première que je vous adresse du fond de l'Asie, établir entre nous comme un pacte sacré, qui, par le mutuel échange de nos récits et de vos Annales, vous associera, heureux chrétiens d'Europe, à nos épreuves et à nos joies, et nous soutiendra, nous pasteurs d'un trou-

peau que les loups se disputent, par l'exemple du dévouement et des succès de tous les apôtres de l'univers.

« Le 2 octobre 1840, ont de nouveau comparu devant le tribunal de U-Cham-fu tous les chrétiens, hommes et femmes, qui se trouvaient enchaînés pour la foi. Le juge leur proposa de fouler la croix aux pieds et de maudire Jésus-Christ, promettant qu'au prix de cette apostasie les portes de la prison leur seraient à l'instant ouvertes. Mais tous, sans exception, repoussèrent avec horreur la condition sacrilége qu'on mettait à leur liberté, et furent renvoyés devant le ministre supérieur de la justice, qui, les ayant aussi trouvés inaccessibles à la séduction et aux menaces, les fit ramener au cachot.

« Le zèle des confesseurs n'y resta pas oisif. Il y avait dans la même prison, à côté de deux servantes de Jésus-Christ, une femme payenne, arrêtée pour avoir donné la mort à son époux. Touchée de l'inaltérable patience de ces deux chrétiennes, à qui on ne pouvait reprocher que leur fidélité à Dieu, et éclairée intérieurement par un rayon de la grâce, elle se mit à déplorer ses crimes dans toute l'amertume de son cœur; le 9 octobre, elle demanda instamment le baptême, sans s'inquiéter du surcroît de rigueurs que sa conversion allait peut-être appeler sur elle.

« Peu de jours après, une autre payenne, coupable d'homicide, imita son repentir et sollicita la même grâce: elle pleura sa faute avec une grande abondance de larmes. Lorsqu'elle eut appris de nos deux néophytes les principales prières des chrétiens, elle reçut de leurs mains le sacrement de la régénération, malgré les propos ironiques et les indignes traitements du geôlier. Oh! que le Seigneur est riche dans sa miséricorde! Tandis que les ministres de Satan mettent tout en œuvre pour anéantir l'Eglise, voilà que dans un noir cachot, où souffrent des chrétiens innocents, Dieu appelle des payens à la foi, des criminels au repentir

et au pardon ; tandis qu'au dehors la proscription enchaîne le zèle des apôtres, dans les fers et sous les yeux mêmes des persécuteurs, de faibles femmes évangélisent hardiment et ouvrent le ciel à de nouveaux élus. Tertullien avait bien raison de dire que le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

« La conversion de quelques apostats ne nous a pas causé une joie moins vive. Un jeune néophyte, nommé Quam, après un an de captivité soufferte pour le nom de Jésus, avait succombé à la longueur de l'épreuve, et, sur la fin de novembre, était sorti de prison en passant sur la croix. Son évêque eut le bonheur de lui faire comprendre toute l'énormité de sa faute : il ne tarda pas à la réparer. Le juge l'avait rappelé, au bout de quelques jours, pour signer l'acte authentique de son abjuration ; voici sa réponse. « Mandarin, je ne crains pas vos tourments ; envoyez-moi en exil, je suis prêt, fallût-il aller jusqu'en Tartarie ; plutôt mourir que d'offenser une seconde fois mon Dieu ; si j'ai apostasié, c'est une lâcheté impie contre laquelle réclamait ma conscience, c'est un crime que j'espère expier, mais qu'on ne me fera plus commettre. » Alors on voulut le forcer à fouler de nouveau la croix ; il s'y refusa. « Marche au moins sur ce chapelet, dit le juge, ou je te renvoie en prison. » Le courageux Quam prit le chemin de son cachot, et alla consoler ses frères, les confesseurs, qui gémissaient encore de sa chute.

« C'est aussi l'histoire de trois femmes chrétiennes, dont le retour et la persévérance ont bien effacé la faute d'un instant. Elles étaient détenues depuis un an pour la sainte cause de la foi ; leurs longues souffrances, les malheurs de leurs parents condamnés, à cause d'elles, à mener une vie errante pour échapper aux poursuites des mandarins, les décidèrent enfin à l'apostasie. Mais à peine sorties de prison, elles conçurent, à la voix de leur évêque, un si

grand repentir de leur faiblesse, que sur-le-champ elles allèrent se rétracter. Le juge en les entendant ne se contint pas de fureur, il les menaça des plus effrayantes tortures; mais ce fut inutilement; toute sa colère n'aboutit qu'à les replonger dans le cachot qu'elles auraient voulu n'avoir jamais quitté. On dit qu'elles viennent d'être envoyées en exil avec le jeune Quam, leur émule de repentir.

« Vous vous souvenez de cette illustre vierge chrétienne, dont la vertu a fait l'admiration même des payens; elle est encore en prison à Qu-Cham, avec plusieurs autres fidèles, qui, à son exemple, résistent depuis un an à toutes les menaces comme à toutes les caresses et à toutes les ruses des mandarins. Cette jeune fille, aussi courageuse que sa vie est pure, n'a pu entendre calomnier notre sainte loi sans prendre aussitôt sa défense . au milieu des plus cruels tourments, en présence même du grand mandarin de la province, elle a plaidé la cause du Christianisme avec une généreuse liberté, et les juges qui s'étaient faits nos accusateurs, sont restés confondus. Les magistrats et les officiers présents à ces interrogatoires, ne se lassaient pas d'admirer tant de résolution unie à tant de sagesse dans une simple fille de la campagne; ils ne comprenaient pas cet oubli de son propre corps, en proie cependant à tout le raffinement des tortures; quand elle n'aurait dû, ce semble, pousser que les cris déchirants de la souffrance, ils étaient stupéfaits des paroles si calmes et si victorieuses que l'Esprit saint mettait sur ses lèvres. Tel était leur aveuglement, qu'au lieu de reconnaître à cette héroïque vertu une grâce toute divine, ils attribuaient à la magie, comme on l'a fait pour M. Perboyre, le charme secret qui paralysait ses douleurs et la force irrésistible que la foi imprimait à ses discours.

« Dieu n'a pas laissé impunie la cruauté de nos ennemis. Le vice-roi qui nous a fait une guerre si acharnée,

s'était flatté, au début de la persécution, de détruire jusques dans ses fondements la Religion chrétienne; il marchait à ce but en foulant aux pieds, non-seulement tout sentiment humain, mais encore la législation même de l'empire : rien n'était sacré pour lui, pourvu que l'apostasie de quelques-uns de nos frères couronnât ses criminels efforts. Mais que sont les conseils des hommes contre les desseins du Seigneur? Dans le temps même où l'orage était plus menaçant, le S. Siége créait pour cette mission un second vicariat; l'Italie nous envoyait de nouveaux apôtres, et la disgrâce du vice-roi se préparait à Pékin. Le sang innocent de M. Perboyre criait contre le tyran, qui avait voulu s'en faire un titre à la faveur du prince; les payens eux-mêmes dénoncèrent sa cruauté à l'empereur; un autre gouverneur vint prendre sa place; et lui-même, accusé à son tour, fut juridiquement dégradé par les envoyés du souverain, le 6 Janvier 1841, banni de la Chine, que sa barbarie déshonorait, et relégué à perpétuité dans les déserts de la Tartarie.

« Là se borna la justice de l'empereur. Nos confesseurs, tant catéchistes que fidèles, hommes et femmes, n'en continuent pas moins de porter leurs fers pour le nom adorable de Jésus : confondus avec les plus grands scélérats, ils sont, chaque nuit, si fortement attachés avec des chaînes scellées à la pierre de leur cachot, qu'il leur est impossible de remuer le pied. Toutefois, par une protection spéciale de Dieu, ceux qui sont détenus dans le chef-lieu de la province ont obtenu, pour la nuit de Noël 1840, une faveur que le geôlier n'a pu refuser à leurs instantes prières : les liens ont été suffisamment relâchés pour que chacun d'eux fût libre de se mettre à genoux. C'était vraiment un spectacle fait pour ravir les anges, que ces pieux fidèles, au milieu des ténèbres de leur prison, s'estimant heureux de pouvoir se prosterner devant le Dieu de la crèche, et chantant jusqu'à l'aurore les louanges du Sauveur qui nous est né. Oh!

si les chrétiens d'Europe qui vivent dans la mollesse voyaient tout ce qu'ont à souffrir, depuis plus d'un an, un si grand nombre de néophytes enchaînés dans plusieurs villes de mon vicariat; s'ils étaient témoins des travaux et des angoisses de nos missionnaires, dans les tristes conjonctures où nous sommes placés! je n'en doute pas, ils rougiraient de leur délicatesse, et animés d'un plus ardent amour pour Jésus-Christ, leur modèle aussi bien que le nôtre, ils s'efforceraient d'entrer par la voie étroite dans le royaume de Dieu.

« L'héroïsme de la mère des Machabées s'est retrouvé ici dans le cœur d'une néophyte chinoise. Son fils unique fut accusé au tribunal de *Ping-iao-sien* de professer un culte proscrit par l'empereur, et, sur son aveu, lié et conduit en prison. Le juge qui présidait à l'arrestation du jeune homme, interrogea aussi les femmes qui se trouvaient présentes, pour savoir si elles étaient chrétiennes; leur réponse affirmative le mit dans l'embarras, car les faire apostasier était impossible; il le comprit à l'énergie de leur refus; les enchaîner toutes était faire plus de bruit et de victimes qu'il n'en voulait. Dans son dépit, il se borna à décrire, avec un bâton, un cercle autour d'une jeune fille qui était à genoux devant lui (c'est l'usage en Chine de se tenir à genoux devant le juge qui vous interroge) : « Si tu sors de ce cercle, lui dit-il, ce sera une preuve que tu as apostasié, » et il partit. Après lui, chacun se retira, excepté la jeune fille que la crainte d'abjurer sa foi retenait à genoux, immobile dans l'étroit espace où la verge du mandarin venait de l'enfermer. Un secrétaire de ce magistrat, curieux de savoir quel parti aurait pris l'innocente captive, revint sur ses pas et la trouvant encore à la même place, dans la même attitude, il l'invita à se lever et à sortir. « Non, « répondit-elle; je mourrai plutôt que de faire un pas. « — Ce n'est pas sérieusement que le mandarin a parlé. —

« N'importe ; j'ai entendu ses paroles et je ne connais pas ses « intentions. » Le secrétaire insista longtemps, sans obtenir d'autre réponse; alors il effaça lui-même la ligne que son maître avait tracée, et en tira la jeune fille.

« Le jeune homme dont l'arrestation avait donné lieu à cet incident fut conduit devant le ministre de la justice, qui, après l'avoir inutilement engagé à l'apostasie, passant de la persuasion aux tourments, le fit souffleter et battre de verges, sans que la fermeté du confesseur en fût plus ébranlée. On l'enferma dans une horrible prison, où de longues souffrances affaiblirent enfin son courage. Dans le temps que l'énergie de son âme l'abandonnait avec ses forces physiques, quelques-uns de ses parents et de ses amis, qui étaient payens, vinrent le visiter dans les fers, et, à la vue du misérable état où il était réduit, émus pour lui d'une fausse pitié, ils le pressèrent d'abjurer au moins extérieurement la foi pour laquelle il consumait sa jeunesse et sa vie. « Après tout, lui disaient-ils, ton cœur restera toujours à « ton Dieu; rendu à ta famille, tu seras plus libre que jamais « de le servir comme tu l'entendras. » Sa mère ne tarda pas à connaître les perfides conseils qu'une aveugle amitié suggérait au confesseur. Elle en fut désolée. Sa foi comprenait autrement les véritables intérêts de son fils. Elle fit appeler un chrétien dévoué, et le pria d'aller sans délai porter au prisonnier ces sublimes exhortations : « Mon fils, « c'est pour le ciel que je t'ai donné le jour ; jusqu'ici tu as « répondu à toutes mes espérances : si tu avais la faiblesse « de les trahir, je te renierais pour mon enfant; je ne re« connaîtrais plus mon sang, s'il cessait d'être chrétien. « Mon fils, en perdant ton Dieu, tu perdrais aussi ta mère. « Mais au contraire je t'avouerai quand tu serais dans la « tombe, quand, martyr du Dieu qui a daigné expirer « sur une infâme croix pour ton salut et pour le mien, je « recevrais dans mes bras, en les vénérant, tes membres » glacés par la mort. »

« Ces paroles rendirent au jeune homme son courage qui lui échappait ; il résista à toutes les sollicitations comme à toutes les tortures de ses juges, et fut condamné à un exil perpétuel en Tartarie, où il gémit maintenant bien moins sur les souffrances qu'il endure, que sur les dangers auxquels sa foi reste encore exposée.

« La pieuse mère apprit bientôt la victoire de son fils ; toute joyeuse de ce triomphe, elle rendit à Dieu de touchantes actions de grâces et s'endormit en paix dans le Seigneur. L'épouse du jeune exilé vit encore, avec ses deux enfants ; sa pauvreté est extrême ; mais elle espère en celui qui protége la veuve et les orphelins.

« Dans un autre district, celui de *Fai-iuen-sien*, notre foi a aussi reçu un éclatant témoignage. Le mandarin voulant se donner des titres à la faveur par l'arrestation des chrétiens, envoya toute une armée pour saisir ceux de nos néophytes qu'on lui avait désignés comme les plus fervents. Au bruit de la prochaine arrivée des troupes, dont les ordres étaient connus, tous nos disciples, hommes, femmes, enfants et vieillards, se rendirent au tribunal du mandarin, demandant qu'on leur ouvrît à tous les portes de la prison, parce qu'ils étaient tous également coupables, si la fidélité à l'Evangile était réputée un crime. Le juge, que cette multitude d'accusés embarrassait fort, les engagea à se retirer et protesta de ses bonnes dispositions à leur égard : mais, comme les faits donnaient un démenti à ses paroles, on lui répondit qu'il n'y avait pas de choix à faire entre les chrétiens, que tous préférant la loi de Dieu aux décrets de l'empereur, il fallait les frapper tous d'une condamnation commune, si on ne voulait leur accorder une absolution générale.

« Mais, dit le mandarin, l'empereur ne veut pas tant « de prisonniers, il se contente de quelques-uns. — Eh bien ! « ce sera moi, disait l'un ; qu'on m'enchaîne, s'écriait un

« autre ; qu'on m'envoie en exil, ajoutait un troisième ;
« voyez si je crains la question, disait celui-ci en se frap-
« pant sans pitié ; voilà ma tête, qu'on me soufflette, qu'on
« me décapite, répétaient les plus résolus.

« A toutes ces voix qui exprimaient, non des menaces, mais le désir de souffrir pour J. C., se mêlaient les gémissements des enfants ; bientôt se firent entendre les murmures des payens eux-mêmes, qui ne purent voir sans en être profondément touchés le dévouement de nos frères pour leur Religion. Le mandarin comprit enfin qu'il avait commis une imprudence ; il se hâta de mettre fin aux reproches qui s'élevaient des rangs mêmes de ses gardes, en renvoyant tous les chrétiens avec l'assurance d'une parfaite sécurité. Avant de se retirer, nos néophytes se prosternèrent devant lui pour le remercier de sa clémence, et chacun retourna paisiblement à ses affaires.

« Que le courage de toute une population, prête à mourir pour sa foi, désarme la sévérité d'un mandarin persécuteur, c'est pour la Chine un évènement qui tient du prodige ; mais ce qui doit plus encore nous surprendre, c'est de voir un simple néophyte, voué à la mort par le fanatisme des payens, triompher de toutes les haines par l'héroïsme de sa charité, et emporter dans sa tombe, désormais glorieuse, l'admiration et les larmes de ses ennemis comme de ses frères.

« Un payen de *Luganfu* s'était converti à la foi catholique. Sa ferveur ne se bornait pas à cultiver les vertus qui font l'ornement d'une âme chrétienne, il eût voulu, dans l'ardeur de sa charité, communiquer à tous ses compatriotes la joie pure qu'il goûtait au service du vrai Dieu. Mais comme ses œuvres plus encore que ses discours étaient la censure de leurs vices, ils résolurent sa perte. Après l'avoir cruellement frappé à coups de bâton, ils le traînèrent sur le bord d'un fleuve que l'hiver avait gelé et l'y précipitèrent ; la

glace se rompit sous le poids de son corps, et il disparut emporté par le courant.

« Cependant le Seigneur qui le destinait à faire un jour bénir son nom, permit qu'il échappât à ce danger : tout mouillé et tremblant de froid, le pauvre néophyte alla demander un refuge à la maison voisine qui se trouvait celle de son beau-frère. Mais comme on le croyait noyé, il fut pris pour un spectre, on pensa que c'était son ombre qui venait encore importuner les vivants ; la porte lui resta fermée. Quant aux payens qui avaient attenté à sa vie, lorsqu'ils le virent de nouveau apparaître au milieu d'eux, ce fut à qui l'accablerait de plus d'injures et de malédictions.

« Il fallait au disciple de Jésus-Christ, en butte à tant de haine, toute la douceur qu'on puise dans les exemples du divin Maître. Il n'opposa que le silence aux injustes reproches de ses persécuteurs ; à chaque nouvel outrage, il redoubla pour eux ses prières ; mais son héroïque patience ne put les désarmer. Résolus de s'en défaire à tout prix, ils allèrent le dénoncer au mandarin comme professant un culte interdit par les lois. Le juge se fit volontiers l'instrument de leur vengeance ; après avoir inutilement invité le néophyte à revenir à ses idoles, il inventa pour l'ébranler de nouvelles tortures. Son corps était déjà couvert de plaies, mais son visage n'avait rien perdu de sa sérénité. Les bourreaux veulent tenter une dernière épreuve ; on apporte des tisons enflammés ; on les met sur la chair vive du confesseur ; pendant plus d'une heure, on attise ce brasier : enfin quand il n'en reste plus que des cendres, la victime demande à son juge s'il n'a pas d'autres tourments à lui faire subir. « Tu m'as vaincu, répond le mandarin ; retourne dans ta demeure. »

« Nos chrétiens étaient presque aussi étonnés que les gentils de voir le courageux athlète comme insensible à des traitements si cruels ; ils ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur surprise. « Lorsqu'on me frappait, répondit-il,

« je n'ai senti que des coups bien légers, tels qu'on en « donnerait en badinant avec un roseau; quant au feu, il « me semblait qu'il y avait entre les charbons et mon corps « la distance de trois doigts; je n'en éprouvais qu'une douce « chaleur. »

« Cette fois les payens confondus le laissèrent en paix. La généreuse victime ne parut se souvenir de leurs persécutions, que pour se dévouer plus complètement à les servir. Prenant exemple d'un Dieu qui fait chaque jour lever son soleil sur les ingrats qui l'outragent, il consacra au soulagement de ses compatriotes cette vie qu'ils avaient voulu lui ravir : toutes les œuvres de charité lui devinrent familières; il visitait les malades, donnait du pain aux indigents, essuyait les larmes des affligés, procurait des vêtements à ceux qui en manquaient, ensevelissait les étrangers dont la dépouille serait demeurée sans honneur; la jeunesse trouvait en lui les conseils de l'expérience, et les pécheurs un ami indulgent qui les aidait à se relever de leurs chutes. Il était tout entier à ces saintes occupations, quand la mort l'enleva aux pauvres, dont il était la providence. Ce fut pour eux un jour de larmes; ils accoururent tous des villages environnants, et firent brûler, en signe de vénération, des bâtons odoriférants devant le corps de leur bienfaiteur; ils auraient même adoré son esprit, si la femme du défunt ne s'y fût opposée, en leur déclarant que ce culte était réprouvé par la Religion de celui qu'ils pleuraient. Aussitôt ils tinrent conseil, et après une courte délibération, on les vit se disperser dans toute la contrée, à la distance de plus de trente milles, pour porter aux chrétiens la nouvelle de la mort de *leur père,* comme ils l'appelaient, et les presser de venir eux-mêmes lui rendre les honneurs funèbres. Admirable puissance de la charité ! Les persécuteurs de ce juste longtemps méconnu, se reprochent aujourd'hui leur dureté comme un crime; sans la crainte de lui déplaire, la reconnaissance des

pauvres en eût fait un Dieu, et chacun de nous au fond de son cœur le vénère comme un saint.

« J'aurais encore beaucoup d'autres traits à vous citer; une seconde lettre les fera connaître, si j'apprends que celle-ci a pu fixer votre pieuse attention.

« † Joseph, *Vicaire apostolique du Huquam.* »

VICARIAT APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN.

Extrait d'une lettre de M. Bertrand, Missionnaire apostolique, à M. Dubois.

Kin-Fou, 24 août 1840.

« MONSIEUR ET TRÈS-VÉNÉRABLE CONFRÈRE,

« Dans une précédente lettre, je vous annonçais que la sécheresse avait été grande au Su-Tchuen, et que par suite la récolte avait manqué. Cette année, la misère est affreuse. Le prix du riz a doublé. Les riches, craignant de manquer eux-mêmes du nécessaire, ont laissé sans ouvrage le pauvre peuple qui ne vit que de son travail : toute cette classe de malheureux s'est vue réduite à la plus horrible détresse ; il en est mort de faim un nombre infini. Que de cadavres abandonnés nous avons trouvés sur les grands chemins !

« Le besoin, ce mauvais conseiller, a multiplié les crimes : les payens ont exposé leurs enfants nouveau-nés; le désespoir en a poussé plusieurs à se pendre ou à se jeter dans la rivière, pour abréger les tourments d'une trop lente agonie ; les voleurs, dont le nombre est toujours si considérable en Chine, inondent aujourd'hui la contrée. Il faut que le propriétaire veille sans cesse à la garde non-seulement de ses rizières, mais encore du jardin qui touche à son habitation. Pendant le jour, les enfants affamés, et à la faveur de la nuit, les grandes personnes, se jettent, comme des nuées

de sauterelles, sur la récolte qui n'a pas encore atteint sa maturité. Si on les frappe, il en est qui, par esprit de vengeance, se pendent aux arbres du propriétaire, afin qu'on puisse l'accuser d'avoir donné la mort au misérable qui s'est étranglé : tel est le caractère chinois. D'autres, pillards audacieux, infestent les grandes routes ; ils se répandent pendant la nuit dans les campagnes, enfoncent les portes et prennent tout ce qui leur tombe sous la main, vêtements, riz, animaux domestiques, etc. Malheur à quiconque veut faire résistance, il est sûr de tomber sous le coutelas de ces brigands, qui égorgent de sang-froid. En vain crierait-on au secours. comme il n'y a pas de village au Su-Tchuen, et que, hors des grandes villes, toutes les maisons sont isolées, les voleurs ont fait leur coup avant qu'une poignée d'hommes se soit réunie. Dans les montagnes, ces violences s'exercent en plein jour ; et telle est la férocité de ces bandits, que pour dépouiller plus vite les femmes de leurs bracelets d'argent, ils leur coupent très-souvent les mains.

« Vous comprenez de quelle prudence nous avons besoin dans nos courses, pour n'être point arrêtés par ces malfaiteurs ; mais toutes nos précautions seraient inutiles, si la Providence ne nous couvrait de son égide. Les Missionnaires sont ses enfants privilégiés ; plus ils s'abandonnent à elle, plus elle veille sur eux. J'ai quelquefois fait route avec les brigands, sans qu'ils m'aient jamais inquiété.

« Je termine ma lettre en vous priant de vous souvenir de moi devant Dieu.

« Julien Bertrand, *miss. apost.* »

« *P. S.* Dans l'année qui vient de s'écouler, c'est-à-dire depuis le mois de septembre 1839 jusqu'en septembre

1840, les confessions annuelles se montent à 38,302, les nouveaux catéchumènes à 322, les adultes baptisés à 484, les enfants d'infidèles baptisés en danger de mort à 15,766, dont 10,836 sont allés au ciel peu après leur baptême. Nous avons 50 écoles de garçons et 119 écoles de filles. Le recensement général, fait cette année, donne 54,912 chrétiens, grands et petits, dans toute l'étendue de la Mission (1).

« Le chiffre des baptêmes conférés aux enfants d'infidèles est beaucoup plus grand que les années précédentes, parce que nous avons augmenté le nombre des personnes chargées de remplir ce ministère, et que la famine dont j'ai parlé nous a fait rencontrer plus d'enfants moribonds.

(1) Elle comprend les trois provinces du Su-Tchuen, du Yûn-Nân et du Kouéi-Tcheou.

Lettre de M. Delamare, Missionnaire apostolique, à M. Dubois.

Su-Tchuen, 12 septembre 1840.

« Monsieur et vénérable Confrère,

« L'état de notre sainte religion dans le vaste empire de la Chine est toujours bien précaire; l'an dernier, il y a eu persécution sur plusieurs points : on dit que les hostilités avec les Anglais en ont été la cause. Sous prétexte que ceux-ci adorent le même Dieu que nous, et dans la crainte que les Chinois chrétiens ne donnassent la main à ses ennemis, l'empereur a renouvelé les édits de proscription. Alors ont recommencé des rigueurs qui heureusement n'ont été que locales et de peu de durée, parce qu'on n'a pas tardé à reconnaître que nos néophytes rejettent la communion Anglicane.

« Grâces à Dieu, la paix n'a pas été troublée au Su-Tchuen. Ce n'est pas toutefois que nous n'ayons rien eu à démêler avec quelques petits tyrans subalternes. Le mandarin de Gan-Yo, croyant l'occasion favorable pour s'enrichir aux dépens des chrétiens aisés de son district, se mit en tête de jouer le rôle de persécuteur. Son début ne fut pas heureux. Il s'adressa d'abord à un riche néophyte, nommé Ouang-Koué-Chang, jadis exilé avec son père pour la foi, et, depuis sept ou huit ans, rentré dans sa province à la faveur d'une amnistie. C'est de tous nos disciples dans cette chrétienté le plus capable de porter la

parole devant les magistrats, le mieux instruit de sa religion, et le plus résolu en face des tourments et de la mort. Sa femme et son troisième fils, arrêtés avec lui, imitèrent sa fermeté. A la menace que lui fit le juge de l'envoyer au supplice, il répondit : « Qu'on immole d'abord mes petits « enfants, puis mes fils et mes belles-filles, ensuite ma « femme, et je les suivrai avec joie au ciel. — Combien y « a-t-il de chrétiens dans le district et dans la ville de Gan-« Yo? — Les chrétiens sont nombreux : que le mandarin « me dise combien il y a d'âmes dans l'arrondissement « qu'il gouverne, et je lui dirai combien il s'y trouve de « disciples de Jésus-Christ. » A la suite de cet interrogatoire on enchaîna le généreux confesseur, et on le conduisit en prison. Ouang-Koué-Chang, après avoir fait quelques pas pour sortir, se retourna vers le magistrat, et se prosternant jusqu'à terre, le remercia de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour la sainte cause de la foi. Il resta soixante et dix jours au cachot. Pendant ce temps, les mandarins supérieurs, informés de cette affaire, improuvèrent hautement la conduite du petit persécuteur et l'abandonnèrent à sa confusion. Blâmé par tout le monde, il saisit le premier prétexte pour relâcher son prisonnier, qui n'en est que plus respecté même des payens.

« Tandis que le gouvernement chinois fait tuer ses sujets à Canton pour empêcher les étrangers d'y vendre publiquement l'opium, il laisse une foule de contrebandiers l'introduire du fond du Yûn-Nân par les frontières du Su-Tchuen (1). Ces hommes déterminés marchent par bandes

(1) Le commerce d'opium continue toujours avec la même fureur. Les mandarins, premiers infracteurs des lois qui l'interdisent, ne sévissent pas ou ne sévissent que faiblement contre les coupables. Presque tous les préfets et gens de leur suite, satellites, etc., sont fumeurs d'opium. Il y

de plusieurs centaines et quelquefois au nombre de mille, armés de piques et de hallebardes. Un de leurs chefs a eu l'audace d'écrire au gouverneur-général de cette province qu'ils étaient quinze mille, formant une société pour l'introduction et la vente de l'opium, qu'ils lui demandaient seulement de fermer les yeux sur leur entreprise, et qu'à cette condition ils promettaient de ne nuire à personne ; mais qu'au contraire, si on prenait le parti de leur interdire ce trafic, ils étaient déterminés à tuer sans discernement tous ceux qui s'opposeraient à leur libre circulation. Généreux envers ceux qui leur rendent le moindre service, ils sont d'une cruauté inouie envers quiconque résiste à leurs volontés. Les mandarins n'ont contre eux que des moyens insuffisants de répression. Aussi, soldats, satellites, prétoriens, tout fuit à l'approche de leurs bandes. Mais à son tour malheur au contrebandier imprudent qui marche seul ou mal armé! les routes du district où je réside sont couvertes de voleurs qui en font leur victime. Ces derniers sont d'une insolence extrême, parce que le gouverneur ne s'occupe guère de mettre un frein à leur brigandage ; ils épient sans cesse les occasions de butiner, ne laissent passer aucune caisse, aucun paquet sans en faire la visite; ce sont des avanies sans fin pour les voyageurs. En revanche, ils sont l'objet de la haine implacable des con-

---

a dix ans, presque personne au Su-Tchuen ne connaissait ce poison ; aujourd'hui riches et pauvres, hommes et femmes, tous en veulent goûter : c'est une chose d'étiquette et de bon ton. Le mal est si enraciné qu'il paraît incurable. Les Chinois qui se piquent de sagesse disent que la Providence a permis cet abus pour diminuer la population trop nombreuse de l'empire. Pour moi, je pense que c'est un vrai fléau qu'elle a envoyé pour punir cette aveugle nation. Le nombre de ceux qui meurent ou se ruinent à fumer l'opium est incroyable. (*Extrait d'une lettre de M. Papin, Missionnaire au Su-Tchuen.*)

trebandiers, et quand ils ont le malheur de tomber entre leurs mains, ils sont impitoyablement massacrés.

« D'après ce que je viens de dire, vous devez vous faire une idée des périls que courent les ministres de la religion, voyageant avec leurs ornements et leurs livres par ces routes infestées de brigands. Plusieurs de nos confrères ont eu à souffrir de cette anarchie. Un prêtre indigène, qui se rendait auprès de Mgr le Vicaire apostolique pour la retraite annuelle, ayant été rencontré par une troupe de pillards, on ouvrit ses caisses, et alors parurent au grand jour un ornement complet, un missel, un calice, etc. ; bonne fortune pour des gens qui ne demandent qu'à rançonner. On entra en composition, et vingt taels furent promis pour le rachat du Missionnaire et de sa chapelle. En attendant, les voleurs écrouèrent le prêtre dans leur repaire, tandis que ses catéchistes allaient avertir les chrétiens et chercher le prix convenu. Mais ils revinrent trop tard. Déjà le mandarin, averti par l'officier civil du lieu, avait envoyé réclamer le captif, qu'il croyait Européen, pensant avoir trouvé une belle occasion de montrer du zèle et d'obtenir de l'avancement. Jean Tong, c'est le nom du prêtre, arriva la nuit au prétoire; c'était-là que vingt-cinq ans plus tôt, avait été conduit après son arrestation notre vénérable martyr, Mgr l'évêque de Tabraca.

« En entrant dans la prison, dit le pieux confesseur dans « une lettre qu'il m'écrivit quelques jours après, je fus « épouvanté à la vue de tous les détenus, étendus sans « vêtement sur le plancher. On me mit une chaîne de fer au « cou, et l'un de mes pieds fut enfermé dans les entraves « avec ceux d'un malfaiteur. Un des prisonniers vint me « tourmenter; car c'est la coutume que les anciens détenus « maltraitent les nouveaux arrivés, jusqu'à ce qu'ils en « aient arraché de l'argent pour leur bien-venue. Le lende- « main, à la pointe du jour, on me conduisit devant le

« mandarin avec mes chaînes. Après différentes questions
« sur ma patrie et sur mes parents, le juge me dit : « Un
« chrétien ment-il? — Non, sa religion le défend. » Il
« m'ordonna d'écrire le Décalogue en caractères chinois;
« j'obéis. « Quels sont tes effets? — Des habits et huit cents
« sapecs. » Je passai sous silence le calice, les images et
« médailles que les voleurs s'étaient partagés. On me dit
« de revêtir les ornements sacerdotaux; j'obéis encore. In-
« terrogé sur le nom de chacun d'eux, je l'indiquai exacte-
« ment. « Quant aux livres latins, ajoutai-je, ils viennent
« des ancêtres, et sont tous vieux. — Peux-tu les lire? —
« Oui, mandarin. » Alors il me fit lire et écrire dans cette
« langue. Je traçai ces mots : *Deus cœli et terræ*, et j'en indi-
« quai le sens; mais je refusai toute explication sur les lettres
« dont j'étais porteur pour quelques Prêtres et Missionnai-
« res. En punition de mon silence, je reçus quinze soufflets
« et, de plus, le mandarin me fit mettre à genoux sur des
« chaînes de fer pendant une matinée, et sur un bloc de
« pierre un jour et une nuit. Pendant cet intervalle il jugea
« d'autres causes; de temps en temps, il m'interrogea sur
« Dieu, sur la religion, etc. Je répondis à tout de mon
« mieux : les chrétiens ne font pas de mal, ajoutai-je, ils
« honorent un seul Dieu, et ne cherchent qu'à sauver leur
« âme; aussi n'a-t-on trouvé aucune arme entre mes mains.
« — L'empereur Tao-Koang est Dieu, tu lui es rebelle. — Il
« a pouvoir sur le corps, je le respecte comme je respecte le
« mandarin, parce que c'est l'ordre du Seigneur. — Yu-
« Hoâg (prétendue divinité chinoise) est dieu. — Non,
« repris-je, il n'est pas dieu; où sont les preuves de sa divi-
« nité? » Cinq soufflets furent la punition de ma hardiesse;
« dès-lors je n'osais plus hasarder de réponse. — « Les Euro-
« péens mathématiciens de Pékin ont été renvoyés par
« l'empereur, sais-tu cela? A quelle époque s'est introduite
« ta religion? — Sous la dynastie des Tang, comme le dit

« tel livre. — Combien y a-t-il de cieux? Connais-tu la « carte géographique? — Quelque peu. — Tu es un petit « chrétien, tu ne sais rien, tu es simple et on a abusé de ta « crédulité. Pourquoi n'honores-tu pas tes parents? tu as « abandonné leur culte. Si tu ne veux pas répondre à mes « questions, j'ajouterai à tes tourments; je te ferai cruci- « fier. — Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! punissez-moi « selon la rigueur des lois. — Sais-tu ce qui est arrivé au « chrétien de la ville de Kiû-Hién (1). — Il est mort. — « Tu connais les édits de l'empereur, tu veux les violer! » Ainsi finit l'interrogatoire, et le prêtre fut reconduit au cachot. Le juge vit qu'il avait manqué son coup, ce n'était pas un Européen. Il donna néanmoins avis de sa capture aux grands mandarins; mais sa dénonciation n'ayant pas été bien accueillie, il laissa encore quarante jours son prisonnier dans les fers, puis il le renvoya.

« Toutes ces affaires se passaient dans les environs de ma résidence. Par prudence, j'avais plié bagage, caché tous mes objets de religion, et je me tenais prêt à m'évader au premier bruit de danger. Maintenant que les voleurs spéculent non-seulement sur la contrebande d'opium, mais aussi sur nos ornements, nous sommes condamnés à prendre des précautions extraordinaires, soit pour voyager, soit pour aller administrer les malades; il ne faudrait qu'une rencontre malheureuse pour exciter de plus sérieuses persécutions. . . . . .

« Agréez, etc.

« L. C. Delamare, *Miss. apost.* »

(1) Le bienheureux Thadéo Liéou, prêtre chinois martyrisé en 1821 dans cette ville.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU LEAO-TONG ET DE LA MANTCHOURIE.

Lettre de Mgr Verolles, évêque de Colombie et Vicaire apostolique de la Mantchourie, à M. Langlois, curé d'Argences.

Sy-Ouan, en Mongolie, le 19 mars 1841.

« Monsieur et bien cher ami,

« J'ai déjà répondu aux lettres que vous m'avez écrites en 1839. J'étais alors au Su-Tchuen, occupé de mes préparatifs de départ ; aujourd'hui que je suis en Tartarie, je vous donnerai quelques détails sur ma nouvelle position (1).

« Je quittai mon ancien poste au commencement de septembre dernier. Les pluies et inondations, excessives cette année, avaient défoncé toutes les routes ; il fallait faire de longs circuits, quelquefois s'arrêter plusieurs jours dans le même endroit ; ainsi le voyage fut long. En Chine tout se fait très-lentement, c'est toujours la poste embourbée.

---

(1) En 1839, le Saint-Siége a détaché du diocèse de Pékin la province de Chine appelée Leao-Tong, ainsi que la Mantchourie et la Mongolie, deux provinces Tartares, et il en a formé deux vicariats apostoliques : l'un, composé du Leao-Tong et de la Mantchourie, est confié à la congrégation des Missions-Etrangères ; l'autre, qui embrasse toute la Mongolie, est administré par les Lazaristes français. Le premier Vicaire-apostolique du Leao-Tong est Mgr Veroles, auparavant Missionnaire dans le Su-Tchuen ; il n'a avec lui qu'un seul prêtre, M. Ferréol, qui l'aidera jusqu'à ce qu'il puisse entrer en Corée, où l'appelle sa destination. Depuis peu, d'autres Missionnaires ont dû être dirigés de Macao vers la Mantchourie.

« Enfin le 29 octobre, j'arrivai chez Mgr le Vicaire apostolique du Chansi. Il réside à quinze lieues de la capitale, *Tay-yuen-Fou*, presque sur la grande route. Ce bon vieillard, plus que septuagénaire, m'accueillit avec une cordialité toute paternelle. Son âge et ses infirmités l'empêchent de marcher, douloureux état qui est bien glorieux pour lui; car à son entrée en Chine, vers 1800, je crois, ayant été reconnu dans la province de Canton et jeté dans les fers, l'humidité de la prison lui a paralysé les jambes. Il est franciscain, ainsi que son coadjuteur (1).

« Le 8 novembre, je reçus la consécration épiscopale; l'huile sainte coula sur ma tête. Recevez le Saint-Esprit, me fut-il dit, et je me trouvai agrégé à l'ordre des pontifes de la nouvelle alliance. Alors on me revêtit des insignes de ma nouvelle dignité; un anneau précieux me fut mis au doigt, une mitre enrichie de pierreries ceignit mon front ? et, le bâton pastoral, qui était de bois vernissé, à la main, on me fit bénir le peuple. Qu'en dites-vous, cher ami, qu'eût dit ma bonne mère, si elle se fût trouvée là? Eût-elle reconnu son fils, son pauvre Emmanuel? n'eût-elle pas cru rêver? Oui, vraiment, je croyais moi-même faire un songe. Hélas! me disais-je, lorsque j'étais prosterné sur le pavé du temple, au pied de l'autel saint où je devais consommer mon sacrifice, humble prêtre, rentre dans la terre d'où tu es sorti, plutôt que de consentir à de nouveaux honneurs! Mais enfin Dieu l'a voulu. Un refus de ma part faisait tomber du coup ce vicariat naissant, que mille obstacles semblent vouloir anéantir. Cher ami, priez pour moi, pour votre ancien vicaire, dont vous avez dirigé les premiers pas dans le ministère pastoral, afin que jamais il ne m'arrive de répéter

(1) Le Vicaire-apostolique est Mgr Salvetti, évêque d'Eurie, et son coadjuteur, Mgr Alphonse Donato, évêque de Cardes.

avec le prophète : *Vous ne m'avez élevé dans votre colère et votre indignation, que pour me précipiter de plus haut!* Mais ce qui, du reste, me console, c'est que, devenu évêque, je suis toujours pauvre, et maintenant plus que jamais ; car désormais il me faudra souvent errer dans d'immenses déserts, plus glacés que ceux de la Moscovie, et loger dans les cavernes, sans autre aliment qu'un peu de farine d'avoine délayée dans l'eau chaude.

« Trois jours après ma consécration, je quittai nos bons Italiens ; j'avais loué une mauvaise carriole chinoise, et je me mis en route pour la Tartarie. Il me restait encore quatre cents lieues de chemin à faire. Arrivé sur les limites du grand empire, je m'arrêtai quelques jours à *Huen-hoa-Fou*, chez les chrétiens qui me firent un touchant accueil. Le froid devenait excessif, déjà les voitures pouvaient passer sur les fleuves gelés ; il fallut nous affubler, mes gens et moi, de toutes espèces de fourrures (1). Mon chapeau d'ordonnance était une peau de renard roulée en turban, à la mode tartare ; j'avais pour bonnet une peau de rat, pour cravate la dépouille d'un *hac-lieou* (j'ignore son nom français), mes manches étaient garnies en loutre ; les brebis, les chats et les loups avaient contribué pour leur part à compléter mon accoutrement. En Chine on fait habit de tout, sans nul respect humain.

« Les chrétiens de la Tartarie étaient venus à ma rencontre. Je fis avec eux mon entrée dans ma nouvelle mission, monté sur un vieux et mauvais cheval qui, peu après avoir franchi la *grande muraille* chinoise, s'abattit sous moi et roula sur ma jambe. C'est ainsi que je pris possession de

(1) « Le froid de la Tartarie est extrême ; la terre gèle à sept et huit pieds de profondeur, et le thermomètre descend ordinairement à trente degrés au-dessous de zéro. » (*Extrait d'une autre lettre du même évêque.*)

mon vicariat : pour premier pas une chute. Quand je dis la *grande muraille,* je n'entends parler que du lieu où elle fut peut-être jadis, car je n'ai aperçu aucun vestige de mur à l'horizon : dans les lieux où elle existe, ceux qui l'ont vue avouent qu'elle est peu élevée. Bref, c'est fort peu de chose; ces merveilles de la Chine ne sont admirables que de loin!

« Je ne m'étendrai pas sur les contrées que j'ai parcourues; la description en serait aussi fastidieuse qu'elles sont monotones. De la capitale du Su-Tchuen à celle du Chansi, ce ne sont guère que des montagnes plus ou moins escarpées, mais toujours nues et tout-à-fait stériles; jadis elles étaient couronnées de vastes et belles forêts : les Chinois, qui ne savent que détruire, ont tout dévasté. Au-delà de ces montagnes se déroulent des plaines immenses : çà et là quelques champs de blé et de millet, quelques rochers que l'on prendrait pour d'énormes blocs d'argile, tant ils sont décharnés, interrompent sans l'embellir l'uniformité de ce paysage; du reste, point de haies, peu d'arbres, grand nombre de gros villages entourés de murs. Bien qu'ici la population soit immense, je ne la crois pas aussi considérable qu'au Su-Tchuen. Les habitants de cette province septentrionale sont plus rustres et plus durs que dans le sud de la Chine, mais aussi un peu moins voleurs, moins querelleurs et moins fourbes. . . . .

« Demain, je renvoie mes courriers de Canton; je vais de mon côté poursuivre ma route vers la Mantchourie; j'espère passer les fêtes de Pâques à cent-quarante lieues au nord de Sy-Ouan. Voici sur le pays qui me reste à franchir quelques renseignements fournis par M. Ferréol, cet intrépide Missionnaire que l'église Coréenne comptera bientôt au nombre de ses apôtres. « En traversant la Mongolie, nous « marchions quelquefois des journées entières sans trouver « une seule habitation. Les montagnes et les plaines en fri-

« che sont couvertes de troupeaux de bœufs, de chevaux
« et de dromadaires. J'ai pu, dans ces régions, me faire
« une idée de ce qu'on appelle un peuple nomade. Le Mon-
« gol, en général, ne cultive pas la terre, il paît ses trou-
« peaux, se nourrit de leur chair, se revêt de leur peau et
« de leur toison; il dresse sa tente dans l'endroit où le pâ-
« turage est le plus abondant, et, la verdure épuisée, il va
« camper ailleurs. Nous entrâmes un jour dans une de ces
« tentes pour nous rafraîchir. Elle était de forme circu-
« laire et terminée en dôme; tout autour étaient rangés les
« meubles de la famille, le fourneau de la cuisine au mi-
« lieu, sous nos pieds des peaux revêtues de leur poil, et à
« l'entrée un grand tas de fiente de vache et de cheval, seul
« combustible qu'ait l'habitant du désert pour faire cuire
« ses aliments. Nous nous assîmes sur nos talons autour du
« feu domestique; nos hôtes nous servirent le thé au lait de
« jument, et après avoir allumé notre pipe au foyer, nous
« partîmes.

« Quel pays pour un voyageur européen! Au lieu de
« grands chemins, c'est une multitude de sentiers propres
« à égarer les plus habiles; plus d'une fois mes guides s'y
« sont laissé prendre. Souvent se rencontrent des rivières à
« traverser : point de bacs, encore moins de ponts. Voulez-
« vous passer? ôtez vos habits, ou bien montez sur votre
« bête, si vous en avez; et, si l'eau est trop profonde, at-
« tendez qu'elle diminue, ou qu'elle gèle pendant l'hiver.
« Nous fûmes obligés de franchir plus de trente fois le
« même torrent : un de mes guides fit deux fois naufrage,
« avec son mulet, au milieu de l'eau bourbeuse; mes ba-
« gages en furent tout trempés. Quand le passage était plus
« dangereux, deux hommes tenaient mon cheval par la
« bride; le courant nous emportait tous ensemble. Le
« temps le plus favorable pour voyager ici, est l'hiver;
« alors tout est glacé : l'été ce n'est qu'eau et boue. »

« Ces obstacles m'obligeront à bien des circuits ; je prendrai la route du désert, comme la plus sûre, quoique la plus longue. Quand serai-je au milieu de mes cinq mille chrétiens du Leao-Tong? Hélas! ils n'ont pas été visités depuis quatre ou cinq ans pour la plupart. Je me hâte de voler à leur secours. Mais je suis seul... Bientôt je me livrerai à l'étude du tartare-mantchou, car il faudra bien aussi évangéliser le centre et le nord de mon vicariat, qui ne comptent pas un chrétien. De la Kalmoukie jusqu'aux rives glacées du Soungari, plus de sept cents lieues, la bonne nouvelle du salut n'a pas encore été annoncée. Quelle déchirante pensée pour quiconque a le zèle des âmes !

« Cher curé, vous me demandez ma bénédiction pour votre troupeau. En la donnant, quelques paroles d'édification ne seraient pas déplacées. Que dirai-je donc à mes anciens amis, les bons habitants d'Argences? un seul mot : Il faut sauver son âme. Seraient-ils insensibles aux accents d'une voix connue, qui leur crie de l'autre bout de la terre : Sauvez-vous! le temps n'est rien, l'éternité est tout !

« Et vous, bien vénérable et cher ami, priez pour moi, pour ma mission désolée.

« Tout vôtre en J.-C.

« † EMMANUEL, *Vicaire apostolique de la Tartarie orientale.*

Nous avons sous les yeux une autre lettre de Mgr Verolles, adressée à sa mère; elle porte à peu près la même date et mentionne les mêmes faits. « Dès le 9 juin, écrit le nouveau Vicaire apostolique, j'avais quitté mes montagnes du Thibet. Il fallut m'arracher enfin à cette douce solitude et laisser mes chers élèves. Eux et moi ne pouvions guère que pleurer, la séparation devait être éternelle. »

Ces chers élèves de Mgr Verolles sont de jeunes lévites qu'il préparait au sacerdoce. M. Delamare, Missionnaire apostolique, qui les visitait en 1839, a fait du pays qu'ils habitent une description pleine d'intérêt.

« Je suis au collége depuis un mois, écrivait-il à un de ses confrères : cet établissement est situé hors du territoire de l'empire céleste, sur les hautes montagnes du Bas-Thibet. Du Su-Tchuen pour venir ici, il faut franchir plusieurs chaînes aussi élevées que rapides. C'est à la hauteur extraordinaire du sol qu'il faut attribuer la fraîcheur du climat, bien qu'il soit à une latitude si rapprochée de l'équateur. Le raisin ne peut y mûrir ; la culture du riz serait peine perdue : on ne récolte ordinairement que le maïs, le sarrasin, le blé, l'orge, l'avoine, le seigle et le colza. Au mois de mai, nos coteaux sont tapissés d'excellentes fraises. Dans les plus beaux jours, les nuages s'élèvent rarement au-dessus de la cime des montagnes. La pluie en été, la neige en hiver sont très-abondantes. A une journée de chemin, nous voyons se dresser un glacier immense qui brave toutes les chaleurs de juillet et d'août.

« Quand je vins dans la contrée, au mois de décembre, il me sembla entrer dans un monde nouveau. Une douce température avait régné dans la plaine : à mesure que je montais, le froid se faisait sentir plus vif, les chemins ne devenaient praticables qu'à l'aide de crampons de fer aux pieds; je m'imaginais traverser le fameux Saint-Bernard. L'illusion était bien permise : nous cheminions lentement par un sentier de glace extrêmement rapide, bordé d'affreux précipices que nous dérobait le feuillage des arbres couronnés de neige. Nous mîmes trois heures pour parvenir du pied de la montagne au sommet, sans trouver une seule habitation. Sur l'autre versant, nous rencontrâmes une panthère : elle aurait pu nous faire un mauvais parti, car nous étions sans défense aucune contre ses griffes et ses

dents. Heureusement elle s'enfonça dans la forêt, et nous poursuivîmes notre route. Enfin j'arrivai, non au monastère des généreux hospitaliers des Alpes, mais à notre petit collége de *Mo-Pin*, où je reçus l'accueil le plus cordial de notre bon confrère, du cher M. Verolles.

« Ces montagnes sont couvertes d'immenses forêts qui approvisionnent le Su-Tchuen de bois de construction. Elle sont aussi peuplées de toute sorte d'animaux sauvages : les buffles y paissent par troupeaux; les singes, les écureuils, les loups-cerviers en sont les hôtes les plus nombreux; on y remarque encore le renard, quoiqu'il soit moins commun, le cerf, le faisan, le porc de petite espèce, le daim musqué, semblable à un jeune cerf sans cornes, dont la peau est tachetée à peu près comme celle du tigre, la panthère qui vient enlever les chiens jusque dans les basses-cours, l'ours encore plus redouté, qui ravage les plantations de maïs des pauvres indigènes: plus d'un montagnard sait combien est lourde la patte de ce terrible voisin. Le pays abonde en mines d'or et d'argent que les cupides Chinois exploitent avec profit: je m'en suis procuré plusieurs échantillons que je vous fais passer pour les amateurs et savants de l'Europe.

« Le prince qui règne ici est maître absolu; mais bien qu'il ne relève de l'empereur que comme le roi de Corée (1), la proximité de ses états et le peu d'étendue de sa domination l'exposent à plus d'une avanie de la part des mandarins, cette peste du genre humain dans nos pays à demi-civilisés. Ce n'est toutefois que par tolérance qu'on souffre les Chinois dans le Thibet: ils peuvent être colons, mais non propriétaires; et si notre roitelet n'était pas obligé de sacrifier à la peur ses in-

---

(1) Il doit, tous les ans, envoyer à Pékin une solennelle ambassade chargée d'offrir à l'empereur de riches présents.

térêts et ses goûts, il y a longtemps qu'il aurait purgé ses terres de ces hôtes incommodes.

« Quant aux indigènes, ils ne sont ni fourbes, ni cupides, ni orgueilleux et vains comme les Chinois, qui les méprisent cependant comme barbares. Ils ont une langue nationale qui se complique d'autant de dialectes divers qu'il a de vallées. Tout le monde sait ici qu'il y a des Européens au collége; nous ne faisons d'ailleurs aucun mystère de notre présence, car les Thibétains nous aiment, et, pour les Chinois païens, ils ne s'occupent pas de nous. Il n'y aurait quelque chose à craindre que dans le cas d'une persécution; peut-être qu'alors les mandarins, instruits de notre résidence, demanderaient l'extradition des Missionnaires; mais nous avons lieu d'espérer que, prévenus à l'avance par les chefs indigènes qui nous sont dévoués, nous aurions le temps de nous enfoncer dans les montagnes et d'éviter toute poursuite. Que ne comptons-nous autant de chrétiens que d'amis parmi ce pauvre peuple! Il connaît fort bien notre religion, il avoue même qu'elle est la véritable; néanmoins différentes considérations le retiennent dans son idolâtrie. Si le prince se convertissait, la nation toute entière se jetterait dans les bras de l'Eglise. »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le 12 avril, sont partis de Nantes pour la mission de Pondichéry MM. De Marion Brésillac, du diocèse de Carcassonne, et Triboulot, du diocèse de Saimt-Diez. MM. Bartier, du diocèse de Saint-Diez, et Vachal, du diocèse de Tulles, se sont embarqués à Bordeaux, le 18 mai, pour se rendre à Macao. Ces quatre prêtres appartiennent à la Société des Missions-Étrangères.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

MISSIONS

DE L'OCÉANIE ORIENTALE.

NOTICE SUR LES ILES GAMBIER,

Par M. Caret, Missionnaire apostolique.

« L'archipel Gambier, comme la plupart des îles de l'Océanie, a probablement eu pour premiers habitants de malheureux naufragés, ou quelque famille de proscrits, obligée de courir les mers, afin d'éviter la lance et la dent d'un vainqueur cannibale.

« C'est ainsi qu'a été peuplée, il y a environ quarante ans, l'île Crescent située à une dizaine de lieues de Mangaréva. A la suite d'un combat terrible livré sous le règne de *Mapururé*, grand-père du roi actuel, les vaincus furent mangés ou réduits à s'enfuir sur leurs radeaux : les uns, assez heureux pour rencontrer des plages désertes, s'y établirent ; les autres auront péri misérablement dans les flots.

« S'il faut en croire les traditions de nos insulaires, *Tiki* et *Inaone* seraient leurs premiers parents. Mais, autant que j'ai pu le vérifier, les autres peuples de l'Océanie revendiquent la même origine ; d'où je suis porté à conclure que les différentes tribus, jetées çà et là sur les divers points de la Polynésie, sont autant de rejetons d'une souche commune.

« En général, *Tiki* passe pour un Dieu qui aurait tiré la terre du sein des eaux, au moyen d'un hameçon. Ce puissant pêcheur a légué son nom à toutes les statues d'idoles devant lesquelles ce peuple sauvage est resté si longtemps prosterné : quels que soient les attributs de ses divinités, il leur donne toujours, avec une figure humaine, l'inévitable vocable de *Tiki*. D'*Inaone* on a fait plus tard une déesse qui, dédaignant la société de son époux, le laissa avec une fille unique au berceau.

« Ne demandez pas à la population de nos îles des renseignements plus explicites sur son origine ; toutes vos questions resteraient sans réponse : à cet égard ses traditions sont muettes. Peut-être ces tribus remontent-elles à la plus haute antiquité. Il faut bien du temps pour qu'un peuple oublie l'histoire de sa naissance. Les habitants de *Pitcairn* ne perdront pas de sitôt le souvenir de *La Bonté*, ni les noms de ses matelots qui se sont établis les premiers dans cette île (1).

« J'ai vu dans une vallée de Mangareva, la plus grande des îles du groupe Gambier, un monument qui me semble dater de loin : c'est un mur longtemps enfoui dans la terre, et formé d'énormes *pu-ngas* ou pierres tendres qui croissent sur le sable, au milieu des flots ; il pouvait avoir six à

---

(1) L'île de *Pitcairn* a été peuplée par l'équipage du navire anglais *La Bonté*.

sept pieds de haut sur quinze à vingt de longueur. Des arbres aussi gros que les vieux chênes de nos forêts, avaient étendu leurs racines séculaires dans les crevasses du monument, et leur tronc était lui-même enseveli sous un monceau de corail que les vieillards appelaient d'un nom inventé par leurs aïeux.

« A Taravaï, autre île du même archipel, s'élève un arbre extraordinaire appelé *Oa:* il avait, lorsque nous le mesurâmes à notre arrivée, cent six pieds de circonférence. Son aspect ressemble assez à celui de nos vieilles tours ou de nos portiques du moyen âge. Le tronc qui paraît composé d'une multitude de colonnes réunies en faisceau, comme nos piliers des églises gothiques, est découpé en mille compartiments, percés de mille jours qu'on prendrait pour des croisées à ogives ou pour des niches toutes prêtes à recevoir leurs saints.

« Les vieillards affirment, et ils le tiennent par tradition de leurs ancêtres, que cet arbre touchait autrefois à la montagne, qu'il s'en est séparé de lui-même, et qu'il s'en éloigne tous les jours, quoique d'une manière insensible. A ce compte, il aurait déjà fait plus de trois à quatre-cents pas; ce qui lui donnerait, à un pas tous les ans, au moins quatre cents ans d'antiquité. Mais si la marche de ce végétal ambulant est régulière, il est certain que la distance parcourue assigne à sa naissance une époque antérieure, car voilà plusieurs années que je suis à Gambier, et je ne me suis pas aperçu qu'il ait bougé de place; ce qui me ferait croire qu'il est encore à celle où jadis il fut planté.

« Pour arriver à une donnée plus certaine sur l'origine de ce peuple, j'ai aussi consulté les souvenirs des vieillards, qui sont ici les seules annales du passé, et j'ai entendu énumérer au plus instruit des indigènes une cinquantaine de rois, qui auraient présidé les uns après les autres au gouvernement de l'archipel. « Il y en a eu un bien plus grand

« nombre, ajoutait-il ; mais leurs noms se sont perdus. » J'ignore s'il ne prenait pas la domination simultanée de quelques-uns de ces princes pour des règnes successifs, ou bien encore s'il ne confondait point, dans sa nomenclature, le titre de roi avec celui des principaux chefs de tribus.

« Jusqu'ici je n'ai exprimé que des conjectures, bien insuffisantes sans doute pour dissiper les nuages qui couvrent le berceau de mes Océaniens ; mais à défaut de renseignements précis, c'est tout ce que je devais me permettre. Les points qui me restent à traiter offriront des notions plus certaines ; car en exposant les superstitions, le gouvernement et les usages domestiques du peuple de Gambier, je vais parler ou de ce que nous avons combattu, ou de ce qui se passe encore chaque jour sous nos yeux.

« Nous avons trouvé établis dans l'île l'idée de la Divinité, le souvenir de la création, et la foi aux récompenses et aux peines de la vie future.

« Les dieux de Mangaréva étaient sans nombre et se divisaient en deux classes opposées, les bons et les mauvais génies. Les uns et les autres avaient des attributs spéciaux. *Tiki* était adoré comme père du genre humain ; *Tea* avait créé l'eau, le vent et le soleil ; *Tu* était l'auteur du *maiore* ou fruit à pain ; *Ro-ngo* entr'ouvrait les nuages et versait des flots de pluie sur les champs altérés ; *Tairi* faisait gronder le tonnerre ; *Arikitenou*, roi de l'Océan, veillait à la conservation des nombreuses familles de poissons qui peuplent son empire, et favorisait les piéges des pêcheurs qui l'avaient invoqué ; *A-nghi* dirigeait les orages et causait la disette par son souffle brûlant ou par ses fureurs dévastatrices ; *Mapitoiti*, le plus malfaisant des génies, était le dieu de la mort ; je viens d'envoyer en France le bâton dont il se servait, disaient nos pauvres idolâtres, pour assommer les hommes : en un mot là, comme dans l'ancien paganisme,

les principaux phénomènes de la nature étaient divinisés et se transformaient en bons ou mauvais esprits, selon qu'ils inspiraient l'espérance ou la crainte.

« L'inauguration des idoles se faisait avec un cérémonial qui accuse dans nos insulaires une étrange crédulité. A certaines époques on s'imaginait, sans doute à l'instigation des *Tauras*, qu'un génie était venu se cacher sous l'écorce de tel ou tel arbre. Aussitôt la foule se réunissait à l'entour et procédait à l'interrogatoire de la nouvelle divinité : « Quel « est ton nom ? où est ta demeure ? quel culte veux-tu re- « cevoir ? » Un prêtre, placé auprès de l'arbre mystérieux, répondait à tout en donnant à ses paroles un accent extraordinaire qu'on prenait pour une voix divine. Une terreur religieuse s'emparait de l'assemblée ; on courait porter au roi la nouvelle du prodige ; le prince à son tour venait réitérer les mêmes questions et recevait les mêmes oracles. « Je porte tel nom, répondait le dieu par la bouche du « prêtre appelé *Taura ;* je veux que tu me coupes, que « tu me façonnes, et qu'après m'avoir donné la forme qui « convient à mon rang, tu me places honorablement dans « ta maison, où je recevrai les hommages du peuple. » Le roi donnait sur-le-champ ses ordres pour que l'arbre fût abattu. C'était avec le feu qu'on procédait à cette première opération ; puis, quand les racines étaient brûlées, on façonnait le tronc avec des haches en pierre, et on le polissait avec des coquillages durs et tranchants. Enfin lorsque le sculpteur avait mis la dernière main à son ouvrage, on faisait l'inauguration de la statue : elle était placée debout dans une cabane qui devenait *tapu*, c'est-à-dire sacrée et interdite aux femmes ; le prêtre s'accroupissait devant elle et lui adressait sa prière : il lui offrait aussi des aliments de toute espèce et quelques pièces de *tappe*. Toutes ces offrandes étaient déposées en face de l'idole, sur une large table de corail, pour y demeurer jusqu'à ce que les rats en eussent

fait leur pâture, ou qu'elles tombassent en putréfaction. En retour, le Dieu était prié de donner au peuple des fruits en abondance, et dans l'énumération de ceux qu'on sollicitait de sa générosité, le *Taura* ne manquait pas de demander surtout ceux que nos insulaires regardent comme les plus exquis.

« La foi aux récompenses et aux peines d'une autre vie faisait aussi partie du symbole religieux des habitants de Gambier. Ils avaient leur *Po-Kino* ou Enfer, qu'ils se représentaient tantôt comme une fournaise ardente, tantôt comme un bourbier profond, d'où nul ne peut sortir une fois qu'il a eu le malheur de glisser sur la pente de l'abîme fangeux. Leur *Po-Porotu* ou Paradis était le séjour des Dieux bons : c'était, comme les champs-élysées du paganisme, une région souterraine éclairée par un astre aussi pâle que la lune. A la mort d'un insulaire, sa famille célébrait un *tirau* ou fête funèbre qui dégénérait toujours en orgie. Il y en avait de plus ou moins solennels, selon le rang et la dignité du défunt : le *tirau* des *To-ngoitis* ou nobles se prolongeait quelquefois par des réjouissances jusqu'au dix-septième jour. Si les parents manquaient à l'accomplissement de ce devoir, l'ombre du mort était condamnée à errer de montagne en montagne, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'elle tombât pour jamais dans les gouffres du *Po-Kino;* mais avec les honneurs dont j'ai parlé, toute âme s'envolait sans délai au *Po-Porotu*.

« Il était d'usage de mêler aux funérailles d'un chef l'éloge de sa bravoure et le récit de ses exploits. Voici un fragment de chant funèbre que le peuple redisait, avant l'arrivée des Missionnaires, sur la tombe de ses plus illustres guerriers : il n'a rien de bien remarquable ; mais il peut faire apprécier la poésie nationale d'un peuple encore peu connu.

« Le soleil a passé derrière la colline ; les ombres ont

« succédé au jour. Lumière, que tu tardes à revenir! Tu « es aussi lente à reparaître que le poisson attendu par le « pêcheur qui a jeté son hameçon dans la mer.

« Elle commence à briller sur les hauteurs de l'île; « éveillé par ses feux, le papillon s'égaye sur les sentiers; « il vole, en se jouant, de la mer aux montagnes. »

« Dans ce chant se trouve une longue liste des chefs morts, dont un insulaire récite les noms, tandis que le peuple répond en gémissant : « Un tel n'est plus; la lu- « mière est à tous. »

« Comme ces cérémonies avaient toutes un caractère religieux, elles étaient toujours présidées par des prêtres. Le nombre de ces derniers était considérable. Ils reconnaissaient un chef suprême appelé *Tupua:* c'est de lui qu'émanait le pouvoir sacerdotal; à lui seul appartenait le droit de diviniser les statues et de régler le culte décerné à chaque idole. Les ministres subalternes, connus sous le nom de *Tauras*, veillaient, sous sa juridiction, à l'accomplissement des rits sacrés : ils exerçaient sur le peuple la plus grande influence; le roi lui-même subissait le joug de leur autorité, et s'il venait à s'en affranchir, on le menaçait de la colère des Dieux.

« Chaque divinité avait son prêtre ou sa prêtresse, qui vivait des dons servis à l'idole. Devant la maison d'un *Taura* était toujours dressée une table appelée *la table des Dieux :* quiconque ambitionnait les faveurs de *Tiki*, venait y déposer son offrande; tantôt c'était un *poké*, ou fruit à pain réduit en bouillie et arrosé avec du lait de coco; tantôt un *piéré*, espèce de pâté formé d'excellents poissons et de la chair du *tuméi;* quelquefois une *puputa*, mets succulent qui se compose de fruits à pain et de bananes, assaisonné le plus souvent avec le jus d'une racine que les Anglais ont appelée *Ti-root*. Personne ne devait toucher à ces aliments réservés aux Dieux qui étaient censés les manger

pendant la nuit ; ils auraient, disait-on, donné infailliblement la mort au profanateur assez hardi pour s'en nourrir.

« A l'arrivée des Missionnaires, les *Tauras* ne tardèrent pas à comprendre que les offrandes allaient devenir plus rares. Aussi fallait-il voir comme ils se remuaient pour sauver leurs intérêts menacés. Mais le moment de la grâce était venu ; les tables des Dieux ont été renversées et les idoles mises au feu. Ces prêtres, pour la plupart, sont maintenant chrétiens, et chrétiens fervents ; celui qui était revêtu du titre de *Tupua*, a plus que tout autre contribué à l'établissement de la Religion dans ces îles ; son nom vous est déjà connu, c'est Matua, oncle du roi Maputeo.

« Le gouvernement de Gambier a été, de temps immémorial, monarchique et héréditaire ; il paraît également certain que les femmes ont toujours été exclues de la succession au trône.

« Le droit du roi est de disposer à son gré de toutes les terres de l'île ; il en est le maître absolu. Le principal dépositaire de son autorité s'appelle *Taura Tiaki ao*, ou *ministre gardien du pouvoir* : c'est à lui que sont confiés les clefs du trésor public et le soin de lever les tributs, d'administrer la justice et de notifier au peuple les arrêts du souverain.

« Outre ce premier ministre et sous sa juridiction, on compte encore un certain nombre de fonctionnaires qui remplissent chacun un emploi spécial. L'un est exclusivement chargé de la pêche, l'autre surveille la cuisine du roi ; celui-ci a le titre d'architecte de sa majesté, celui-là, en qualité de médecin du prince, est seul consulté dans les cas de maladie. Enfin on retrouve ici en petit ce qu'on voit partout ailleurs sous des dehors plus brillants : le roi a ses courtisans et ses pages, la reine ses suivantes et ses dames d'honneur.

« Dans un état si pauvre et si limité, il est aisé de concevoir que les prérogatives du souverain doivent être bien modestes : elles se réduisent à quelques chemins, à certains siéges déclarés *tapus* du roi, c'est-à-dire réservés à lui seul. Il est aussi d'usage qu'on ne se tienne jamais debout en sa présence; il faut alors s'accroupir ou s'asseoir sur les talons. Tout sujet qui veut solliciter quelque faveur du prince, ou le remercier d'une grâce reçue, doit lui baiser les genoux et les pieds. Là se bornent toutes les distinctions et tous les hommages que le peuple accorde à son maître.

« Les autres membres de la famille royale jouissent aussi de priviléges analogues. Mais de tous les avantages qu'ils doivent à leur naissance, le plus précieux est sans contredit celui d'une éducation plus cultivée. Dès leur enfance ils sont confiés à des mentors choisis, qui ne les perdent pas un instant de vue, et qui ont mission de les rendre dignes du rang qu'ils doivent un jour occuper dans l'état.

« Le berceau de l'héritier présomptif du trône est encore environné de plus grands soins. Il est vrai que la flatterie qui les inspire ne peut qu'imprimer une direction funeste aux idées du royal enfant. A peine est-il né qu'on l'arrache à sa famille, pour le porter au sommet d'une haute montagne, dans une cabane solitaire où furent élevés tous ses aïeux. Là, sans autre société que celle de sa nourrice et de quelques servantes, il grandit inconnu de tout le monde; l'approche de sa mystérieuse demeure est sévèrement interdite à ses futurs sujets.

« Du haut de cette montagne on lui montre les nombreuses et verdoyantes vallées qui formeront bientôt son empire. « Votre peuple, lui dit-on, rampe déjà à vos « pieds; il habite au-dessous de vous ces plaines que des « forêts de cocotiers et d'arbres à pain couvrent de leur « ombrage et enrichissent de leurs fruits : un jour vous

« lui commanderez, et il vous obéira. Tout ce que vos re-
« gards peuvent embrasser est à vous; ce ciel, ces monta-
« gnes, ces vallées et ces mers composent votre domaine;
« vous serez grand aux jours de votre règne; votre puissance
« sera sans bornes comme l'océan qui vous entoure; le ciel
« et la terre recevront vos lois. »

« C'est ainsi qu'on exalte dès le berceau l'orgueil de l'héritier du trône. Aussi les souverains de Mangaréva se regardent-ils comme les premiers ou plutôt comme les seuls monarques du monde; car ils croient que l'univers finit à l'horizon.

« Quand arrivait l'époque où le jeune prince devait descendre de la montagne, c'est-à-dire à l'âge de douze ou quinze ans, tous les naturels, hommes, femmes, enfants et vieillards, se réunissaient pour aller au-devant de lui et saluer l'avénement de leur maître futur. Ce jour était compté parmi les plus beaux de l'île.

« Je dirai peu de chose sur la physionomie et la stature des habitants de Gambier, plusieurs de mes confrères vous en ayant déjà tracé le portrait. Ils sont, en général, d'une taille élevée et d'un tempérament robuste; la beauté des traits s'allie en eux à une grande force musculaire et aux plus heureuses proportions. On ne voit ici ni sourds, ni muets, ni bossus, ni aveugles. Le seul défaut physique que je connaisse aux Mangaréviens est d'avoir les pieds tors ou rentrés en dedans. Le tatouage ne leur va pas mal. Presque tous ont des croix imprimées sur les épaules. Comme ce dessin représente avec assez de vérité les épaulettes de nos soldats, et que le reste du tatouage offre plus d'une analogie avec le costume militaire, il pourrait se faire qu'ils eussent voulu imiter l'uniforme des Européens qui firent feu sur la population, la première fois qu'elle fut visitée par un navire de guerre. Les étranges figures dont tout Mangarévien bigarrait sa peau, jointes à sa longue barbe et à sa che-

velure flottante, lui donnaient un air martial et terrible que ne démentait pas son caractère; car il passait avant sa conversion pour le plus féroce insulaire de l'Océanie. On commençait à quinze ou vingt ans l'opération du tatouage ; les femmes, aussi bien que les hommes, étaient jalouses de porter cette bizarre parure. Aujourd'hui personne n'y songe, bien que nous n'ayons pas dit un seul mot pour l'interdire.

« On aura peine à croire, maintenant que la Religion a changé la face de ces îles, combien les indigènes étaient altérés du sang de leurs semblables : c'était au point qu'ils dévoraient non-seulement les étrangers que le naufrage avait jetés sur la côte, mais encore les naturels, et quelquefois leurs meilleurs amis. Malheur au guerrier dont le succès avait trahi le courage ; ses membres sanglants étaient servis en pâture au vainqueur; le champ de bataille devenait un banquet où la tribu triomphante accourait se rassasier de la chair des captifs. Même en temps de paix, ces horribles festins n'étaient pas rares. Mais alors, pour se procurer une victime, il fallait allier la perfidie à la cruauté : on allait secrètement à la chasse les uns des autres ; un voisin tendait des embûches à son voisin ; s'il pouvait le conduire dans un lieu écarté ou le surprendre isolé et sans défense, il lui enfonçait, le sourire sur les lèvres, un stylet de nacre dans le cœur ; puis, les ténèbres venues, il allait le manger à son aise dans quelque vallée solitaire. La chair des enfants surtout était convoitée par ces cannibales. Combien de fois nos jeunes chrétiens nous ont dit, avec l'expression de la plus vive reconnaissance : « Que nous étions malheu-« reux avant que vous vinssiez nous instruire ! A chaque « instant nous tremblions d'être pris et dévorés par les « grands ; aujourd'hui nous n'avons plus peur : on ne « pense à nous que pour nous aimer. »

« Au meurtre de ses semblables le Mangarévien joi-

gnait l'usurpation de leurs propriétés. Quand le temps de la récolte était venu, le guerrier qui se trouvait trop à l'étroit dans son domaine, allait, sans plus de cérémonie, chercher querelle au possesseur du champ voisin : « Que fais-tu « sur mon terrain? lui disait-il ; de quel droit oses-tu « toucher aux fruits d'arbres que j'ai plantés? Retire-toi, « ou je te ferai repentir de ton audace. » Jugez si l'autre était d'humeur de céder sans résistance une moisson prête à recueillir. La dispute s'échauffait, les deux champions élevaient la voix, la tribu accourait à leurs cris ; les uns prenaient parti pour le ravisseur, les autres pour le spolié ; des injures on en venait aux coups ; une fois les pierres lancées, c'était une mêlée générale ; on se déchirait, on se tuait, jusqu'à ce que la victoire donnât raison au plus fort. Alors, le vaincu, s'il avait le bonheur de survivre à sa défaite, allait cacher sa honte chez un frère ou un parent, tandis que son heureux rival, devenu la terreur de ses voisins, demeurait libre possesseur du champ que venait de lui assurer son courage.

« Depuis qu'ils sont chrétiens, nos insulaires ont bien eu encore quelques contestations au sujet des limites ; mais heureusement elles n'ont été ni violentes, ni difficiles à apaiser, et c'est là que nous avons pu apprécier les changements opérés par la grâce, dans des cœurs autrefois si étrangers à tout sentiment de justice et de modération.

« Pour donner toute sa vérité au portrait de nos Mangaréviens, je dois dire qu'un certain nombre de traits plus heureux tempéraient l'horreur de ce tableau. S'ils étaient naturellement flatteurs, fourbes, défiants et paresseux, ils admettaient volontiers à leur table les indigents et les voyageurs ; les riches faisaient part de leur abondance à leurs parents moins fortunés ; les amis recueillaient la jeune famille de celui que la mort avait enlevé à leur affection. Rien de plus commun à Gambier que les fils adoptifs ; ils jouissaient

dans la maison de leur bienfaiteur des mêmes priviléges que ses propres enfants, et avaient, comme eux, droit à son héritage. Enfin, les larmes que ces insulaires versaient sur la tombe de leurs proches, les chants funèbres où leur douleur s'exhalait en si touchantes expressions de regret et de tendresse, prouvent assez que si l'humanite était trop souvent défigurée en eux par des vices barbares, elle n'était pas entièrement bannie de leurs cœurs.

« L'indolence, qui paraît être le principal défaut des Mangaréviens, s'explique par l'étonnante fertilité du sol. Pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, ils n'ont presque rien à faire : leurs arbres produisent sans culture des fruits en abondance ; qu'on arrache de temps en temps l'herbe qui pousse à leurs pieds, voilà tout le travail qu'ils exigent. On n'a pas même besoin d'en planter de nouveaux ; à côté d'une vieille souche, et de la profondeur de ses racines, s'élèvent des rejetons vigoureux : c'est toujours une jeune génération qui grandit pour succéder à une autre qui s'éteint.

« Ces arbres précieux, qui fournissent du pain à nos insulaires, et qui font de leurs vallées autant de bosquets enchanteurs, leur donnent aussi des vêtements pour se couvrir. Avec l'écorce des branches, ils fabriquent, sans autre instrument qu'un maillet et un billot demi-circulaire, une espèce d'étoffe aussi blanche que la neige. C'est la *tappe*, dont le nom revient si souvent dans nos lettres. Les femmes seules s'occupent à cet ouvrage : on les voit à chaque instant du jour s'escrimant du maillet et frappant comme des maréchaux sur l'enclume ; leurs coups redoublés, répétés par les échos de l'île, s'entendent de fort loin sur les flots. Depuis que la décence, compagne inséparable de la foi, est respectée des naturels, ils se couvrent du mieux qu'ils peuvent avec leur mauvaise *tappe ;* mais, à la moindre pluie, l'étoffe se détériore ; on n'en rapporte

que des lambeaux lorsqu'on a été surpris en chemin par une averse.

« Comme l'oisiveté favorise tous les vices, et qu'un peuple paresseux ne saurait être longtemps un peuple chrétien, nous faisons tous nos efforts pour inspirer à nos néophytes l'amour du travail. Je crois bien qu'ils se ressentiront toujours du climat des tropiques ; cependant, depuis qu'ils sont baptisés, leur activité est plus grande, et si leur ardeur se soutient, nous n'aurons pas lieu de nous plaindre.

« Déjà plusieurs travaux importants ont été entrepris. Les habitations n'avaient été jusqu'ici que de misérables cabanes, ouvertes à tous les vents : maintenant on compte dans l'île un certain nombre de maisons à l'européenne. Notre église sera un jour, pour l'Archipel, un monument remarquable. Tout le monde veut concourir à son érection : les uns vont chercher en mer la *pu-nga* (1), et l'amènent au rivage sur leurs radeaux ; d'autres la conduisent le long des terres jusqu'à la grande vallée, où des ouvriers plus habiles la taillent et la façonnent. Pour ce labeur, les bras ne manquent jamais ; c'est un plaisir et une fête pour ce peuple de tirer à la corde ou d'appuyer sur le levier.

« Par suite de cette indolence que nous combattons, les indigènes avaient laissé l'herbe et les roseaux envahir une partie de leurs champs ; les arbres y dépérissaient, les fruits devenaient rares et moins savoureux : maintenant toutes les vallées sont en très-bon état ; les bananiers, na-

---

(1) « La *pu-nga* est une pierre aussi tendre que le tuf, aussi blanche que la neige ; elle pousse dans l'eau et se détache aisément du sable sur lequel elle repose. Il y en a de toutes les longueurs et de toutes les dimensions : j'en ai mesuré une qui avait douze pieds de long sur six de large, et deux d'épaisseur. » (*Note du Missionnaire.*)

guère peu communs, sont aussi nombreux que les *tuméis* ou arbres à pain; chaque cultivateur a aujourd'hui sa petite plantation de cannes à sucre et sa provision de pommes de terre douces.

« Pendant que je suis à parler des travaux auxquels se livrent nos insulaires, je dirai un mot des principaux emplois que l'usage assigne à chacun des membres d'une famille. Les hommes s'occupent communément à pêcher le poisson ou la nacre; aux femmes appartient, ici comme partout, le soin du ménage; les jeunes filles vont chercher l'eau à la fontaine et préparent les aliments; c'est aux jeunes gens à couper le bois pour entretenir le feu; aux vieillards est réservée la tâche d'arracher l'herbe des vallées (1).

« Je passe aux productions du sol, qui font presque toute la richesse de Mangaréva.

« On doit mettre au premier rang le *tuméi* ou arbre à pain. Son fruit s'appelle *mei* ou *maiore*. Lorsqu'il est à maturité, les indigènes le pèlent avec une espèce de racloir en nacre, et l'enfouissent dans un trou garni de feuilles, qu'ils recouvrent soigneusement d'une épaisse couche de terre. En cet état le *maiore* se nomme *tioko*. Les lieux où on le dépose sont comme les greniers de ces îles; quand ils sont pleins, le peuple est confiant dans l'avenir et se livre à la joie. Avec du *tioko* on obtient ici toute la considération que l'argent donne en Europe : c'est comme la

---

(1) « Cette occupation, réservée aux vieillards, me rappelle une réponse plus qu'ingénue qui fut faite, il y a peu de temps, à un de mes confrères. Une femme fort âgée lui demandait instamment le baptême. « Mais vous « n'êtes pas encore assez instruite pour le recevoir, lui dit le Missionnaire. « — C'est vrai; je ne suis plus qu'une pauvre vieille; je n'ai plus de mé- « moire; cependant je voudrais être baptisée. Ici je ne suis bonne à rien; « mais dans le ciel où je désire monter, je sarclerai l'herbe du Seigneur « Jésus. » (*Note du même.*

monnaie du pays; celui qui en possède beaucoup peut compter sur les services de tout le monde.

« Le *tuméi* donne habituellement deux récoltes par année. Si, par malheur, elles manquent toutes deux, la disette ne tarde pas à se faire sentir. Les vieillards nous parlent souvent d'une famine affreuse qui désola leur île peu de temps avant l'arrivée des Missionnaires. « Toutes « nos réserves étaient épuisées, nous disent-ils; plus de « *tioko*, plus de *nanié* (1) dans nos trous, point de fruits « sur les arbres. Les racines de *ti* (2), les *ignames*, le *ta-* « *ro* et les pommes de terre douces (3) ne suffirent que peu « de jours à nos besoins : nous nous vîmes réduits à manger « l'herbe des champs, et enfin à nous dévorer les uns les « autres. Les plus vigoureux d'entre nous survécurent « seuls jusqu'à la moisson nouvelle. Avant le fléau nous « étions aussi nombreux que les arbres de nos vallées; « quand il cessa, l'archipel n'était plus qu'un désert. »

« En effet, il est évident que ces îles ont été beaucoup plus peuplées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Çà et là des cabanes en ruines, des plantations abandonnées attestent la disparition des familles dont elles formaient l'héritage. On dit même que l'île de *Kamaka*, aujourd'hui sans ha-

---

(1) « Ecorce du *maiore* dont on fait aussi du pain, mais qu'on ne mange qu'à défaut d'autres aliments. »

(2) « Racine ligneuse dont le jus égale presque la douceur du miel; elle pousse partout, même au sommet des montagnes; j'en ai vu d'une grosseur considérable et qui avaient plus de quatre pieds de long. C'était une plante réservée aux dieux. »

(3) « Le taro est l'*arum esculentum* des savants; l'igname, le *dioscorea sativum*, et la pomme de terre douce, le *convolvulus batatas*. Ces racines sont en général plus grosses et plus savoureuses que nos pommes de terre d'Europe. » (*Notes du Missionnaire.*)

bitants, nourrissait jadis une population égale à celle d'*Akamaru*. Puissions-nous par notre vigilance et notre activité prévenir le retour de semblables malheurs !

« Après le *maiore*, on compte encore parmi les fruits les plus estimés de Mangaréva la *banane* et le *coco*, connus de tout le monde ; le *nioi*, absolument semblable à nos cerises ; le *keika*, espèce de pomme rouge de moyenne grosseur ; le *moï*, qui avec moins de chair que le *keika*, est d'un rouge plus foncé et contient un noyau beaucoup plus dur ; le *nono*, qu'on prendrait pour une belle fraise de la grosseur d'une pomme reinette, mais qu'on dédaigne cependant, excepté lorsqu'on est pressé par la faim ; et l'*ara*, qui se trouve en abondance sur presque toutes les terres basses de l'Océanie. Il vient en grappe au bout des branches ; sa forme est conique, son noyau ressemble assez à une châtaigne. Ce fruit est l'unique nourriture des insulaires de *Crescent* et de presque tout l'*Archipel dangereux*. L'arbre qui le produit s'élève à une hauteur de dix ou douze pieds ; ses rameaux, longs et flexibles, tombent perpendiculairement à terre où ils prennent racine. Le tronc, qui se durcit beaucoup avec l'âge, sert à faire les maillets dont les femmes sont armées pour battre la *tappe*. Ses feuilles ont cinq à six pieds de long sur environ six pouces de large ; elles sont garnies d'épines en tous sens et se terminent en pointes aiguës : tantôt on les aplatit pour en couvrir les maisons, tantôt on les effile pour s'en tresser de jolies nattes.

« Voilà à peu près toutes les productions alimentaires de nos îles.

« Les haricots, les carottes, les melons et les citrouilles sont les seules plantes d'Europe qui viennent ici à maturité. Les deux premières surtout réussissent fort bien. La vigne, quoiqu'elle soit très-vigoureuse, ne produit pas. J'ai planté beaucoup d'arbres et d'arbrisseaux, qui ont jus-

qu'ici avorté ou déperi plus ou moins promptement; j'ai répété ces essais dans toutes les saisons, et les résultats ont toujours été les mêmes. Au reste, un botaniste aurait peu de richesses à recueillir dans nos îles; les végétaux sont en très-petit nombre. J'oubliais de dire que les plantes d'Europe ne se cultivent pas avec plus de succès sur les montagnes que dans les vallées.

« La pêche est encore pour nos néophytes d'une très-grande ressource. Outre les filets de petite dimension que possède chaque famille, ils en ont de fort grands qui sont ordinairement la propriété commune de tous les habitants d'une île ou d'une vallée. Tout ce qu'on prend avec ceux-ci, se distribue par portions égales entre les divers membres de la tribu.

« Il y a quelques années, les Mangaréviens ne connaissaient que l'hameçon en nacre; ils le fabriquaient avec une queue de poisson qui ressemble à nos limes rondes, et qui en a presque tout le mordant. En guise de harpon ils étaient armés de longs bâtons pointus, et en perçaient avec dextérité le poisson qui se jouait à portée de leurs coups.

« On n'est pas libre de jeter partout indistinctement ses filets; chaque île a sa mer, chaque propriétaire son rivage : ce n'est qu'au large que la pêche est permise à tout le monde.

« Certains poissons étaient réservés au roi et aux *To-ngoitis*. Un homme du peuple ne pouvait en manger sans s'exposer à être puni par la confiscation de sa terre. La tortue était du nombre de ces poissons *tapu* : toutes celles que prenaient les insulaires devaient être portées au prince, qui les conservait dans ses viviers pour en orner sa table aux jours de fêtes.

« Avec le temps, nous espérons ajouter de nouveaux moyens de subsistance à ceux que la nature leur a jus-

qu'ici offerts. Déjà nous leur avons procuré des poules, des chèvres et des brebis; les animaux d'une plus grosse espèce leur sont encore inconnus. Il y a quelques années, le rat était l'unique quadrupède de Gambier; on en voyait partout, même sur les arbres : maintenant, grâces à nos chats et à nos souricières, si la race n'en est pas tout à fait éteinte, peu s'en faut. C'était d'ailleurs le seul hôte incommode de la contrée : on ne rencontre pas un reptile venimeux sur toute la surface de l'île. J'ai vu quelques petits lézards, appelés *mokos* par les naturels : ils sont de l'espèce la plus inoffensive.

« La seule chose que redoutent les indigènes est la rencontre des *mauvais poissons*. Ils comprennent sous cette dénomination le requin, qui est leur plus dangereux ennemi, et plusieurs petits serpents de mer dont la morsure, sans être mortelle, fait néanmoins tomber en putréfaction la partie blessée. Aussi, quand nos chrétiens vont d'une île à l'autre, la seule grâce qu'ils demandent à Dieu, c'est qu'il les préserve des *mauvais poissons;* ils ne comprennent pas qu'on puisse courir d'autres dangers dans l'eau, tant ils sont habiles nageurs.

« En effet, les insulaires de Gambier sont de vrais poissons; l'eau semble être leur élément. Dès qu'un enfant peut se tenir sur ses jambes, il va à la mer et nage avec ses parents. Les femmes plongent avec la même habileté que les hommes, et si la décence le permettait, elles pourraient comme eux se livrer à la pêche.

« Un des plus grands amusements de la jeunesse Mangarévienne est ce que nos néophytes appellent le *korikori*. Il consiste à faire dans l'eau toutes les évolutions que nos jeunes gens des colléges d'Europe exécutent dans une vaste prairie. Rien de plus gai, rien de plus bruyant que leurs jeux nautiques : on les voit tantôt former une ronde en se tenant par la main, et chanter en mesure la chanson du *korikori*,

sans s'aider autrement que du mouvement de leurs pieds; tantôt ils disparaissent tous à la fois, et s'en vont au fond de la mer se coucher, se poursuivre, se rouler sur le sable, pour remonter ensuite tous ensemble à la surface de l'eau et reprendre haleine. Quelquefois ils montent à cheval les uns sur les autres, ou se mettent dos à dos, les bras entrelacés, afin de se délasser mutuellement, en nageant chacun à leur tour.

« Lorsque nous passons d'une île à l'autre, les enfants ont coutume de nous accompagner ou de nous venir au-devant jusqu'en pleine mer. Les uns nagent à droite, les autres à gauche de l'embarcation; les plus vigoureux poussent eux-mêmes la nacelle, et tant qu'ils sont à nos côtés, il n'est pas besoin de se servir des rames.

« A une assez grande distance du rivage, on a planté une multitude de mâts qui dominent au moins de trente pieds la surface des flots; les jeunes gens se poursuivent jusqu'au sommet qu'ils atteignent au moyen d'échelons, et appuyant le pied sur la cime, se jettent dans la mer les uns à la suite des autres. Je ne crois rien exagérer en disant que la jeunesse d'Europe trouverait à Gambier, sinon ses maîtres, au moins ses émules de jeux.

« Caret, *Missionnaire apostolique.* »

« *P. S.* Peut-être serait-on curieux de voir comment nos bons insulaires s'expriment dans leurs lettres. Je vais en transcrire quelques-unes, en déclarant bien que nous ne les avons ni dictées ni retouchées.

« Pour l'intelligence de la première, il faut se rappeler qu'à l'époque de la conversion de l'Archipel Mangaréva, un cer-

tain nombre de jeunes filles se réunirent pour prier et travailler ensemble; elles sont maintenant cinquante-trois, entièrement séparées du reste des indigènes. Ce fut de leur propre mouvement qu'elles prirent cette détermination : elles se choisirent une supérieure, à laquelle toutes obéissent avec la plus grande ponctualité. Il y a près de cinq ans qu'elles vivent ainsi de la manière la plus édifiante. Le lieu qu'elles habitent s'appelle Rouru. Elles rendent déjà de très-grands services à la Mission : cinq écoles sont tenues par elles dans la grande île; dix pensionnaires sont élevées dans leur retraite, et de ce nombre se trouvent toutes les jeunes filles de la famille royale. Leur plus ardent désir est d'avoir des religieuses, pour recevoir leurs instructions et vivre comme elles jusqu'à la mort.

« C'est la Supérieure de cette intéressante réunion, qui écrit à Mgr l'Archevêque de Calcédoine, pour lui exprimer ce vœu de ses compagnes.

« Ce jour, 16 juillet 1841.

« Raphael,

« Nous t'écrivons, à toi qui es Missionnaire Evêque, pour
« te parler des réunions d'hommes religieux et de femmes
« religieuses. Notre père Evêque, vrai Raphaël, car c'est
« ainsi que nous t'appelons; vrai Raphaël, disons-nous,
« parce que tu as reçu le pouvoir du Vicaire de Jésus-
« Christ, et c'est pour cela que nous t'appelons vrai Raphaël-
» nous t'appelons notre père, parce que, comme Mission:
« naire, tu nous apprends la parole du Dieu vivant qui
« nous fait vivre aussi. C'est Marie-Joseph (Coudrin) qui
« nous envoya les Missionnaires qui nous instruisent :

« mais, Marie-Joseph étant mort, son pouvoir a passé
« entre tes mains. Tu es donc notre père, et nous sommes
« tes enfants. Pense donc à nous, comme à tes enfants.
« Père bon, nous voici, nous autres enfants de Dieu et
« chrétiens nouveaux de l'Océanie : oui, ces enfants de
« Dieu sont les tiens. Fais donc en sorte que nous soyons
« associées à tes réunions religieuses, afin d'exalter en-
« semble le cœur de Jésus-Christ notre Sauveur. Père bon,
« nous ne savons pas aimer Dieu : dis donc à ton peuple
« qu'il lui demande de la vertu pour les habitants de Man-
« garéva. Nous ne faisons qu'un seul peuple de Jésus-
« Christ : associe-nous donc, nous autres, avec ce peuple
« chéri de Dieu.

« Demande à Jésus-Christ, pendant la messe, qu'il af-
« fermisse en nous l'amour divin, afin que nous puissions
« voir le séjour du ciel, cette demeure des bienheureux. Ils
« se réjouissent dans le ciel, parce que c'est la demeure du
« Seigneur. Voilà quelle est la gloire du bon peuple qui
« pratique sa parole.

« Envoie-nous des religieuses : c'est à toi qu'il appartient
« de nous en envoyer. Nous les attendons tous les jours.

« Raphaël, nous sommes tes enfants. Associe-nous à tes
« sociétés religieuses.

« Je suis, etc.

« Gotepereta. Je reste à Rouru.

« Les deux lettres suivantes ont été écrites à des religieuses de France, et aux jeunes personnes qui composent leur pieux et florissant pensionnat. On remarquera que les Océaniens appellent les chrétiens d'Europe leurs aînés, parce qu'ils les ont précédés dans la foi.

Pour la communauté de Sainte-Clotilde.

16 juillet 1841.

« Cette lettre est pour vous, mes sœurs aînées. Je vous
« salue. Nous pensons beaucoup à vous, et nous vous re-
« mercions de ce que vous avez pensé à nous aussi, chères
« et bonnes aînées. Faites à Dieu des prières ardentes,
« poussez des cris vers notre bonne mère, la bienheureuse
« Marie, et efforcez-vous d'obtenir des grâces pour vos
« sœurs cadettes. Nous sommes en Océanie, et nous pen-
« sons : quand vous verrons-nous? ce sera sans doute au
« Ciel. Nous allons prier sur-le-champ Notre-Seigneur Jésus-
« Christ. Mais nous sommes nouvelles chrétiennes, et nous
« ne sommes pas encore habiles à prier. Nous ne sommes
« pas non plus habiles à aimer Dieu. Comment ferons-nous
« donc pour vous obtenir des grâces? Cyprien est mon père
« directeur. J'ai la pensée de demander au Saint-Esprit un
« cœur droit pour vous. Mais vous êtes le peuple chéri de
« Dieu. Notre-Seigneur a été bon aussi à notre égard, et
« nous voilà aussi devenues chrétiennes. Nous avons été
« baptisées au nom de Jésus-Christ, et nous faisons partie
« de l'Eglise, qui est la réunion des Fidèles. Chères sœurs
« aînées, notre terre a été ravagée par le vent : demandez
« maintenant à Dieu qu'il nous donne notre nourriture
« quotidienne. Aimons-nous les unes les autres, car il n'y a
« qu'un Dieu ; c'est certain. Voici ma lettre, pour être un
« gage de mon amitié.

« Je suis GODELÈNE. »

A une jeune pensionnaire de Sainte-Clotilde.

« Mélanie,

« Je te salue, ma chère sœur aînée, et je t'aime beau-
« coup. Demande du soulagement pour ma mère, qui peut-
« être est dans le purgatoire. Demande la même chose pour
« ma sœur aînée ; elle est morte. Demande aussi à Dieu
« des grâces pour moi, au *Memento* des vivants. Demande
« encore du soulagement pour mon père, qui souffre beau-
« coup d'un mal de jambe. Moi, je prie Dieu, au *memento*
« des vivants, afin qu'il t'accorde ses grâces. Je t'aime ;
« mais la mer nous sépare. Cependant je veux penser à toi
« tous les jours. Je vais me fixer une prière que je ferai
« souvent pour toi : oui, je la ferai pour toi tous les jours.

« Toi, tu demeures dans une grande réunion : tu es donc
« quelque chose de grand. Moi, je ne suis rien, ou du
« moins peu de chose. Cependant je veux prier pour toi.
« Tu habites la maison dédiée à la bienheureuse Clotilde ;
« et moi, je suis orpheline : ma mère et mes frères sont
« morts.

« Je m'appelle Mélanie, d'Akéna. »

« Pour dernière citation, voici une des lettres écrites par les jeunes insulaires qui étudient le latin. Je la transcris à cause de l'étrangeté de sa forme.

« 15 juillet 1841. Jesus Christus.

« *Amo Deum; diligo Mariam.*
« J'aime Dieu ; je chéris Marie.

« Nos pères et nos frères aînés, qui demeurez dans la « maison sainte dédiée aux sacrés cœurs de Jésus et de « Marie, nous vous saluons, nous les enfants qui étudions « le latin. Nous avons commencé le 9 septembre, et nous « apprenons le latin, les noms, les adjectifs et les verbes. « Nous lisons aussi les psaumes et l'Evangile de saint « Matthieu.

« Le peuple d'Oahu (îles Sandwich) est devenu tout à « fait bon. Combien sont-ils de mille, qui sont devenus « bons? trois mille six cents. C'est parce que le filet de saint « Pierre est propre à prendre le poisson. Le filet des hé- « rétiques ne prend rien, parce que Jésus-Christ n'assiste « pas à leur pêche, et n'est pas monté sur leur barque. De- « mandez instamment à Dieu des grâces pour nous tous.

« Notre terre a été ravagée par le vent. La toiture de « l'église est tombée ; mais il n'y a eu personne de tué. « C'est sans doute que Dieu voulait seulement ravager la « terre.

« Ces jours-ci, tout le monde fait des plantations, parce « que notre nourriture ordinaire, le fruit à pain, a disparu. « On craint une famine; et voilà pourquoi on travaille. « C'en est assez sur cet article.

« Nous sommes seize dans notre réunion. Quelques-uns

« d'entre nous sont partis avec Etienne (Mgr de Nilopolis) ·
« ils sont trois, Daniel, Evariste et Juste. Etienne les a
« demandés pour lui être de quelque secours. C'est Maigret
« qui nous a fait commencer le latin : Laval est venu en-
« suite. Mais il y a bien peu de Missionnaires en Océanie ;
« qu'il en vienne donc pour les différentes terres ! Ils ne
« sont que deux ici, à Mangaréva. C'en est assez sur cet
« article.

« Nous avons reçu les secours de votre charité ; car vous
« avez été bons à notre égard : aussi nous vous chérissons
« beaucoup. Nous répondons à la messe tous les jours ; et,
« aux grandes fêtes seulement, nous présentons l'encens.
« Nous désirerions bien faire comme ceux des nôtres qui
« sont allés voir votre terre : que nous serions contents, si
« nous y allions aussi !

« HENRI, JEAN-BAPTISTE. »

Lettre du P. Honoré Laval, prêtre de la Société de Picpus, à Monseigneur l'Evêque de Nilopolis, Vicaire apostolique de l'Océanie orientale.

Mission de Notre-Dame-de-Paix ; aux îles Gambier, 7 juillet 1841.

« MONSEIGNEUR,

« Dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je n'avais que de bonnes nouvelles à vous communiquer. Les travaux de l'église avançaient rapidement, la voûte du chœur était terminée, et on achevait de crépir celle de la nef; j'étais ravi de voir avec quel zèle nos chrétiens secondaient messieurs Fabien, Henri et Gilbert. De leur côté, les habitants de Taravaï s'occupaient à réunir des matériaux pour se construire aussi un temple; les filatures étaient en progrès; on n'apercevait pas un seul coin de terre qui ne fût cultivé; en un mot, jamais nos quatre îles n'avaient probablement été si florissantes. Et voilà toute cette prospérité anéantie : aujourd'hui, Mangaréva n'est plus qu'une ruine.

« Quoique les détails de ce malheur ne puissent manquer de vous affliger, je crois cependant, Monseigneur, répondre à vos désirs en ne vous laissant rien ignorer de ce que j'ai eu sous les yeux.

« Le 30 mai, fête de la Pentecôte, j'étais allé célébrer la sainte messe aux deux îles d'Akéna et d'Akamaru. Le temps fut pluvieux toute la journée, de gros grains nous amenaient par intervalles de fortes averses : ce n'était qu'un prélude. Sur le soir, éclata un ouragan, le plus ter-

rible dont nos insulaires aient conservé le souvenir ; il dura jusqu'à minuit. Une heure de plus, toute la population de Mangaréva mourait, dit-on, de frayeur et de froid.

« Comme je me disposais à quitter Akamaru, pour aller chanter vêpres à Akéna, plusieurs personnes vinrent m'avertir de ne pas songer au départ, parce que l'orage rendait toute navigation impossible. Je voulus m'assurer par moi-même s'il n'y avait point d'exagération dans ce rapport, et je me rendis sur le rivage. La tourmente dépassait la peinture qu'on m'en avait faite. La mer était furieuse, le vent déchaîné ; le ciel présentait l'aspect le plus menaçant ; ce n'étaient que nuages amoncelés, si épais et si noirs, qu'il nous semblait être au milieu de la nuit, bien qu'il y eût encore près d'une heure avant le coucher du soleil. Des éclairs multipliés sillonnaient de toutes parts ces profondes ténèbres, et le tonnerre grondait sans interruption avec des détonnations effrayantes. Je rentrai à l'église, afin de réciter le chapelet avec les chrétiens qui n'en étaient pas sortis. Un instant après, le vent ayant redoublé de violence, brisa ou déracina d'un seul coup à peu près tout ce qu'il y avait de bananiers dans notre île. Cependant la toiture de notre église craquait avec grand bruit. Un chrétien me fit remarquer que l'intérieur, où nous nous trouvions, était tout éclairé d'une lumière vive et non interrompue malgré la fureur de l'orage, et me demanda la cause de ce phénomène. Je reconnus que c'étaient des milliers d'éclairs qui embrasaient continuellement le ciel : ils étaient accompagnés d'un tonnerre que nous ne cessions d'entendre que lorsqu'il était couvert par les mugissements encore plus sinistres de la tempête.

« En ce moment, j'entendis crier : Laval, Laval, viens donc, voici le grand coup !... J'accours et je vois le toit de notre église soulevé par le vent comme une feuille légère. Mon premier mouvement fut de faire le signe de la croix, puis

nous réunîmes nos efforts pour empêcher que l'ouragan n'emportât la toiture. Autour de moi, tous les arbres à pain étaient renversés les uns sur les autres; nos gigantesques cocotiers s'agitaient et se brisaient comme des roseaux. L'orage avait commencé à souffler du sud-est : il venait de passer au nord, puis il tourna bientôt au sud-ouest avec une violence encore plus grande. Nous pûmes remarquer, au reste, que le vent avait soufflé de presque tous les points de l'horizon; mais celui qui nous fit le plus de mal fut le sud-ouest.

« Je m'empressai, aussitôt que la chose fut possible, de visiter tous nos chrétiens, autant pour les rassurer que pour les réunir sous quelque abri : je marchais dans l'eau jusqu'aux genoux, et je n'avais que les éclairs pour me guider, qu'un jeune chrétien pour m'aider à franchir, tantôt un abatis d'arbres déracinés, tantôt un torrent causé par la pluie et la grêle fondue.

« Le matin, je me trouvai à la tête du peuple, afin d'apprécier l'étendue de nos maux. Il ne restait presque aucun arbre sur pied; ces belles plantations qui se prolongeaient d'un bout à l'autre de la peuplade, avaient disparu; la terre paraissait brûlée comme elle l'est en Europe après un rigoureux hiver. Ce désastre s'est étendu bien avant dans les terres, vers la montagne. Je n'ai pas besoin de dire que toutes les cabanes construites à la façon du pays ont été balayées comme de la poussière. Il n'y a plus aujourd'hui dans toute l'île, après l'église, d'autres habitations que le petit nombre de celles que Votre Grandeur a vu s'élever l'année dernière en bois et en chaux; l'atelier de tisseranderie et la filature ont été renversés; le presbytère seul est resté aussi intact que s'il n'y avait point eu de tempête, bien que tout ait été brisé et déraciné à l'entour.

« Je me hâtai d'aller consoler le peuple d'Akéna. Je trouvai tous mes néophytes pleins de vie, ainsi que M. Ur-

bain qui a fait pour eux dans cette circonstance tout ce que j'aurais voulu faire moi-même. L'église, votre modeste habitation et les arbres qui les environnent n'ont pas souffert; la filature et le petit collége n'ont été que peu endommagés. Dans la moitié de l'île environ, les désastres ont égalé à peu près ceux d'Akamaru. On voit évidemment que durant l'ouragan la mer a dû être furieuse; car elle a entassé d'énormes monceaux de corail sur toute la longue ligne de récifs qui bordent le rivage.

« Il nous tardait, à M. Urbain et à moi, de savoir ce qui s'était passé à la grande île. Quelques chrétiens d'Akamaru m'avaient demandé mon agrément pour aller aux informations; je leur donnai une lettre pour le P. Cyprien, et je les priai de repasser par Akéna à leur retour, afin de me faire part de ce qu'ils auraient appris. A l'aide de notre lunette, nous croyions apercevoir beaucoup de ravages: il était du moins certain que la toiture de l'église avait été renversée. Enfin, le 1er juin, l'embarcation revint avec une lettre du P. Cyprien, qui me félicitait de ce que j'étais encore en vie, et m'annonçait qu'à Mangaréva la désolation était à son comble; cependant pas un seul des habitants n'avait reçu la plus légère égratignure, au milieu de ce grand bouleversement. A cette nouvelle, nous partîmes sur-le-champ pour cette île, afin d'y porter quelque consolation. Hélas! c'était bien une autre désolation que celle dont nous avions été témoins. Vous auriez pleuré, Monseigneur, en abordant cette terre infortunée; ce n'était plus Mangaréva, c'était un abatis confus, un véritable désert. Lorsqu'éclata l'orage, nos ouvriers Européens, leurs aides et le père Cyprien lui-même se crurent perdus; ils s'embrassèrent comme pour la dernière fois : les indigènes étaient persuadés que c'était la fin du monde. On pleurait et on grelottait de froid en même temps. Le roi ne voulait pas se séparer du P. Cyprien, et lui criait sans cesse d'un air con-

terné : Père, Père, ô mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

« Que vous dirai-je, Monseigneur, pour vous retracer l'aspect que présente aujourd'hui Mangaréva? L'ancienne chapelle et le presbytère n'ont pas été plus respectés que la dernière chaumière de la peuplade. La maison seule du roi a tenu bon avec la nouvelle église en pierres, qui reste nue et sans toit au milieu de tant de décombres. Ces beaux ateliers de filature, à peine achevés, se sont écroulés sous l'effort des vents; toutes les nouvelles maisons, construites par différents particuliers avec tant de fatigue, sont maintenant ensevelis sous des monceaux d'arbres...

« Le P. Cyprien, avec ses catéchistes, s'est retiré à Rouru : c'est là qu'ils prennent maintenant leurs repas, et qu'ils ont leur logement; c'est là aussi que la messe se dit tous les matins. J'ai eu moi-même l'occasion de la célébrer dans cette maison que le fléau a respectée, sans doute à cause de la vertu des jeunes personnes qui l'habitent. Mais pour passer la nuit je n'ai trouvé rien de mieux que le cimetière, et je me suis établi comme j'ai pu au pied de la grande croix.

« Depuis ce triste événement, Dieu a semblé nous regarder d'un œil de miséricorde. Dès le lendemain, le ciel reprit sa sérénité, et cela dura plusieurs jours. S'il en eût été autrement, les maladies n'auraient pas manqué d'assaillir toute cette population sans abri. Plus tard, lorsque les cases provisoires furent construites, il continua à faire beau durant le jour; mais il pleuvait toute la nuit, ce qui activait beaucoup la végétation. Le mois de juin a été des plus favorables. Nous n'avons pas eu un seul malade, et notre terre a repris sa verdure. Vous voyez, Monseigneur, que nous avons lieu de bien espérer, malgré nos malheurs...

« Je suis, etc.

« F. H. Laval, *Missionnaire apostolique.* »

MISSION DES ILES MARQUISES.

Extrait d'une lettre du père Caret, Missionnaire apostolique, au père Philibert, prêtre de la Société de Picpus.

Iles Marquises, Vapu, le 23 mai 1841.

« Mon Révérend Père,

« La Mission des Marquises demeure presque stérile : nous n'avons encore baptisé dans les trois îles de Nukuiva, Tahuata et Vapu que quarante-cinq personnes. Il est vrai qu'à défaut du nombre, nous sommes bien consolés par la ferveur de nos néophytes. Les jeunes filles de la vallée de Hanatetena (île Tahuata) sont on ne peut plus édifiantes ; elles ne perdent pas un instant, et leur vie s'écoule aussi pure qu'au sein d'une communauté religieuse. Deux jeunes gens, les seuls qui aient embrassé la foi, sont aussi des modèles de vertu chrétienne. La conversion de l'un d'eux mérite d'être rapportée avec quelques détails.

« Il est né dans l'île de Vapu ; son nom de famille est Kauani ; il a reçu au baptême celui de Raphaël. Son père était prêtre des idoles et anthropophage au suprême degré : quand il lui prenait faim de chair humaine, il faisait l'inspiré et demandait une victime. On se mettait aussitôt à la poursuite de l'infortuné destiné à devenir la pâture du Dieu ; on l'apportait garrotté au sanguinaire vieillard qui le dé-

chirait avec ses ongles, et, après s'être désaltéré dans son sang, le faisait mettre au four, puis servir au peuple convoqué pour l'horrible festin. Tel était le père de Kauani.

« Lorsque nous débarquâmes à Vapu pour y annoncer la bonne nouvelle, ce jeune homme vivait comme domestique chez une nièce du roi, et demeurait à la vallée de Hakahau, où nous faisions notre résidence habituelle. Ce qu'on lui rapporta de nos discours lui inspira un égal mépris pour nous et pour nos doctrines, et il se promit bien de ne pas venir nous entendre. Cependant, à la longue, remarquant que plusieurs insulaires nous visitaient, il lui prit envie de faire comme les autres; la curiosité l'amena enfin à nos réunions : ce fut le 3 septembre 1840 que nous le vîmes pour la première fois. Je parlais ce jour-là de l'unité de Dieu, de son immensité, et de l'éternité des peines de l'enfer. Ces vérités firent une vive impression. J'entendis mes auditeurs se dire les uns aux autres : « Si le roi écoutait la « parole du Missionnaire, nous l'imiterions volontiers; » ce qui me porta à ajouter que l'affaire du salut étant toute personnelle, ce n'était pas l'exemple du roi, mais l'intérêt capital, éternel de chacun, qui devait servir de règle à leur conduite; qu'autrefois aussi il y avait eu des princes qui n'avaient pas voulu se convertir, et qui avaient même persécuté leurs sujets chrétiens, mais qu'ils avaient été punis de Dieu, tandis que leurs peuples, plus dociles à la voix de la vérité, avaient été récompensés de leur foi.

« Ces considérations frappèrent le jeune Kauani : il resta longtemps avec nous, et retint si bien tout ce qu'il avait entendu, qu'il le raconta immédiatement à plusieurs de ses amis. En partant, il promit qu'il reviendrait pour se faire mieux instruire d'une religion qui, au premier aspect, l'avait si fortement ému. Je sortis, de mon côté, pour réciter mon office sur le bord de la mer; là je fus assailli

par une troupe d'enfants qui me poursuivirent à coups de pierres, sans toutefois qu'aucune m'atteignît.

« Kauani tint sa promesse, il revint le lendemain. Ce jour, l'instruction roula sur le *kaha*, ou puissance par laquelle les prêtres des idoles donnent, dit-on, la mort à qui il leur plaît : c'est à peu près l'unique sanction de la religion du pays. Tous les décès sont attribués au *kaha*. Si nous pouvions convaincre le peuple qu'à Dieu seul appartient le droit de vie et de mort sur les hommes, nous aurions fait beaucoup pour l'Evangile. Je m'appliquai donc à démontrer que le *kaha* est une erreur grossière; que s'il avait eu quelques effets, c'était le résultat du poison; que Jéhovah, seul auteur de notre existence, avait seul le pouvoir d'en limiter la durée; et que notre destinée mortelle, commune à toute la race humaine, soit qu'elle s'agite sur de vastes continents, ou dans des îles perdues au milieu des flots, était le châtiment d'une faute originelle. A côté du mal j'en indiquai la réparation : je parlai de Jésus-Christ, notre Sauveur, de sa résurrection et du réveil futur de tous les hommes. Quelques-uns de mes auditeurs semblaient accueillir par des moqueries ces dogmes imposants; mais Kauani ne riait pas, il pesait chaque parole avec une sérieuse attention. Lorsque tout le monde se fut retiré, il resta près de nous et nous dit qu'il n'assisterait pas à la fête du Dieu *Paiau*, de peur d'encourir la colère de Jéhovah. Il passa, en effet, avec nous tout le temps que ses compatriotes consumèrent en excès de tous genres. Dès-lors, il renonça aux vices du paganisme, et le Seigneur lui donna en récompense le goût de la vérité et l'amour de la vertu.

« Un mois à peine s'était écoulé depuis son changement, qu'il me disait : « Autrefois, j'étais voleur : je courais toutes les nuits pour me livrer au pillage ou au désordre; « maintenant, j'ai horreur de cette conduite, je reste tranquille dans ma maison, et lorsque j'entends blasphémer

« le nom de Jéhovah, je me sens irrité dans mes en-
« trailles. »

« Cependant nous l'occupions presque tous les jours au presbytère, pour avoir l'occasion de l'instruire d'une manière suivie. On lui déroula tout l'enchaînement des vérités de la Religion, depuis Adam jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'histoire du déluge, de la vocation d'Abraham, celle du patriarche Joseph, de Moïse, des dix plaies d'Egypte, la succession des événements et des personnages de l'Ancien Testament, concourant à l'envi, par une tradition non interrompue, à perpétuer les saintes doctrines et à préparer l'heureux avénement du Sauveur, le désabusèrent enfin des superstitions locales et lui firent mépriser les lois ridicules du *tapu*.

« A cette époque, le roi le chassa des lieux privilégiés et lui interdit de paraître dans les festins publics. D'un autre côté, sa sagesse et sa modestie faisaient à tel point rechercher ses conseils, qu'il ne croyait pas pouvoir pratiquer l'humilité chrétienne en continuant d'habiter au milieu des païens. Il demanda donc à se fixer près de nous. Nous l'accueillîmes volontiers; depuis, il s'est construit une petite cabane attenant à la nôtre, où il habite encore actuellement.

« Quand nous jugeâmes les épreuves suffisantes, nous l'admîmes au catéchuménat le jour de Noël 1840, avant la messe de minuit. Dès-lors il se regarda comme séparé des idolâtres et uni intimement à nous. Il nous manifesta même sa foi et son attachement dans une circonstance très-critique. Il avait appris qu'il était question de piller le presbytère et de nous massacrer. Aussitôt il accourut nous dire : « Je
« vous en conjure, baptisez-moi promptement, parce qu'on
« parle de vous tuer, et, dans ce cas, je veux mourir avec
« vous ; il faut que nous soyons tous martyrs ensemble. Je
« les obligerai bien à me frapper, car j'en tuerai moi-même

« au moins un pour vous venger. Si vous me laissiez ici, que « deviendrais-je, seul au milieu des païens? » Il n'avait pas encore, comme vous le voyez, la douceur de l'agneau. Nous lui promîmes que si le danger devenait urgent, nous le baptiserions; mais que, dans le cas contraire, cette grâce serait différée jusqu'au samedi de Pâques, afin qu'il eût plus de temps pour s'instruire et pour bien comprendre les obligations de son baptême. Cette réponse lui suffit. Il lui vint, plusieurs jours après, une pensée qu'il nous communiqua : « J'ai peur, nous dit-il, qu'on ne veuille me forcer d'as-« sister aux fêtes qui se préparent pour le dieu *Have-« hitu* (c'est le père du roi actuel). Je vais employer un « expédient qui m'en exemptera aux yeux mêmes des infi-« dèles : donnez-moi des grains de verroterie; je m'en fe-« rai un ornement aux pieds, et je dirai que je suis *yaa « haka* (pieds entravés). » Après lui avoir fait observer que c'était dans son cœur qu'il devait s'interdire l'assistance aux fêtes du démon, nous lui accordâmes néanmoins ce qu'il demandait. Tout ce que je viens de dire, vous donnera une idée des moyens dont Dieu s'est servi pour retirer ce jeune homme du milieu d'une population qui s'obstine à ne pas ouvrir les yeux à la lumière. Mais la conversation suivante vous fera encore mieux connaître les grâces dont le ciel l'a favorisé.

« Le 28 février, les Pères Saturnin et François de Paule allèrent visiter Jean Kokaü, jeune infirme que nous avons converti : Kauani les accompagna. Ils trouvèrent le malade dans les sentiments d'une patience admirable. Enchanté de notre visite, Jean dit à Kauani : « Mon ami, j'éprouve de « vives douleurs dans mon corps; mais mon âme est dans « la joie; Jéhovah le veut ainsi, sa volonté m'est chère. Je « sais que plus je souffrirai ici-bas, plus ma récompense « sera grande au ciel; ces souffrances sont pour moi des « trésors, elles m'ont valu le don de la foi, et elles me

« procureront la vie éternelle. J'étais autrefois adonné à tous
« les vices : le vrai Dieu, que je ne connaissais point alors,
« m'a frappé dans sa miséricorde et m'a couvert d'ulcères.
« C'est après m'avoir ainsi abattu sur ma natte, qu'il m'a
« envoyé des Missionnaires pour m'instruire et me bapti-
« ser. J'ai cru, je suis chrétien et je suis convaincu que ce
« corps, tout défiguré qu'il est, ressuscitera un jour d'au-
« tant plus glorieux qu'il aura souffert davantage dans
« ce monde. — Ce n'est que depuis son baptême que
« nous entendons un pareil langage, » ajoutèrent les assistants.

« Sur ces entrefaites, entra le beau-frère de Jean appelé Hactaï. C'est un païen qui redoute nos instructions, de peur d'être obligé de croire et de se convertir. Le P. Saturnin, espérant que la présence des deux néophytes donnerait plus de poids à ses paroles, le pressa d'imiter leur exemple. « Jean est un malade dont le corps tombe en dis-
« solution, reprit Hactaï; est-il étonnant qu'il croie? » A cette objection Kauani fit la réponse suivante :

« Mon ami, ne suis-je pas fort et robuste comme toi?
« Cependant je crains le feu de l'enfer, et je le crains beau-
« coup; je veux devenir chrétien pour l'éviter. Du reste,
« écoute, je me suis moqué longtemps comme les autres
« de la parole des Missionnaires. Sais-tu ce qui m'a fait
« changer de sentiments et de langage? Je vais te le dire.
« Caret m'avait enseigné qu'au-delà du tombeau il y a deux
« séjours différents destinés à l'homme : l'un de bonheur,
« qui est le ciel, pour ceux qui ont été bons en ce
« monde; et l'autre de supplices, qui est l'enfer, pour
« ceux qui ont été méchants. J'y pensais tout seul, et plus
« j'y réfléchissais, plus j'étais saisi de crainte. Il me tardait
« d'éclaircir tous mes doutes; je multipliai donc mes visi-
« tes aux Missionnaires. Saturnin m'occupa à couper du
« bois : lorsque j'étais fatigué, j'entrais dans la maison, et

« Caret m'instruisait. C'est ainsi que mes convictions se « sont peu à peu formées. Cependant, toujours retenu « par nos vieilles idées, je n'osais me déclarer franchement « chrétien : il me semblait qu'à la première violation du « *tapu*, je serais infailliblement frappé de mort. Je dis un « jour à Caret : Il y a une espèce de poisson que nous ap- « pelons *Vi*, et que mon père a rendu sacré pour toute sa « famille; quant à celui-là, si j'en mangeais, j'expirerais « sur-le-champ. Caret rit beaucoup de mes craintes, et « me répondit . Si tu peux prendre de ce poisson, man- « ges-en, et tu verras que tu ne mourras point. Sur sa pa- « role, j'allai pêcher, et il arriva précisément que je « pris du poisson *tapu*. Je tremblais; peut-être les dieux « allaient-ils me tuer à l'instant! J'approchais le pois- « son de ma bouche, je le retirais; enfin je fis un effort, « je mangeai d'abord la tête, puis la queue, et, voyant « qu'il ne m'arrivait rien de fâcheux, je le mangeai tout « entier. Eh bien! ai-je l'air de mourir? Cette expérience « une fois faite, je commençai à mépriser les vains épou- « vantails de nos *Tauras*, et je crus avec plus d'abandon à « la parole des ministres de Dieu.

« Peu de temps après, je dis encore à Caret : Il y a ici « une autre chose sacrée qui nous ferait périr, moi et mes « frères, si nous y touchions, ce sont les poules. Qu'en « penses-tu? Mourrais-je, si j'en mangeais?... On se mo- « qua de ma crédulité comme la première fois. Pour moi, « je soutenais toujours que le Dieu *Teikamoei* me tuerait, « si j'osais transgresser la défense. Quelques jours après, « les Missionnaires se procurèrent une poule : ils en man- « gèrent, et m'en offrirent; je fis comme eux; suis-je mort? « Dès ce moment, je fus convaincu sans retour que tous « nos *tapus* ne sont que des mensonges, et qu'il n'y a réel- « lement qu'un Dieu, à qui seul appartient de compter nos « jours. — *Haetaï* : Est-ce que les Missionnaires et les

« chrétiens sont invulnérables à nos fusils? — *Kauani :*
« Non, ils ne sont pas invulnérables; mais ils ne craignent
« point la mort. — *Le Père François de Paule :* Si nous
« avions eu cette crainte, nous serions demeurés dans notre
« patrie; nous savions, avant de venir, qu'à Tahuata, Nu-
« kuhiva et Vapu vous étiez des anthropophages. — *Hac-
« taï :* Vous saviez cela, et vous êtes venus! — *Kauani :*
« Celui qui connaît et écoute la parole de vérité, sait qu'il
« ne mourra qu'au jour et de la manière que Dieu voudra :
« s'il périt en faisant le bien, son âme ira au ciel, où elle
« sera heureuse en voyant Jéhovah. »

« Cette conversation avait bouleversé toutes les idées du païen; il semblait à son tour craindre l'enfer, et cherchait à parler d'autré chose; mais Kauani sut toujours le ramener à la question, et acheva de le couvrir de honte en exposant les absurdités du paganisme.

« Jugeant enfin que notre bon jeune homme avait mérité la grâce du baptême, nous lui avons conféré ce sacrement durant la nuit du samedi-saint au dimanche de Pâques de cette année. Trois semaines après, il a reçu pour la première fois notre divin Sauveur, avec des sentiments de piété qui nous ont beaucoup édifiés. Si nous nous décidions à quitter cette île pour porter à des peuples mieux disposés la parole du salut, Raphaël nous suivrait, et nous confierions le néophyte infirme aux soins de ses autres frères dans la foi. Ce dernier est soumis à de bien rudes épreuves : ses parents le persécutent, parce qu'il a quitté le culte des idoles; ses compatriotes le rendent responsable de tout le mal qui leur arrive; si quelqu'un tombe malade ou meurt, c'est lui, disent-ils, c'est sa désertion qui en est cause, etc. Sa propre famille refuse de le nourrir : « Puisqu'il écoute la parole des étrangers, qu'il « leur demande du pain! » Nous prenons donc soin de lui, quoiqu'il demeure à un bon quart de lieue de notre

habitation. C'est Raphaël qui lui porte à manger et qui panse ses plaies.

« Voilà, mon Révérend Père, toutes les nouvelles du moment. Je me recommande à vos prières, et je suis avec un profond respect, etc.

« F. d'Assise Caret, *Missionnaire apostolique.* »

« *P. S.* Un mot du naufrage qui a failli nous enlever le P. François de Paule. Il s'était embarqué à Tahuata sur un vaisseau baleinier, et se rendait à Vapu où l'appelaient des affaires importantes, lorsqu'il fut assailli, au milieu de la traversée, par un furieux coup de vent : la violence des vagues entr'ouvrit le navire, qui s'emplit à l'instant et ne fit plus que flotter entre deux eaux. On jeta à la mer toutes les provisions, afin d'alléger le bâtiment ; mais la tourmente était telle, qu'on perdit bientôt tout espoir de salut. Cependant l'embarcation continuait de surnager comme par miracle ; alors on songea à se servir des voiles pour réparer les avaries, et ce moyen réussit assez pour permettre de faire un peu de route. L'équipage rama pendant vingt-quatre heures au moins, sans découvrir de terre. Enfin, la Providence guida les malheureux naufragés vers l'île de Nukuhiva, où nos confrères les ont reçus à demi morts. Ils avaient passé près de trois jours et trois nuits sans manger. »

MISSION DES ILES SANDWICH.

Extrait d'une lettre du P. Hurtel, Prêtre de la Société de Picpus, à Madame Cléonisse, Supérieure de la maison de Valparaiso.

Honolulu, île Sandwich, 20 juin 1840.

« Madame,

« ... Le 16 avril, Mgr Rouchouze arriva à *Vaïtohu*, accompagné des PP. Maigret, Armand et Colomban, et de trois jeunes chrétiens de Gambier. Sa Grandeur comptait prendre parmi nous quelques recrues pour les îles Sandwich; mais les besoins de la Mission des Marquises l'obligèrent à ne faire qu'un échange. Le P. Colomban fut installé à ma place, et le samedi nous mîmes à la voile pour *Nuhiva*, où Monseigneur prit le P. Dosithée, en lui donnant pour successeur le P. Armand. Nous visitâmes aussi les PP. Saturnin et Potentien, dans leur Mission de *Vapu*, à quelques milles seulement de *Nuhiva*, et deux jours après, nous étions en route pour *Honolulu*, avec un vent favorable que Dieu nous a donné jusqu'au port.

« Ce fut le 14 du mois de mai que nous mouillâmes en vue de Sandwich. Nous arrivions sur le même navire qui avait naguère servi de prison au P. Maigret. Le P. Arsène Walsh et M. le vice-consul français nous reçurent sur le rivage, et nous conduisirent à notre petite chapelle, où plus

de 300 chrétiens et catéchumènes nous attendaient en prières. Après le chant du *Te Deum*, nous passâmes dans la cour. Là, le P. Walsh présenta à Monseigneur ceux des chrétiens qui ont le plus souffert durant la persécution. Oh ! quel saisissement mêlé de joie nous éprouvâmes en voyant ces généreux confesseurs de la foi! Les uns avaient été suspendus par les mains à des arbres, et étaient demeurés trois jours dans ce douloureux martyre; d'autres, après divers tourments, avaient passé quatre jours dans les fers, privés de nourriture; mais, plus ordinairement, ils étaient condamnés soit à extraire des pierres du fond de la mer, soit à travailler aux chemins publics, confondus avec les plus vils criminels. Et quel était leur crime? Vous le savez, celui d'être chrétiens catholiques, et de ne vouloir pas assister au prêche des ministres protestants. Quelques-uns, il est vrai, c'étaient presque tous des catéchumènes, ont eu le malheur de céder à l'orage. Las de ces tourments auxquels ils ne voyaient point de fin, et croyant aussi, par défaut d'instruction, qu'ils ne commettaient pas une grande faute, ils promirent de bouche qu'ils assisteraient à la prière des méthodistes. Mais, loin de tenir parole, ils vinrent, tout en armes, demander aux Missionnaires pardon de leur faiblesse.

« Il me serait impossible de peindre la joie que faisaient éclater tous ces néophytes en nous voyant : il leur semblait sortir encore une fois des cachots; et nous, nous ne pouvions retenir nos larmes, en embrassant ces généreux athlètes de Jésus-Christ.

« Le samedi de la Pentecôte, Sa Grandeur a baptisé deux cents catéchumènes; dans un mois, elle doit encore en régénérer un plus grand nombre. Comme notre chapelle est beaucoup trop petite pour contenir la foule qui se presse à nos instructions, Monseigneur vient de conclure un marché pour la construction d'une église plus vaste et plus en rapport avec nos besoins.

« Ce n'est pas seulement dans la ville d'*Honolulu* que nous avons des chrétiens, chacune des peuplades de l'île a son petit troupeau. Bons néophytes, on les voit comme autrefois dans la primitive Eglise, faire le catéchisme aux familles qui les entourent; et puis, ils viennent nous chercher pour baptiser ceux qu'ils ont ainsi gagnés à Jésus-Christ. Leur joie est grande à proportion du nombre de catéchumènes qu'ils peuvent nous présenter. Le même esprit de prosélytisme règne aussi dans les autres îles du groupe, où habitent quelques chrétiens; mais hélas! nous ne pouvons que faiblement seconder les desseins de la divine Providence, vu notre petit nombre, surtout si on le compare à une population de plus de quatre cent mille insulaires.

« MM. les résidents des différentes puissances sont tous venus faire leur visite à Mgr le Vicaire apostolique, et ont paru se féliciter de notre arrivée dans ce pays. Je n'ai pas besoin de dire que les ministres méthodistes ne partagent pas ces sentiments. Autant qu'ils peuvent, ils entretiennent les chefs dans une espèce de défiance à notre égard, qui les empêche de communiquer franchement avec nous, comme nous en aurions le désir.

« Nous sommes, au reste, parfaitement tranquilles, et nous espérons que la douceur, la charité et la patience attireront enfin tous les cœurs, et que notre sainte Religion, mieux connue, sera aussi mieux appréciée dans ces îles.

« Aujourd'hui même nous partons, le P. Walsh et moi, pour *Harvaï*, dans le dessein d'y former un nouvel établissement. Nous avons appris avec peine que ceux de nos Pères qui attendent un navire à Valparaiso, n'ont pu trouver passage sur l'*Europe*. Ah! qu'ils viennent promptement, ils ne seront jamais assez tôt arrivés.

« Je désire que ces petits détails puissent vous intéresser.

« Agréez, Madame la Supérieure, etc.

« F. Ernest Hurtel, *Prêtre Missionnaire.* »

Lettre du R. P. Dosithée Desvault, Prêtre de la Société de Picpus, au R. P. Hilarion, Prêtre de la même Société.

Oahu, îles Sandwich, 19 décembre 1840.

« Mon Révérend Père,

« Dès que Mgr Rouchouze nous vit en état de prêcher, il envoya les PP. Arsène et Ernest à la grande île nommée *Harvaï*. Le R. P. Maigret est resté dans le port avec Sa Grandeur, pour diriger les anciens néophytes et disposer au baptême les nouveaux catéchumènes qui se présentent en foule. Pour moi, mon unique occupation a été jusqu'ici de visiter les différentes peuplades répandues dans l'île, qui demandent aussi en grand nombre la grâce de la régénération. Nous avons déjà plus de 2,000 chrétiens à Oahu, et chaque jour nous ajoutons à nos registres beaucoup de nouveaux noms, ce qui contrarie étrangement les ministres méthodistes. Aussi ne se font-ils pas faute de répandre contre nous des calomnies de toute espèce; mais elles sont tellement grossières et absurdes qu'elles retombent sur ceux qui les inventent et leur font plus de tort qu'à nous. elles nous fournissent même souvent l'occasion de convaincre nos adversaires d'ignorance et de mauvaise foi, en présence de leurs propres néophytes. Ainsi, avant l'arrivée de Monseigneur, ils répétaient sans cesse à leurs disciples et à nos chrétiens que l'Evêque ferait passer sur eux sa voiture, et que, dans cette épreuve, ceux qui n'auraient pas

une foi forte seraient écrasés sous les roues ; que tout catholique admis à se confesser, serait obligé de donner cent piastres chaque fois, sans quoi il n'y aurait point pour lui d'absolution ; que nous sommes venus ici uniquement pour nous emparer des biens du peuple, et le précipiter ensuite dans la mer après l'avoir dépouillé ; que notre dessein est de mettre les indigènes dans des cages remplies de pointes de fer, en sorte qu'il leur devienne impossible de remuer sans souffrir les douleurs les plus cuisantes, etc., etc. Ajoutez à ces fables ridicules les déclamations banales et mille fois réfutées contre les sacrements et la discipline de l'Eglise.

« Je vais vous faire part de quelques discussions que j'ai eues sur ces derniers points avec les ministres protestants. Je me trouvais dans une peuplade éloignée d'Honolulu d'environ une journée de marche. Un méthodiste, M. Emmerson, voulut profiter de mon absence pour tâcher de pervertir mes chrétiens. A mon retour, ceux-ci me racontèrent tout ce que leur avait dit le ministre, et me témoignèrent le désir de le voir convaincre de mensonge, en leur présence. Je me rendis donc suivi d'une grande foule d'indigènes à la maison de M. Emmerson, et je lui fis dire par un chrétien que puisqu'il m'avait accusé publiquement de tromper mes néophytes, je le priais de vouloir bien venir dévoiler mes impostures devant toute la peuplade. La femme du ministre répondit que son mari ne pouvait pas sortir, mais que si je désirais avoir une entrevue secrète avec lui, j'étais libre d'entrer. Ce n'était pas là ce que je demandais ; mon néophyte repartit que mon dessein était de m'expliquer publiquement, afin que tout le monde pût juger de quel côté était la vérité ou la calomnie. Le ministre promit enfin de se rendre auprès de moi aussitôt, disait-il, qu'il aurait terminé une lettre pressée. Longtemps je l'attendis en vain. Un second messager que j'envoyai vers lui n'eut pas plus de succès que le premier. Alors,

adressant la parole à la foule qui m'environnait et où se trouvaient beaucoup de protestants, je commençai à démontrer que nous n'étions pas des idolâtres, comme on nous en accusait. Le son de ma voix fit enfin sortir le ministre, qui craignit sans doute que je n'entraînasse après moi ses disciples. Nous nous assîmes l'un et l'autre sur des pierres, et la multitude attentive se rangea autour de nous.

« M. Emmerson avait apporté trois ou quatre volumes en langues étrangères, et il débuta par me demander si je connaissais ces langues. Je lui répondis que je ne voulais discuter qu'en langue sandwichoise, afin que toute l'assemblée pût nous entendre. « Vous nous accusez d'idolâtrie, ajoutai-je; pour toute réponse à ce reproche, permettez-moi de vous adresser une question : Ce crucifix, que je porte sur moi, est-il le Dieu que nous adorons? — Peut-être oui, peut-être non, me répondit-il. » J'avais dans ma poche un petit livre imprimé par les protestants, dans lequel se trouve parmi un grand nombre de gravures représentant toutes sortes d'objets, une image de notre divin Sauveur crucifié. Je priai le méthodiste de me dire d'où venait ce livre et cette image. « Ce n'est pas de nous, me répondit-il; » mais en même temps tous les naturels présents élevèrent la voix et s'écrièrent : *Tu es un menteur, ce livre, c'est toi-même qui l'as donné aux enfants de l'école.* Il n'est pas facile d'imaginer la confusion du ministre. Il fallut bien avouer que le livre et le Christ venaient des protestants. Je lui dis alors : « Comment osez-vous donc nous accuser d'adorer les images, puisque vous-mêmes vous en distribuez à vos prosélytes? » Je lui demandai encore s'il croyait que notre culte s'adressât à ces peintures matérielles qui décorent nos églises. Il n'osa pas l'affirmer et finit par dire qu'il voyait bien que nous n'adorions pas les images, mais que l'ayant entendu dire en Amérique, il l'avait sans autre examen enseigné à ses disciples.

« Je lui expliquai ensuite la différence que nous mettons entre le culte que nous rendons à Dieu et celui que nous rendons à la Vierge et aux Saints. A Dieu seul le culte d'adoration par lequel nous reconnaissons sa souveraineté infinie et notre dépendance absolue; aux Saints le culte d'honneur, qui consiste à les nommer comme de fidèles serviteurs de Dieu, dans les prières que nous lui faisons, à lui rendre grâces des victoires qu'ils ont remportées, et à le prier humblement qu'il se laisse fléchir en notre faveur par leur intercession. Il convint de tout. Cette première question résolue, nous passâmes à celle des sacrements. Je cherchai dans sa Bible tous les textes qui servent à en prouver l'institution, et je les lus devant tout le monde. Par rapport au baptême, il prétendit, comme l'enseigne M. Armstrong, l'un de ses confrères, que ce sacrement n'est point nécessaire au salut. « Lisez donc ce texte, lui dis-je, et dites-moi s'il n'est pas formel? Quoi! Jésus-Christ enseigne que *celui qui ne sera pas régénéré dans l'eau et dans le Saint-Esprit, n'entrera point dans le royaume de Dieu;* et vous, vous prétendez qu'il y entrera! Auquel des deux faut-il croire? »

« Sur l'Eucharistie, il entreprit de me prouver que Jésus-Christ n'y est point en personne, mais en figure seulement. Je répondis entr'autres choses que si Notre-Seigneur n'avait voulu se donner qu'en figure, il aurait bien su le dire; que n'ayant point expliqué ses paroles, il est évident qu'il les a laissées dans leur signification naturelle; que nous devons croire aussi simplement, aussi fortement que Jésus-Christ a parlé, sans nous mettre en peine comment il exécutera ce qu'il dit : *Ceci est mon corps,* c'est donc son corps; *ceci est mon sang,* c'est donc son sang. Et il ne nous faut pas plus demander pourquoi nous nous attachons au sens propre et littéral, qu'à un voyageur pourquoi il suit le grand chemin : c'est à ceux qui ont recours aux sens figurés et qui prennent

des sentiers détournés, à rendre raison de ce qu'ils font. « Montrez-moi donc, ajoutai-je, puisque vous prétendez qu'on ne doit croire que ce qui se trouve textuellement dans la Bible, montrez-moi dans celle que vous avez traduite vous-même en langue du pays, que Jésus-Christ est seulement en figure dans l'Eucharistie. Pour moi, j'ai lu et relu le passage qui traite de la dernière Cène, et je vous déclare que je n'y ai rien vu de semblable. » Le ministre, ne sachant que répondre, abandonna la discussion. Ainsi finit notre conférence qui servit, je crois, à fortifier nos chrétiens, et peut-être aussi à ouvrir les yeux à quelques hérétiques. Le ministre me dit qu'on l'attendait pour dîner, et qu'il se voyait par conséquent obligé de lever la séance. Je le saluai le plus honnêtement qu'il me fut possible ; mais il ne crut pas devoir répondre à mes politesses.

« J'ai eu, depuis, une seconde conférence avec un autre ministre, nommé Bischof : elle roula à peu près sur les mêmes questions. Je l'obligeai à me faire beaucoup de concessions importantes : ainsi, il avoua que l'honneur rendu par nous aux images n'est pas mauvais en soi, pourvu qu'on ne les adore pas comme des dieux; mais il prétendit que les prières que nous adressons aux Saints sont inutiles, par la raison qu'ils ne peuvent pas nous entendre. Je lui citai le verset de l'Evangile où il est dit que, dans le ciel, on se réjouit de la conversion d'un pécheur; d'où je conclus que si les Saints ignoraient ce qui se passe sur la terre, ils ne pourraient s'en réjouir, et que s'ils le savent, comme on ne peut en douter, ils entendent aussi la prière de ceux qui les invoquent. Mais, ajouta-t-il, la sainte Vierge doit être fatiguée, accablée de tant de prières qu'on lui adresse. Je me contentai de rire pour toute réponse à sa puérile objection, et le ministre rit aussi avec toute l'assemblée qui était fort nombreuse. Il me fit encore le reproche d'avoir supprimé une partie de la loi de Dieu. Pour lui prouver le contraire, je le priai de pren-

dre sa Bible, et moi je pris le catéchisme à l'usage de nos chrétiens. Nous lûmes l'un après l'autre les articles du décalogue à haute voix. Surpris de la conformité parfaite qu'il était forcé de reconnaître entre le texte sacré et notre enseignement, il m'arracha le livre des mains, afin de s'assurer par ses yeux que je n'ajoutais rien au catéchisme. Il demeura tout interdit, et ne sachant plus que dire, il me chercha querelle sur ce que nous les désignions, lui et ses confrères, sous le nom de Calvinistes. Je répondis que cette dénomination me paraissait très-juste, puisqu'ils suivent la doctrine de Calvin. Je me plais à reconnaître que ce ministre montra une modération à laquelle je ne m'attendais pas. Il finit en engageant ses disciples à ne pas insulter nos chrétiens. Je fis de mon côté la même recommandation à nos néophytes, et nous nous quittâmes bons amis.

« Comme les ministres ne jugent pas le baptême nécessaire au salut, il s'en faut bien qu'ils l'aient conféré à tous leurs adeptes dans ces îles, quoiqu'ils y résident depuis plus de vingt ans. C'est une grâce qu'on n'obtient qu'en se montrant généreux; ceux qui n'ont rien à donner, demeurent dix et quinze ans, même toute leur vie, sans être admis à recevoir cette faveur. Nous sommes témoins tous les jours de ce que je viens d'avancer, et ceux de la secte qui se convertissent, ne manquent jamais de nous raconter tout ce qu'il leur en a coûté pour entrer dans la Congrégation protestante. Le moindre grief suffit pour qu'on en soit retranché. Fumer une pipe de tabac, s'amuser aux jeux les plus innocents, en voilà assez pour mériter l'exclusion. Si le pécheur excommunié se repent, il peut être de nouveau reçu dans la communauté, en faisant au ministre de nouvelles largesses; s'il encourt vingt fois l'anathème, vingt fois on le rebaptise, parce que, disent les ministres, si quelqu'un vient à bout de recevoir, une seule fois, le sacrement comme il faut, il est impossible qu'il retombe dans le péché : telle est

la doctrine que j'ai recueillie moi-même de la bouche de M. Emmerson.

« Vous voyez, mon R. P., que nous avons à combattre chaque jour, et que le démon fait tous ses efforts pour retenir dans l'erreur un bon peuple qui désire, je crois, connaître la vérité. Mais Dieu est tout-puissant, il saura bien attirer à lui ceux qui lui appartiennent. Déjà on a remarqué comme une chose au moins fort surprenante, qu'un grand nombre de malades, pour qui tous les remèdes étaient inefficaces, tandis qu'ils demeuraient attachés aux sectaires, se trouvaient subitement guéris, dès qu'ils avaient pris la résolution de se faire catholiques. Je pourrais vous en citer plus de soixante exemples. Tout récemment encore une femme appelée Dorothée, qui éprouvait depuis deux ans une maladie de langueur, eut à peine promis d'entrer dans la véritable Eglise de Jésus-Christ, qu'elle se trouva mieux, et aujourd'hui sa santé est des plus vigoureuses. Une vieille femme muette et paralysée de la moitié du corps, depuis plus de trois ans, fut baptisée en danger de mort : presque aussitôt elle recouvra la parole et l'usage de ses membres. J'ai vu moi-même cette femme après son baptême, elle n'articule pas très-nettement, mais elle se fait bien entendre. Enfin, il n'y a presque pas de semaine où quelques personnes ne viennent nous demander le baptême, déclarant qu'elles ont été guéries après avoir pris la résolution de quitter les protestants. Nous n'osons pas affirmer que ces guérisons soient miraculeuses; cependant nous ne saurions nous empêcher de croire que le doigt de Dieu s'y montre assez clairement.

« Le bien qui pourrait se faire ici est incalculable; malheureusement nous sommes trop peu nombreux. Songez, mon R. P., que quarante ou cinquante Prêtres seraient nécessaires dans le seul archipel de Sandwich, et vous savez que nous sommes bien loin de ce nombre. L'arrivée des Pères

Denys, Martial et Barnabé, avec MM. Juste et Callixte, nous a causé à tous la joie la plus vive.

30 décembre.

« Les ministres protestants, non contents d'employer les menaces et les calomnies pour entraîner nos chrétiens dans l'erreur, se sont tout récemment avisés d'avoir recours à l'appât de l'argent. M. Emmerson est allé trouver un jeune chrétien, autrefois maître d'école parmi les calvinistes et remplissant aujoud'hui la même fonction auprès de nos enfants catholiques; il a offert à ce jeune homme une somme de quarante piastres et un brevet de capacité pour l'enseignement, s'il voulait renoncer à son baptême. Celui-ci a rejeté avec horreur une telle proposition : « Je ne cherche pas les biens de ce monde, a-t-il ajouté, mais le salut de mon âme; j'ai enfin reconnu que tu ne m'avais prêché que l'erreur, voilà pourquoi je t'ai abandonné, et rien désormais ne pourra m'ébranler dans la foi que je professe. » Enfin, un dernier moyen de séduction inventé contre nos néophytes, consiste à leur promettre l'impunité, lorqu'ils ont transgressé quelque loi, à condition qu'ils retourneront au calvinisme. Jusqu'ici nos adversaires n'ont pas eu beaucoup à s'applaudir de tous ces piéges tendus à nos chrétiens.

« Je finis, mon R. P., en me recommandant à vos saints Sacrifices et aux prières de toutes les âmes pieuses.

« F. D. Desvault, *Missionnaire apostolique.* »

Extrait d'une lettre du R. P. Désiré Maigret, Prêtre de la Société de Picpus, Provicaire et Préfet apostolique des îles Sandwich, à Monseigneur l'Archevêque de Calcédoine, Supérieur général de la même Société.

Oahu, 15 janvier 1841.

« Monseigneur,

« Je profite de l'occasion d'un navire qui se rend directement en Angleterre, pour vous donner à la hâte quelques nouvelles de notre Mission.

« Les calvinistes continuent à faire tous leurs efforts pour empêcher les progrès du catholicisme. Ils viennent, dans ce but, de dicter aux chefs de ces îles des lois tendant à mettre toute l'autorité entre les mains des élèves de la haute école protestante, établie depuis quelques années à Maüi, résidence habituelle du roi et de la régente. Tous ceux qui, à l'avenir, seront chargés de l'enseignement, devront sortir de cette école, ou du moins être approuvés par ceux qui la dirigent.

« A notre arrivée, ces établissements, dont les ministres avaient fait tant de bruit, n'étaient presque plus fréquentés par les naturels. Depuis, on a imaginé de décréter que tous les pères de famille seraient tenus, sous peine d'amende, d'y envoyer leurs enfants. Les sectaires pensaient que les prêtres catholiques nouvellement débarqués dans ces îles, peu familiarisés encore avec la langue, et n'ayant pour tout livre élémentaire que le catéchisme du P. Bachelot, ne seraient pas en état de donner des leçons aux indigènes, et qu'ainsi nous seraient enlevés tous les enfants de nos néo-

phytes. Dans ce décret, les chefs parlent bien de missionnaires, mais nullement de nous, qu'ils semblent ne compter pour rien. Moi qui crois avoir autant de droit d'instruire et de tenir une haute école que les protestants, j'ai réuni notre jeunesse catholique et lui ai nommé des maîtres sur différents points de l'île. Voici la formule des diplômes que j'ai délivrés.

« Salut à toi *N*. En vertu du traité du 13 juillet 1839 et « de la loi publiée par les chefs de ces îles, le 15 octobre « 1840, je t'établis maître de l'école catholique de... »

« J'attends l'issue de cette démarche : si les chefs ne s'y opposent pas, tant mieux; s'ils font des difficultés, je répondrai que j'ai cru avoir le droit d'agir ainsi, d'après les conventions qui nous accordent les mêmes priviléges qu'aux protestants. Malgré toutes ces tracasseries, le nombre de nos néophytes va toujours croissant; nous avons déjà dans la seule île d'Oahu plus de chrétiens qu'on n'en compte aux îles Gambier.

« Veuillez agréer, etc.

« L. D. Maigret, *Provicaire et Préfet apostolique.* »

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

DIOCÈSE DE BARDSTOWN.

Lettre du P. William Murphy, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un de ses confrères.

Collége de Sainte-Marie. — Kentucky, 14 janvier 1842.

« Mon très-révérend Père,

« La caverne dont il va être question, est assurément digne de fixer l'attention du savant ; elle peut également intéresser le chrétien, et élever son âme à celui dont la main, *ludens in orbe terrarum*, a creusé ces souterrains immenses. La géologie et la minéralogie occupent beaucoup les gens instruits du pays : il convenait que le R. P. Thébaud, professeur de ces deux sciences dans notre collége, visitât un lieu si propre à fournir de nouveaux aperçus en ce genre. Nos anciens Missionnaires ont plus d'une fois donné à l'Europe savante la description des merveilles de la na-

ture ; puissions-nous , sans négliger leur exemple en ce point , les imiter sous des rapports plus essentiels.

« Je suis avec le plus profond respect, M. T.-R. Père, votre très-dévoué fils en N. S.

« WILLIAM MURPHY , S. J. »

Description d'une caverne naturelle , connue sous le nom de CAVERNE-MONSTRE (Mammoth-Cave).

« Nous quittâmes Lebanon , petite ville voisine de notre collége , le 9 août 1841 , à onze heures du soir , et la diligence où nous prîmes place se dirigea vers le sud. Le lendemain , au lever du soleil , nous étions au centre du comté *Green,* célèbre dans tout l'état pour l'excellent tabac qu'il produit.

« Le paysage de cette partie du Kentucky est excessivement monotone ; toujours des forêts, au milieu desquelles d'immenses abattis d'arbres laissent de temps en temps à nu un sol riche de profondes alluvions ou d'humus accumulé depuis l'origine du monde.

« C'est là que d'indolents esclaves font légèrement passer le soc de la charrue , et puis recouvrent d'un peu de terre la graine de maïs ou de tabac qu'ils y ont nonchalamment jetée pour leurs maîtres ; et malgré tant de négligence , le blé de Turquie porte jusqu'à quinze pieds de haut son superbe panache d'étamines ; et la nicotiane élève sur de fortes racines sa belle pyramide de feuilles larges et veloutées , surmontée des innombrables clochettes de ses fleurs. Le tabac qui porte en France le nom de Virginie , est le plus souvent , s'il vient réellement d'Amérique , un

produit du Kentucky, et surtout du comté Green. La Virginie est épuisée, notre sol est encore fécond; mais l'imprévoyance et la cupidité produiront ici bientôt ce qu'elles ont produit de l'autre côté des Alléghanys.

« Cependant la journée du 10 août n'était pas encore terminée, que l'aspect du pays où nous voyagions changea entièrement; nous allions entrer dans les *Barrens*.

« Il y a quatre-vingts ans, quand aucun Européen ne s'était encore fixé dans ce pays, le Kentucky, *la terre du sang*, était ou propriété des Cheroquees, ou territoire neutre, sur lequel plusieurs tribus sauvages venaient chasser tour à tour. Dans ces chasses faites en grand, les arbres, dit-on, étaient abattus, les arbustes brûlés, et le sol se trouvait réduit à une espèce de table rase où le gibier ne pouvait plus se cacher ni échapper à la flèche de *l'homme rouge*. Chose étonnante! un tiers, ou au moins un quart de tout le Kentucky, qui ferait à lui seul le tiers de la France, était ainsi dépouillé et nu, quand les premiers Virginiens vinrent s'y établir. Ils attribuèrent d'abord l'absence d'arbres à la stérilité du sol, et lui appliquèrent le nom de *Barrens*, que je traduirais volontiers en français par *landes*.

« Depuis, les arbres et les arbustes en ont recouvert la surface, et présentent maintenant toute la fraîcheur de la jeunesse et une immense richesse de végétation; cependant un nom, aujourd'hui si faussement appliqué, lui restera probablement pour toujours; car, dans les langues, jamais la raison ne prescrit contre l'usage.

« Rien n'était plus agréable pour nous que la vue du charmant paysage où nous entrions. Plus de ces arbres renversés, plus de ces grands chênes couronnés par la foudre, plus de ces immenses débris végétaux qui rendent les forêts de l'Amérique si tristes, si semblables pour un naturaliste à un champ de bataille jonché de cadavres!

« Dans les *Barrens*, la nature est jeune; on n'y voit

point encore l'image de la mort : c'est une campagne, c'est un paradis fraîchement créé. Les plantes verdoyantes s'élèvent vers le ciel et entrelacent leurs rameaux vigoureux ; on voit, on sent que la vie circule dans leurs branches ; les canaux qui charrient la sève n'ont point encore été fermés par l'âge. Une continuelle forêt de cinquante ans, c'est comme un parterre de fleurs au mois de mai.

« Mais ce n'est point assez de nous arrêter à la superficie du sol, et avant d'arriver à la caverne qui doit être le but de notre voyage, quelques considérations générales sur les formations géologiques de ce pays nous aideront à comprendre les étonnants phénomènes dont nous allons être les témoins.

« Tous les savants s'accordent à classer la vaste plaine qui s'étend des Alléghanys aux montagnes Rocheuses, et des lacs du Canada au golfe du Mexique, parmi les terrains secondaires et de transition. Mais cette dénomination est excessivement vague, et cette branche de la série géologique comprend, sur tous les points du globe, une étonnante variété de terrains que la science n'a pas encore pu parvenir à classer. Chaque auteur a, sur ce point, son système, et on peut le dire avec assurance, les grandes difficultés de la géologie sont là.

« Dans une si vaste portion de la surface terrestre, si nous nous arrêtons à considérer le Kentucky, nous le trouverons divisé naturellement en deux régions parfaitement caractérisées. Le nord et l'est présentent surtout les groupes *oolithique* et *carbonique :* les calcaires y abondent en fossiles ; les cours d'eau sont nombreux à la surface du sol, que de puissantes alluvions rendent excessivement riche. — Le sud et l'ouest, au contraire, sont, à n'en pouvoir douter, du groupe des grès rouges et bigarrés ; et, chose étonnante ! les fossiles y manquent presque totalement. Je n'ai pu y découvrir que quelques cyatophyllums

de trois espèces différentes. On voit rarement des ruisseaux ; les sources trouvent partout des conduits souterrains où elles vont se perdre, et le sol doit ainsi présenter au-dessous de sa surface une multitude de grottes et de canaux, où le sable provenu de la décomposition des grès va s'accumuler.

« Lorsque les piliers naturels qui soutiennent ces longues voûtes, viennent à céder sous le poids de la terre et des arbres dont elles sont recouvertes, on voit à la surface un enfoncement de la forme d'un entonnoir, où les eaux vont s'engouffrer pour s'infiltrer ensuite dans les grottes plus profondes, et déposer la chaux qu'elles contenaient en dissolution, sous les formes bizarres de stalactites variées.

« Voilà tout le secret de la formation d'une caverne où il nous faut maintenant pénétrer.

« L'aspect grandiose et presque terrible que prennent les collines et les vallons au fond desquels se trouve l'entrée de *Mammoth-Cave*, dispose l'âme aux émotions qu'elle doit bientôt éprouver ; des arbres gigantesques, des roches entassées, l'obscurité croissante, tout saisit vivement l'imagination. Le soleil pénètre à peine dans le fond de la vallée. on semble quitter le séjour brillant de la lumière pour entrer dans le sombre empire que les Grecs peuplèrent de fantômes et d'esprits errants.

« Nous en approchions déjà ; le premier sentiment est celui de la stupeur et d'une sorte d'effroi. — Une grotte de 35 pieds de large, de 20 de haut, et profonde de 50 à peu près, est terminée intérieurement par une porte étroite qui fait la limite de la lumière et des ténèbres. Avant d'en franchir le seuil, on se retourne par un mouvement spontané et invincible ; on jette un dernier regard sur le ciel bleu que Dieu étendit pour en faire le pavillon de l'homme. Oh ! comme elle paraît alors brillante, la lumière qui joue à

l'entrée de la grotte dans les larges feuilles des balsamines sauvages, ou sur les rameaux flexibles des ronces.

« Cependant il faut marcher ; le nègre qui vous sert de guide rirait de votre simplicité, si vous lui disiez un mot des sentiments qui vous remplissent l'âme. — Le seuil est franchi ; nous sommes dans la branche principale du souterrain (*the main Cave*).

« Une nef sans supports, de 100 toises de long, de 80 à 110 pieds de haut, et large d'une cinquantaine, forme le prodigieux sarcophage où vous êtes momentanément enseveli. La lumière des lampes que les voyageurs tiennent à la main, va se perdre dans la profondeur du gouffre. Vous la voyez à quelques pas lutter contre les ténèbres qui s'épaississent. Pour fixer un objet, il faut s'arrêter, élargir la prunelle et approcher la lampe. Cependant la lumière empruntée d'un flambeau, disséminée dans un espace beaucoup trop vaste pour en être totalement éclairé, donne plus de grandeur aux objets. Non, l'architecture humaine n'a jamais fourni de modèles si imposants ! Les cathédrales gothiques de la vieille Europe n'écrasent pas aussi puissamment le spectateur sous le poids de leur masse gigantesque.

« Aux extrémités de cette longue avenue, plusieurs branches du souterrain débouchent dans diverses directions. On trouve alors quelque ressemblance avec les catacombes de Rome. Mais les émotions de l'âme sont d'un caractère bien différent. Ce n'est plus ce doux et mélancolique souvenir des glorieux et tristes jours où tant de martyrs étaient immolés ; ce n'est plus cet ineffable sentiment du chrétien à la vue du berceau ensanglanté de sa chère et sainte Religion. Mais en considérant ces galeries obscures qui s'enfoncent à des distances inconnues, les unes au nord, d'autres vers le midi, l'âme se rappelle les catastrophes terribles qui creusèrent jadis ces avenues tortueuses et som-

bres. Soit qu'on doive remonter aux premiers jours, quand a terre, encore sous l'action de la force créatrice, était en proie aux convulsions qui devaient précéder l'équilibre et l'ordre, quand, suivant l'expression énergique de l'Ecriture, les montagnes s'élevaient et les vallées s'abaissaient; soit que l'esprit s'arrête, en remontant les âges, au cataclysme effrayant qui couvrit la surface terrestre d'une profonde nappe d'eau; soit même qu'on se contente de supposer une cause moins générale, et qu'on cherche à tout expliquer par une catastrophe partielle, par un tremblement de terre agissant simultanément avec une inondation, ou le changement subit des cours d'eau, on doit toujours supposer un laps de temps prodigieux et une force extraordinaire pour produire de tels résultats. L'impression générale causée en moi par la vue d'une pareille scène, est une sorte de conviction qu'une révolution soudaine de la nature a été d'abord nécessaire pour creuser la première ébauche de cette caverne. L'action lente du temps est un mot vide de sens, si on ne tient pas compte des causes secondaires : un ruisseau peu considérable n'aurait jamais pu, dans une série quelconque de siècles, creuser sur d'aussi vastes proportions des canaux si multipliés, si monstrueusement grands, et où l'eau évidemment a coulé à pleins bords. Si l'on suppose d'ailleurs un cours d'eau puissant, il fallait dès l'origine un chemin sous terre assez large pour le laisser passer.

« Mais cette digression a déjà été trop longue; le temps nous presse, avançons.

« Ne voulant pas prolonger notre première visite au-delà de cinq heures, nous remîmes à un autre jour l'exploration de la rivière.

« On nous fit traverser une suite de grottes et d'avenues, telles qu'on en voit partout où la nature a creusé des cavités souterraines. La seule chose qui frappe ici, c'est le peu de

respect que les voyageurs ont eu pour cette merveilleuse curiosité du nouveau monde. Les incrustations calcaires qui décoraient jadis l'*Avenue gothique*, la *Chapelle*, le *Temple*, *etc.*, jonchent maintenant le sol; quelques débris seulement restent suspendus aux murailles et aux voûtes pour exciter les regrets du voyageur; en même temps des milliers de noms se voient dessinés de toutes parts, comme si les auteurs de ces dévastations avaient craint de n'être pas connus.

« Nous nous arrêtâmes cependant dans la petite chambre appelée *Haunted Chamber*, où les premiers qui pénétrèrent dans le souterrain, trouvèrent des momies que l'on dit être maintenant dans le muséum de *Peale*. Entre plusieurs autres, le cadavre d'une femme emmaillottée et serrée de bandelettes, comme les momies égyptiennes, méritait de fixer l'attention : à son bras était suspendu un petit sac rempli d'aiguilles et de bijoux; elle était assise et de petite taille; ses traits indiquaient une variété humaine différente de l'homme rouge; et si l'on joint ce fait singulier aux curieuses découvertes de M. Stephen dans l'Amérique centrale, où il a vu des débris de pyramides et des statues colossales, des palais où le plein cintre n'est pas connu, couverts d'hiéroglyphes et de bas-reliefs, des figures de dieux et de héros, si semblables à celles que l'on trouve encore sur les ruines de Memphis et de Thèbes, on ne pourra pas douter de l'identité parfaite des anciens Egyptiens avec la race américaine primitive. Le livre précieux de l'Envoyé extraordinaire des Etats-Unis à Guatimala est tout seul une démonstration parfaite de cette identité, en dépit des préoccupations et des préjugés de l'auteur, qui, pour suivre des systèmes de voyageurs et de géographes illustres, tire à la fin de son ouvrage une conséquence contraire à toutes les lois de l'induction. Mais la découverte des momies trouvées dans *Mammoth-Cave* est, on peut le

dire, le coup de grâce donné à la théorie des autochtones (1), renouvelée des Grecs à la honte de notre siècle, et soutenue sans réflexion par des savants du premier ordre. — Si ce que raconte un voyageur est vrai, cette caverne est destinée à fournir plus tard des données importantes sur les anciennes populations du continent américain. Dans les excavations qui y furent faites en 1810, pour en extraire le salpêtre et faire la poudre, dont la république manquait absolument dans sa seconde lutte avec l'Angleterre, un des travailleurs trouva, dit-on, deux ou trois autres momies qu'il recouvrit de terre et rendit à leur première demeure, pour ne point troubler la cendre des morts. Ce fait est rapporté par Davidson, dans son *Excursion to the Mammoth-Cave*. Qui sait donc si plus tard on ne rencontrera pas ici une autre nécropole, aussi digne des recherches des savants que celle de la vieille Egypte. J'aime à espérer que la Providence fera cette grâce à notre postérité, et convaincra les plus incrédules de l'unité de race humaine, si monstrueusement combattue jusqu'à nos jours.

« *Haunted-Chamber* nous avait suggéré les réflexions précédentes ; la vue du *Temple* nous surprit après tout ce que nous avions vu de grand.

« Un espace circulaire que les guides disent être de huit acres, et que les visiteurs les plus modérés réduisent à quatre, se présente sous terre, sans piliers naturels pour supporter une voûte immense. L'action des eaux qui la creusa jadis, a festonné tout à l'entour des draperies, des contours bizarres ou gracieux, comme dans les églises gothiques le ciseau des architectes a dessiné des arabesques, des feuillages, d'élégantes guirlandes. Le panthéon d'Agrippa revint

(1) Cette expression désigne les premiers habitants d'un pays, par opposition à ceux qui sont venus s'y établir.

alors à ma pensée, comme le diminutif sublime de la voûte colossale que j'avais sous les yeux. Le dernier reste complet de l'architecture romaine était alors, pour moi, comme le petit modèle en argile que le sculpteur pétrit avant de prendre le ciseau, pour dessiner les membres athlétiques, les muscles saillants, les formes hardies du gladiateur dont il veut faire un colosse.

« Mille autres objets dignes d'être décrits trouveraient ici naturellement leur place, si je voulais parler en détail de tous les dômes curieux, de toutes les salles ou avenues pittoresques que le guide nous fit voir, en leur donnant des noms bien ou mal appliqués. Ainsi, les *Forges du Diable* se montrent à côté des *Colonnes d'Hercule et de Pompée*, le *Parapet de Napoléon* est voisin du *Fauteuil de Vulcain*, la *Femme de Loth* fait le pendant d'une *tête d'éléphant*.

« Mais une étude sérieuse deviendrait de la sorte un amusement puéril et ridicule. Notre guide s'étonnait que nous aimassions mieux boire de l'eau d'une fontaine sulfureuse qui coule au milieu de toutes ces curiosités. Sa surprise redoubla encore, quand il me vit tirer de ma poche un flacon, et le remplir de cette eau, que j'avais intention d'analyser ensuite. Hélas ! le flacon se brisa depuis, et j'en suis encore à ignorer si cette fontaine a des propriétés distinctes des autres sources sulfureuses très-abondantes au Kentucky.

« Nous étions entrés dans la caverne à quatre heures du soir ; nous en sortîmes vers la nuit tombante.

« Le lendemain, avant que le soleil eût encore paru à l'orient, nous redescendîmes dans la grotte, et sans nous arrêter aux curiosités de détail, nous nous dirigeâmes à grands pas vers la rivière dont nous nous proposions d'étudier le cours.

« Avant d'y parvenir, il faut faire à peu près quatre milles, tantôt sur le roc vif, ou sur des pierres amon-

celées, tombées autrefois de la voûte, tantôt sur un sable fin rempli de petits cailloux. Dans plusieurs endroits, surtout dans le *Labyrinthe,* près du *dôme de Gorin*, on trouve des agathes, des calcédoines, des opales, communes pour la plupart et de peu de valeur ; mais des recherches suivies amèneraient probablement d'heureux résultats. Pendant notre excursion, une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon fut trouvée par un des nègres, et donnée par lui à une dame Marylandaise qui faisait partie de notre expédition souterraine. Je ne pouvais pas à ce moment m'assurer de sa nature ; mais, à en croire les apparences extérieures, je l'aurais prise pour une des plus belles opales blanches que j'aie encore vues.

« Avant d'arriver à la rivière, on passe sur le gouffre appelé *Bottomless pit*. Il y a deux ans, c'était le terme de toutes les excursions : un abîme que l'on croyait sans fond se présentait au travers de l'unique sentier du souterrain. Le bruit lointain des eaux du fleuve, qui, répété par les échos des cavernes, ressemble au sourd mugissement d'une cascade, la vue de rochers entassés sans ordre, le rétrécissement presque subit de la voûte et du sentier, tout faisait craindre de trouver la mort, si on osait faire un pas de plus. Mais un voyageur eut plus d'audace que ses devanciers ; il prit une montre à secondes, s'assit sur le bord de l'abîme, y jeta une pierre, et remarqua qu'après avoir rebondi contre les parois du gouffre, elle s'arrêtait enfin, en faisant entendre un bruit plus fort que ceux qui avaient précédé. Le calcul, après plusieurs expériences, lui donna une profondeur approximative de cent quarante pieds anglais. Le bruit des eaux lui annonçait d'ailleurs qu'au-delà du précipice il trouverait, en dépit du rétrécissement momentané du souterrain, d'autres voûtes et d'autres avenues, plus larges peut-être qu'aucune de celles qu'il avait encore vues. Il s'arma donc de courage, jetta une échelle transver-

salement sur la bouche du gouffre, et s'y cramponna des pieds et des mains. Un seul nègre l'accompagnait, et, frappé d'une superstitieuse terreur, lui annonçait solennellement qu'il allait périr. La prédiction faillit se trouver vraie : l'échelle, à peine assez longue, était faiblement soutenue de l'autre côté ; aussi, au moment où l'aventurier croyait toucher l'autre bord, elle glissa, et le nègre poussa un cri d'effroi, s'imaginant que l'hydre de l'abîme punissait l'homme blanc de son audace sacrilége ; mais le voyageur intrépide, au moment du plus grand danger, conserva toute sa présence d'esprit ; il étendit la main en tombant, saisit une pointe de rocher qui par bonheur ne céda pas, et se trouva bientôt hors de crainte, à l'entrée d'une nouvelle caverne. Le nègre même, dit-on, enhardi par le succès inespéré d'une tentative si téméraire, alla chercher une échelle plus longue, passa à la suite de l'homme blanc, et revint avec lui par la même route, après avoir vu la rive du fleuve souterrain vers lequel nous devons maintenant nous diriger.

« Il est inutile de dire qu'actuellement un pont en bois, jeté à travers le gouffre, offre aux visiteurs toute facilité de passer sans la moindre crainte, et tout le monde s'étonne aujourd'hui que l'on ait été pendant si longtemps arrêté par si peu de chose.

« Il est surprenant, sans doute, de trouver une rivière si loin du jour ; c'est une merveille de voir une vallée ténébreuse entourée de collines, de gorges, de ravins, peuplée d'êtres vivants, présentant, à la lumière près, tous les caractères des vallons où nous aimons souvent à errer.

« Après avoir descendu un coteau couvert de sable et de rochers épars, on se trouve sur les bords d'un nouveau Styx. La rivière peut avoir en cet endroit vingt pieds de large ; on lui en donne autant de profondeur. Elle coule sur un lit de sable fin et de jolis cailloux. Quand elle devient

moins profonde et que ses rives sont recouvertes seulement de quelques pouces d'eau, on y trouve un grand nombre d'écrevisses, pour la plupart de petite taille, rabougries, entièrement blanches. Quelquefois pourtant on en trouve de taille ordinaire, presque noires et mieux nourries.

« Mais le caractère le plus frappant dans les deux espèces, c'est l'absence d'yeux, causée sans doute par leur totale inutilité.

« La cécité complète est aussi le caractère le plus remarquable des poissons qui peuplent la rivière souterraine. On n'en connaît encore qu'une espèce, du genre *cottus*. Le plus gros qui y ait jamais été pêché pouvait avoir six pouces de long; leur taille ordinaire est de trois à quatre pouces. Il serait facile de se les procurer vivants. J'en ai vu qui, enveloppés de papier gris et mis dans la poche pendant une demi-journée, respiraient encore quand, arrivés à l'hôtel, on les plongeait dans un bassin d'eau fraiche.

« Il est certain qu'à l'extérieur on ne peut distinguer sur eux aucune apparence d'organe de la vue. On prétend qu'un médecin de Louisville, après en avoir anatomisé plusieurs, se convainquit de l'absence entière de tout l'appareil visuel.

« Je dois dire ici un mot de plusieurs circonstances qui peuvent n'être pas sans intérêt pour le physicien et le naturaliste : L'exacte profondeur verticale du souterrain n'a jamais été soigneusement observée. Je n'avais point malheureusement alors avec moi l'excellent baromètre de M. Bunter, que j'ai depuis reçu d'Europe; pourtant je m'imagine que le niveau moyen n'est pas fort au-dessous des vallées extérieures. Si nous descendions quelquefois des collines, il fallait souvent aussi en gravir d'autres également élevées. Je ne crois pas même que l'on soit obligé d'admettre la profondeur ordinairement requise

pour la température constante. Ce phénomène, déjà indiqué comme un des traits caractéristiques de *Mammoth-Cave*, peut s'expliquer par la difficulté que l'air éprouve à se renouveler. A l'ouverture, il est vrai, il s'établit un courant de l'intérieur à l'extérieur pendant l'été, en sens opposé durant l'hiver; mais un courant sensible seulement à l'entrée, et qui dure à peine quelques mois, n'est-il pas plus qu'insuffisant pour renouveler l'air d'une caverne où l'on a pénétré jusqu'à seize milles sans en trouver le fond?

« Pour terminer la liste des animaux qui l'habitent, je dois ajouter aux poissons et aux écrevisses plusieurs espèces d'insectes, entre autres, des arachnides phalangiennes et des grillons. Leurs membres en général sont grêles, allongés; leur peau est étiolée et blanchâtre; l'organe de la vue leur manque à tous.

« On ne doit pas faire entrer dans la même catégorie, les chauves-souris qui se trouvent dans deux chambres voisines de la chambre principale du souterrain. Cachées durant le jour, et suspendues en groupes à la voûte, elles s'échappent la nuit, et sortent de la caverne pour prendre leurs ébats dans le vallon extérieur; aussi, rien ne les distingue des chauves-souris ordinaires.

« Mais il est temps de continuer notre route; un canot nous attend sur le rivage; hâtons-nous d'y entrer.

« C'est une chose terrible de s'avancer lentement sur un fleuve inconnu, qui coule souvent entre deux bancs de rochers à pic, s'engouffre quelquefois dans des grottes étroites où le voyageur doit s'accroupir pour ne pas frapper à la voûte, et roule ensuite ses eaux sur des rives désolées, où les rochers, entassés les uns sur les autres, présentent la confusion du chaos.

« Nous étions trop nombreux pour entrer tous à la fois dans la barque; les dames s'y placèrent d'abord avec leurs maris. Chacun, sa lampe à la main, se tenait assis et tran-

quille ; deux nègres seuls frappaient l'eau de leurs avirons. Pour nous, assis sur la rive, nous vîmes l'esquif voguer majestueusement vers la partie obscure du gouffre. En passant, la lumière des lampes se reflétait sur les rochers noirs et rongés du rivage. Les masses d'ombres en opposition avec la lumière, le silence profond de ces retraites, quand tout le monde se tait à la fois, contrastant, au moindre bruit, avec la réverbération sonore d'un des plus beaux échos que j'aie jamais entendus, tout surprend, tout ravit ; et après mille merveilles, il semble qu'on n'en avait point encore vu de si étonnante. Bientôt la nacelle fit un demi-tour à droite et se cacha derrière un énorme promontoire. Un frisson de terreur passa, je l'avoue, sur mon âme ; mais alors, par un mouvement spontané et sympathique, nous nous mîmes tous à chanter. Les voix des femmes étaient plus mélancoliques et plus douces, celles des hommes plus sombres et plus majestueuses ; et la nature nous offrait là, à peu de frais, une scène que l'art de produire de fortes émotions s'efforcerait en vain de répéter.

« Ce premier trajet est à peine de dix minutes ; la barque revint nous prendre, et bientôt nous nous trouvâmes de nouveau réunis sur un banc de calcaire compacte, au-dessous duquel le fleuve se perd comme par enchantement dans le sable.

« On peut éviter ce premier passage, en se glissant à travers les rochers jusqu'au sommet des hautes collines qui bordent le fleuve ; alors on marche quelque temps sur le bord d'un précipice. On voit à cent pieds de profondeur une immense vallée de forme elliptique, au fond de laquelle un murmure sourd indique seul la présence des eaux. Plusieurs fois depuis, j'ai voulu jouir de ce terrible point de vue : un faux pas m'aurait précipité dans l'abîme ; et je ne puis, même maintenant, me rappeler sans frémir ce mot

d'un guide qui, me voyant chanceler devant lui, me cria : « Tenez bon ; si vous glissez, vous voilà dans la *mer morte.*» C'est le nom donné au gouffre qu'embrasse ce sublime amphithéâtre de pierres amoncelées.

« Après un portage de quelques pas seulement, nous trouvâmes de nouveau le lit de la rivière et un autre esquif. Ce bras d'eau est plus court et moins pittoresque que le premier.

« Mais à la suite d'un second portage, le fleuve prend un aspect grandiose et effrayant : quelquefois son lit est resserré entre des rochers minés par les eaux ; quelquefois il s'élargit et présente la forme d'un lac. Je l'ai plusieurs fois traversé, et c'était toujours avec un nouveau sentiment de terreur. Jamais pourtant les émotions ne furent si vives que le soir de ce premier jour. La troupe dont je faisais partie s'était déterminée à passer la nuit dans le souterrain ; je la laissai poursuivre sa route, et je revins avec un compagnon et un guide. Le canot que nous trouvâmes pour repasser l'eau était à peine assez grand pour trois personnes. Imaginez-vous deux vieilles planches clouées à angle droit sur une troisième, et sur lesquelles un Américain intrépide s'était aventuré le premier, il y avait seulement quinze jours, pour faire la découverte complète de cette petite mer d'eau douce. — Le nègre, accroupi à l'arrière, faisait jouer son aviron. Nous tenions nos lampes sur l'avant, hors de l'esquif, pour lui montrer la route qu'il fallait suivre. Le silence, l'obscurité, les formes gigantesques du rivage et de la voûte, tout rappelait les scènes décrites par les poètes payens, et semblait donner de la réalité aux fables de l'Achéron et du Styx, du vieux nocher et de sa barque.

« Dans ce troisième trajet, on passe au moins vingt minutes sur la rivière. Une baie s'en détache dans cet endroit ; mais on peut la traverser quelques pas plus loin, en sautant d'un rocher sur l'autre.

« Un de nos compagnons de route prétendait avoir gravi, quelques jours auparavant, la barrière de rochers sous lesquels le fleuve disparaît encore. Il nous disait avoir retrouvé la même rivière, et vu encore une grande quantité de poissons sans yeux, plus gros en général que ceux qu'on avait jusque-là observés.

« Il y a certainement des découvertes importantes à faire dans cette direction, car le fleuve doit se décharger quelque part. Il est très-probable qu'il ne se jette point dans *Green-River*, qui coule à un mille de la caverne, ni dans aucune autre rivière extérieure. Une carte exacte de son cours présenterait sans doute de curieux rapprochements; et une description complète des animaux qui peuplent ses eaux et ses rivages, offrirait un page intéressante à l'histoire naturelle.

« Plusieurs d'entre nous n'avaient pas osé risquer leur vie sur un aussi frêle esquif, et il n'est pas possible de disconvenir qu'il y avait danger réel. On parvint cependant à les faire passer de la rive droite sur la rive gauche. Ils gravirent de nouveau la chaîne de collines qui bordent aussi le fleuve de ce côté; et le seul passage qui se présenta alors devant eux, était une espèce de grotte étroite et basse, dont les dimensions vont toujours en s'amoindrissant; bientôt ce n'est plus qu'un trou d'un pied et demi de haut, où il faut se glisser tout de son long, et, pendant près de dix minutes, on est ainsi obligé de ramper. Enfin, on arrive au versant opposé de la chaîne, et on retrouve encore la rivière, qui a fait cependant un long circuit. Un rieur proposait de donner à cet étroit passage le nom de *Snake Avenue*, l'*Avenue des Serpents,* l'avenue où l'on serpente.

« Un des points de vue les plus pittoresques dont il soit possible de jouir, se présente au voyageur du haut de ce dernier versant : tout autour se forment rapidement des incrustations calcaires; la nature pétrit là des colonnes, des

draperies, des groupes de rochers et de statues en profusion. Le sommet des collines touche la voûte, qui, dans cet endroit, est percée d'excavations et ornée de festons calcaires à grands plis. Au-dessous coule le fleuve souterrain, où l'on pourrait se jeter d'un saut.

« Cependant on tourne le dos à la rivière pour ne la plus revoir qu'au retour, et l'on s'enfonce dans une nouvelle avenue, dont les dimensions sont tout aussi grandioses que celles de l'entrée. On marche d'abord sur un sable humide, on descend des collines glissantes, on en gravit d'autres en s'aidant des mains et des pieds. Enfin, le sol devient plus sec, le bruit des eaux cesse, un nouveau monde commence.

« D'abord c'est comme un chaos horrible : il faut marcher sur des amas de roches entassées, tombées évidemment de la voûte; d'autres, au-dessus de votre tête, sont suspendues à cinquante, quatre-vingts, cent pieds. Une seule écraserait quatre hommes. Quelquefois les amas sont si prodigieux, qu'ils ressemblent de loin à des collines; le passage en est obstrué. On fait ainsi plus de trois milles au milieu du bouleversement le plus complet.

« La route s'aplanit enfin, le sol est moins jonché de débris; les murailles commencent à être revêtues d'incrustations de gypse; la voûte est festonnée, d'une conservation parfaite, quelquefois étincelante de cristallisations.

« A la branche principale du souterrain, d'autres cavernes plus étroites viennent se rattacher, et divergent dans plusieurs directions. Si l'on s'aventure dans quelqu'une d'entre elles, on trouve souvent des chambres brillantes, des boudoirs gracieux, tendus d'une belle draperie blanche, épaisse, veloutée. Je n'ai point entendu dire que nulle part ailleurs on eût encore trouvé des formations modernes de gypse aussi puissantes. Ce n'est encore que l'antichambre d'un immense palais; cinq milles au-delà de la rivière

on en trouve la singulière entrée. Ceux qui me liront me croiront à peine ; et je suis bien loin de rendre tout ce que j'ai senti.

« La galerie souterraine où l'on a marché jusque-là, finit enfin. Le sentier d'abord devient plus étroit ; on monte graduellement sur le roc vif, et l'on se trouve arrêté par un mur noir comme du basalte.

« Mais c'est le commencement des merveilles. Si l'on élève la tête, on voit un trou festonné d'incrustations calcaires : ce sont comme des grappes de raisin pendantes et gracieusement amoncelées. En s'aidant des pieds et des mains, on y monte, quoique difficilement, et le spectacle le plus magique se présente aussitôt aux regards. On se trouve transporté sur des guirlandes et des amas de raisins noirs et blancs. Les masses de ce beau fruit tombent jusqu'à terre ; tout le sol en est jonché. Une eau pure, que l'on prendrait pour leur jus, s'échappe le long des guirlandes, suit les contours de leurs draperies, et tombe enfin goutte à goutte dans un bassin de roc découpé. Hélas ! encore un petit nombre d'années, et cette salle magnifique n'existera plus. Elle fut découverte quinze jours seulement avant notre visite, et déjà j'ai vu les marques brutales des premiers coups donnés aux belles guirlandes. Ce superbe jeu de la nature sera bientôt ce qu'est aujourd'hui l'*Avenue gothique*, quelques débris revêtus d'un beau nom. On l'appelle aujourd'hui le *Cabinet de Cleveland*. C'est l'entrée d'un nouveau souterrain qui est loin d'avoir encore été entièrement exploré. Le sol est recouvert d'une fine poussière de plâtre provenue de la décomposition des incrustations de gypse : les murailles en sont partout tapissées. Les formes ne sont plus seulement des colonnes et des draperies, mais aussi des feuilles, des fleurs, des rosaces, des étoiles, mille images bizarres, naturelles, gracieuses...

« Arrivés à une distance de près de seize milles de l'en-

trée de la grotte, nous ne jugeâmes pas à propos d'aller plus avant. Un autre monde reste encore à découvrir. Qui sait si, par des galeries encore inconnues, on n'arrivera pas à se retrouver sur une autre branche de la rivière? Qui sait tout ce que recèle pour la science et la curiosité ce merveilleux royaume des ténèbres?

ILE D'HAITI.

Extrait d'une lettre de Mgr Rosati, évêque de St-Louis, à MM. les Membres du Conseil central de Lyon.

Paris, 14 avril 1842.

« Messieurs,

« Je ne pensais pas, lorsque j'eus l'avantage de me trouver au milieu de vous dans le mois d'octobre de l'année passée, que je pourrais encore assister, en 1842, à une de vos réunions. Pendant cet intervalle, Dieu m'a accordé la grâce de traverser heureusement plusieurs fois et en différentes directions l'Océan, ayant le bonheur d'être guidé dans mes courses par la voix du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, protégé dans les dangers qui les accompagnent par les soins de la Providence, et assisté dans mes besoins par les libéralités de cette Œuvre charitable, au développement de laquelle vous vous êtes dévoués.

« Je partis de Liverpool le 4 novembre; le 16 j'étais à Hatifax, le 23 à New-Yorck, et le 30, assisté de Mgr Fabrice Kenrick, coadjuteur de Philadelphie, et de Mgr Lefévère, tout récemment nommé Evêque de Zéla et coadjuteur du Détroit; je consacrai dans la cathédrale de Philadelphie Mgr Pierre-Richard Kenrick, évêque de Drajas et mon coadjuteur. Je regarde cet événement comme le

plus heureux pour mon diocèse, et Mgr. de Drajas comme le plus précieux don que Dieu, dans sa miséricorde, ait fait tant à moi qu'au troupeau qu'il m'a confié.

« Après avoir sacré mon coadjuteur, il me fut impossible de l'accompagner à St-Louis. Chargé, comme vous le savez, par le Saint-Père d'une mission importante auprès du gouvernement d'Haïti, je me rembarquai promptement à New-Yorck, avec M. l'abbé *Cessent* qui voulut bien me suivre en qualité de secrétaire, et le 23 janvier je touchai à Port-au-Prince. On eût bientôt appris, dans cette capitale de la république, l'arrivée d'un Evêque venant de Rome, et délégué par le Saint-Siége pour le rétablissement de la foi catholique dans ce pays intéressant. Cette nouvelle fut reçue de tout le peuple avec les démonstrations de la joie la plus vive; on exprimait hautement le désir de voir s'aplanir les difficultés qui avaient momentanément interrompu les rapports religieux de cette île avec le centre du monde chrétien. J'eus une audience du président Boyer: il m'accueillit avec des témoignages bien sincères de joie et de respect. Après avoir pris lecture de la lettre que lui écrivait le souverain Pontife, il m'exprima combien il était touché de la constance du Père commun des fidèles à s'occuper du bonheur de ses enfants d'Haïti; il me déclara qu'il se ferait un devoir de correspondre à cette tendresse paternelle du chef de l'Eglise, et qu'il s'estimerait heureux s'il pouvait réaliser ses désirs.

« La Religion, ajouta-t-il, fait partout la prospérité « des Etats; mais elle est particulièrement nécessaire au « bonheur des Haïtiens, qui en reconnaissent tout le prix « et qui n'en veulent point d'autre que le catholicisme. « Voyez en effet comme ils sont restés inviolablement at- « tachés à leur foi, malgré le défaut d'instruction, et no- « nobstant les malheureuses circonstances dans lesquelles « ils se sont trouvés. Les protestants ont envoyé ici des

« Missionnaires; ils ont ouvert deux temples; mais ils
« n'ont pas fait parmi nous de prosélytes; leurs réunions
« ne sont fréquentées, en général, que par des sectaires
« étrangers. »

« Bientôt une commission fut nommée pour traiter avec moi de l'objet de ma mission : elle était composée de cinq membres intelligents, instruits, et animés du désir sincère de s'entendre avec le Saint-Siége pour le rétablissement de la Religion. Après trois séances, on fut d'accord sur un projet de concordat que je dois soumettre à Sa Sainteté, et qui, après avoir reçu son approbation, sera signé à Rome, où le Président enverra bientôt un fondé de pouvoirs. Par ce concordat, l'autorité ecclésiastique serait rétablie à Haïti; on donnerait à l'île un Evêque en titre; en un mot, il serait pourvu aux besoins spirituels de cette république, qui compte environ un million de citoyens.

« On apprit avec des transports de joie, dans la ville, ces heureux préliminaires; toutes les classes de la société s'en félicitaient et venaient me témoigner leur satisfaction. La presse de tous les partis exprimait les mêmes sentiments avec unanimité. Il y eut des réunions imposantes, auxquelles furent convoqués les personnages les plus influents de l'état, pour se réjouir en commun d'un événement qui comblait tous les vœux. A celle qui se tint la veille de mon départ, le Président me dit qu'il ne voulait pas me laisser quitter l'île sans avoir de nouveau manifesté son filial attachement au souverain Pontife, et s'étant levé, il proposa ce toast : « A notre Saint-Père le Pape Grégoire XVI;
« que Dieu lui accorde une longue suite d'années pour
« l'exaltation de l'Eglise et le bonheur du peuple chré-
« tien! » Les plus vives acclamations répondirent à ce souhait.

« Toute la population de Port-au-Prince se montra

animée des mêmes dispositions. Le presbytère où j'étais logé ne désemplissait pas ; les Haïtiens y venaient par centaines me demander la bénédiction qu'ils recevaient à genoux ; à la maison, dans l'église, lorsque je paraissais dans les rues, c'était le même empressement religieux. Ces marques de respect étaient à mes yeux autant de témoignages d'estime accordés au caractère épiscopal dont je suis revêtu ; elles me prouvaient, en s'adressant à un délégat du Saint-Siége, la haute idée que les peuples ont encore du Pape.

« Les Haïtiens ne furent pas les seuls à témoigner l'intérêt qu'ils prenaient au rétablissement du Catholicisme dans leur pays ; les étrangers partageaient la joie des naturels : plusieurs représentants des grandes puissances ont publiquement applaudi au succès de ma mission. Entre ceux dont les bons offices ont gravé plus profondément les noms dans mon souvenir, je citerai M. Levasseur, consul général de votre nation à Port-au-Prince. Il voulut me faire connaître les commandants des corvettes françaises qui étaient en rade. Arrivé à bord du *Berceau*, je fus reçu par le capitaine Lartigue à la tête de son état-major : l'équipage était en grande tenue et portait les armes. Après nous avoir fait visiter ce superbe vaisseau, le commandant descendit avec nous dans la chaloupe, et voulut nous accompagner à bord de la *Circé*. A une petite distance de la corvette que nous venions de quitter, je fus salué de douze coups de canon. La chaloupe ayant fait halte, nous reçûmes la salve le chapeau à la main, et nous nous inclinâmes devant le pavillon qui flottait au haut des mâts comme dans un jour de fête. Ce furent les mêmes honneurs à bord de la *Circé*, commandée par M. Riccard. Comme nous rentrions au port, « Je suis bien aise, me dit M. le « consul-général, que vous ayez visité nos vaisseaux ; vous « nous avez fourni l'occasion de montrer dans ce pays

« comment on doit honorer le caractère épiscopal et la « qualité de délégat du Saint-Siége. »

« Je n'avais demeuré que trois semaines à Port-au-Prince, et cependant en traversant cette ville pour la quitter, j'étais ému ; j'éprouvais, en me séparant de ce bon peuple, les mêmes sentiments qu'éprouve un père en s'éloignant de sa famille. La foule encombrait les rues par lesquelles je me rendais au port ; sur mon passage, les corps-de-garde présentaient les armes et les tambours battaient ; chacun s'agenouillait pour recevoir ma dernière bénédiction. « Vous vous en allez donc? me disaient ceux « qui pouvaient m'approcher de plus près. — Oui, ré« pondais-je, mais c'est pour porter vos vœux aux pieds « du souverain Pontife ; il vous enverra bientôt un Evêque, « un père qui ne vous quittera plus... »

« Je suis, etc.

« † JOSEPH, *évêque de St-Louis.* »

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

Plus de deux cent-cinquante Mandements ou lettres circulaires ont déjà recommandé l'OEuvre aux principaux diocèses de la Chrétienté, sans que le zèle de Nosseigneurs les Evêques se lasse d'applaudir à ses succès, et de seconder avec toute l'autorité de leurs suffrages sa merveilleuse extension. Les plus récents témoignages de cette haute bienveillance sont dus à Nosseigneurs les Archevêques et Evêques de Sassari, de Toulouse, d'Aire, de Luçon, de Malte, de Crême, de Mondovi, de Massa, et à Mgr Bonnand, vicaire apostolique de la côte de Coromandel et du Maduré.

Un Missionnaire du Levant nous apprend que dans l'école catholique d'Alep, les Annales sont mises entre les mains de tous les enfants qui apprennent à lire. Les pieux instituteurs qui ont eu cette heureuse idée, s'applaudissent chaque jour de ses résultats. Les juifs et les turcs qui fréquentent l'établissement, parcourent notre recueil avec la même avidité que les chrétiens; leur jeune imagination s'exalte au spectacle des conquêtes apostoliques, et s'intéresse comme nous aux combats de nos martyrs. Au sortir de l'école, ils s'en vont porter dans leurs familles, avec le récit de ce qui les a frappés, les germes de foi que cette lecture a déposés dans leur âme.

Il y a quelques mois, une lettre de Dublin nous avait déjà signalé un fait analogue et tout aussi consolant. Le correspondant de l'OEuvre en Irlande écrivait : « Un « ecclésiastique vient de m'exprimer ses remercîments au « sujet des *livres d'école* fournis aux enfants des pauvres;

« ces livres sont les Annales de la Propagation de la Foi...
« Beaucoup de personnes assurent que la lecture des Annales a créé, partout où elles sont répandues, un grand esprit de Religion et de piété. Puisse cet exemple trouver de nombreux imitateurs. »

A Marseille, dans la maison des *jeunes détenus*, connue sous le nom de *Pénitencier St-Pierre*, un des Directeurs ayant profité d'un exercice religieux pour dire quelques mots en faveur de l'OEuvre, tous les prisonniers ont demandé spontanément à inscrire leurs noms sur la liste des Associés. « Ce n'est pas assez de cinquante-deux sous, disaient-ils; il faut donner davantage. On fera des ateliers chez ces pauvres sauvages. » Plusieurs d'entre eux pleuraient à chaudes larmes, parce qu'on leur faisait observer qu'ils gagnaient trop peu pour s'imposer ce sacrifice : on a dû les agréger pour les consoler et mettre fin à leurs instantes réclamations.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Dans les premiers jours du mois d'août, trois prêtres de la société de Marie, MM. Jean-Simon Bernard, du diocèse de Nantes, Delphin-Victor Moreau, du diocèse d'Angers, Joseph-Auguste Chouvet, du diocèse d'Avignon, se sont embarqués à Toulon pour la Mission de la Nouvelle-Zélande.

Les PP. Jean Combe, Pierre Faurie, du diocèse de Viviers, Victor Charignon, du diocèse de Valence, et Pierre Brissaud, du diocèse de Grenoble, sont partis pour la Mission du Maduré. Ces quatre prêtres appartiennent à la Compagnie de Jésus.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE

MISSIONS DU TONG-KING.

Lettre de M. Jeantet, Missionnaire apostolique, à M. Girod, Vicaire Général du diocèse de Saint-Claude.

13 avril 1840.

« Monsieur,

« Quand vous recevez une lettre du Tong-King, attendez-vous à la nouvelle d'un martyre. Peut-être cet uniforme dénoûment de tous nos récits vous fatigue-t-il par sa monotomie; mais il faut bien écrire l'histoire telle qu'elle est; d'ailleurs, le Missionnaire peut-il se lasser de parler de ce qui fait l'objet de ses espérances?

«... Pierre Thi naquit en 1763, à Ké-So, dans la province de Ha-Noi. Sa famille, peu favorisée des biens de la fortune, a déjà vu deux de ses membres honorés du sacerdoce et victimes de la persécution (1); Dé, le plus jeune

(1) Le catéchiste Pierre Duong, neveu de Pierre Thi, avait été martyrisé l'année précédente. Voir le N° LXXVII, page 281.

frère du martyr, marche avec ardeur sur les traces de son aîné : puisse notre Mission le compter encore longtemps au nombre de ses apôtres !

« A l'âge de 11 ans, Pierre Thi entra dans la *Maison de Dieu*. Après une étude suffisante du latin, il fut admis au rang de catéchiste, en 1796, et déploya dans l'exercice de cet humble ministère tant de zèle, de vertus et de talents, que ses supérieurs, persuadés qu'ils feraient un choix utile à l'Eglise en l'appelant aux ordres sacrés, l'initièrent d'abord aux connaissances théologiques, et l'ordonnèrent prêtre le 22 mars 1806. La paroisse de Song-Chay fut la première confiée à son administration : il la gouverna avec autant de prudence que de sollicitude et de fermeté, jusqu'en 1832, époque où il fut choisi pour pasteur du district de Ké-Song, dans le Huyen-Binh-Luc. C'est là que je l'ai vu pour la première fois en 1835 : je remarquai en lui une piété vive, une fidélité exemplaire au règlement de la Mission, une grande douceur unie à beaucoup de prudence; peut-être sa modestie dégénérait-elle en excessive timidité; mais nous n'en devons que plus admirer la puissance de la grâce qui a triomphé de toutes les faiblesses humaines, et prêté à ce caractère docile une force qui n'était pas dans sa nature. Ce n'étaient pas seulement les gens de sa maison et les fidèles de sa paroisse qui l'entouraient de leur affection et de leur respect : Mgr Havard, si juste appréciateur du mérite de ses prêtres, avait pour lui la plus haute estime. Je me souviens qu'un jour, m'entretenant avec cet illustre Prélat, je l'entendis s'écrier avec l'accent de l'admiration : « Quel saint confrère que le « P. Thi ! »

« André Lac était originaire de la province de Bac-Ninh; ses parents, pauvres et idolâtres, étant venus s'établir dans la ville royale de Ké-Cho, le clerc de la Mission dans cette ancienne capitale du Tong-King conduisit le jeune

André, âgé de 12 ans, auprès de M. Leroy, qui dirigeait alors la communauté de Ké-Vinh. Trois ans d'instruction et d'épreuves le disposèrent à la grâce du baptême; il fut ensuite confié aux soins d'un prêtre indigène qui lui enseigna les lettres chinoises, dans lesquelles il fit de rapides progrès. A 19 ans, il apprit les premiers éléments de la langue latine; à 24, il fut élevé au grade de catéchiste, et après en avoir rempli dix ans les pénibles fonctions, il fit sous M. Eyot son cours de théologie. Ses études achevées, Mgr de Gortyne lui conféra tous les ordres jusqu'au diaconat inclusivement, dans le courant de septembre 1822, et l'ordonna prêtre le 15 mars de l'année suivante.

« Au début de son ministère apostolique, il fut successivement donné pour coopérateur à plusieurs curés indigènes, entre autres au malheureux Duyet qui, en 1838, a déshonoré son caractère et plongé toute notre Eglise dans l'affliction par le scandale de son apostasie. Je suis heureux de vous apprendre qu'il vient de rétracter son abjuration, et qu'il en a fait amende honorable dans son pays natal, en présence du Missionnaire et des paroissiens assemblés.

« André Lac était depuis sept ans à la tête de la paroisse de Ké-Dam, lorsqu'en 1835 il fut arrêté par les persécuteurs et jeté dans les prisons du *Phu*, d'où il ne serait probablement sorti que pour aller au martyre, si l'un de nos plus riches chrétiens n'avait sacrifié une partie de sa fortune pour briser ses fers. C'est à cette époque qu'il crut devoir changer son nom de Dung en celui de Lac, parce qu'ayant été signalé au roi comme ministre de Jésus-Christ, il craignait que le généreux néophyte, son libérateur, ne fût enveloppé dans les nouvelles rigueurs auxquelles on devait naturellement s'attendre.

« Dans tous les postes qu'il a occupés sa mémoire est restée en vénération. Humble et soumis envers ses supé-

rieurs dont il possédait l'estime, sa bonté naturelle, son esprit de paix et de concorde, l'avaient rendu cher à tous nos chrétiens; ses confrères admiraient son zèle, autant que les élèves de la *Maison de Dieu* s'édifiaient de son exactitude à remplir tous ses devoirs; les lettrés, même païens, recherchaient sa conversation. Pour moi, longtemps témoin de ses vertus, j'ai pu apprécier tout ce qu'il y avait de désintéressement, de piété, d'innocence et de crainte de Dieu dans cette âme prédestinée. Comme Pierre Thi, il était peut-être timide à l'excès; mais comment oserais-je l'appeler pusillanime, quand je vais retracer et sa force dans les tourments, et son calme sur l'échafaud?

« Le saint Prêtre était allé à Ké-Song, le 10 novembre, pour se confesser au vénérable P. Thi. Il y avait longtemps que les deux amis ne s'étaient point vus. André Lac, qui se disposait à retourner immédiatement dans sa paroisse, ne put refuser aux instances du vieillard la consolation de différer son départ au lendemain. Que de peines ils versèrent dans le sein l'un de l'autre pendant cette trop courte nuit! que de vœux formés en commun pour la paix de leurs troupeaux et le salut de leur patrie! Hélas! ils ne devaient pas les voir réalisés.

« Le 11, vers midi, arriva le maire de la commune, suivi de trois satellites armés de bâtons. « Qui êtes-vous? « dit-il au P. Lac qu'il rencontra le premier; sans doute « un maître de religion? » Et sans faire attention à sa réponse : « Où est le chef des chrétiens? » demanda-t-il en entrant dans le presbytère pour arrêter le P. Thi. On pressait André Lac de prendre la fuite; mais le saint Prêtre, immobile et résigné, se contenta de répondre : « Que la volonté de Dieu soit faite! S'il leur plaît de m'ar- « rêter, ce sera la seconde fois que je serai captif pour « Jésus-Christ! »

« Le maire fit monter les deux confesseurs dans sa

barque et les conduisit à sa demeure. Quelques chrétiens suivaient en le suppliant de relâcher ses innocents prisonniers. « J'y consens, leur dit-il, pourvu que vous m'apportiez dix barres d'argent. » Aussitôt ces bons néophytes retournent chez eux, vident leur bourse, empruntent à leurs voisins, et reviennent avec tout ce qu'ils ont pu recueillir, soixante ligatures et trois grandes marmites qui valaient à peu près les deux tiers de cette somme. « Voilà tout ce que nous possédons, s'écrient-ils en déposant leur trésor aux pieds du maire; rendez-nous au moins le P. Lac. » Il les rendit tous deux, et nos chrétiens se retirèrent, trop heureux d'avoir sauvé leurs pasteurs au prix de leur fortune.

« Ils ne savaient pas qu'une liberté si chèrement achetée allait encore être ravie. Au moment où André Lac arrivait à Ké-Song, le mandarin du Huyen se trouvait avec son secrétaire sur le lieu même du débarquement. Comme la nuit était obscure, le P. prit ce dernier pour un de ses paroissiens, et lui tendit la main avec confiance pour qu'il l'aidât à mettre pied à terre. Aussitôt le païen s'écria : « Allumez la lampe, je tiens un maître de religion. » Le mandarin accourut et demanda au Missionnaire qui il était. « Je suis prêtre, répondit-il; il n'y a qu'un instant j'étais prisonnier; maintenant vous m'arrêtez encore : vous êtes l'envoyé du roi, je dois obéir. Quand un mensonge suffirait à ma délivrance, je ne voudrais pas m'en rendre coupable; oui, je suis maître de religion. »

« Dans la matinée du 12, le mandarin, suivi de ses gens et de son prisonnier, retourna au lieu ordinaire de sa résidence. Chemin faisant, il rencontra le maire de Ké-Song qui lui amenait le P. Thi, arrêté de nouveau. Nos deux confrères entrèrent ensemble dans la prison de Huyen.

« Leur captivité fut adoucie autant que possible par les égards du mandarin : il leur fit préparer des lits, donna

ordre à ses cuisiniers de les servir comme lui-même, défendit aux geoliers de se permettre envers eux la moindre insulte, et prit des mesures pour qu'on les laissât reposer en paix.

« Voyant le P. Thi, malgré son grand âge, sans vêtements qui pussent le protéger contre le froid de la saison, il lui demanda s'il n'avait point de couverture. « J'en avais « une, répondit le vieillard; mais le maire m'en a dépouillé : » et sur-le-champ elle lui fut rendue.

« Par tous ces bons offices, le mandarin tenait à prouver aux confesseurs combien il gémissait d'accomplir envers eux une mission de rigueurs. Si la conscience de ses prisonniers avait pu se prêter à quelque accommodement, il les eût avec joie rendus à l'affection de leurs troupeaux; il ne craignit pas de s'en ouvrir au P. Lac : « Maître, lui » dit-il, vous êtes encore jeune; pourquoi vouloir sitôt « mourir? Croyez-moi, fermez les yeux et passez sur le « crucifix, ou du moins marchez à côté; si vous aimez « mieux, mes gens vous traîneront dessus; laissez les « faire, et je porterai une sentence de pardon. » Le Père répondit : « Je n'y consentirai jamais; condamnez-moi plutôt à être coupé par morceaux. »

« Les principaux chrétiens des deux paroisses s'étaient réunis pour aviser au moyen de sauver leurs prêtres; mais leur dévouement fut inutile. Les deux confesseurs ne tardèrent pas à être dirigés sur Ké-Cho, chef-lieu du département. Avant le départ, le mandarin immola un porc au ciel et à la terre pour fléchir leur courroux. « Ce n'est pas « à moi, s'écria-t-il, qu'il faut imputer l'injustice des ordres « que j'exécute; que le châtiment de cette iniquité re- » tombe sur ses auteurs! » Tous les néophytes de Ké-Song furent ensuite introduits auprès des confesseurs; cette entrevue fut déchirante; jamais la prison n'avait retenti de tant de sanglots.

« Quand nos chrétiens virent s'éloigner la barque qui emportait leurs pasteurs, ils la suivirent en foule, les uns montés sur des canots, les autres cheminant à pied le long du fleuve. Arrivés au pont de Ké-Don, ils se rangèrent sur les deux rives, tirèrent à bord la barque des prisonniers, et après s'être de nouveau prosternés devant eux, après les avoir conjurés de ne pas oublier leurs anciennes paroisses, ils donnèrent un libre cours à leur douleur. Elle fut si vive, que le mandarin parut en redouter les suites; craignant sans doute que, dans l'excès de leur désolation, nos fidèles n'entreprissent de lui enlever de force ses prisonniers, il rassembla autour d'eux les soldats qui l'accompagnaient. Alors le P. Lac, levant la main pour bénir une dernière fois ses chères ouailles, leur dit : « Vous êtes venus « assez loin ; nous vous remercions, chrétiens nos frères ; « retournez à vos demeures, continuez de servir Dieu « comme si nous étions encore au milieu de vous. Allez, « vos gémissements ne peuvent rien pour notre liberté ; ils « ne font qu'augmenter nos peines. »

« Jusque-là, on n'avait point encore fait mettre de cangues aux confesseurs, bien qu'il y en eût de toutes prêtes ; le mandarin jugea prudent de leur imposer ce fardeau, et ordonna aux soldats d'éloigner à coups de verges les femmes et les enfants ; puis, voyant qu'ils aimaient mieux se laisser battre que de s'éloigner, il dit aux satellites. « C'est assez, « ne frappez plus. »

« Depuis le pont de Ké-Don jusqu'à la maison commune d'un village appelé Ké-Tai, la foule des chrétiens alla toujours croissant. Le maire qui avait livré nos deux confrères suivait le cortége ; chacun voulait le voir, et, comme de juste, ce n'était pas pour le féliciter. Bien que nos disciples ne proférassent contre lui aucune menace, le mandarin, craignant qu'on ne lui fît un mauvais parti, l'invita à se retirer, et lui-même avec son escorte entra dans la maison

commune. Plus de mille chrétiens étaient rassemblés sur la place publique. A la vue de cette multitude plongée dans l'affliction, le mandarin s'écria : « Que le châtiment du « crime retombe sur son auteur ! Le ciel m'est témoin que « ce n'est pas ma faute, si ces deux Prêtres sont arrêtés. » Il se rapprocha ensuite des prisonniers, et comme il s'entretenait familièrement avec eux, le P. Lac lui cita une phrase de Confucius, dont voici le sens : « Apprendre le « matin une bonne maxime, et mourir le soir, est un sort « digne d'envie. — Maître, reprit en souriant le manda- « rin, il paraît que vous avez beaucoup étudié. »

« Cependant la foule des chrétiens ne se dissipait pas ; les femmes surtout assiégeaient les portes de la maison commune, et, bravant les verges des soldats, venaient toutes en larmes saluer encore une fois leurs Pères, et se lamenter à leurs pieds sur le malheur dont le troupeau était frappé dans la personne de ses pasteurs. « Que vous ont « donc enseigné vos Prêtres, leur disait le mandarin, « pour que vous soyez si désolées de les perdre ? » L'une d'elles répondit : « Ils nous instruisent de nos devoirs et nous « encouragent à les pratiquer ; ils prêchent à nos maris la « fuite du jeu, de l'ivrognerie et des vices qui déshono- « rent ou ruinent les familles ; ils apprennent aux femmes « à être humbles, modestes, chastes et soumises à leurs « époux. — Vous ont-ils appris des prières ? récitez-en « quelques-unes ; je serais curieux de les connaître. — « Comment pourrais-je les réciter, dans le trouble où je « suis ? j'ai tout oublié. » Le mandarin ajouta : « Il y a « là un mystère dont je ne puis me rendre compte. D'ail- « leurs, les chrétiens ne sont pas les seuls qui prennent un « si vif intérêt au sort de mes prisonniers ; quand ces deux « maîtres de religion sont sortis de chez moi, ma femme « elle-même pleurait à chaudes larmes : c'est quelque « chose de bien étrange ! »

« Au moment où le cortége traversa le marché de Ké-Dam, toutes les boutiques se fermèrent ; chacun voulait voir les deux captifs ; c'était à qui s'en approcherait de plus près. En présence de cette multitude de curieux, nos saints confesseurs ne se laissèrent point abattre ; le P. Lac ôta son large chapeau de feuilles de palmier, et dit aux spectateurs : « Nous sommes prédicateurs de la véritable Reli-« gion ; que ceux qui veulent nous voir s'avancent et qu'ils « nous regardent à leur aise. J'ai passé bien des fois sur « cette place ; mais c'était de nuit, et personne ne pou-« vait me reconnaître. A présent qu'il fait jour, libre à « chacun de nous considérer. »

« La foule, en général, paraissait émue de compassion pour les deux victimes ; si quelques païens insultaient à leur malheur, le plus grand nombre les plaignait : « Ces « hommes sont d'une vertu exemplaire, disaient-ils ; pour-« quoi les avoir arrêtés, pourquoi les conduire à la mort, « quand on ne peut leur reprocher aucun crime ? » De la pitié pour les martyrs, il en est même qui passaient aux imprécations contre les officiers du prince. Nos chrétiens se faisaient aisément reconnaître à leur tristesse ; les mandarins se disaient entre eux : « Voyez, tous ceux qui ont les « yeux rouges de larmes sont des disciples du Christ. »

« Après avoir dîné à Ké-Dam, on se remit en route. Le P. Thi, déjà fatigué d'une longue marche, avait de la peine à porter sa cangue : sur une invitation du mandarin, nos fidèles vinrent au secours du saint vieillard, et, soutenant le fardeau qui accablait sa faiblesse, l'aidèrent à se traîner jusqu'à la prison.

« Quelques jours après leur arrivée à la préfecture, le P. Lac m'écrivit la lettre suivante :

« Nous venons de comparaître devant le juge criminel. « Il nous a commandé de fouler aux pieds la croix ; et sur

« notre refus de consentir à cette profanation, cinq à six « soldats se sont emparés de nous et nous ont portés sur « l'image du Sauveur. Le P. Thi, en se baissant, a pu saisir « le christ sur lequel on voulait le faire marcher, et l'a « couvert de ses baisers et de ses larmes. Pour moi, je « repliais mes pieds plus haut que les genoux et je disais « aux persécuteurs : « Coupez-moi les jambes, j'y con- « sens; mais n'attendez pas que j'outrage mon Dieu! « Pourquoi, d'ailleurs, vous acharner contre une Religion « que vous ne connaissez pas, et qui rend meilleurs tous « ceux qui l'embrassent? — Ta Religion? reprit le grand « mandarin, elle fait de vous des ingrats, puisqu'elle vous « interdit le culte des parents défunts. — Mandarin, j'avais « raison de dire que vous ne la connaissez pas; car elle « condamne plus sévèrement que vous les enfants dénaturés; « après l'autorité de Dieu, il n'en est pas pour nous de « plus respectable que celle d'un père et d'une mère; « l'Evangile nous fait une loi de les honorer, de les aimer, « de leur obéir, de leur venir en aide dans les besoins de « la vie et les infirmités de la vieillesse; au jour de leur « mort, nos familles chrétiennes sont, comme les vôtres, « plongées dans un deuil profond; nous ne les oublions « pas plus que vous dans leurs tombes, dont nous pre- « nons un soin tout religieux : mais nous ne croyons pas « que la piété filiale doive aller jusqu'à l'idolâtrie; le « Christianisme nous apprend quelle différence nous devons « mettre entre nos parents et la Divinité. » Après cet « interrogatoire, on nous enferma dans une prison cou- « verte en feuilles de palmier.

« Le 19, un nouvel assaut nous fut livré : Dieu nous « fit encore la grâce d'en sortir victorieux. A cette époque, « nos cangues furent remplacées par des chaînes; la « mienne pesait environ quinze livres; celle du P. Thi, « quoique plus légère, était encore pour sa vieillesse un

« accablant fardeau. Pendant les quatre premiers jours de « ma détention, j'avais continuellement les larmes aux « yeux : un attachement trop sensible pour mes frères, « pour ces paroisses que notre absence livrait peut-être à « l'apostasie, pour ces Missionnaires avec lesquels allaient, « peut-être, bientôt tomber les dernières colonnes de « l'Eglise anamite, m'inspirait cette excessive tristesse. « Depuis, le Seigneur a inondé mon âme d'une douce « paix ; mes craintes ont fait place à l'espérance : pour mes « peines, elles ne me sont rien ; si je souffre, c'est de voir « le vénérable P. Thi, malgré son grand âge, condamné « aux rigueurs de la captivité. Il faut dire cependant que « nos geoliers ont pour lui beaucoup d'égards. Le bon « Maître nous prodigue ses consolations ; nous nous re- « posons de l'avenir sur sa miséricorde.

« Dès qu'il me fut possible de communiquer par lettres avec nos saints confesseurs, je leur écrivis pour les exhorter à la persévérance, en leur rappelant qu'ils étaient donnés en spectacle à Dieu et aux hommes, qu'ils devaient à leurs troupeaux de ne pas encourager les défections par une lâcheté ; à nos confrères, de ne pas compromettre leur vie par des révélations imprudentes, et à eux-mêmes, de ne pas briser la couronne déjà suspendue sur leurs têtes. Je priai ensuite le P. Lac de tenir un journal exact de tout ce qu'ils auraient dit, de tout ce qu'ils auraient fait ou souffert pour le nom de Jésus, afin que, du sein de leur cachot, ils pussent encore édifier et affermir dans la foi nos chrétiens persécutés.

« Voici la réponse qu'il m'adressa peu de jours après :

« Mon Père, quand nous avons reçu votre lettre, nos « yeux se sont remplis de larmes : Qui sommes-nous pour « que l'Eglise prenne un si vif intérêt à notre sort ? n'était-

« ce pas assez de nous avoir apporté le bienfait de la vérité
« au péril de votre vie? Après Dieu, c'est à vous,
« c'est à Nosseigneurs les Evêques et aux Missionnaires
« d'Europe que nous devons le bonheur de connaître la
« voie qui conduit au ciel . priez le Seigneur, afin que le
« courage ne nous manque pas en chemin; et une fois
« arrivés au terme, nous tâcherons d'acquitter une recon-
« naissance que nous ne savons aujourd'hui comment vous
« exprimer.

« J'ai déjà écrit, sur votre recommandation, tout ce
« qui nous est arrivé depuis que nous sommes dans les
« fers : à la première occasion je vous ferai passer mes
« notes. Mais il est si difficile d'écrire dans mon cachot;
« il serait peut-être plus difficile encore de pénétrer jus-
« qu'à nous. Le P. Thi souffre beaucoup de la dyssenterie.
« Pour moi, j'ai assez à faire de répondre aux sarcasmes
« proférés par les ennemis de notre sainte Religion. Mes
« servants Vinh et Mau vous tiendront au courant de ce
« qui nous concerne. Je n'ai plus rien à dire.

« Franç.-And. Lac, *inébranlable comme une montagne.* »

« Vers le même temps j'appris par un ecclésiastique indigène, ami intime d'André Lac, que nos deux confesseurs aggravaient encore les rigueurs de leur prison par des austérités excessives. Je transcris sa lettre.

« Le catéchiste Frung m'a dit, à son retour de Ké-Cho,
« que nos vénérables confrères jeûnent tous les mercredis,
« vendredis et samedis. Je pense qu'étant d'une santé dé-
« licate, ils ne tarderont pas à tomber malades, pour
« peu qu'ils continuent à se traiter avec si peu de ména-

« gement. J'ai recours à vous pour leur conseiller une
» conduite plus modérée, car ils ne m'écouteraient pas.

« Fruc, *curé de la paroisse de Ké-Non.* »

« Voici les notes qu'André Lac m'avait promises dans une de ses précédentes lettres.

« Grâces soient rendues au Père céleste qui nous for-
« tifie au jour de l'épreuve. C'est surtout à présent que
« nous sentons combien son joug est doux; notre cœur est
« enivré de joie; notre santé est meilleure que jamais;
« nous comptons pour rien toutes les peines que les gens
« du monde regardent comme le comble du malheur.

« Nous avons été interrogés à plusieurs reprises : les
« mandarins nous questionnaient tantôt sur notre genre
« de vie, tantôt sur le nombre et la retraite de nos con-
« frères; ils essayaient aussi d'ébranler nos résolutions en
« nous faisant observer que la fidélité à notre Dieu, après
« nous avoir condamnés à languir dans les cachots, nous
« conduirait infailliblement au supplice. L'un d'eux ajouta :
« Voyez le maître de Religion Duyet; il a bien apostasié :
« pourquoi n'imiteriez-vous pas son exemple? — Parce que
« nous ne voulons être ni ingrats ni parjures. — C'est en
« effet pour cette raison, dit un autre mandarin, qu'un
« des vôtres, nommé Can (1), n'a pas voulu fouler aux
« pieds la croix. — Le chrétien dont vous parlez, repris-
« je en m'emparant de cet aveu, n'était qu'au rang de nos
« disciples; cependant il a su préférer le devoir à la vie ;
« et nous qui sommes ses maîtres, nous n'aurions pas le

(1) C'était un catéchiste tonquinois, martyrisé le 20 novembre 1837. Voir le N° LXIII, page 262 des Annales.

« courage de le suivre dans la voie que nous lui avons « tracée ! nous commettrions un crime dont nos leçons lui « ont inspiré l'horreur ! Non, mandarin, n'attendez pas « de nous cette lâcheté. » Le juge leva la séance en disant : « L'attachement de ces prêtres à leur Religion va jus- « qu'à la folie. »

« On nous reconduisit en prison pour y attendre la « sentence royale. Le P. Thi n'a été mis aux ceps « qu'une fois ; j'ai subi trois fois la même peine ; une seule « fois nous avons été l'un et l'autre condamnés à recevoir « des soufflets. Au début de notre captivité, nous avions « beaucoup à souffrir des autres détenus : parmi eux se « trouvaient des *Quan-phu* (préfets), des *Quan-huyen* « (sous-préfets) et des ex-secrétaires du roi, qui sem- « blaient prendre à tâche de se venger de leur disgrâce « en nous maltraitant : ils obsédaient en particulier mon « confrère de leurs objections contre l'Evangile. Je me « permis de leur faire observer qu'il y avait de l'inconve- « nance à fatiguer de leurs questions un vieillard trop « affaibli pour leur répondre ; que s'ils étaient si avides de « controverses, ils pouvaient s'adresser à moi, et qu'il me « serait facile de donner une solution à leurs difficultés. « Dès lors je fus en butte à tous leurs traits ; mais cela « dura peu : comme la discussion ne tournait pas à leur « avantage, ils finirent par y renoncer, et depuis, ils ont « eu constamment pour nous les plus grands égards ; ils « nous invitent même parfois à prendre le thé avec eux. « Que leur sort est à plaindre ! le malheur ne fait que les « irriter et les abrutir ; c'est dans le blasphème qu'ils « cherchent un adoucissement à leurs souffrances ; la « prison est pour eux un enfer anticipé.

« Grâces au bon Maître que nous servons, nous sommes « plus heureux que jamais. Vous ne sauriez croire com- « bien les soldats qui nous gardent ont d'attentions pour

» nous; une mère ne prend pas plus de soin de son petit
« enfant : je leur dois ce témoignage. Quels mérites n'ac-
« querrions-nous pas, nous pasteurs des âmes, si nous
« étions aussi dévoués à nos églises que ces geoliers le
« sont à deux obscurs captifs, de qui ils n'ont rien à
« espérer !

« Là se termine le récit du saint martyr. Des témoins oculaires tout-à-fait dignes de foi m'ont fourni les renseignements qui me restent à vous communiquer.

« Nos deux prisonniers n'ambitionnaient plus qu'une grâce, avant de consommer leur sacrifice, celle de recevoir encore une fois la divine hostie, et de puiser dans ce pain des forts le courage dont ils auraient besoin à leurs derniers instants. Un ecclésiastique indigène, le P. Fran, résolut de leur procurer cette consolation, au risque d'être reconnu et de partager leur sort. Le 20 décembre, il pénétra, vers midi, dans leur cachot. Malheureusement pour le P. Thi, la faiblesse de son tempérament l'avait obligé de prendre quelque nourriture; il n'était plus à jeun pour communier, et il dut se contenter d'adorer en secret Notre-Seigneur, que le P. Lac reçut à l'insu de toute la prison. Encouragé par un premier succès, le P. Fran revint le lendemain de meilleure heure, et donna la sainte communion au pieux vieillard qui en avait été privé la veille. Après une si grande faveur, nos deux martyrs n'eurent plus rien à envier à la terre; leur conversation était toute dans le ciel, dont quelques instants les séparaient à peine.

« Comme ils s'entretenaient de leurs joies et de leurs espérances, un chrétien dévoué accourut les avertir que la ratification d'une sentence capitale venait d'être remise au mandarin. « Quelle sentence? reprit froidement le P. Thi;
« ce ne peut être que la nôtre. » Et aussitôt les deux

prêtres distribuèrent aux soldats de garde et à leurs compagnons de captivité tout ce qu'ils possédaient encore.

« Sur ces entrefaites, arriva le juge Linh-Binh avec les satellites qui devaient assister à l'exécution. Les gardiens et les prisonniers fondaient en larmes : les deux martyrs étaient seuls dans la joie au milieu de cette affliction générale. On remarqua cependant une certaine pâleur sur les traits du P. Lac, bien que le sourire fût sur ses lèvres. Enfin le cortége se mit en marche. Telle était l'affluence des spectateurs que le chemin, d'ailleurs très-large, en était encombré : chrétiens et païens, émus d'une égale compassion, se pressaient à la suite des martyrs, afin de les contempler à leurs derniers instants. André Lac marchait d'un pas assuré; mais le P. Thi, affaibli par ses soixante-seize ans et par la chaîne qui pendait à son cou et se rattachait à ses deux pieds, tomba d'épuisement aux portes de la ville : il fallut qu'un soldat le chargeât sur ses épaules, tandis qu'un autre soutenait dans ses mains sa tête vénérable; et c'est ainsi qu'il arriva sur le lieu du supplice.

« Là nos deux athlètes s'asseoient sur des nattes apportées d'avance par la Religieuse qui les avait servis en prison. Une haie de soldats se forme autour d'eux; la foule silencieuse reste en dehors des rangs; des maréchaux brisent les fers des victimes; les bourreaux leur attachent les mains derrière le dos à des piquets. A ce moment la figure des martyrs ne perdit rien de sa ravissante sérénité. Le P. Thi se tenait à genoux, plus ferme peut-être qu'il ne le fut jamais. André Lac pria l'exécuteur de lui lier les cheveux et d'étendre devant lui son mouchoir; puis il leva les yeux au ciel, regarda son ami, pencha la tête, laissa couler quelques douces larmes, et fixa de nouveau le ciel, comme pour indiquer à son âme le terme où elle allait s'envoler.

« Tous les préparatifs achevés, le mandarin défendit, sous peine de mort, aux assistants de tremper des linges dans le sang des martyrs. On verra que cette menace n'arrêta personne. Il ajouta presque aussitôt : Après un roulement de tambour et un coup de cymbale, aux deux en « même temps. » A peine le signal avait retenti, que les deux têtes étaient coupées. Les bourreaux, très-habiles dans leur métier, avaient frappé de manière à ce que les têtes tinssent encore aux cadavres par un faible lambeau, afin qu'il fût plus facile à nos chrétiens de les réunir ; mais le mandarin ordonna de les séparer entièrement.

« Aussitôt après l'exécution, officiers et soldats s'enfuirent vers les casernes, et la foule profitant de leur départ, se jeta avidement sur les dépouilles des martyrs : chacun voulait avoir une part de ce religieux trésor; les uns recueillaient le sang qui coulait sur les nattes, les autres se disputaient la barbe et les cheveux; nos chrétiens enlevèrent les corps et les emportèrent, sans que personne s'y opposât, dans leurs plus secrets asiles. Celui d'André Lac repose dans l'ancien sanctuaire de Chen-Sou. Les catéchistes du P. Thi, secondés par les néophytes de Ké-So, ont fait au saint vieillard des obsèques dignes de sa vertu : tous les chrétiens des environs sont accourus à ses funérailles; il y a eu dans toute la contrée, même de la part des païens, un empressement extraordinaire à honorer la dépouille du courageux ministre de Jésus-Christ : on eût dit, à voir ces témoignages publics de vénération, que la paix était enfin rendue à notre Eglise, et que, sous la protection des nouveaux martyrs, on n'avait plus rien à craindre des persécuteurs.

« Grâces à la prudence de nos deux Pères, personne n'a été inquiété à leur occasion : les seules familles, au sein desquelles l'arrestation s'était faite, ont été obligées de fuir ; le mandarin leur en avait laissé la liberté. Ce sont

des néophytes très-pauvres ; j'ai déjà disposé de quelques secours en faveur de leur détresse.

« A côté des noms glorieux d'André Lac et de Pierre Thi, je me ferais un devoir de mentionner, s'ils n'étaient pas en si grand nombre, ceux de nos chrétiens qui ont donné, dans cette circonstance, des preuves signalées d'attachement à la foi et de dévouement à la personne des martyrs. J'ai déjà parlé de la Religieuse qui s'était chargée de les servir en prison : elle était admirablement secondée dans ce charitable ministère par un ancien chef du canton de Ké-Dam, nommé Thin : une simple néophyte de la ville royale, qui ne pouvait s'associer autrement à cette bonne œuvre, a consacré une partie de sa fortune au soulagement des confesseurs. Sur sept cent quatorze ligatures que nous a coûté ce procès, les fidèles nous en ont offert trois cent soixante et seize pour couvrir une partie de la dépense : le reste est à la charge de la Propagation de la Foi. Nous voudrions de tout notre cœur épargner à nos frères de si grands sacrifices ; mais les pauvres Missionnaires ne peuvent donner que leur sang !

« Jeantet, *Missionnaire apostolique.* »

Extrait d'une lettre de M. Simonin, Missionnaire apostolique dans le Tong-King occidental, à son frère.

10 décembre 1840.

« Mon cher Frère,

« La relation que je vous envoie m'a été communiquée par le provicaire des Dominicains espagnols ; elle vous donnera une idée de la cruauté du mandarin Trinh-Quang-Kanh, notre acharné persécuteur.

« Un catéchiste, nommé Thomas Toan, âgé de soixante-quatorze ans, avait eu la faiblesse d'apostasier au milieu des supplices. Quelques jours après, Trinh-Quang-Kanh le fit ramener en sa présence, avec un certain nombre d'autres renégats, et leur dit à tous : « Puisque vous avez entendu « raison, le roi vous pardonne, et moi aussi. — Que les « autres vous en remercient, répondit le catéchiste repen- « tant; pour moi, je déplore ma faute, et je reste en « prison pour l'expier. »

« A ces paroles, le mandarin transporté de colère vomit contre lui mille injures, qu'il fit accompagner d'une rude bastonnade ; et comme la fermeté du martyr n'en paraissait pas ébranlée, il donna ordre aux soldats de l'enfermer dans un cloaque affreux, et de le décider, n'importe par quels moyens, à revenir sur sa rétractation. Deux jours après il le rappela à son tribunal. « Maintenant, lui dit-il, « es-tu mieux disposé à fouler aux pieds la croix? — Non, « mandarin ; c'est déjà trop d'avoir une seule fois outragé

« mon Dieu. — Ecoute ; tu méprises mes ordres ; peut-être « goûteras-tu mieux les conseils de ceux qui ont partagé « tes erreurs ; je t'abandonne à leur zèle : s'ils te ramènent « à de meilleurs sentiments, je leur ferai grâce ainsi qu'à « toi ; si tu veux infailliblement les perdre, tu n'as qu'à « persévérer dans ton obstination. Vous entendez, conti- « nua-t-il en s'adressant aux renégats ; de sa conversion « dépend votre salut : qu'il obéisse, ou vous monterez avec « lui sur l'échafaud ; telle est la volonté du prince. »

« Ces malheureux n'entrèrent que trop dans les vues du tyran ; ils s'ingénièrent à pousser à bout la patience de leur victime : les uns lui crachaient au visage, les autres l'accablaient de malédictions, tous, devenus éloquents par lâcheté, le sollicitaient d'obéir, sinon pour conserver sa vie, du moins pour sauver du supplice des pères de famille dont le sort était compromis par son entêtement. Pendant quatre jours il fut mis à cette horrible épreuve, et le cinquième, quand il était déjà à demi vaincu par leurs suggestions perfides, Trinh-Quang-Kanh l'ayant encore cité à sa barre, le fit torturer avec tant de violence que l'infortuné succomba de nouveau. Sa rechute fut accueillie par les éclats de rire du mandarin. « Va te reposer, lui dit-il, « en attendant que tu aies la force de jouir de la liberté, « à laquelle ta soumission vient de t'assurer des droits. » Les soldats, chargés de le conduire à leur caserne, le félicitaient à leur tour d'une détermination qui, tout en lui promettant une longue vie, comblait les vœux des autres prisonniers.

« Mais les remords du coupable le rendaient sourd à tous ces vains éloges. Dès la nuit suivante il se mit à déplorer son crime ; ses sanglots tenaient du désespoir. Par bonheur pour lui, il se trouvait dans la prison un prêtre indigène, arrêté pour cause de religion, et depuis couronné de la palme du martyre : le catéchiste se jeta à ses

pieds, lui fit avec d'inconsolables gémissements l'aveu de sa dernière chute, et se releva doublement fortifié par la parole du prêtre et la vertu du sacrement de pénitence.

« Trinh-Quang-Kanh le fit comparaître le lendemain, afin de s'assurer, par de nouvelles profanations, de la sincérité de son apostasie. — « Ni vos tourments, ni la mort, « ne me feront désormais abjurer la foi, dit-il au persécu- « teur. Par mon repentir, j'espère avoir recouvré l'amitié de « mon Dieu ; il est bien temps que je lui reste fidèle. »

« Cette fois les satellites, excités par leur maître, le maltraitèrent à outrance : les uns lui étendaient les bras, tandis que d'autres frappaient dessus à grands coups de bâton. Le patient, au milieu de ce supplice, protestait qu'on ne lui arracherait plus de nouvelles faiblesses, quelques tortures qu'on lui fît endurer. En le voyant inébranlable, le mandarin, hors de lui, saisit je ne sais quel objet qui se trouva sous sa main, et le jeta à la tête du martyr ; puis il ordonna aux bourreaux de s'armer de nouvelles forces, et de traîner le coupable par la salle d'audience, pieds et poings liés, en l'accablant d'une grêle de coups. Il fut si bien obéi, qu'il ne resta plus sur le corps du catéchiste une seule place qui ne fût une plaie ; et cependant, loin de se plaindre, il récitait à haute voix son acte de contrition : « Non, s'écriait-il, je ne consentirai plus à fouler aux pieds « la croix. »

« Trinh-Quang-Kanh le fit alors charger d'une cangue garnie de fer, et reporter en prison, où personne ne prit soin de panser ses blessures. De plus, les soldats avaient ordre de mettre tout en œuvre pour arracher au confesseur un nouveau désaveu de sa foi, et dans le cas où leurs efforts resteraient inutiles, ils devaient, sans autre forme de procès, l'exposer aux ardeurs brûlantes du soleil. C'est ce qu'ils exécutèrent avec une sévérité dont leur maître dut être satisfait : on dépouilla le martyr de ses habits, on lui

attacha un crucifix à chaque pied, on le garrotta à une colonne ; ses bras, étendus en forme de croix, furent liés aux deux bouts de sa cangue qu'on avait fixée en travers sur ses épaules, et on le laissa cinq jours et cinq nuits dans cette horrible position. Tant que dura ce supplice, les soldats l'insultèrent, soit en lui crachant au visage, soit en lui donnant des soufflets, ou en lui arrachant la barbe. Enfin on le reporta en prison, au milieu de la nuit, après l'avoir laissé exposé à une pluie continuelle qui tombait depuis la soirée, en sorte qu'en arrivant dans son cachot, il était comme paralysé de tous ses membres.

« Quelques jours après, Trinh-Quang-Kanh lui fit donner à manger, en l'avertissant de se tenir prêt à un prochain interrogatoire. — » Si vous ne m'offrez des aliments « que pour me faire apostasier, répondit le catéchiste, « j'aime mieux m'en abstenir. — Puisqu'il en est ainsi, « reprit le juge, j'ordonne qu'on te laisse mourir de faim ; » et il le fit encore exposer au soleil pendant trois jours, dans la même attitude que la première fois, avec défense formelle de lui laisser prendre aucune nourriture. Au bout de ce temps, on lui donna quelque chose à manger, et on le remit au cachot. Il y resta cinq jours sans communiquer avec personne, tant on craignait que son héroïque constance n'inspirât à ceux qui en seraient témoins la pensée de se convertir à l'Evangile.

« Traduit de nouveau au tribunal du mandarin, ce fut pour y faire l'essai de la plus douloureuse torture : il reçut une forte bastonnade sur les chevilles des pieds ; mais, comme il persistait dans son attachement à la foi, le persécuteur commanda, pour s'en débarrasser, de le jeter dans les égouts de la prison publique.

« Sur ces entrefaites, arriva au chef-lieu un prêtre récemment arrêté, que les grands mandarins s'empressèrent de livrer à la question. Thomas Toan fut aussi reporté à

l'audience, sans doute afin que la vue de ses plaies abattît le courage du ministre de Jésus-Christ, et qu'à son tour la chute du maître fît échouer toutes les résolutions du disciple. Sur leur refus d'abjurer la foi, on amena deux éléphants qui allaient, dit le mandarin, les écraser sous leurs pieds ou les percer avec leurs défenses, s'ils ne se hâtaient d'obéir aux édits du prince. — « Faites de nous ce qu'il « vous plaira : vos éléphants ne nous effrayent pas plus « que vos bourreaux. — Vous avez beau mépriser nos « menaces, nous saurons bien vous faire sentir notre auto- « rité; nous ordonnons qu'on vous laisse mourir de faim. »

« En effet, à dater de ce jour, on ne permettait plus à personne de les voir; si, par hasard ou par pitié, quelqu'un venait à déposer un peu de nourriture auprès du cachot où nos confesseurs tombaient d'inanition, c'était à eux qu'on s'en prenait; le bâton leur faisait payer bien cher un misérable morceau de pain. Il se rencontra cependant un sous-officier plus humain, qui laissa parvenir, mais en secret, quelques aliments jusqu'au catéchiste...

« Quand il fut rappelé devant ses juges, Trinh-Quang-Kanh étonné de le voir encore assez vigoureux, lui demanda si le Dieu des chrétiens avait fait un miracle en sa faveur, ou bien s'il avait, à l'insu de ses gardes, conservé sur lui du Calamba (1). « Non, répondit-il, mais j'ai pu me « procurer, tous les deux ou trois jours, à peu près pour « la valeur d'un denier de pain, que je mendiais aux pas- « sants. » Et sur cet aveu il fut frappé plus fort que jamais à coups de rotin.

« Cette fois le mandarin prit des mesures si sévères, que le généreux soldat de Jésus-Christ resta dix jours sans

(1) Bois médicinal auquel les Tonquinois attribuent la propriété d'empêcher de mourir de faim.

recevoir aucune nourriture, sans même voir d'autres personnes que ses geoliers. Il touchait à sa fin, quand deux femmes, probablement deux chrétiennes, obtinrent du commandant de la prison la permission de lui porter, à ses derniers instants, une natte pour se coucher et des vêtements pour se couvrir. L'une d'elles, feignant d'aller vendre de l'huile aux autres détenus, portait secrètement une poignée de riz, qu'elle glissait dans la main du catéchiste en l'absence de ses gardiens. Par ce moyen il reprit un peu de force; mais, bien qu'il pût parler et s'asseoir, il était toujours extrêmement abattu; ses pieds et ses mains restaient enflés, tant à cause des coups de bâton qu'il avait reçus, que par suite de la faim qu'il avait endurée. Lorsqu'une personne venait le voir, il profitait de sa présence pour s'humilier de ses fautes: « Je « me suis égaré, disait-il; j'ai eu la faiblesse d'imiter « l'apostasie des chefs de mon village; mais à présent que « je suis revenu sincèrement à Dieu, je veux mourir dans « son amour. Je vous conjure de prier pour moi, afin que « je ne retombe plus. »

« Le 2 juillet, sentant sa fin approcher, il dit à l'inspecteur de la prison: « Maître, nous sommes ici dans un « endroit solitaire; si vous m'accordez une grâce, per- « sonne ne le saura: faites-moi porter dans une cour un « peu plus large, pour y mourir. » Ses vœux furent exaucés. Sur les deux heures de l'après-midi, après avoir légué ses vêtements au sous-officier dont nous avons parlé plus haut, après lui avoir promis, ainsi que ce militaire l'en priait, de se souvenir de lui quand il serait en paradis, il tomba en défaillance, porta ses doigts à la bouche comme pour les sucer, tant il était pressé par la soif, et quelques instants après, il rendit le dernier soupir.

« Votre frère,

« SIMONIN, *Missionnaire apostolique.* »

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

MISSION DE LA TRINIDAD.

Lettre de Monsieur Poirier, Missionnaire apostolique, à Mgr Mac Donnel, évêque d'Olympe.

Oropuch, 1841.

« Monseigneur,

« Lorsque je vous communiquai mon dessein d'aller passer quelques jours chez les *Warons*, vous eûtes la bonté de l'approuver et de le bénir ; je ne m'étonne pas qu'il ait réussi. Maintenant que je suis de retour, permettez-moi d'entretenir votre seigneurie des résultats de cette excursion : ils pourront l'intéresser comme tout ce qui touche à la gloire de Dieu et au bien des âmes.

« Le 1er janvier, j'arrivai très-tard chez mon frère à Oropuch. Dès le lendemain, un des principaux chefs indiens vint à nous, accompagné de quatre hommes de sa

tribu, pour porter nos effets et nous conduire à Siparia. La première vue de ces hommes, à la peau cuivrée, presque sans vêtements, avec leurs longs cheveux lisses et saupoudrés d'ocre rouge, ne prévient pas en leur faveur; mais l'œil finit bientôt par ne plus s'apercevoir de ce qui l'avait d'abord choqué. Leur physionomie douce jusqu'à sembler inerte, le laisser-aller de leurs manières, une docilité et une candeur qui n'annoncent que de grands enfants, inspirent non pas précisément de la compassion, mais je ne sais quel intérêt, quel désir de leur communiquer, avec l'instruction chrétienne, ces trésors de paix et d'espérance qui sont le partage des serviteurs de Dieu.

« Par une heureuse circonstance, nous avons eu quelque facilité pour nous entretenir avec nos guides : le chef qui était venu nous chercher, ayant autrefois résidé près de vingt ans à Savanne-Grande, parlait tant bien que mal l'espagnol, l'anglais et le créole. Nous avons donc pu lui adresser des questions sur la Religion, sur le caractère et les usages de sa nation, en attendant qu'il nous fût donné de compléter ces premiers renseignements par nos conversations avec ses compatriotes restés à Siparia.

« Avant de nous mettre en route, nous avons distribué des chemises de gingas aux quatre Indiens, et une belle chemise rouge à leur chef; et eux aussitôt de s'en revêtir, de se promener, de s'admirer avec une expression incroyable de contentement, comme feraient des enfants qui viennent de recevoir des étrennes; puis, s'en étant dépouillés, ils les ont pliées avec soin pour pouvoir les montrer en bon état à leurs compatriotes.

« Le chemin que nous devions suivre est long et pénible; c'est ce qu'on appelle sur la carte un *sentier indien*, toujours serpentant à travers des bois vieux comme le monde, grimpant à pic sur les mornes, coupé par sept rivières qu'on passe sur des troncs d'arbres, et embarrassé par les

branches inclinées, par les racines ou les débris dont le temps a jonché ce désert : mais du moins on a l'avantage, bien précieux sous le soleil des tropiques, de cheminer à l'ombre des palmiers qui font un parasol de verdure. Arrivés au *Rio corriente*, nous nous sommes arrêtés pour laisser reposer nos montures, et, assis avec nos Indiens au bord de la rivière, nous avons pris quelques rafraîchissements. Cette halte au milieu de la solitude sauvage et silencieuse aurait mérité d'être dessinée.

« Après quatre ou cinq heures de marche, nous sommes entrés dans la bourgade de Siparia. Aussitôt une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants nous a entourés ; tous nous considéraient avec ébahissement ; plusieurs sont venus nous baiser la main. Au nombre de ces derniers nous remarquâmes un vieillard de soixante et dix ans, que la foule respectueuse semblait vénérer comme un père ; c'était le grand chef de la nation. Un Espagnol qui nous a servi d'interprète, nous avertit alors que les Indiens étaient fort étonnés des beaux présents que nous avions faits à nos guides, tandis que nous ne donnions rien au principal personnage de leur tribu. Mais que faire ? nous n'avions plus de chemises rouges à offrir, et pourtant il était de la plus haute importance de nous faire un ami du vieillard. Heureusement il me vint en pensée que j'avais dans mon bagage une robe de chambre, indienne fond blanc, à grandes fleurs ; et vite, aidés de M. l'abbé Lacailtel, nous l'avons rognée, ourlée, cousue, et en y ajoutant une ceinture jaune, nous en avons fait une espèce de tunique du plus grand effet, n'en doutez point. La besogne terminée, en secret bien entendu, nous sommes allés solennellement à la case du grand chef, et l'avons aidé à revêtir le nouveau costume, que nous avions façonné, à la grande satisfaction de toute l'assistance. Quelle joie pour le vieillard ! Dans son ravissement il nous a répondu qu'à son premier

voyage il offrirait au *Padre* de Siparia une belle *ouaïbalka* (canot d'un tronc d'arbre), et à moi, le *Arahe* (frère) du *Padre*, plusieurs *ha* (hamacs faits avec les filaments du palmier mauriche). Puis, il nous a montré un écrit soigneusement conservé sous enveloppe, par lequel le P. Francisco de Quiros, l'ancien Missionnaire de Siparia, rendait un témoignage favorable de sa conduite, et lui accordait l'autorisation de faire des échanges avec ses paroissiens. En même temps il nous a priés de lui donner un semblable témoignage de notre confiance. Mais nous, persuadés qu'il fallait profiter de l'occasion pour rendre ces relations utiles au salut de ce peuple, nous avons été d'avis de prendre les chefs à part et de traiter sérieusement avec eux cette affaire dans un grand conseil, où ils s'expliqueraient peut-être plus à l'aise qu'en présence de la multitude. En conséquence, nous les avons invités à se réunir le lendemain dans notre case.

» Ce soir-là nous nous sommes bornés à les questionner sur leur pays, à leur demander les noms des principaux objets qui frappaient nos regards, et nous avons ainsi commencé un petit vocabulaire qui pourra être plus tard de quelque utilité. C'était chose curieuse de voir l'étonnement des Warons, lorsqu'ils nous regardaient écrire leurs paroles, et nous entendaient ensuite répéter fidèlement tout ce qu'ils nous avaient dit. Leur langue est douce, abondante en voyelles; les mêmes mots reviennent fréquemment; l'aspiration seule en varie ou détermine le sens : je crois que l'idiome de ces sauvages serait très-facile à apprendre. De leur côté, ils auraient une égale facilité, nous ont dit les Espagnols, à retenir nos prières. Nous avons fait toutes ces observations en parcourant la bourgade, ayant auprès de nous le premier chef escorté de l'élite de sa tribu. On nous a présenté les enfants, pour lesquels on sollicitait la grâce du baptême. Nous avons répondu que le lendemain, après la messe, nous confére-

rions ce sacrement à quatre des plus petits ; mais que pour ceux qui étaient plus âgés, nous voulions les instruire avant de les admettre au rang de nos néophytes ; nous avons alors demandé à la foule si elle ne désirait pas aussi le baptême : « Oui, oui, » nous a-t-on répondu d'une voix unanime. Déjà l'un des chefs qui compte cent Indiens sous ses ordres, m'avait déclaré qu'il espérait sous peu me présenter toute sa troupe, décidée comme lui à embrasser la foi des chrétiens.

« Nous sommes entrés dans la case du Capitan ou Corrégidor de Siparia, Basilio Tabarez : là nous avons trouvé le *Ouësilatou*, c'est-à-dire le docteur, sorcier ou charlatan de la nation, personnage important, sans doute, mais qui me semble plus craint que respecté. Il s'est approché pour nous baiser la main. Je n'aime pas sa physionomie fausse et méchante. Les Espagnols nous ont dit depuis que c'était par la terreur qu'il traitait ses patients : il procède toujours de nuit ; après s'être enfermé avec le malade dans les plus profondes ténèbres, il l'inonde de fumée de tabac, fait mille contorsions, décrit mille cercles autour de lui, en poussant des cris lugubres, et le laisse enfin dans un état d'excitation qui doit aboutir à une crise bonne ou mauvaise.

« Le 3 janvier était un dimanche ; mon frère a chanté une grand'messe, à laquelle assistaient la plupart des Espagnols. Tous les Indiens sont restés attentifs spectateurs à la porte, à l'exception de Jose-Luis et de Cyriaco, les deux chefs Warons baptisés, qui ont pris place dans le sanctuaire. Que de bon cœur nous avons offert le saint sacrifice pour la conversion de ce peuple et des autres tribus qui sont dans notre voisinage ! J'ai mis tous ces bons sauvages sous la protection spéciale de Marie, la *Divine Bergère*, patronne de l'Eglise et de la Mission de Siparia. Après la messe, j'ai administré, comme je l'avais promis, le baptême à quatre petits Indiens. Au moment où l'on dit,

d'après le rituel : *Recevez la robe sans tache*, je leur ai passé à chacun une jolie chemisette blanche que j'avais apportée, et, après la cérémonie, je leur ai suspendu au cou une médaille de Marie immaculée, recommandant aux familles de leur laisser ce précieux souvenir, et de nous les ramener un jour pour les instruire des engagements qu'ils venaient de contracter.

« Sur le soir, nous avons tenu conseil avec le vieux chef et trois des principaux Indiens. Le reste de la tribu restait silencieux autour de la case où se discutaient ses intérêts religieux. Nous avons demandé à nos interlocuteurs s'ils désiraient sincèrement que leur nation se fît chrétienne. — « Sans doute, et c'est pour cela que nous vous avons prié « de baptiser nos enfants. — Mais ce n'est pas assez du « baptême pour être les vrais serviteurs d'*Illamo* (Dieu « dans la langue de ces sauvages); il faut encore savoir le « prier et accomplir tous ses préceptes. — Nous les ac- « complirons. — Promettez-nous de réunir ici votre nation « au moins deux fois par an, afin que nous puissions dis- « poser au baptême ceux d'entre vous qui ne l'ont pas « reçu, et apprendre aux autres les devoirs qu'il impose. « — Avant de promettre, on doit consulter la tribu, » dit Jose-Luis, et du consentement du vieillard, il transmit notre demande à la foule, qui répondit par acclamation *Akara!* (très-bien.)—Je repris : « Les chefs veulent-ils que « le *Padre* de Siparia et son frère soient les pères des Wa- « rons pour *la prière?* Nous accueilleraient-ils avec plaisir « dans le cas où nous irions dans leur pays pour les voir et « leur apprendre à aimer le grand *Illamo?* — Oui, oui, « s'écria l'assemblée consultée de nouveau; ce sera fête « dans la tribu quand vous viendrez la visiter. — Eh bien! « puisqu'il en est ainsi, nous allons donner au grand chef « un papier qui attestera tout ce que nous venons de con- « clure; cet écrit lui servira de passeport à lui ou à son

« remplaçant ; il n'aura qu'à le présenter au *Padre* pour « se faire reconnaître et être traité comme notre enfant. »

« Pendant qu'ils causaient de tout cela entre eux, j'ai formulé l'acte suivant :

« Nous soussignés, déclarons que le lieu de Siparia, situé vers la partie sud de cette île, est fréquemment visité par les Warons, peuplade non civilisée, qui habite les bords de la rivière Mariusia, une des branches de l'Orénoque ; que le 27 décembre 1840, un de leurs chefs est venu, au nom de ses compatriotes, à Oropuch, nous prier de monter à Siparia pour baptiser quelques enfants, comme les prêtres espagnols le faisaient à une époque peu reculée. En arrivant nous avons trouvé un nombreux détachement de cette nation, avec trois ou quatre de ses chefs, et de concert avec eux nous avons arrêté les articles suivants dans l'intérêt de la tribu.

« 1° Cyriaco, premier chef, et Jose-Luis, second chef, consentent volontairement à ce que toute leur nation soit instruite dans la Religion catholique, apostolique et romaine.

« 2° Ils choisissent et reconnaissent le *Padre* de Siparia pour leur *Padre* et Missionnaire.

« 3° Ils amèneront chaque année deux ou trois fois, s'il se peut, tous les Warons dans ce lieu de Siparia, pour recevoir les instructions du *Padre*.

« 4° A leur arrivée, le premier chef ou son remplaçant présentera au *Padre* le présent écrit et le chapelet que nous lui délivrons en témoignage de la convention passée entre nous, ce 3 janvier 1841.

« Signé : A.-M. Poirier, *Miss. apost., curé de Siparia*, R.-Ch. Poirier, *Miss. apost. du collége Saint-Georges au port d'Espagne;* — Léon Lecailtel, *clerc tonsuré*, Basilio Tabarez, *capitan de Siparia, témoins;* — Antonio Zabala, *interprète.* »

« Nous avons renfermé cet écrit avec le chapelet et le billet du P. Quiros dans l'étui d'un petit livre que j'avais dans ma poche, et nous l'avons solennellement remis au chef avant notre départ.

« Et pour conclusion, savez-vous, Monseigneur, ce qui est advenu ; c'est que nos largesses aux Warons avaient été si généreuses, que nous nous sommes trouvés sans pain, et, ce qui est pire, sans vin pour la sainte Messe. Mais les Missionnaires sont accoutumés, comme l'Apôtre, tantôt à manquer de tout, tantôt à être dans l'abondance. *Scio abundare, et penuriam pati.* On est tout consolé quand on s'est mis à l'étroit pour avancer quelque peu l'œuvre de la conversion des âmes.

« Agréez, etc.

« R.-Ch. POIRIER, *Missionnaire apostolique.* »

VICARIAT APOSTOLIQUE DE TERRE-NEUVE.

Extrait d'une lettre de Mgr Fléming, Vicaire apostolique de Terre-Neuve, aux Membres des Conseils de l'Œuvre.

Janvier 1842.

« Messieurs,

« Vous savez dans quel état j'ai trouvé ma Mission. Longtemps privée même de l'espoir d'une assistance spirituelle, elle était réduite à voir les vieillards descendre dans la tombe, sans que leurs derniers instants pussent être adoucis par les soins d'un pasteur : c'était là ce qui désolait le plus mes chrétiens abandonnés : « Oh! que la mala-
« die est triste, m'ont-ils dit bien des fois depuis, lors-
« qu'un prêtre n'est pas au chevet du mourant pour lui
« montrer le ciel! »

« Maintenant, Messieurs, pensez au bonheur dont je jouis en me voyant devenu l'humble instrument de la Providence pour la régénération de ce vicariat; pensez aux bénédictions sans nombre que répandront sur tous les membres de votre Association tant de prières ferventes, tant de sacrements administrés, tant de sacrifices offerts sur nos lointains rivages, au pied de la croix que vos mains généreuses viennent d'y relever.

« Après vous avoir remerciés de ce que vous avez fait

but unique le bien de la Religion et l'extension du culte du Seigneur.

« Mon premier soin avait été de faire réunir en un seul monceau tous les blocs de rochers sur un emplacement convenable, afin de les rendre plus accessibles aux ouvriers, lorsque les neiges de l'hiver en faciliteraient le transport. Je fis annoncer à la première Messe le commencement de ce travail : plus de deux mille hommes se rendirent le lendemain sur les lieux, et terminèrent en quelques heures la tâche que je leur avais assignée.

« Environ six semaines après, nouvelle convocation. Je recommandai de se distribuer en nombreuses troupes, de manière à réunir les habitants de certaines rues et les membres des diverses corporations, qui toutes devaient avoir leur traîneau et se rendre sur la colline à neuf heures du matin. En effet, à l'heure indiquée je trouvai plus de six mille hommes sur les lieux, prêts à se mettre à l'œuvre. Jamais il n'y eut d'émulation comparable à celle que montrèrent ces groupes de travailleurs; ils semblaient se défier à qui porterait dans le même jour la plus grande quantité de pierres et les fardeaux les plus pesants.

« Je remarquai principalement les marins du port, hommes d'une force athlétique, et d'un zèle au-dessus de tout éloge; leur traîneau était le plus large, aussi enlevaient-ils des blocs énormes. Ils avaient déjà fourni trois ou quatre courses avec autant d'audace que de bonheur, lorsque je les vis occupés à détacher de sa base naturelle un énorme rocher. Je leur fis observer que sa position, sur une pente rapide, rendait leur entreprise très-dangereuse, et je les engageai à l'abandonner; mais, à peine m'étais-je éloigné d'eux, qu'ils retournèrent lutter de nouveau avec le colosse; ils réussirent enfin à l'ébranler, et nous l'entendîmes rouler avec fracas sur le flanc de la colline, sans faire aucun mal à personne. Au bout d'une heure, nos marins

l'avaient placé sur leur traîneau. Mais alors se présenta la difficulté la plus sérieuse : il fallait, pour arriver à la ville, traverser un lac réputé très-dangereux en hiver, parce qu'il est dans le milieu d'une profondeur effrayante. La pierre qu'ils avaient à transporter pouvait peser dix tonneaux ; à un poids si considérable ajoutez celui de plus de cent hommes employés à le traîner. Les courages les plus intrépides hésitèrent un instant ; mais Dieu n'était-il pas là pour protéger ceux qui travaillaient à son temple ? Bientôt toute crainte s'évanouit, et j'arrivai à point nommé pour voir cette énorme masse traverser la surface glacée du lac avec la rapidité de l'éclair, au milieu des cris de joie et des applaudissements de la foule. Après deux jours d'efforts semblables, la quantité de pierres que l'on m'avait amenée pouvait s'évaluer à un poids de deux mille tonneaux.

« Vint enfin le jour de poser la première pierre. Je me rendis sur l'emplacement de ma future cathédrale, précédé par une nombreuse procession des divers corps de métiers, et entouré de douze prêtres, qui tous ont signé avec moi l'inscription déposée dans les fondements de l'église : environ vingt mille personnes assistaient à cette consolante cérémonie. J'étais trop heureux pour ne pas épancher ma joie dans le cœur de ce bon peuple ; mais, en le félicitant de ses sacrifices, mon intention n'était pas de faire, pour le moment, un nouvel appel à sa générosité. Quelle ne fut donc pas ma surprise en voyant un gentilhomme de ma Congrégation, M. O Brien, me demander la permission de déposer son offrande sur la pierre que je venais de bénir, m'assurant que plusieurs catholiques sollicitaient la même faveur ! J'hésitai d'abord, car rien n'avait été préparé dans cette prévision, et si une tentative de ce genre eût échoué, elle n'aurait servi qu'à paralyser nos efforts, en jetant le découragement dans les esprits. Un moment de réflexion suf-

fit pour me décider ; je connaissais mon troupeau et j'avais confiance en lui ; il n'a pas trompé mon attente. M. O'Brien déposa deux cent cinquante livres sterling, et cet exemple fut suivi avec tant d'empressement que dans le court espace d'une demi-heure les pêcheurs de Terre-Neuve avaient mis à ma disposition une somme de deux mille cinq cents livres sterling.

« J'ai vu, dans cette occasion, de pauvres marins venir déposer dans mes mains leur dernier écu pour en faire hommage à Dieu, et même d'humbles ouvriers se dépouiller de l'unique livre sterling qui formait tout leur avoir : mais la saison de la pêche allait s'ouvrir, et le ciel a répandu ses bénédictions sur leurs travaux, plus productifs cette année qu'ils ne l'avaient été depuis plus de vingt ans. Aujourd'hui l'abondance est revenue dans l'île, et chacun en jouit d'autant mieux qu'il s'y mêle le souvenir d'une belle action.

« J'ai l'honneur, etc.

« † Fleming, *Vicaire apostolique de Terre-Neuve.* »

DIOCÈSE DE DUBUQUE.

Extrait d'une lettre de Mgr Loras, Evêque de Dubuque, aux Membres du conseil central de Lyon.

« Messieurs,

« Grâces aux prières de vos Associés et au zèle de mes confrères, l'Eglise de Dubuque, trop longtemps stérile, promet enfin à la foi une nombreuse postérité d'enfants. Si de toutes parts, dans les provinces civilisées de l'Union, les catholiques se hâtent d'élever de nouveaux temples à Jésus-Christ, le temps paraît aussi venu où, dans le nord de mon diocèse, vont s'ouvrir d'intéressantes Missions pour les tribus sauvages. Vous me permettrez de vous rapporter quelques faits à l'appui de ces conjectures : tout en constatant les progrès de la Religion sur notre continent, ils feront connaître aux lecteurs de vos Annales, s'il en est parmi eux qui l'ignorent, comment se forment ici les paroisses, comment de nouvelles cités américaines s'élèvent au milieu de la solitude.

« A vingt-un milles au nord de ma résidence, se trouve un petit établissement de huit à dix familles irlandaises. Naguère la contrée était encore habitée par les sauvages; aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert que parcourent de nombreux troupeaux de daims et de chevreuils. Là souffrait un bon vieillard, trop épuisé par sa longue maladie pour

fit pour me décider; je connaissais mon troupeau et j'avais confiance en lui; il n'a pas trompé mon attente. M. O Brien déposa deux cent cinquante livres sterling, et cet exemple fut suivi avec tant d'empressement que dans le court espace d'une demi-heure les pêcheurs de Terre-Neuve avaient mis à ma disposition une somme de deux mille cinq cents livres sterling.

« J'ai vu, dans cette occasion, de pauvres marins venir déposer dans mes mains leur dernier écu pour en faire hommage à Dieu, et même d'humbles ouvriers se dépouiller de l'unique livre sterling qui formait tout leur avoir; mais la saison de la pêche allait s'ouvrir, et le ciel a répandu ses bénédictions sur leurs travaux, plus productifs cette année qu'ils ne l'avaient été depuis plus de vingt ans. Aujourd'hui l'abondance est revenue dans l'île, et chacun en jouit d'autant mieux qu'il s'y mêle le souvenir d'une belle action.

« J'ai l'honneur, etc.

« † Fléming, *Vicaire apostolique de Terre-Neuve.* »

DIOCÈSE DE DUBUQUE.

Extrait d'une lettre de Mgr Loras, Evêque de Dubuque, aux Membres du conseil central de Lyon.

« Messieurs,

« Grâces aux prières de vos Associés et au zèle de mes confrères, l'Eglise de Dubuque, trop longtemps stérile, promet enfin à la foi une nombreuse postérité d'enfants. Si de toutes parts, dans les provinces civilisées de l'Union, les catholiques se hâtent d'élever de nouveaux temples à Jésus-Christ, le temps paraît aussi venu où, dans le nord de mon diocèse, vont s'ouvrir d'intéressantes Missions pour les tribus sauvages. Vous me permettrez de vous rapporter quelques faits à l'appui de ces conjectures : tout en constatant les progrès de la Religion sur notre continent, ils feront connaître aux lecteurs de vos Annales, s'il en est parmi eux qui l'ignorent, comment se forment ici les paroisses, comment de nouvelles cités américaines s'élèvent au milieu de la solitude.

« A vingt-un milles au nord de ma résidence, se trouve un petit établissement de huit à dix familles irlandaises. Naguère la contrée était encore habitée par les sauvages; aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert que parcourent de nombreux troupeaux de daims et de chevreuils. Là souffrait un bon vieillard, trop épuisé par sa longue maladie pour

venir à Dubuque demander les secours de mon ministère, et désirant néanmoins avec une sainte impatience recevoir les derniers sacrements, avant sa fin qu'il croyait prochaine.

« Appeler un prêtre catholique était pour ses enfants un devoir sacré; ils le remplirent avec zèle, et le lendemain j'avais franchi les huit lieues qui me séparaient du pauvre infirme.

« Je n'essayerai pas de vous peindre la joie de toute la famille : j'étais pour chacun de ses membres, pour le malade surtout, l'ange de l'espérance et de la consolation. Malgré sa faiblesse et ses douleurs aiguës, le moribond voulait se lever et se mettre à genoux sur la terre nue de sa cabane; il fallut user de toute mon autorité pour qu'il consentît à faire sa confession sans sortir de son lit. Après cet acte religieux, il se sentit soulagé; les forces lui revenaient avec la paix du cœur. « Père, me dit-il en me « serrant la main, comme mes aïeux en Irlande, je vou- « drais bien reposer dans une terre bénite, à l'ombre de « la croix; ce lieu sanctifié ne serait plus pour moi une « terre étrangère, et je regretterais moins les tombeaux de « la patrie. » Ce vœu était trop chrétien pour n'être pas exaucé. Je lui promis un prompt retour, et peu de temps après je reparus au milieu de cette famille, heureuse de me présenter le vieillard presque entièrement rétabli.

« Cette fois mon passage fut signalé par des consolations encore plus abondantes. Un autel rustique était dressé dans l'enclos de la ferme; j'y célébrai les saints mystères. Autour de cette autre crèche de Bethléem je retrouvai aussi, dans mes bons Irlandais, les bergers adorateurs, et j'eus le bonheur de donner la communion à tous ceux qui étaient en âge de la recevoir.

« Quand la messe fut terminée, on me montra, placée sur une espèce de brancard, une croix en chêne artistement travaillée, de douze pieds au moins de longueur. Ajouter

par un discours à l'émotion des assistants eût été chose impossible : je me contentai de bénir cette pieuse famille et le signe religieux qu'elle me présentait.

« Maintenant cette croix s'élève, dans sa majestueuse simplicité, à l'embranchement des deux principales routes du désert, sur une éminence d'où elle frappe les regards dans un rayon de plus de deux lieues : elle semble protéger les champs cultivés par nos chrétiens, et tendre les bras aux sauvages qui habitent les forêts voisines. Là, selon le désir de mes Irlandais, le vieillard et ses enfants viendront dormir ce sommeil qui ne sera troublé que par la trompette de la résurrection ; là se réuniront, comme sous un abri tutélaire, d'autres familles catholiques jetées par leur caractère aventureux dans ces vastes solitudes ; là des tribus ennemies déposeront peut-être un jour leurs armes toujours ensanglantées, au pied du Dieu de paix ; et ainsi se formera, je l'espère, une nouvelle paroisse que les hérétiques n'oseront pas visiter, car ils prennent la fuite à la vue de la croix.

« Il n'y a pas encore bien longtemps, j'ai pris possession, au nom de l'Eglise catholique, d'une ville tout à fait à son berceau. Lorsque les anciens colons songeaient à construire une cité nouvelle, sur un terrain souvent usurpé, ils traçaient avec le soc de la charrue le sillon d'enceinte, puis ils groupaient au hasard leurs habitations, sans autre règle que le caprice ou l'intérêt du moment. Nous procédons aujourd'hui avec plus de méthode. Le gouvernement achète des sauvages une zone considérable, des commissaires sont délégués pour dresser un plan ; ils tracent au sein de la forêt des places publiques, des rues parfaitement alignées ; quelques émigrants arrivent sur les lieux et élèvent de pauvres maisonnettes : ce sont les premiers éléments de la ville future qui n'existe encore que dans la pensée de l'architecte. Quand une fois le nombre des habitants s'est

passablement accru, et que l'occasion paraît favorable pour réaliser des bénéfices, le gouvernement songe à vendre la cité dont il a désigné le berceau : un prix assez modique est fixé pour chaque terrain : il est d'ailleurs bien entendu que personne ne misera sur l'emplacement déjà occupé par les premiers possesseurs; les autres lots sont adjugés aux enchères, et le produit versé entre les mains d'officiers civils nommés pour remplir les fonctions de maire et d'adjoint.

« On vendait donc la jeune ville de *Bellevue*, située sur le Mississipi, à vingt-cinq milles au-dessous de Dubuque, lorsque je me présentai au milieu de la foule des concessionnaires. Les protestants étaient nombreux; néanmoins l'Evêque catholique fut accueilli avec une faveur marquée. Comme il était aisé d'entrevoir que la construction d'une église ne manquerait pas d'attirer de nouveaux habitants dans la cité naissante, et donnerait de la valeur aux quartiers environnants, les commissaires m'offrirent aussitôt deux emplacements spacieux, sur le quai même qui longe le fleuve; et je crois que leur générosité fut une très-habile spéculation, car les ventes ont été beaucoup plus avantageuses qu'ils ne l'espéraient. Bientôt, si l'Œuvre m'en fournit les moyens, je bâtirai là un temple au Seigneur : ce sera un monument de plus qui rappellera à mes diocésains les bienfaits de votre Association.

« Je suis, etc.

« † MATHIAS, *Evêque de Dubuque*. »

Le passage suivant est tiré d'une lettre du même Prélat, adressée à M. l'abbé Furnion.

« Mes plus chères espérances sont sur le point de se réaliser. Depuis trois ans, je soupirais après le bonheur de travailler, autrement que par des vœux et des prières, à la conversion de ces milliers de sauvages qui errent dans les vastes forêts et les immenses prairies de l'*Iaovay*. Enfin trois excellents ecclésiastiques sont venus, sans autre inspiration que celle d'une héroïque charité, me conjurer de confier à leur zèle cette intéressante Mission. L'un d'eux, M. Ravoux, du diocèse du Puy, est parti de la *Prairie du Chien*, sur la fin de l'automne 1841, et s'est rendu, seul, au confluent de la rivière *St-Pierre* et du *Mississipi*, à plus de cent lieues au nord de Dubuque. Il y a trouvé M. Galtier, du diocèse de Rhodez, déjà établi depuis deux ans au milieu des hordes nomades du désert.

« Le pays où ils ont dressé leurs tentes emprunte aux rives du *Mississipi* un aspect varié, mais toujours grandiose. Ce sont pour la plupart de hautes montagnes, aux formes les plus pittoresques, tantôt couvertes d'une verdure qui descend jusqu'au lit du fleuve, tantôt élevant leur sommet escarpé à quatre ou cinq cents pieds de hauteur, et n'offrant à la vue que leurs flancs décharnés. Il est inutile de vous dire qu'au milieu de ces rochers et de ces bois la température est des plus rigoureuses, bien que nous ne soyons qu'au 46e degré de latitude nord : en ce moment, 8 juin, je vous écris près d'un grand feu dont la chaleur n'est pas hors de saison.

«... Notre jeune Missionnaire, M. Ravoux, a passé l'hiver à quatre-vingts lieues au nord-ouest de *Saint-Pierre*, sur les bords du lac *Qui-parle;* là, sans autre appui que la Providence, sans autre moyen de conversion qu'un zèle brûlant, il a opéré dans l'espace de six mois

une heureuse révolution parmi nos *Scioux*. Dès son arrivée, il s'occupa jour et nuit à l'étude de leur langue, et il y fit de si rapides progrès qu'il a déjà pu traduire nos principales prières, composer quelques cantiques, rédiger un petit catéchisme et réunir les premiers éléments d'une grammaire indienne. Quand il instruit les sauvages, il leur parle avec tant de feu, en leur montrant le grand crucifix de cuivre qu'il porte toujours sur sa poitrine, qu'il fait sur eux la plus vive impression. »

VICARIAT APOSTOLIQUE DU TEXAS.

Extrait d'une lettre de Mgr Odin, Evêque de Claudiopolis et Vicaire apostolique du Texas, à M. Etienne, Procureur Général de la congrégation de St-Lazare.

Galveston, Texas, 11 avril 1841.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« L'année dernière, le Saint-Siége ayant daigné confier à notre Congrégation la direction spirituelle des catholiques du Texas, je partis du séminaire des Barrens, le 2 mai 1840, pour aller explorer cette nouvelle Mission, en ma qualité de vice-préfet apostolique. Ce ne fut pas sans regret que je quittai le Missouri; me séparer d'un peuple qui m'était devenu bien cher et d'établissements florissants que j'avais vu naître, c'était m'expatrier une seconde fois.

« Le Texas, situé entre le 26e et le 35e degrés de latitude et s'étendant du 93e au 102e de longitude, possède des prairies plus vastes, des pâturages plus abondants qu'aucune autre contrée de l'Amérique. Le bois y est rare, surtout à l'ouest. Plusieurs rivières arrosent le pays; mais il en est peu d'assez larges et d'assez profondes pour la navigation. Bien que le chiffre exact de la population texienne ne soit pas encore connu, on s'accorde assez générale-

ment à dire qu'il ne peut pas dépasser cent trente mille âmes.

« Lorsque les premiers Espagnols se fixèrent au Texas, il y a plus d'un siècle et demi, des Religieux franciscains vinrent y fonder plusieurs Missions pour convertir et civiliser les tribus sauvages. Les plus célèbres étaient celles de *San-Antonio*, de la *Conception*, de *San-Jose*, *del Refugio*, de *San-Sabas* et de *Nacogdoches;* elles devinrent toutes très-florissantes et comptèrent bientôt un grand nombre de fervents néophytes. Chaque année, les Révérends Pères s'enfonçaient dans les forêts, gagnaient par leurs présents et par leurs manières pleines d'affabilité la confiance des Indiens, et les conduisaient aux stations où ils les formaient peu à peu à la piété et au travail. En 1812, ces précieux établissements furent supprimés; aujourd'hui ce ne sont plus que des monceaux de ruines. Pour les pauvres sauvages, privés de leurs Pères, ils durent se disperser: les uns se retirèrent dans le Mexique, plusieurs succombèrent sous les coups des tribus non civilisées, et d'autres retournèrent à leur état primitif. La ferveur que j'ai trouvée dans le petit nombre de ceux qui habitent encore le pays, annonce assez qu'ils avaient été formés à la vertu par des mains habiles. Deux églises, les seules qui aient résisté aux assauts du temps et des guerres récentes, sont d'une beauté qui fait honneur au goût et au zèle des anciens Missionnaires.

«... De Liunville, petit port de mer où nous débarquâmes, nous nous rendîmes à Victoria. Je laissai dans ce poste M. l'abbé Estany, et je pris la route de San-Antonio avec M. Calvo et un frère coadjuteur. La distance qui sépare ces deux villes n'est que de cinquante lieues; mais les nombreuses bandes de sauvages *Comanches* et *Tonakanies* qui parcourent sans cesse le pays, rendent la traversée extrêmement périlleuse : il est même à peu près certain qu'on

sera massacré, si l'on ne voyage pas en nombre suffisant pour intimider ces Indiens. Nous nous joignîmes donc à un convoi de vingt-deux charrettes qui transportaient des marchandises. Tous nos compagnons étaient très-bien armés; mais, si d'un côté la force de la caravane nous rassurait contre les attaques des sauvages, de l'autre, que de misères à endurer! quelle lenteur dans notre marche! La chaleur était excessive, et à peine s'offrait-il un arbuste à l'ombre duquel nous pussions goûter un instant de repos. Vers le coucher du soleil, nous nous mettions en route; mais souvent, dès le premier pas, l'un de nos véhicules se dérangeait, et il fallait passer une partie de la nuit à le réparer. Ces accidents survenaient quelquefois loin des sources et des rivières; nous devions alors parcourir la solitude, trop heureux lorsque après bien des recherches, nous découvrions dans un bourbier quelques gouttes d'eau fangeuse et dégoûtante. Nous étions d'ailleurs assez mal approvisionnés, et encore nous empressâmes-nous de partager en frères avec nos compagnons de voyage, plus mal pourvus que nous; il fallut même avoir recours à la chasse, au risque d'attirer les sauvages par le bruit des fusils.

« A la disette se joignit aussi la fièvre; j'en eus comme les autres plusieurs accès; mais des médicaments dont je m'étais pourvu fort à propos, nous rendirent peu à peu la santé. Le soulagement que je procurai à nos pauvres malades m'acquit une réputation dont je fus souvent embarrassé dans la suite; car, dès que nos bons charretiers m'eurent fait connaître sous le nom de *Père qui savait guérir*, tous les infirmes vinrent me demander des consultations et des remèdes. — Plusieurs fois pendant la route, le cri de *Los Indios* répandit l'alarme dans nos rangs : ce n'était, je crois, qu'une méprise de notre avant-garde, car nous arrivâmes à San-Antonio sans coup férir.

« Cette ville, fondée en 1678 par des Espagnols venus

des îles Canaries, renferme une population de deux mille âmes : on y remarque quelques maisons en pierres; les autres habitations ne sont que de misérables cabanes couvertes en joncs. Elle est arrosée à l'est par la rivière de San-Antonio, à l'ouest par un ruisseau très-faible; dans le centre se trouve un canal dont l'eau abondante porte la fécondité dans tous les jardins; il fut pratiqué autrefois par les Indiens, sous la direction des Missionnaires. Rien de plus beau que la vallée de San-Antonio . climat agréable, air pur et salubre, sol riche et fertile, tout contribuerait à en faire un séjour délicieux, sans les hostilités continuelles des sauvages, qui jusqu'à présent n'ont pas permis d'exploiter ses immenses ressources. Il n'y a pas une famille qui n'ait à déplorer la mort d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un époux, impitoyablement égorgés par les *Comanches*. Au massacre des colons ces brigands joignent la dévastation des terres et l'enlèvement des troupeaux : aussi la pauvreté est-elle extrême dans le pays, et si jamais il m'eût été consolant d'avoir quelques secours à distribuer, ç'aurait été sans doute à la vue de tant d'indigents et de malheureux.

« Peu de jours après notre arrivée à San-Antonio, eût lieu une cérémonie qui nous remplit de consolation, en nous prouvant combien la foi était encore vive parmi nos Mexicains. Un malade en danger de mort devait recevoir le saint viatique; nous jugeâmes convenable de le lui porter publiquement et avec pompe. Au son de la cloche, le peuple accourut au lieu saint, afin d'accompagner Notre-Seigneur dans les rues; bien des larmes coulèrent des yeux des vieillards, qui, depuis quatorze ans, n'avaient pas été témoins de cet hommage rendu à notre Religion. Plusieurs d'entre eux s'écrièrent qu'ils ne redouteraient plus la mort, maintenant que le ciel leur avait envoyé des Pères pour les assister dans ce dernier moment.

« Après trois mois passés à San-Antonio, voyant que,

grâce à Dieu, tout allait au gré de nos désirs, je me dirigeai vers Seguin, Gonzales et Victoria. Mon séjour dans ces villes fut très-court, parce que je ne pouvais me séparer de mes compagnons de voyage, sans m'exposer à être tué par les Indiens. Plus tard, je remontai seul la rivière Labaca, qui offre moins de danger, et je trouvai sur ses bords soixante-dix catholiques, autrefois mes paroissiens des Barrens. Il me fut bien consolant de les revoir et surtout de me convaincre qu'ils n'avaient rien perdu de leur foi et de leur piété primitives, quoiqu'ils fussent privés, depuis leur arrivée au Texas, des secours de la Religion. Tous se présentèrent au tribunal de la pénitence et eurent le bonheur de recevoir la sainte communion.

« Je ne pus rester au milieu d'eux qu'une semaine. De Labaca je me rendis à Austin, petite ville naissante, désignée depuis peu pour être le siége du gouvernement Texien. Le congrès était alors en session ; je sollicitai auprès des législateurs une décision qui confirmât au culte catholique la possession de toutes les églises anciennement construites par les Espagnols. Il est vrai que, si l'on excepte la *Conception* et *San-Jose*, ces édifices sont presque tous en ruines ; cependant ils pourraient être réparés, et vu la pauvreté et le petit nombre des fidèles, on en tirerait parti, en attendant que des temps plus heureux nous donnassent la facilité d'en construire de nouveaux. Grâce à la généreuse intervention de M. de Saligny, chargé d'affaires de la France, ma demande a été bien accueillie.

« Restait encore à visiter la partie orientale du Texas. Que de difficultés et d'obstacles se présentèrent dans cette longue route ! Tantôt c'était une rivière qu'il fallait traverser à la nage, tantôt un marais vaste et fangeux où nous courions risque de perdre nos chevaux ; ici la faim, et rien pour l'apaiser ; ailleurs des torrents de pluie, et point d'abri. C'est ainsi que nous cheminâmes de Montgomerry à Hunts-

ville, de Cincinnati à Crok et à Douglas, de Nacogdoches à San-Augustino. Il est vrai que nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par l'empressement que manifestèrent les habitants de ces diverses localités à entendre nos instructions; rarement j'ai vu la parole de Dieu écoutée avec plus de joie et de recueillement. Cette visite, quoique courte, n'a pas peu contribué à dissiper les préjugés des protestants et à réveiller des sentiments pieux dans le cœur des fidèles.

« Outre la population catholique du Texas, évaluée à près de dix mille âmes, il y a plusieurs tribus sauvages dont il serait urgent de s'occuper: ce sont les *Comanches*, au nombre de 20,000; les *Tonakanies*, les *Lipans*, les *Tankanags*, les *Bidaïs*, les *Karankanags*, les *Nacoës*, *etc.* La plupart de ces Indiens aiment à se nourrir de chair humaine; les pieds et les mains surtout sont leur mets favori... Déjà j'ai fait quelques démarches auprès des *Karankanags* pour les réunir en mission: M. Estany les a aussi visités, et ils lui ont exprimé le désir d'avoir un prêtre. Les *Comanches* seront plus difficiles à gagner. De temps immémorial, cette peuplade est constamment en guerre avec les habitants civilisés et les tribus voisines. Cavaliers habiles, voleurs adroits, ils manient la flèche et la lance avec la plus grande dextérité; on les voit par bandes de dix, vingt, trente ou cinquante, parcourir sans cesse le pays. Des hauteurs d'où ils guettent leur proie, viennent-ils à découvrir un convoi trop faible pour leur résister, ils fondent sur les voyageurs avec la rapidité de l'éclair, et les égorgent impitoyablement. Il serait impossible de dire combien d'infortunés ont succombé sous leurs traits, combien de femmes et d'enfants ont été emmenés captifs.

« Peu de temps après mon arrivée au Texas, un parti de cinq à six cents *Comanches* pénétra jusqu'à Linnville. Les habitants, qui ne s'attendaient point à cette visite, fu-

rent obligés de se réfugier au milieu de la baie de Labaca, afin de se mettre à l'abri de leurs flèches : il y eut une huitaine de victimes ; une jeune dame, mariée depuis dix jours seulement, après avoir vu tomber son mari percé à ses côtés, devint leur prisonnière. Quand les sauvages eurent pillé les entrepôts et fait une recherche minutieuse de tout ce qui pouvait les enrichir, ils livrèrent la ville aux flammes. De Linnville ils se portèrent sur Victoria. La première maison qu'ils attaquèrent était celle où logeait notre confrère, M. Estany : il eut le bonheur de passer à travers une grêle de traits, sans recevoir aucune blessure ; mais tout ce qu'il possédait fut pris : linge, ornements, livres, rien ne fut épargné. Là il y eut encore des meurtres ; des femmes et des enfants furent enlevés. Bientôt l'alarme s'étant répandue, on s'élança à la poursuite des brigands, et on les atteignit près des rivières *Plombereek* et *St-Marc*. Le combat fut sanglant ; quatre-vingt-quatre *Comanches* y perdirent la vie, sans parler de ceux qui durent succomber peu après aux blessures qu'ils avaient reçues. Ces malheureux, à l'approche des Texiens, cherchèrent à exterminer tous les prisonniers qu'ils emmenaient. Une pauvre mère tombée entre leurs mains avec son petit enfant, à peine âgé de dix mois, eut la douleur de voir écraser cette innocente créature sous ses yeux, et fut ensuite elle-même percée de plusieurs coups de lance. J'ai compté, dans l'espace de dix mois, près de deux cents personnes égorgées par cette seule tribu.

« Malgré la dévastation à laquelle ce pays est en proie, le ciel a déjà commencé à bénir nos faibles travaux. Depuis le 1er août 1840 jusqu'au premier mars 1841, nous avons entendu neuf cent onze confessions et administré deux cent quatre-vingt-un baptêmes ; il y a eu quatre cent soixante-dix-huit communions... Le bien de la Religion demanderait qu'on élevât sur-le-champ au moins six chapelles sur les

points les plus importants de la république; mais où trouver des fonds? Nous sommes sans ressources, et les populations sont indigentes. Dans mes courses, je passe une partie des nuits dans les bois, en plein air; je fais moi-même ma cuisine, et cependant mes frais de voyage sont toujours considérables. Ainsi, dernièrement, pour me faire accompagner pendant trois jours de marche par deux hommes armés, je dus leur payer vingt-quatre piastres.—Il nous faudrait aussi des écoles à San-Antonio et à Galveston: qui en fera les premiers frais? Nous sommes sans logement, obligés de réclamer l'hospitalité auprès des catholiques, souvent même chez des protestants... C'est bien ici que l'on apprend à mener la vie de Missionnaire: je croyais en avoir déjà fait un long apprentissage; mais depuis mon arrivée au Texas, je me suis aperçu que je n'étais point encore initié.

« Votre tout dévoué serviteur,

« J.-M. Odin. »

MISSIONS D'AFRIQUE.

DIOCÈSE D'ALGER.

Extrait d'une lettre de M. Suchet, Vicaire Général d'Alger, à M. Samatan.

Alger, 8 février 1842.

« Mon cher Ami,

« Vous souhaitez que je vous parle de *Scherchell*, l'ancienne *Julia Cæsarea*, autrefois capitale de la Mauritanie. Pour répondre à vos désirs, je vais vous communiquer simplement les observations que j'ai faites à la hâte au milieu de ses ruines.

« Le 4 mai, Mgr Dupuch m'envoya installer un curé à *Scherchell*. Depuis environ un an que cette place est au pouvoir des Français, plus de cinq cents colons étaient allés se fixer dans son enceinte, sous la protection d'une garnison assez considérable, et formaient avec l'hôpital mili-

taire une réunion trop importante et trop exposée aux dangers de toute espèce, pour être privée plus longtemps de la présence d'un pasteur. C'est ainsi que les paroisses s'organisent jusqu'à présent en Algérie : c'est d'abord un camp; puis, à la suite de l'armée, des industriels ambulants qui dressent leur échoppe à côté de la tente du soldat; plus tard, arrivent quelques colons, artisans ou cultivateurs, qui se font vivre de leurs mutuels produits, quand ils ne se ruinent pas les uns les autres.

« J'étais parti le 4, à six heures du soir, sur le bâtiment à vapeur l'*Euphrate*. Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions vis-à-vis le tombeau de la *Chrétienne*. Nous croisâmes le *Chénouan*, haute montagne dont le pied est baigné par les flots; plus loin, nous aperçûmes, dans la profondeur d'un vallon, un reste d'aqueduc romain, et le 6, au matin, nous débarquâmes à *Scherchell*.

« Notre premier soin fut de chercher une église et un presbytère parmi les anciennes mosquées et les maisons désertes. Tous les édifices de quelque importance avaient été pris pour le service de l'armée, et il fallut nous contenter d'une petite *djema* (mosquée) qui tombait en ruines. Une vieille masure, située tout près de là, fut désignée pour loger mon confrère. On mit sur-le-champ la main à l'œuvre pour faire les restaurations les plus indispensables. Ce jour-là même, comme nous étions à déjeuner chez le commandant supérieur, nous entendîmes tirer le canon; quelques instants après, on vint nous dire que les Arabes se montraient en grand nombre sur les mamelons voisins, et qu'ils avaient fait une pointe contre nos blokaus, à une portée de canon de la ville. Vous pouvez vous souvenir qu'à cette époque des démonstrations semblables eurent lieu sur plusieurs points à la fois.

« Je suis resté huit jours à *Scherchell*, et voici ce que j'y ai vu de plus remarquable.

« Son site, au bord de la mer, est un des plus beaux que j'aie rencontré en Algérie. A la distance d'une demi-lieue, des collines peu élevées et d'une pente assez douce forment autour d'elle un gracieux hémicycle. Sur ces riants coteaux se déploie la plus riche végétation; çà et là, au milieu des bois d'amandiers, on distingue les restes d'anciennes *villa* et les modernes blokaus élevés par nos Français ; par derrière, et à quatre ou cinq lieues plus loin, s'étend un rideau de hautes montagnes qui bornerait tout à fait l'horizon, si, vers le sud-est, un large vallon ne laissait voir là vaste plaine de la Mitidja se déroulant jusqu'à la chaîne de l'Atlas : on aperçoit même *Blidah* assise au loin sur l'un de ses versants.

« Sur le vaste emplacement que *Julia Cæsarea* couvrait jadis de ses édifices, *Scherchell* ne compte aujourd'hui que cinq à six cents maisons, très-basses, construites en terre, et pour la plupart abandonnées. Chaque habitation a sa terrasse pour couronnement, ses galeries intérieures, sa cour ombragée par une treille ou par un figuier, avec une citerne et un petit jardin clos de murs. Les rues sont assez larges et bien percées ; l'eau, qui est abondante, se distribue au moyen de fontaines placées avec intelligence partout où il en est besoin.

« Il paraît que *Scherchell*, avant notre occupation, était une ville toute industrielle ; chaque état y avait son quartier : celui des forgerons tenait toute une rue, à droite, en entrant dans la ville du côté du port ; on remarque encore leurs fourneaux et leurs ateliers déserts : celui des cordonniers formait, sur un autre point, une espèce de halle circulaire. La plupart des maisons tombent en ruines : nos troupes se sont logées dans les meilleures ; pour les autres, on les abandonne à de pauvres colons. Il ne reste pas dans la ville un seul de ses anciens habitants.

« Des quatre mosquées principales on a fait des maga-

sins militaires. La plus remarquable de toutes, celle que les indigènes appelaient la *Grande Mosquée*, parce qu'elle est sans contredit la plus vaste de la province, a été convertie en hôpital. Quatre-vingt-dix-neuf colonnes de granit ornent son enceinte. Ce nombre est mystérieux chez les Arabes ; c'est aussi celui des grains de chapelet sur chacun desquels ils répètent presque continuellement une des perfections de Dieu. — Toutes ces colonnes sont recouvertes de plâtre, selon l'usage des naturels qui ne connaissent rien de plus beau comme décoration que le badigeonnage en blanc. Elles appartenaient sans doute à quelque temple païen, ou peut-être à quelque église catholique de *Julia Cæsarea*.

« Dans la première cour intérieure de ce monument j'ai remarqué quatre orangers d'une grosseur et d'une élévation surprenante : ils ombragent une vaste coupe en marbre blanc, du milieu de laquelle s'élance un superbe jet d'eau. C'était là que se faisaient les ablutions légales avant d'entrer dans la mosquée.

« Ici tout rappelle par des décombres le souvenir d'une grandeur éclipsée ; à chaque pas, on rencontre ou des monuments en ruines, ou des pierres tumulaires sur lesquelles on reconnaît encore la trace d'inscriptions presque effacées par le temps. A travers ces débris, un sarcophage surtout m'a frappé, parce qu'il m'a paru chrétien. Deux palmes enveloppent une épitaphe à demi détruite, puis un Bon-Pasteur abritant sous les rameaux de deux oliviers des brebis qui le regardent, tels sont les symboles gravés sur ce tombeau ; ils sembleraient indiquer qu'un martyr ou un Pontife y fut jadis inhumé. Comme on a creusé de larges fossés autour des blokaus, beaucoup de tombes antiques ont été mises à découvert, en sorte que nous avons pu voir comment on plaçait autrefois les morts dans leur dernier asile, et quels mystérieux objets on y renfermait avec eux. La chambre

sépulcrale, terminée en cône à son sommet, est toute garnie de fortes briques de trente à quarante centimètres carrés. Autour du squelette, presque toujours couché sur le côté, sont déposés différents ustensiles d'argile ou de verre, dont la valeur était sans doute proportionnée à la condition du défunt : ce sont des assiettes, des urnes, des lampes funéraires, de petits flacons ou instruments lacrymatoires, des morceaux de bois à demi brûlés, des charbons et des cendres.

«... Espérons que la terre d'Afrique, illustrée par les travaux de tant de saints docteurs, arrosée du sang des plus généreux martyrs, ne restera pas toujours stérile, et que des rejetons nombreux couronneront encore de leur vert feuillage ce tronc antique qu'on croyait à jamais desséché.

« Votre tout dévoué,

« SUCHET, *Vicaire Général.* »

MISSIONS D'EUROPE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE BULGARIE.

Extrait d'une lettre du P. Charles Romain, Passionniste, au P. Ignace, son confrère.

« Mon cher Père,

« Vous me demandez une notice sur notre Mission de Bulgarie ; vous m'invitez à vous faire connaître nos combats, nos succès et nos espérances : les désirs d'un ami qui porte un si vif intérêt à nos travaux, sont pour moi des ordres auxquels j'ai hâte d'obéir, au risque de tromper votre attente, en vous retraçant, moins le tableau de nos conquêtes évangéliques, que la longue série des obstacles qui entravent notre ministère.

« C'est en 1782 que la direction spirituelle de la Bulgarie fut remise à notre Congrégation. Depuis cette époque,

nous avons envoyé dans cette province vingt-quatre Missionnaires, dont la vie s'est consumée en efforts plus méritoires que fructueux : si leur dévouement obscur n'a pu léguer à l'Eglise une multitude d'infidèles convertis, s'il ne leur a pas été donné de répandre leur sang pour la sainte cause de la foi, ils ont du moins conservé et vu s'accroître le petit troupeau confié à leur sollicitude, ils ont surtout eu leur part des fatigues et des dangers de l'apostolat.

« Je n'essayerai point de vous peindre l'état où se trouvaient les catholiques de Bulgarie, lorsque, pour la première fois, nos Pères vinrent au secours de leur détresse. Sans églises et presque sans prêtres, ignorant les premiers devoirs du chrétien et les vérités les plus nécessaires au salut, privés des sacrements qui seuls auraient pu les soutenir contre la persécution ottomane, ils en étaient presque à regarder leur baptême comme un malheur, et à maudire une religion qui servait de prétexte à leurs maîtres pour les humilier et les appauvrir.

« Le premier soin de nos confrères fut de réunir le troupeau dispersé. A leur voix on se rassembla d'abord dans un réduit souterrain, puis dans quelque cabane isolée, et le plus souvent au fond d'une étable : là, dans le coin le plus obscur, on élevait à la hâte un autel ; là, tremblants d'être découverts et se croyant déjà sous le fer des musulmans, nos fidèles se pressaient dans l'ombre, afin d'écouter la divine parole et de participer aux saints mystères. Ce fut pour notre Mission l'époque des catacombes.

« Vint enfin le jour où il nous fut donné d'en sortir. L'habitude de se voir réunis avaient peu à peu rendu nos chrétiens moins timides ; nous pensâmes que le meilleur moyen d'encourager leur confiance serait d'obtenir du gouvernement l'autorisation de construire une église, ce qui eût passé aux yeux des Bulgares pour une reconnaissance implicite de notre culte. Chaque année, les Missionnaires

présentèrent à ce sujet des suppliques au Pacha; mais elles furent constamment repoussées; la médiation des plus hauts personnages échoua comme nos humbles requêtes : il fut toujours répondu que des souterrains et des étables étaient d'assez beaux sanctuaires pour des chrétiens qui commençaient à trop lever la tête. Il fallait à nos Pères un zèle bien persévérant pour solliciter encore, après tant de refus exprimés sur le ton de la menace : ils n'en furent pas découragés, et le succès finit par combler leurs vœux. En 1832, M. Nicolas Massa obtint du pacha de Nicopolis, dont il était médecin, la permission si longtemps désirée de construire un certain nombre de chapelles au vrai Dieu. Toutefois, l'orgueil musulman fit ses réserves : dans la crainte que nos églises ne rivalisassent de grandeur avec les mosquées du pays, on mit deux conditions à la faveur accordée : la première que nous élèverions nos temples à quelques pieds seulement au-dessus du sol; la seconde, qu'ils présenteraient au dehors toutes les apparences de la plus humble pauvreté. C'était bien peu pour la Majesté divine; mais pour nous, mais pour nos pauvres chrétiens condamnés si longtemps à ne rendre au Seigneur qu'un culte clandestin, c'était presque un triomphe; au souvenir des jours mauvais, succédaient enfin la consolation et l'espérance. Il serait impossible d'exprimer la joie de nos pauvres catholiques lorsqu'ils virent s'élever le modeste asile que le Dieu du ciel devait habiter : des larmes d'attendrissement coulèrent de tous les yeux, la première fois qu'ils se trouvèrent réunis dans la maison de notre commun Père.

« En 1838, notre Mission eut à bénir le ciel de nouvelles faveurs. Jusque-là nous n'avions entretenu des rapports qu'avec les membres de notre Congrégation, et nous pensions être inconnus au reste du monde; mais la charité de nos frères d'Europe avait deviné notre indigence : l'OEuvre sainte de la Propagation de la Foi, cette autre Providence des

Eglises en détresse, venait aussi d'ouvrir pour nous le trésor de ses aumônes. Désormais nous n'étions plus seuls, abandonnés à nos faibles ressources; un nouveau lien, celui de la reconnaissance, attachait nos fidèles à la Religion; et nous, au milieu des épreuves d'un ministère souvent stérile, nous avions senti redoubler notre confiance et notre courage, quand nous avions pu nous dire : Tout un peuple de fervents Associés est maintenant en prières pour le succès de nos travaux. Avec les secours qui nous ont été alloués, nous avons construit récemment deux églises en pierres, beaucoup plus vastes et plus solides que les précédentes : tant que nos chrétiens de Bulgarie pourront se réunir dans leur enceinte, ils ne cesseront d'appeler les bénédictions divines sur leurs généreux bienfaiteurs.

« Aujourd'hui la situation de ce vicariat est assez florissante. S'il ne faut pas compter sur beaucoup de conversions parmi les infidèles et les schismatiques, au moins n'avons-nous qu'à nous louer des heureuses dispositions de notre bien-aimé troupeau. Ses vices d'autrefois tenaient en grande partie à son ignorance; mais il lui restait la foi, une foi vive pour les guérir : maintenant qu'il est mieux instruit, ses vertus nous rappellent les beaux siècles de la primitive Eglise. Le blasphème, le parjure, la profanation du dimanche, sont des fautes inconnues à nos catholiques; ils se reprochent comme des crimes les malédictions et jusqu'aux murmures proférés, dans un premier moment de colère, contre leurs iniques oppresseurs. Chaque matin, à un signal convenu, ils accourent dans nos temples pour y faire en commun la prière, assister au saint sacrifice et entendre une courte instruction; puis ils vont à leurs travaux accoutumés; et le soir, la nuit les retrouve encore réunis au pied de l'autel pour réciter ensemble le rosaire et chanter en langue bulgare quelques cantiques pieux.

« Plus d'une fois leur courage chrétien a commandé

l'admiration aux ennemis de notre foi. En 1836, le jour de la Fête-Dieu, nous avons vu toute la population catholique accompagner en procession le très-saint Sacrement, qu'un de nos Pères portait avec la plus grande solennité dans les rues de Bellini. A ce spectacle, les musulmans frémirent d'abord d'indignation; mais bientôt forcés de rendre hommage à la sainte intrépidité de nos néophytes, ils voulurent contribuer eux-mêmes à l'éclat de cette imposante cérémonie, et les années suivantes, sans aucune invitation de notre part, ils se sont empressés de suspendre à leurs fenêtres leurs plus beaux tapis, afin d'orner autant qu'il était possible les lieux que notre divin Sauveur parcourait en triomphe.

« Voilà le portrait fidèle de nos chrétiens, tels que les a faits le zèle de nos confrères; car, j'ai hâte de le dire, je ne suis venu en Bulgarie que pour continuer leurs travaux, et recueillir une moisson déjà fécondée par leurs sueurs.

« De tous nos Pères, celui qui a le plus puissamment contribué à l'amélioration de ce petit troupeau, est Mgr Mulajoni, troisième Evêque passionniste de Nicopolis. Ce vénérable vieillard, usé par les fatigues du ministère plus encore que par les années, retrouve toute l'ardeur de sa première jeunesse quand le salut des âmes et la gloire du divin Maître demandent à son dévouement de nouveaux sacrifices. Chaque jour, après avoir entendu les confessions des adultes, il va s'enfermer dans l'école des petits enfants; là, catéchiste et instituteur, il se rabaisse avec une ingénieuse charité au niveau des plus humbles intelligences; on dirait une mère au milieu de sa jeune famille, ou plutôt Jésus-Christ distribuant ses leçons et ses caresses aux tendres objets de sa prédilection. Tant d'abnégation n'est pas restée sans fruit : déjà plus de trois cents dissidents doivent à son zèle et à l'admiration que sa conduite

inspire, leur retour à l'unité. Il n'est pas jusqu'aux Turcs qui ne lui prodiguent les témoignages de l'estime et de la vénération; tous, sans exception, se découvrent sur son passage et le saluent avec respect. Quant aux Grecs schismatiques, lorsqu'ils voient notre Evêque, le soir, au sortir de l'église, traverser, silencieux et priant, les rues de Bellini, en recueillant à chaque pas les bénédictions des malheureux qu'il a soulagés, ils ne peuvent s'empêcher de rendre hommage aux vertus du pasteur et à la piété du troupeau; ils sont frappés surtout de la bonne harmonie qui règne entre nous, et de cette fraternité cordiale qui d'un vaste diocèse ne fait qu'un même corps, soumis à l'impulsion d'une seule volonté.

« A ce double caractère de dévouement et d'unité, reconnaissant la véritable Eglise, volontiers ils reviendraient dans ses bras; mais ils craignent à la fois et les mahométans et leurs coreligionnaires. Le Turc ne se contente pas d'affecter ici pour les chrétiens le faste dédaigneux d'un maître, il déploie souvent le caractère d'un tyran; et chaque fois que par un acte de zèle ou de vertu les pasteurs ou les fidèles offensent sa farouche délicatesse, il s'en venge tantôt par l'exil et les prisons, tantôt au moins par de fortes amendes. C'est surtout quand on veut le convertir qu'il se montre inhumain : lui prêcher Jésus-Christ, ce serait inutilement s'exposer à la mort; l'amitié même la plus intime pourrait à peine alors vous dérober aux coups de son fanatisme. Un fait me l'a prouvé naguère. Une ancienne affection unissait un jeune mahométan à l'un de nos confrères. Mille fois le Turc avait donné au Missionnaire des gages signalés de confiance et de dévouement; mais un jour le prêtre catholique s'étant hasardé, contre ses habitudes ordinaires de prudence, à lui parler de christianisme et de conversion, la tendresse du musulman se transforma aussitôt en fureur, et d'une voix irritée il dit

au bon Père : « Sache-le bien ! si tu avais tenu à tout au-
« tre un semblable discours, ta tête avant le soir tombe-
« rait sur le sable ; il faut bien toute la force de l'amitié
« qui nous unit pour retenir mon bras ; mais elle ne l'en-
« chaînerait pas toujours ; garde-toi désormais de faire
« du prosélytisme, ou ton imprudence serait fatale à tes
« chrétiens aussi bien qu'à toi-même. »

« Voilà quelles sont pour nous les dispositions de l'islamisme, c'est-à-dire qu'il en est encore à l'intolérance la plus hostile ; et, comme vous le sentez, la connaissance ici généralement répandue de la haine qu'il nous porte, oppose un immense obstacle à la fécondité de notre ministère.

« Quand, du reste, notre ministère ne serait pas entravé par la crainte des musulmans, il le serait par les vexations des Grecs schismatiques. C'est un peuple à qui nous faisons toutes les avances de la charité, que nous aimons vraiment en frères, et qui nous repousse comme des ennemis. Semer contre nous la calomnie, réveiller la fureur des mahométans quand elle paraît s'assoupir, inventer des prétextes pour nous traîner devant les tribunaux, et nous faire condamner ou aux cachots ou à d'exorbitantes amendes, tel semble être leur plaisir, telle est au moins, on peut le dire, leur occupation la plus constante, et malheureusement le succès ne répond que trop à leurs funestes efforts. Il y a vingt-quatre ans que le pacha, sur leur instigation, condamna, par un décret à payer cinq cents piastres, tous ceux qui, désertant le schisme, reviendraient à l'unité ; et maintenant encore cette ordonnance s'applique aux convertis avec une sévérité inflexible. Si du moins à ce prix, le nouveau fidèle pouvait avoir la paix, nous ferions des sacrifices pour acquitter cet inique tribut ; mais non : après les rigueurs de la loi, viennent les violences de l'arbitraire ; on dévaste les champs, on incendie

la maison de celui qu'on accuse d'apostasie, parcequ'il revient à la vérité ; on le poursuit non-seulement dans sa personne, mais dans ses enfants, dans sa famille et jusque dans ces amis. Nous avons beau réclamer à Constantinople contre ces vexations : on ne nous écoute pas ; en sorte que sur les points où l'autorité ne nous fait pas les victimes de sa force, nous le sommes au moins de son indifférence.

« Ainsi jetés entre deux puissances qui nous écrasent, nous n'avons pu exercer notre zèle que dans un cercle bien restreint ; nos soins se sont concentrés jusqu'à présent sur deux mille catholiques, seuls enfants que l'Eglise ait encore pu conquérir sur la terre des Bulgares. Sans doute, ce faible troupeau nous est rendu bien cher par la foi qui l'anime ; néanmoins sa ferveur ne peut nous faire oublier que le nombre lui manque. Au bonheur que nous éprouvons à le diriger, se mêle toujours dans notre âme le regret de voir tant de populations rester obstinément en dehors du divin bercail. Espérons qu'un jour la Providence touchée par vos prières, ouvrira les yeux à ces nations aveugles qui nous entourent, et leur donnera de marcher à la lumière qui leur est offerte.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Ch. Romain, *Passionniste.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Mulajoni, Evêque de Nicopolis, administrateur apostolique de la Valachie et de la Bulgarie, aux Membres du Conseil central de Lyon.

1er janvier 1842.

« MESSIEURS,

«... A une époque plus heureuse, la Bulgarie entière était catholique. Depuis, la domination des Grecs schismatiques et, plus tard, la conquête des Turcs ont, sinon brisé le lien qui l'attachait au Saint-Siége, du moins porté à ses mœurs primitives une funeste atteinte; par malheur nos Missionnaires ne pouvaient voler au secours de son orthodoxie menacée, arrêtés qu'ils étaient à la frontière par les guerres sanglantes dont cette contrée fut longtemps le théâtre. Aujourd'hui nous pouvons tracer de cette chrétienté un tableau plus consolant (1).

« La Valachie a aussi répondu à nos espérances. Il y a trente ans, la population catholique de Bukarest ne dépassait pas le nombre de mille; maintenant ce chiffre est plus que sextuplé: environ trois mille fidèles sont disséminés dans le reste de la province. Dieu aidant, nous verrons encore le troupeau s'accroître; car nous comptons, chaque année, quarante à cinquante conversions nouvelles.

« Mon vœu le plus cher avait toujours été de fonder un établissement pour l'éducation de nos jeunes gens. J'y ai

---

(1) Nous supprimons ce tableau, parce que tous les traits dont il se compose sont déjà contenus dans la lettre précédente.

réussi avec le généreux concours des Evêques de Hongrie et de Transylvanie. Déjà plus de cent élèves fréquentent notre école, et, ce qui nous fait bien augurer de l'avenir, ce ne sont pas seulement les familles catholiques qui nous confient leurs enfants; des protestants et des schismatiques viennent puiser à cet enseignement religieux l'amour de notre foi, aussi bien que le goût des lettres humaines.

« Ces résultats sont précieux, sans doute; mais quand on est chargé d'un vaste diocèse, la fidélité de quelques brebis dociles peut-elle faire oublier au pasteur que la plus grande partie de son troupeau s'égare? Non; je ne donnerai à mes vieux ans ni repos, ni paix, tant que je n'aurai pas remis sur le chemin du ciel ceux que j'ai mission d'y conduire. Il est vrai que l'âge a courbé mon corps, que des infirmités, chaque jour plus nombreuses, ont épuisé ma vigueur; je ne résisterai pas longtemps aux fatigues de mon apostolat; mais qu'importe si je succombe à la peine, pourvu que la foi se propage, que la Religion fleurisse, et que les âmes entrent dans la voie du salut? Puisse le sacrifice de mes derniers jours hâter l'accomplissement de ce vœu de ma vie tout entière!

« Votre Association, Messieurs, achèvera par ses aumônes l'OEuvre que nous avons laborieusement ébauchée. Je mourrai plus tranquille sur l'avenir de mon troupeau, maintenant qu'il est sous la sauve-garde de votre charité et de vos prières.

« Je suis, etc.

« † Joseph, *Evêque de Nicopolis.* »

NOUVELLES DIVERSES.

OCÉANIE.

Les dernières nouvelles de l'Océanie occidentale sont du 30 mai 1842 ; on ne pouvait les désirer plus consolantes.

« Sur deux mille trois cents habitants que renferme l'île de Wallis, écrit le P. Bataillon au R. P. Colin, deux mille sont déjà convertis : nous attendons Mgr. Pompallier pour leur conférer le saint baptême, auquel nous les avons préparés par une longue et solide instruction. Nous avons bâti cinq églises sur la fin de l'année 1840. — Je suis avec le P. Chevron et nos trois frères Joseph, Attale et Marie-Nizier : nous sommes tous bien portants et heureux ; nous ne désirons rien. Quand nous aurons reçu la visite de Mgr le Vicaire apostolique, je vous enverrai sur nos chrétiens des détails intéressants. »

LEVANT.

Un Missionnaire apostolique écrivait de Mossul, le 20 avril 1842 :

« Des scènes d'horreur désolent le Kurdistan. Ismaël, pacha d'Amadie, s'était soustrait naguère à la vigilance de Mehemet, pacha de Mossul, dont il était le captif : rentré dans ses montagnes, il a soulevé pour se venger et se défendre les peuples qui le reconnaissaient auparavant pour maître.

« Des atrocités sans nombre ont signalé le premier usage de son autorité reconquise. Après avoir traversé comme un fléau la principauté d'Amadie, il a porté le ravage dans celle de Mossul ; Elkoch, gros village converti depuis peu à la foi catholique, a été saccagé par ses bandes sanguinaires.

Leur fureur s'est ensuite déchaînée contre le monastère de St-Hormisdas. Une bibliothèque infiniment riche en livres arabes et chaldéens existait dans cette maison religieuse ; les Kurdes l'ont livrée aux flammes. Tout ce qui pouvait flatter la cupidité est devenu leur proie ; il n'est pas jusqu'aux objets les plus saints qu'ils n'eussent indignement profanés, si le supérieur n'avait eu le temps de les dérober à leurs mains sacriléges. Après avoir pillé le couvent, ils ont maltraité ceux qui l'habitaient. Un catholique perfide avait dit à ces infidèles que le chevalier Eugène Boré, en passant par ce monastère, y avait récemment déposé une forte somme d'argent. Sur ces fausses indications, la soif du pillage, devenue plus ardente, inspira un surcroît de brutalité. On demanda aux Religieux où était ce trésor ; le supérieur ayant répondu qu'il ne le connaissait pas, on lui brisa les dents. Un même langage appela sur les autres moines des traitements aussi barbares, et s'il fallait en croire le bruit public, trois d'entr'eux seraient morts sous le bâton. »

Dans une lettre écrite aussi de Mossul, le père Riccadona nous donne de plus consolantes nouvelles : « Un saint ébranlement s'est fait dans cette autre Ninive ; et parmi les instruments dont le Seigneur s'est servi pour opérer le bien, se distingue M Eugène Boré. Là, comme dans toutes les cités du levant qu'il a parcourues, ce pieux et savant voyageur a déployé le zèle d'un apôtre. Auxiliaire infatigable des Missionnaires, il en a secondé les efforts tantôt par sa parole, tantôt par ses aumônes, toujours par l'exemple de ses vertus ; spectacle si rarement offert ici par l'étranger. Au dévouement de la charité chrétienne, il a joint les fondations qu'elle inspire. Deux écoles ouvertes à ses frais, l'une pour les jeunes garçons et l'autre pour les filles, ont déjà jeté quelque lumière sur cette terre d'ignorance. Le fruit qu'elles sont destinées à produire sera d'autant plus précieux que

les adultes eux-mêmes étant admis à les fréquenter, la foi par l'instruction pourra s'emparer en même temps de tous les âges.

« Tant de bienfaits, il est facile de le comprendre, avaient rendu M. Boré bien cher aux habitants de Mossul. Lorsqu'il les a quittés, leur douleur a mille fois surpassé la sienne; le peuple pleurait comme autrefois on pleura sur saint Paul, à son départ d'Ephèse. »

CHINE ET TONG-KING.

Extrait de deux lettres de Mgr Bonnand, Vicaire apostolique de Pondichéry, à M. Langlois, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères.

Pondichéry, 17 juin 1842.

«... J'ai reçu, ces jours derniers, des lettres de Nos-Seigneurs Cuenot et Lefèvre et de M. Fontaine, en date du mois de mai. Voici le résumé des nouvelles qu'elles m'annoncent:

« La persécution est toujours flagrante en Cochinchine; à la fin de février, il y avait cinq Missionnaires dans les fers; trois sont déjà condamnés à mort, ce sont MM. Berneux, Galy et Charrier; les deux autres, MM. Miche et Duclos, arrêtés le 17 février dans les montagnes, attendent leur sentence : ils n'avaient encore reçu que quinze à vingt coups de rotin.

« M. Bringol est mort de maladie en décembre dernier; Mgr Lefèvre a été sacré, le 1er aout 1841, évêque d'Isauropolis par Mgr Cuenot dont il est coadjuteur; M. Chamaison est maintenant en Cochinchine; un bon nombre d'élèves cochinchinois vient d'arriver à Pinang; enfin M. Fontaine attend à Syngapore une barque qui le porte au royaume annamite. »

Pondichéry, 9 juillet 1842.

« On m'a remis avant-hier une lettre de M. Libois, procureur de nos Missions à Macao; je vous indique sommairement son contenu. Des courriers venus de l'intérieur de la Chine disent que notre sainte Religion jouit enfin de la paix. A leur départ, les Anglais n'avaient pas encore mis à la voile pour aller attaquer Peking. M. Taillandier est arrivé sain et sauf dans les états de Minh-Menh, où il a trouvé la persécution un peu ralentie. Avec la lettre de M. Libois, j'en ai reçu une de Mgr Retord : elle est du 16 novembre 1841, et ne mentionne que des événements déjà anciens. Sa Grandeur avait ordonné deux nouveaux prêtres annamites et devait encore, sous peu de jours, en élever trois autres au sacerdoce.

En nous transmettant ces extraits, M. Langlois ajoute : « M. Charrier se trouve donc au nombre des héros de la foi que la couronne du martyre attend; ainsi le diocèse de Lyon aura son contingent dans cette phalange de généreux athlètes qui arrosent de leur sang la terre annamite. La lettre, qui nous fait connaitre la sentence portée contre lui, ne dit pas qu'elle ait encore été exécutée; il est cependant assez probable que cet intrépide confrère a déjà subi sa condamnation. »

Extrait d'une lettre de M. Huc, missionnaire de la Congrégation de Saint-Lazare, dans la Tartarie-Mongole, au supérieur de la même Congrégation.

Sivan, 16 septembre 1841.

« .... En passant par le Houpé, je me suis détourné un peu de ma route pour me rendre à Ou-Tchang-Fou, et faire un petit pélerinage au tombeau de notre glorieux martyr M. Perboyre. Je communiquai ce projet à

Mgr Clauzetto, qui, n'y voyant aucun inconvénient, me donna un chrétien pour m'accompagner. Mon guide était un jeune chinois, dont l'étourderie fut sur le point de me faire couper la gorge. Après avoir cheminé quelques instants à travers les rues tortueuses de Ou-Tchang-Fou, je me trouvai à l'entrée d'une espèce de vaste champ de Mars, tout encombré de militaires qui faisaient l'exercice à feu, et bientôt je fus environné de satellites. Le jeune guide qui me précédait de quelques pas s'arrêta brusquement, et nous demeurâmes quelques minutes à nous regarder l'un l'autre, sans trop savoir quel parti prendre dans cette occurrence. Comme notre embarras pouvait nous faire remarquer, je dis au guide de continuer vitement sa route en traversant la place; je me recommandai à Dieu, et je passai au milieu des rangs militaires, tout en m'efforçant d'imiter de mon mieux le décousu et le sans-façon d'un désœuvré ou d'un curieux. « — Tiens, dit un soldat, en poussant du « coude son voisin et en me montrant du doigt, tiens, « voila le frère de *Ton* (nom chinois de M. Perboyre); « — Vraiment oui, dit l'autre; il lui ressemble beau- « coup... » Le cœur me battait fort dans ma poitrine, mais je me gardai bien d'aller demander des explications à ces malencontreux physionomistes. Je continuai ma route sans paraître faire attention à ces propos, et nous arrivâmes, avec la peur pour tout mal, au tombeau de M. Perboyre.

« Les restes précieux de M. Clet et de M. Perboyre reposent côte à côte, sur une verte colline, au-delà de la ville de Ou-Tchang-Fou. Oh! Monsieur, qu'elle fut enivrante l'heure que je passai auprès de ces deux modestes tombes de gazon. Sur une terre idolâtre, au milieu de l'empire Chinois, j'avais deux tertres sous mes yeux; et une félicité inconnue remplissait et dilatait mon âme.

« On ne voit pas de marbre ciselé sur la terre qui recouvre les ossements des deux glorieux enfants de saint Vin-

cent de Paul; mais Dieu semble s'être chargé lui-même des frais du mausolée : des plantes rampantes et épineuses, assez semblables par la forme à l'acacia d'Europe, croissent naturellement sur les deux tombes. Au-dessus de ce tapis de verdure surgissent avec profusion des mimosa remarquables de fraîcheur et d'élégance. En voyant toutes ces brillantes corolles s'échapper à travers un épais tissu d'épines, on pense involontairement à la gloire dont sont couronnées dans le ciel les souffrances des martyrs.

« Mgr Clauzetto aimait beaucoup à me parler de la grande réputation de sainteté que M. Perboyre a laissée dans le Houpé. Plusieurs faits, qui semblent tenir du miracle et qui appelleront sans doute un examen sérieux, ont signalé les derniers instants de notre vénéré confrère; des païens, qui ont été témoins du prodige, se sont aussitôt convertis et ont reçu le baptême.

« Agréez, M. le Supérieur, etc.

« Huc, *miss. apost.* »

Le jeune missionnaire auquel nous devons la lettre suivante n'est plus : une maladie imprévue l'a enlevé en peu de jours, aux portes de la Chine qu'il était à la veille de franchir. Il est inutile de dire que sa mort a été aussi sainte que sa vie avait été édifiante.

Extrait d'une lettre de M. Blanchin, missionnaire apostolique, à M. Jurine, directeur du séminaire des Missions étrangères.

Macao, 14 février 1842.

« Monsieur et cher Confrère,

« Il semble qu'en nous faisant parcourir les contrées confiées aux soins de fidèles et généreux serviteurs, le Père

de famille ait voulu instruire notre inexpérience, et nous dire, comme autrefois au législateur de l'ancien peuple : Imitez ces modèles que vous avez eus sous les yeux, *fac secundùm exemplar quod tibi monstratum est.* Pour mon compte, je l'avoue, je serais heureux de retracer ici les bons exemples dont j'ai été constamment le témoin. La modestie dans les succès, la fermeté dans les épreuves, la persévérance dans les travaux sans fruit, la douceur dans les oppositions qui viennent des hommes, la patience tolérante des préjugés les plus ridicules en apparence, enfin l'entière abnégation de soi-même, voilà le spectacle que nous avons dû contempler plus d'une fois avec admiration, dans les divers séjours que nous avons faits aux missions de l'Inde.

«... Enfin nous avons vu Macao ! Après sept mois de navigation, nous sommes aux portes de la Chine, de cette terre qui boit le sang de ses prophètes, et qui, satisfaite de ses ténèbres, repousse toujours le flambeau qu'on lui présente. Depuis près de trois siècles, la Religion et la politique la sollicitent en vain d'entrer dans la grande famille des nations ; son isolement lui plaît, parce qu'il flatte son amour-propre ; et jusqu'ici le prétendu *fils du ciel* qui la gouverne, a pu dire aux étrangers qui approchent de ses frontières : « Voici des limites, vous ne les franchirez « pas : apportez paix ou guerre, n'importe ; cette terre se « refuse à être foulée par vous. » Mais si la voix de la raison n'a pu faire tomber ces barrières devant le torrent des peuples qui courent à une unité prédite, il n'en sera pas ainsi, sans doute, d'une voix toute-puissante, parce qu'elle est divine, d'une voix qui ébranle et qui brise, *vox concutientis et confringentis.*

« Les Chinois ont fermé l'oreille aux accents des Apôtres qui venaient leur annoncer la bonne nouvelle du salut, et voilà que des guerriers vont à leur insu exécuter les

décrets éternels sur ce peuple orgueilleux. Le canon gronde autour du céleste empire, et cette terre, ébranlée sur ses vieux fondements, paraît être dans un travail dont les résultats doivent être immenses; les événements se précipitent, les villes tombent devant le vainqueur, et les vieux préjugés disparaîtront sans doute avec la puissance qui les soutenait. Serions-nous donc à la veille de voir le peuple chinois fraterniser avec les autres nations, et dérouler devant elles ses traditions mystérieuses, ses longues et intéressantes annales que convoite depuis si longtemps la science avide (1)? Tout porte à le croire, la politique le demande, et le canon l'exige et déjà l'exécute; oui, déjà nos limites se sont élargies, et dans une de mes promenades j'ai visité une de ces portes où il semblait écrit à tout jamais : *Vous ne passerez pas*. Je l'ai vue avec tout l'intérêt qui se rattache aux souvenirs qu'elle rappelle; je l'ai vue et je l'ai franchie en présence des Chinois étonnés, moi étranger, moi Missionnaire! Il y a un an, une pareille démarche était sans exemple; elle aurait attiré sur celui qui l'eût osée de sévères châtiments : je me suis arrêté un instant sur le sol chinois, comme pour prendre possession de cette terre que je dois défricher. Assez longtemps elle a été arrosée du sang des Missionnaires; que les sueurs de l'apôtre désormais lui suffisent; il est temps que notre voix, jusqu'ici captive, éclate sur les places publiques de ses villes, que la lumière chasse enfin les ténèbres, que la croix soit en honneur, ici comme dans toute la terre! Cette grande moisson paraît mûre; puissions-nous voir bientôt accourir près de nous, des bords lointains de la patrie, des ouvriers

---

(1) La collection des annales chinoises, qui renferme une suite considérable de volumes, n'a jamais été traduite en entier dans les langues européennes. Le grand travail du P. de Mailla n'en est qu'un abrégé.

nombreux pour nous aider à la recueillir ! Daigne aussi le Seigneur écouter la voix de tant d'âmes qui gémissent et qui le conjurent de réaliser ce vœu, le plus ardent de nos cœurs : *Unum ovile et unus pastor ! Un seul troupeau et un seul pasteur !*

« Veuillez agréer, etc.

« BLANCHIN, *Miss. apost.* »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Viennent de s'embarquer pour les Missions d'Ava et Pégu :

Mgr Jean-Dominique Faustin Ceretti, évêque d'Antinople *in partibus*, vicaire apostolique du diocèse d'Ivrée.

Prêtres.	Charles-Dominique Delprino.	Acqui.
	Honorat Isnart.	Nice.
	Charles Pachiotti.	Turin.
	Ferdinand Andreino.	Turin.
Acolytes.	Jacques Pogolotti.	Turin.
	Vincent Gabutti.	Albe.
Frères coadj.	Dominique Tesio.	Turin.
	Jean Alasia.	Turin.
	Maurice Raffignone.	Pigneroles.
	François Vogliolo.	Asti.
	Benoît Operti.	Naples.

Tous appartiennent à la Congrégation des Oblats.

TABLE GÉNÉRALE

DU TOME XIV[e].

MISSIONS DE LA CHINE.

MISSIONS DU TONG-KING.

MISSIONS DE SIAM.

MISSIONS DE L'INDE.

Vicariat apostolique de Pondichéry.

Vicariat apostolique d'Agra.

MISSIONS DU LEVANT.

MISSIONS D'AFRIQUE.

Diocèse d'Alger.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Diocèse de St-Louis.

Diocèse de Bardstown.

Diocèse de Dubuque.

Vicariat apostolique du Texas.

Vicariat apostolique de Terre-Neuve.

Ile d'Haïti.

Ile de la Trinidad.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

OCÉANIE ORIENTALE.

Mission des Iles Gambier.

Mission des Iles Marquises.

Mission des Iles Sandwich.

OCÉANIE OCCIDENTALE.

MISSIONS D'EUROPE.

Vicariat apostolique de Bulgarie.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

